

Un voyage à la Réunion: récits, souvenirs et anecdotes

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

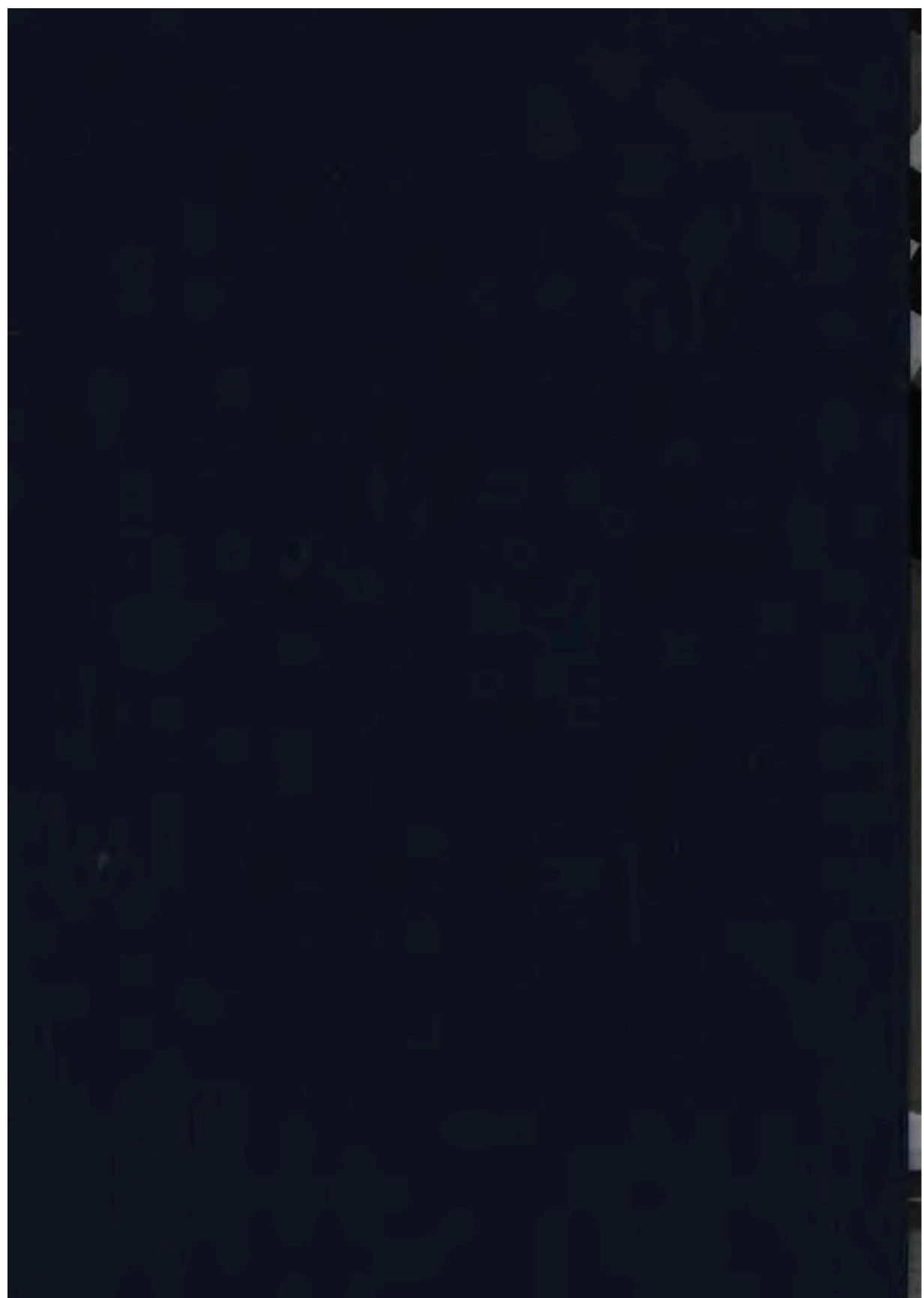
Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

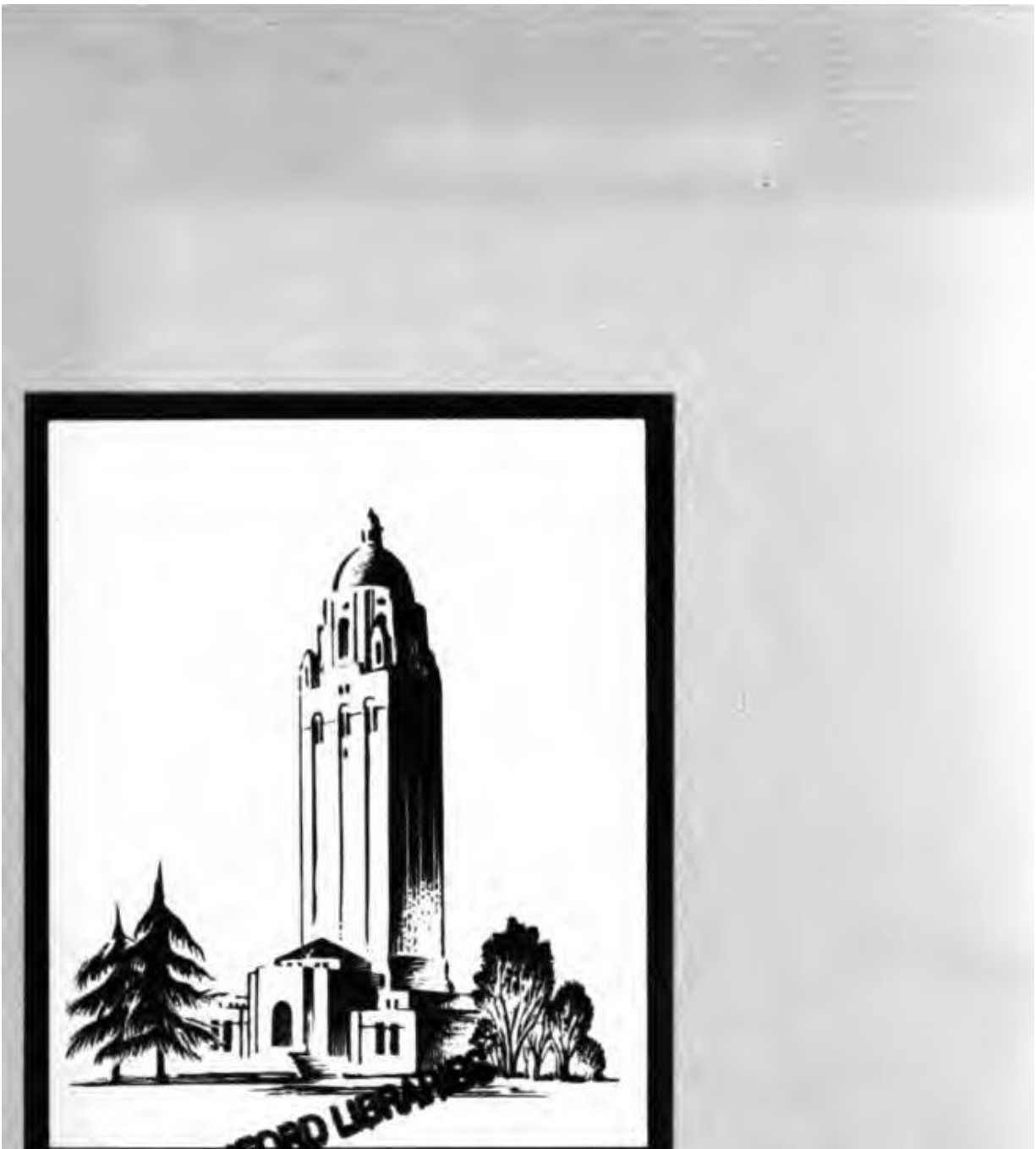
Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



HOC .£1R INSTITUTION on War. Révolution, and Peace



< • *

The text on this page is estimated to be only 16.15% accurate

-* t A LADY BARKER LA GRACIEUSE COMPAGNE ' DE
l'hoi.OBABLG FREDERICK NAPIER BROOME C.M.G. SSCBEFAIAE
COLONIAL A MAURICE A LADY BARKER L'AUTEUE DISTINGUÉE
DES RECITS DE VOTAOE A KATAI ET A LA KOWELLE ZELAVDE
CES RÉMINISCENCES d'un VOYAGE A L'ILE DE LA RÉUNION SONT
ATBC SA BIENVEILLAITTE PERMISSION RESPECTUEUSEMENT
DÉDIÉES PAR SON TRÈS OBÉISSANT SERVITEUR /.. . i C. H. LEâL.

The text on this page is estimated to be only 0.50% accurate

~Y^ . ^^i-tsfcZ-



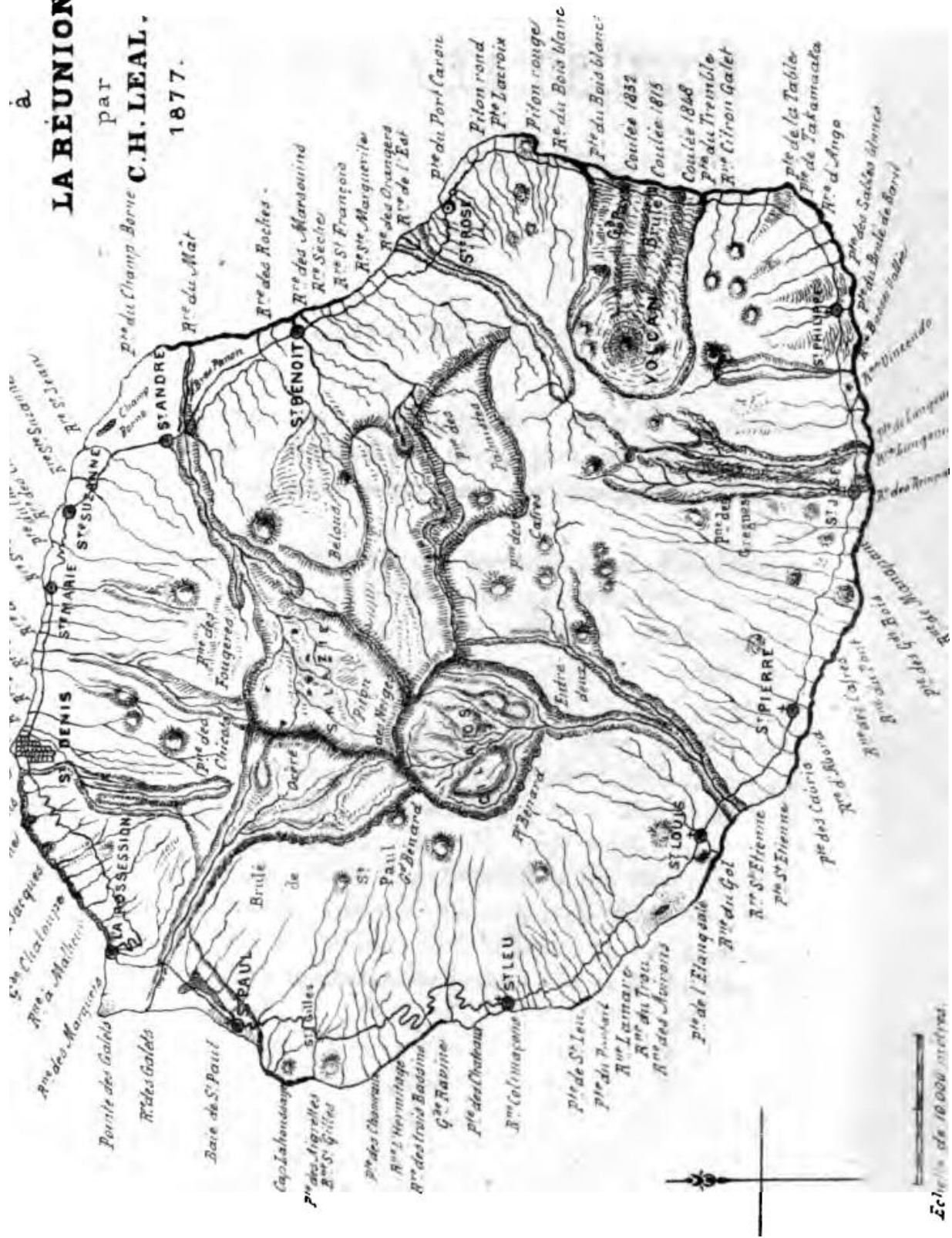
The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

0 ￼ ^

The text on this page is estimated to be only 16.00% accurate

UN VOYAGE A LA REUNION EciTs, Souvenirs et Anecdotes
l'A H C. H. Leal DE l'iLB MAVKtCE SI5I»TEMBE,E 187"7 MAURICE
NEEAL ÇTEAM ITvIXTINa COMPANY, HUE DU G0UVEBKE3IENT

à
LA RÉUNION
 par
C.H. LEAL.
 1877.



Echelle de 10 000 mètres.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

>

UN VOYAGE A LA REUNION L'ILE SŒUR Nous sommes rendus à une époque de l'année où bon nombre de familles vont aller demander au climat plus sain de l'Ile Sœur, la réparation de leur santé compromise par l'atmosphère fiévreuse de notre Colonie. Dorénavant les Paquebots qui quittent notre Port, chaque mois emporteront à Bourbon, de nombreux passagers, les uns connaissant très bien les lieux qu'ils projettent d'explorer, les autres complètement ignorants des plus ordinaires détails des localités qu'ils sont appelés à visiter. Nous croyons faire plaisir à ces derniers en livrant à la publicité, et telles qu'elles sont écrites, les Notes que nous avons prises, l'année dernière, pendant une excursion de soixante jours à la Réunion. Ces notes sont rédigées sans prétention aucune. Le seul mérite que nous revendiquons pour elles, réside dans la précision des détails qu'elles comportent et qui sont de nature à être de quelque utilité pour ceux de nos compatriotes qui fouleront pour la première fois le sol béni de la patrie de Parry, de Berlin, de Lacausade et de Leconte de Lisle.

UN VOYAGE A LA RÉUNION L'EMBARCADERE DE PORT-LOUIS La rade de Port-Louis, toujours si calme et si tranquille, offre aux voyageurs qui s'embarquent sur les Paquebots des Messageries Maritimes pour se rendre à la Réunion, aux Seychelles et à Aden, toutes les commodités imaginables. Non seulement les personnes qui sont peu habituées à la mer peuvent descendre avec facilité dans nos (plying beats) bateaux de plaisance, mais encore, la rade, à l'endroit où mouillent les deux bâtiments qui desservent notre ligne, n'a rien d'effrayant et permet même aux plus timorés de monter à bord sans crainte d'aucun danger. N'était l'encombrement qui a toujours lieu entre trois et cinq heures, à chaque départ, tant par les passagers qui attendent la dernière heure pour s'embarquer avec leurs colis et leurs bagages, que par le nombre toujours excessivement grand de parents, d'amis et de curieux qui viennent à la suite de ceux qui partent, ce prélude du voyage s'opérerait sans aucun encombre. Il est pourtant une chose qu'il est indispensable de signaler à l'attention de l'Administration Municipale et qui requiert un redressement immédiat. C'est la façon dont se conduisent les lascars et les arabes, propriétaires des bateaux de plaisance. Sachant qu'ils ne peuvent réclamer de leurs passagers un prix plus élevé que celui du tarif, et voulant profiter de la position des voyageurs, ils tiennent tous leurs bateaux à une centaine de pieds de distance de l'embarcadere. Les personnes qui désirent s'embarquer ont beau les hélér qu'ils ne bougent. S'il arrive parfois que l'un d'eux daigne répondre, il vous dit : je suis retenu. Pendant ce temps, le propriétaire du bateau circule dans la foule, lit sur les physionomies, reconnaît à certains signes extérieurs d'impatience donnés par celui-ci ou celui-là que c'est le moment d'entrer en conversation. — Monsieur ne peut trouver un bateau. J'en ai un, il est malheureusement retenu ; cependant si Monsieur veut me me payer cinq roupies, je courrai le risque de perdre mes passagers* — Le voyageur qui est là, debout au soleil avec sa femme et ses enfants, sait que le coût d'un voyage à bord de la Malle n'est fixé au tarif que pour un shelling par personne avec augmentation de six pence pour chaque personne en sus ; — mais, outre l'ennui

rX VOYAGE A LA RÉUNION 3 d'attendre, l'impatience d'en avoir fini avec les préliminaires du voyage et la crainte d'une insolation, il n'a rien de plus pressé que de considérer son interlocuteur comme un envoyé de la Providence et (le lui répondre affirmativement. Avant même qu'il ait fini de dire oui, déjà l'un des bateaux, soi-disant retenu, a longé les marches de l'embarcadère sous l'impulsion de deux vigoureux coups de rames. Cette manœuvre se répète pendant une heure ou deux^ au grand profit de Messieurs les loueurs d'embarcations, mais aussi au grand détriment de la bourse des personnes qui veulent se rendre à bord de la Malle, et autant aux dépens de l'ordre qui devrait être toujours de mise dans une bonne administration. Il serait, ce nous semble, très facile de couper court à de pareils procédés, qui ne sont, au fait, que des actes de brigandage et de spoliation que l'on ne devrait pas tolérer sous une administration aussi pratique que l'est celle de Port Louis. Il s'agirait tout uniment d'exiger de l'Inspecteur préposé à la surveillance des Plying beats, qu'il réclame de chaque propriétaire dont le bateau aura été retenu, la production d'une note signée par la personne qui l'aurait engagé et de voilier à ce que cette embarcation, stationnant à un endroit désigné à l'avance, ne soit employée par aucun autre. Par ce procédé, qui est très simple, tous les autres bateaux seraient à la disposition du public et tenus de faire le service au prix du tarif, sauf à laisser à ceux des voyageurs qui voudraient se montrer plus généreux que d'autres, le soin de leur faire telles largesses qu'il leur plaira. Je me suis un peu étendu sur cette particularité, parce que j'ai été plus d'une fois témoin des désagréments encourus par les voyageurs, lors de leur embarquement et qu'il y a véritablement lieu d'appeler le redressement de cet état de choses qu'il n'est rien moins que regrettable, à quelque point de vue qu'on Tenvisage. A BOBD En arrivant à bord, nous nous trouvons au milieu d'un encombrement. Il y a là cent passagers sur le Oodarert/. Autour d'eux, plus de cinq cents personnes de tout rang, de toute catégorie, de toute profession faisant leurs adieux aux voyageurs et leur

4 VS VOYAGE A LA REUNION adressant leurs dernières recommandations. Ici on pleure, là on rit, plus loin on cause, tous sont plus ou moins émus, et la plupart s'efforcent de cacher leur émotion sous une apparence de froide tranquillité et de calme concentré. C'est le moment de se quitter, et il n'est permis à quiconque d'assister à cette séparation qui met l'Océan et ses vastes abîmes entre des gens qui s'aiment, sans éprouver ce sentiment de tristesse qui est commun à tous les hommes au moment de la séparation. Le signal du départ est donné. Tous les visiteurs quittent le Paquebot ; en moins d'un quart d'heure, le Chdavéry a levé l'ancre et a dépassé les deux Forts. Une demi-heure plus tard, il est sur la haute mer, voguant majestueusement. Avec le jour qui fuit, avec le crépuscule qui disparaît, les dernières cimes de nos montagnes ont disparu aussi, et la petite colonie voyageuse n'a plus pour horizon que le ciel et l'eau. La cloche du dîner se fait alors entendre pour les passagers des premières et des secondes. Les tables sont bientôt occupées et, des personnes qui, jusqu'à ce moment, ne s'étaient jamais ni vues, ni connues, ni fréquentées se trouvent les unes assises à côté des autres, participant au même banquet et partageant les mêmes impressions. La soupe traditionnelle est servie. On la mange à la hâte. Les plus habituées à la mer, les plus hardies entament la conversation, servent leurs voisins et leurs voisines qui, plus timides, acceptent les prévenances de leurs compagnons de voyage et se félicitent in petto d'avoir rencontré une âme complaisante qui veut bien amoindrir pour eux les premières difficultés du voyage. Le second service se fait, mais à ce moment le bâtiment commence à tanguer et à rouler. Les convives se sentent pris de vertige. Un malaise leur vient à l'estomac, ils éprouvent de la difficulté à avaler, le malaise augmente et en moins de dix minutes, les dames ont disparu, les unes pour regagner leurs cabines, les autres pour respirer le grand air sur le Pont, toutes pour payer au mal de mer le tribut qu'il réclame des voyageurs. Mais il n'est pas que les dames seulement qui se retiennent de cette façon. Elles n'ont fait que donner le signal. Ces Messieurs qui, à côté d'elles, étaient tout-à-l'heure si fiers, si orgueilleux, si courageux, éprouvent déjà comme un pressentiment de fièvre nerveuse. Leurs traits se contractent, leurs visages blêmissent, et, malgré tous les efforts qu'ils tentent pour résister à l'influence du tangage, il n'y a pas à nier la

UN VOYAGE A LA REUNION 6 table. Le premier qui déserte, ne déserte pas seul. Il est suivi d'un second, puis d'un troisième, et avant d'arriver au dessert, la place est restée aux plus vaillants, c'est-à-dire à cinq ou six habitués de la mer dont l'estomac est réfractaire et qui se frottent les mains de bonheur, rien que de savoir qu'ils seront seuls à participer aux bonnes pièces du repas qu'ils présument être réservées pour la fin. Mais fol espoir, vaine ambition, rêve insensé ! Ces pièces n'arrivent pas. Tous les garçons sont occupés à soigner les malades et à servir dans les chambres. A peine si, de temps à autre, il en paraît un, plus impassible que les autres, qui veut bien abandonner les voyageurs qui souffrent pour s'occuper de ceux qui se portent bien. C'est ce qui a fait dire à bien des personnes que la Compagnie des Messageries Maritimes compte parmi ses profits et comme moyen de les réaliser, l'affreux mal de mer dont sont pris la plupart des passagers au départ des Paquebots. Pour nous, qui sommes habitués à la façon de faire des économes de notre ligne, nous avons la conviction qu'il n'en est pas ainsi et que loin de mériter un pareil reproche, ils ont droit à toutes les félicitations passibles pour la façon pleine de loyauté avec laquelle ils traitent les hôtes des paquebots et le tact qu'ils savent apporter dans l'ordonnance du service de la table. Les passagers du Dupkiet et du Oodavéry rendront toujours un éclatant témoignage à MM. Pons (1) et Reignier qui, l'un et l'autre, desservent notre ligne depuis une douzaine d'années et n'ont jamais donné aucun sujet de plainte, quant à ce qui concerne le traitement de la table et le bon choix des provisions qu'ils fournissent. Le Commandant des deux bâtiments soit connus par leur aménité envers les passagers ; les Commissaires ont été appréciés pour leur zèle et leur obligeance. Les officiers sont réputés pour leur complaisance dans leurs rapports avec les voyageurs,— mais jusqu'ici, aucune justice n'avait été rendue à ces braves et dignes économes sur qui reposent la charge entière des victuailles, le soin de faire la carte des repas et de veiller à ce que les passagers ne manquent de rien. (1) M. Ponâ vient de rentrer en France. Il a été remplacé depuis deux voyages par M. Paul Emile, chez qui nous retrouvons toutes les bonnes traditions de son prédécesseur.

6 UN VOYAGE A LA REUNION Observateur attentif de ce qui se passe à bord des Paquebots, ayant fait avec le Commandant Varengot, (1) il y a 9 ans, sur le Mozambique, un de ces voyages qui ne s'effacent jamais du souvenir d'un homme, et repris sur VEmyrne avec le Commandant Baron, la route de Maurice, nous ne saurions laisser passer cette occasion sans rendre témoignage à qui de droit du mérite qui lui revient. LA NUIT Mais revenons à la table, et disons que si la guerre a cessé, ce n'est pas faute de combustibles, mais bien grâce à la dissémination des combattants. Il est huit heures. Tous les passagers sont sur le pont, même les plus invalides. Il faut jouir du clair de lune en mer. Il faut admirer la phosphorescence de Tcau et ces grosses lames qui viennent, chargées d'étincelles, se briser contre les flancs du bâtiment qu'elles soulèvent ou qu'elles roulent selon la direction du vent pour le tenir dans un état continu de balancement qui ne permet aux passagers de marcher qu'en suivant les ondulations de la mer. Aussi, il en est très peu qui se promènent. On se forme par groupes d'amis et de connaissances et l'on reste assis dans les fauteuils de repos qui se comptent par centaines à l'arrière du bâtiment. Les uns se laissent aller à tous les élans de Padmiration, les autres se livrent à une contemplation muette. Il y a des couples qui chuchotent et se parlent l'amoureux langage des anges, pendant que d'autres encore, restés isolés, dorment d'un profond

(1) H sera bien agréable aux personnes qui ont connu le Commandant Varengot, d* apprendre que ce vaillant officier de la Marine française commande en ce moment l'un des plus grands paquebots des Messageries sur la ligne de T Océan Atlantique et que l'avenir, un avenir très rapproché, résen'e à notre ami un nom glorieux. Le Commandant Varengot avait commencé, pendant qu'il desservait notre ligne eïa\leMozambiquey un travail d'après lequel toutes les côtcïs qu'il a fréquentées ont été relevées, avec les vues des montagnes, des collines, des remparts avoisinant la mer. Ce travail poursuivi avec tout le soin imaginable, a été complété depuis et est appelé à rendre à la Marine de toutes les nations les services les plus signalés. n manque essentiellement aux Capitaines et plus d'un navire a dû sombrer 't>u se briser contre des écueils, grâce à l'absence d'un travail qui révélerait à l'œil expérimenté du marin les dangers de certaines côtes*

ITX VOYAGE A LA REUNION 7 sommeil. A l'avant, c'est plus animé encore. — Ce sont les passagers des troisièmes et des quatrièmes, puis l'équipage, qui ont dîné eux aussi, et qui, s'étant orientés de leur mieux, prennent leurs plaisirs comme ils Tentendent et tâchent de sommeiller, bercés par le bruit monotone de la mer. Ces passagers n'ont pas le droit de circuler sur le Pont, au delà d'une certaine limite qui est le grand mât, et l'espace qui leur est assigné est généralement encombré par les colis et les malles qui leur servent de couchettes sous la grande tente qui recouvre le bâtiment de la poupe à la proue. On peut comparer l'endroit où ils sont à l'arche de Noé. Il y a là des chevaux, des bœufs, des cochons, des moutons, des lapins, des poules, des dindes, des oies et tout un monde d'animaux qui doivent être immolés à l'appétit glouton des passagers pendant le voyage jusqu'à Aden. La cambuse^ la cuisine et la glacière se trouvent aussi dans cet espace, où, tout bien considéré, ceux qui savent s'orienter peuvent passer la nuit aussi agréablement qu'à l'arrière, pourvu toutefois que la mer ne soit pas trop grosse ni les vents trop violents. LE MATIN Une nuit à bord est bien vite passée. Dès trois heures du matin, les passagers, endormis dans leurs fauteuils^ ont ouvert les yeux et fixé attentivement la grande ombre noire qui se dessine à l'horizon, presque imperceptible d'abord, mais grossissant à mesure que le bâtiment fait du chemin, A cet instant même, il se fait une sorte de remue-ménage partout : ce point noir, c'est la terre, ou plutôt ce sont les montagnes de la Réunion, et cet autre point lumineux qui vacille et que l'on n'aperçoit que par intervalle, c'est le Phare de Ste Suzanne, l'une des communes de la partie du Vent. Le bruit qui se fait sur le Pont, réveille les passagers restés dans leurs cabines. Ils montent et partagent avec les autres cette première jouissance de tous ceux qui voyagent lorsqu'ils pressentent l'approche de la terre ferme. Le bâtiment file, file toujours et le jour se fait pour laisser voir la rade, et surtout la ville de St. Denis, dans toute sa splendeur du matin, assise, avec ses jardins et ses vergers, aux pieds de deu^^ montagnes et dominant la mer au loin.

8 TJN VOYAGE A LA REUNION A sept heures le Paquebot a jeté l'ancre à deux portées de fusil de la jetée et du Barachois où s'opère le débarquement. Le Docteur Herland qui est l'officier de santé de St. Denis s'est déjà rendu à bord et a donné la pratique* LE DÉBARQUEMENT C'est alors que commence l'une des scènes les plus épouvantables qu'il soit possible d'imaginer. Le désordre est à son comble. Nous sommes en plein chaos. Les embarcations ont abordé la Malle. Leurs patrons et leurs équipages sont montés à bord. Ils ont envahi la place tout comme une ville prise d'assaut. Les malles, les caisses, les colis, tout est enlevé pèle mèle et transporté dans ces embarcations, sans que leurs propriétaires puissent faire quoi que ce soit pour empêcher un détournement. Le plus sage est de laisser faire, de suivre des yeux tous vos précieux objets et de tâcher, du bout de la lioe, de les faire rallier dans un seul bateau vers lequel vous frayez votre voie à travers une cohue, au milieu d'un tohu bohu qui vous donne le vertige. Si vous accompagnez des dames, vous pouvez être certain de subir toute cette misère, en partie double. Enfin vous avez franchi l'escalier du Paquebot et, tant bien que mal, vous vous êtes orienté dans l'embarcation où sont la plupart de vos bagages. Il faut là encore subir une nouvelle torture. Quelque chargée que soit cette embarcation, le patron trouve qu'elle peut encore contenir d'autres malles, d'autres passagers. Il vous force à passer là, de vingt à vingt cinq minutes d'attente, pour réaliser son chargement. Pendant ce temps, le flot qui était supportable à bord du Paquebot, soulève votre bateau à cinq ou six pieds de hauteur pour le jeter, le moment après, entre deux houles, à cinq ou six pieds de profondeur. Heureux ceux qui ne se ressentent pas des premiers symptômes du mal de mer pendant cette demi-heure d'attente. Enfin le patron a gagné l'embarcation. L'ordre de s'éloigner est donné. Les secousses imprimées au canot par les douze hommes qui tiennent les avirons sont aussi pénibles que le remou de la mer qui est toujours terrible dans la rade de St. Denis, où les lames brisent à terre, grosses comme en pleine mer et souvent plus grosses,

rx VOYAGE A LA REUNIOX ô Il faut de quinze à vingt minutes pour atteindre le Barachois où le voyageur arrive tout essoufflé, espérant en avoir fini avec ses misères. Mais il sera bieu vite désillusionné. LA DOUANE A peine l'embarcation est-elle arrivée bord à bord avec les perrons du débarcadère qu'elle est prise d'assaut par une cinquantaine d'Africains, de Malgaches et de Créoles qui s'emparent des bagages, des colis, des malles, des plaids, des capottes, des parasols et enfin de tout ce qu'elle contient, pendant que le voyageur est accosté par le patron qui lui demande son nom et l'enregistre, avec les noms de tous ceux qui voyagent avec lui. Occupé de ce côté, mais l'œil suivant vos effets, vous avez à peine satisfait à la demande du patron, que les mêmes questions vous sont posées par un autre Monsieur, lequel vous dit naïvement qu'il est chargé de contrôler le patron. Bon ! vous en avez fini avec celui-là et vous vous préparez à suivre vos colis et vos malles que l'on a transportés à la Douane, lorsqu'un troisième Monsieur vous demande poliment votre nom et le nombre de personnes qui voyagent avec vous. Vous pensez immédiatement à une scie^ et vous vous regimbez contre un pareil empiétement sur les convenances. Mais tout de suite, il vous est répondu : Monsieur, je suis chargé de contrôler le patron et celui qui le contrôle. A ce moment vous envoyez tous les contrôleurs au diable et vous montez à la petite Douane qui est un pavillon de 12 pieds carrés situé à cinq cents pas de l'endroit où vous avez débarqué. Vous en découvrez quelques-uns. Les autres sont dans les embarcations qui viennent derrière. Comme ces embarcations sont en retard, vous priez les Officiers de Douane d'examiner vos malles et vos colis. Ils procèdent à leur pénible et délicate besogne, et nous devons ici nous hâter de déclarer qu'ils y mettent toutes les formes et les convenances possibles. Ils ont le flair et savent ne pas trop faire souffrir les personnes qui n'ont rien de la physionomie de gens qui pourraient faire la contrebande. « Enfin, voici venir une, deux, trois autres embarcations. Vite vous redescendez la rampe, et, ayant même quo vous ayez

10 UN VOYAGE A LA REUNION atteint lo bateau^ déjà vos mallos^ vos oolis en retard sont rendus à terre, grâce à l'abordage et à la prise d'assaut dont vous avez été témoin et victime, il n'y a qu'une demi-heure. Mais averti du f)wdu8 operandi du quai Bourbonnais, vous suivez le porteur, jusqu'à la Douane où vous faites inspecter les derniers objets rendus. Cette opération terminée, vous vous recueillez une minute, adressant à Dieu l'expression de votre plus vive reconnaissance pour avoir permis que vous sortiicz sain et sauf de tant de cruelles et douloureuses épreuves. Vous commencez à vous sentir vivre, et c'est à ce moment que vous vous trouvez entouré par plus do cinquante noirs qui vous réclament le montant dû pour transport de vos bagages, de l'embarcation à la Douane. Vous savez que vous n'avez que 10 paquets, et que chaque paquet n'a pu être porté que par un seul homme et que par conséquent, si vous devez quoi que ce soit, vous ne pouvez devoir qu'à dix hommes au plus. Mais, il y en a 50 qui crient à vos oreilles : c'est moi, c'est moi, c'est moi. Vous vous débrouillez comme vous pouvez au milieu de cet infernal vacarme, vous hêlez l'une des charrettes qui se trouvent tout près et vous faites charger vos efflcts, déclarant aux hommes qu'ils no seront payés que lorsque vous serez rendu à l'Hôtel où vous comptez vous arrêter. L'HOTEL La charrette part, vous suivez, et en moins 'de 5 minutes, vous êtes rendu à l'Hôiel do la Réunion, au coin de la ruo du Barachois et presque en face de l'Artillerie. La charrette est bien vite déchargée. Il faut en payer le coût. C'est 2f. 50 c. autrement dit une roupie, c'est-à-dire lo double de ce que vous auriez payé à Port-Louis, pour dix fois la même distance à parcourir. Peu importe, voilà un premier règlement fait. Aux hommes maintenant. Il y a là cinquante gueux qui prétendent tous avoir porté vos dix colis. Ils réclament un franc chacun. Mais Madame Desprez, l'hôtelière, est là qui veille et vous protège. D'un gesje, d'une parole, elle a fait disparaître toute cette tourbe : Vous n'avez que 10 colis. Monsieur, donnez 30 centimes à chacun des dix hommes qui restent et ils seront plus que payés. Le

UX VOYAGE A I^V REUNION 11 règlement so fait sur ce pied et les porteurs se dispersent, non sans maugréer et sans adresser des malédictions à l'hôtesse. Le centime est la cinquième partie de notre cash ; — et la plus petite monnaie courante à la Réunion est une pièce de la grosseur de notre cash, valant cinq centimes, — ce qui fait 30 centimes ou 6 centièmes par homme. Il faut songer à faire un briu do toilette. Mais au moment de gagner votre chambre, c'est la visite du patron qui vous arrête. Votre passage du bord à Tembarcadère coûte 10 francs, c'est-à-dire quatre roupies. Si vous avez un domestique, vous devez payer deux roupies en plus. Autant de personnes qui voyagent avec vous, autant de 10 francs, — autant de domestiques, autant de 5 francs. Vos bagages paient à part et c'est un marché à débattre. Enfin ce dernier règlement met un terme à toutes les misères que vous avez endurées depuis le matin. Il est dix heures. Il faut songer au déjeuner. La toilette est bientôt achevée et c'est l'heure de se mettre à table. Il y a ici une table d'hôte, de quinze à vingt pensionnaires, appartenant généralement à l'administration. On a bien vite lié connaissance avec chacun des convives, parmi lesquels se trouvent ordinairement deux ou trois capitaines des bâtiments en rade, des pères de famille qui fuient l'existence trop bruyante de l'Hôtel d'Europe et qui préfèrent, comme nous, le calme et la tranquillité d'un établissement moins luxueux, mais se rapprochant beaucoup plus de la maison bourgeoise. La différence des prix est aussi très sensible, — elle est de moitié de celui que l'on paie au grand hôtel qui est le lieu de ralliement de tous les Négociants et hommes d'affaires de St.-Denis et qui, à certaines heures de la journée, est encombré par des centaines de personnes qui y vont faire leur partie de dominos et de billard, qu'ils accompagnent du classique petit verre que l'on prend comme apéritif et comme digestif, aussi bien à St-Denis qu'à Port Louis. C'est ce petit coup de ccr, si fin, si naturel et surtout si peu coûteux qui a valu à M. Wilraann, l'un des journalistes de Maurice, tant et de si grands ennuis, il y a de cela 18 ou 20 mois. Nous avons la conviction que cet écrivain n'entendait blesser personne et que ce qu'il a dit du coup de sec n'avait pas la portée de dénigrement qu'une interprétation trop serrée lui a donnée. Mais n'anticipons pas^ et poursuivons notre itinéraire. Le but

12 UN VOYAGE A LA REUNION de notre voyage est Cilaos, et pour s'y rendre, il ne faut pas moiiiis de trois jours de route. Ayant appris à table, que le nombre des baigneurs à Cilaos était de beaucoup plus élevé que ne le comportaient les emménagements de la localité, et craignant (que ce nombre ne s'augmentât, avant notre venue, de la plupart des passagers arrivés à St-Denis en même temps que nous^ nous eûmes ridée de les deyancer d'un jour. LES TÉLÉGRAMMES Un Télégramme est bien vite expédié pour affréter le petit bateau à vapeur qui fait tous les jours le va et vient de St. Denis à la Possession. Avec ce télégramme part l'ordre de tenir une voiture à notre disposition pour nous rendre à St. Paul où nous devons dîner et coucher. En moins d'une demi-heure, nous recevons la réponse, nous avertissant que le vapeur sera à notre disposition à la jetée de St.-Denis, à une heure précise moyennant 50 francs (20 Roupies). Un second télégramme est aussitôt expédié à St -Louis, pour être transmis à Cilaos à Mme Baptiste Laurette, la priant de nous réserver un pavillon avec trois ou quatre chambres et deux lits, et lui annonçant notre arrivée le lendemain à 2 heures de l'après-midi. — Coût des deux télégrammes (15 francs (6 roupies). Il est une heure et nous voilà embarqués avec nos malles de ut le transport à la jetée coûte 2 f. 50 c. (une roupie). TRAJET Le trajet de St.-Denis à la Possession^ sur mer, est excessivement agréable par le vapeur. Il dure une heure et demie . Tout le long de ce voyage où nous sommes9 agréablement bercés par les grosses houles, nous admirons les flancs et le sommet de la montagne que nous avons à notre gauche, ainsi que l'Hôpital et le Lazaret qui sont situés à mi-route, et enfin la route creusée sur le flanc de la montagne et qui domine la mer à pic. Il existe une route carrossable dans les contours des trois montagnes qui sont en face de nous. Cette route conduit de St. Denis à la Possession, sur

Î'X VOYAGE A BOrRBON 13 une distance de 3i kilomètres.

Nous ne conseillons pas aux voyageurs de la prendre. Il y a une différence du jour à la nuit entre voyager sur le vapeur et voyager par cet infernal casse-cou. Le paille-en-queue se plaît dans cette localité ; on en voit en très grand nombre. On les admire, piquant d'une hauteur considérable et en ligne droite une tête dans Teau, et s'élevant ensuite dans Tair avec le poisson qu'ils ont pris avec l'inflexible sûreté d'un calcul mathématique. Il faut que le sens de la vue soit bien développé chez ces oiseaux pour qu'à une élévation aussi prodigieuse, ils puissent découvrir leur proie et descendre avec la vertigineuse rapidité de l'éclair juste à temps pour la prendre avant qu'elle puisse avoir opéré une évolution. A moins de leur supposer le don de la divination, on est forcé d'admettre que l'œil du paille-en-queue est plus perçant que celui d'aucun autre animal de la création.

PREMIÈRE PARTIE QUARTIERS SOUS LE VENT LA

POSSESSION Mais voici La Possession, et nous sommes rendus à 31 kilomètres de St. -Denis par terre (il faut 4 kilomètres pour faire une liouo). C'est donc huit Houes et demie que nous avons franchies en Tino heure trente minutes pour arriver à La Possession, ainsi appelée, parce que c'est dans cette rade que les premiers Colons ont débarqué à l'Ile Bourbon, pour aller s'établir plus tard à St.-Paul, à St.-Denis et partout. A peine débarqués, nous entrons en pourparler avec M. Legros, directeur des Messageries de la localité. Une diligence nous attendait déjà. Les prix pour une partie du voyage sont faits et payés comme suit : Vapeur de St-Denis à la Possession ,«..... 50 frs. Voitures de la Possession à St-Paul ,, ,, 15 ,, Charrette pour transport des bagage de la Possession à St^Louis#%»...>.. tiO ,, Total.... 125 frs. Il ne faut pas oublier, avant d'entrer en voiture, de faire visite à Mamsello Zoé, qui vous recevra dans une case en paille, vous réglera d'une tasse de bon café St-Leu (ît du classique petit verre, moyennant 50 centimes. Elle vous souhaitera ensuite toutes sortes de prospérités en voyage, ce, avec le bon gros rire si franc de nos néuènes du bon temps.

UN VOYAGE A LA REUNION 15 En Toiture maintenant pour St-Paul (1) ; nous pouvons nous occuper des vastes plaines -que nous traversons et qui sont abondantes en gibier, jouir de la vue de la mer à droite et de celle des montagnes et des collines qui[^] à gauche, s'échelonnent au loin jusqu'à perte de vue et laisser écouler ainsi une heure qui est le temps nécessaire pour franchir les 12 kilomètres qui séparent la Possession de la Commune de St. Paul où nous devons nous arrêter pour ne repartir qu'à minuit. ■ St.-PAUL C'est à trois heures et demie que nous descendons à l'Hôtel de MUo. Héloïse[^] l'un des établissements les mieux tenus que nous ayons vus à la Réunion et dont la table d'hôte est admirablement bien servie, tant pour la variété des mets que pour la propi[^]été du service et la bonne cuisine. Mlle. Héloïse jouit, comme hôtelière, d'une réputation bien assise qu'elle n'a dû acquérir qu'après bien des années de travail et de peines. Elle est déjà vieille, mais elle conserve une telle fraîcheur qu'on ne lui donnerait pas son âge. C'est le propre des consciences honnêtes de jouir de cette quiétude d'esprit qui ne laisse aucune prise aux ravages des soucis rongeurs, Le dîner et le coucher à l'Hôtel de St.- Paul coûtent 8 francs, et nous pouvons assurer que le voyageur qui a séjourné un seul jour dans cet établissement ne le quitte qu'à regret. Mlle. Héloïse possède les plus beaux raisins muscats que nous ayons encore goûtés. Ses muscats blancs sont de la grosseur de nos prunes et parfrimées comme celles d'Alexandrie. Nous engageons le Mauricien qui passe, à lui offrir quelques bons coringhys, dont elle rafifoie, et à la courtoiser ensuite pour des provins djd son muscat. Un mot aimable dit à l'oreille de M. Vidal, son vieux compagnon, opère comme un charme sur elle. St.-Paul est situé à 46 kilomètres de St.-Denis et à 12 kilomètres de la Possession. Cette Commune a sa Mairie, ses Casernes, son EgUse, son Ecole Chrétienne, son (1) Pour é[^]itor des longueurs dans notre itinéraire, nous ne ferons que passer rapidement sui[^] les descriptions des communes que nous traverserons, nous réservant, une fois rendu et installé à Cilaos, d'occuper nos loisirs en nous entretenant dft chaque commune d*une fa<;on détaillée.

16 UX VOYAGE A LA REUNION f Embarcadère, ses bureaux de Douane et son Marché. Elle a été le chef-lieu de l'Ile Bourbon jusqu'en 1738. Située entre la Pointe-des-Galets et la Pointe-la-Houssaye qui se prolongent fort avant dans la mer, elle a la forme d'un grand fer à cheval d'une étendue d'environ six à sept milles, ouvert sur une Baie et dominé sur les trois autres côtés par de nombreuses collines, tapissées de verdure, au delà desquelles se voient le Bernica et le Grand Bénard. La rade de St.-Paul est vaste et pourrait contenir un plus grand nombre de bâtiments que celle de St.-Denis. Le projet d'y créer un Port, longtemps discuté, vient enfin d'occuper sérieusement l'attention du Gouvernement. Nous avons la conviction qu'avant longtemps, cette Commune reprendra son rang à la tête des plus florissantes de la Réunion. Il y a à St.-Paul une vingtaine de propriétés sucrières bien cultivées et paraissant être toutes dans les meilleures conditions de prospérité. Nous ne quitterons pas cette localité sans parler de l'Etang de St.-Paul, une sorte de lac qui se prolonge indéfiniment dans les terres et qui, nous a-t-on assuré, est des plus poissonneux ; tout ce que nous pouvons en dire de visu, c'est que les populations avoisinantes élèvent une infinité de canards qui prennent leurs ébats dans l'Etang et qui, à certains moments, le recouvrent sur une grande étendue. On nous a aussi parlé d'une pêche miraculeuse qui s'y fait le jeudisaint sous les yeux de l'autorité dont les instructions sont de distribuer tous les poissons pris aux populations des environs. Il nous a paru que les bords de cet étang offriraient un champ convenable pour la culture du riz, mais ayant fait part à un de nos amis de cette idée, il nous fut répondu que la Municipalité s'était refusée d'autoriser des plantations de céréales, parce que la fièvre paludéenne qui sévit déjà avec intensité à St.-Paul pourrait trouver des auxiliaires puissants à sa plus grande propagation dans l'humidité des berges de l'Etang, entretenue par les céréales. Devant quitter St.-Paul à minuit, il devient urgent que nous commandions notre moyen de transport pour StrLouis. A cet effet, nous nous rendons au bureau de la diligence qui est à une portée de fusil de l'Hôtel, où, moyennant 125 fcs. payés comptant, on promet de tenir à notre disposition, à l'heure convenue, une voiture pour nous conduire à St.-Xouis au bord de l'Aloës,

ITK VOYAGE A LA REUKION 17: VOYAGE DE NUIT Trois ou quatre heures de sommeil ont réparé nos forces et à minuit, heure militaire^ nous trouvâmes à la porte de THôtel la voiture qui nous était destinée. Nous voilà partis avec nos trois mules, passant par des chemins inconnus et qu'il ne fallait pas songer à reconnaître dans Pobscurité de la nuit. Mieux vaut dormir. Mes deux compagnons font comme moi. A 5 heures du matin, nous étions à St. Louis, après avoir relayé deux fois et franchi les 51 kilomètres qui séparent cette commune de celle de St. Paul. St. LEU Nous avons laissé derrière nous St. Leu qui est à 29 kilomètres de St-Paul et à 75 kilomètres de St-Denis. Cette localité que nous avons visitée au retour, est très agréable. Elle est circonscrite par deux ravines appelées la Ravine des Trois Bassins et la Ravine des Avirons. Elle a une jolie baie dans laquelle nous avons vu deux navires, plusieurs caboteurs et un bâtiment de guerre. St-Leu a, comme Savinia au Grand Port, un jet d'eau dans la mer, ressemblant à notre Souffleur. La culture du Café paraît quelque peu négligée à St-Leu qui produit pourtant le café le plus réputé de la Réunion. Les brisants y sont à pou de distance du rivage et forment une ceinture dont l'intérieur est on ne peut mieux disposé pour les bains de mer. Il y a sur la montagne qui domine St-Leu, une chapelle dédiée à Notre-Dame-de-la-Salette^ et construite depuis 1869, en reconnaissance de ce que le Choléra qui, à cette époque, a visité toute la Réunion, a épargné la population de St-Leu. On y fait un pèlerinage tous les ans. L'ÉTANG SALÉ A trois ou quatre kilomètres avant d'entrer dans la ville dô St- Louis, se trouve l'Etang Salé, qui est digne d'exciter la curiosité du voyageur. Cet étang est surplombé par des dunes de sable

18 UN VOYAGE A LA REUNION gris et noirâtre qui ont toutes les formes et qui sont mouvante» Vues à distance, elles ont un mirage qui fatigue les yeux et inquiète l'esprit. On dirait que ce sont les cendres d'un volcan qui se sont entassées en cet endroit. A l'exception de l'une des dunes qui se trouve à l'extrémité de cette longue chaîne de sable, toutes les autres sont dénudées. Nul arbre, nul arbrisseau, pas un brin d'herbe n'y croit. La dernière dune, cependant, est tapissée d'une liane dont le vert foncé contraste avec la couleur noirâtre du sable jsur lequel elle croît. Quelques arbrisseaux rabougris se perdent ça et là sur ce sol où la désolation semble avoir élevé son temple. St-LOUIS St-Louis^ situé à 22 kilomètres de St Leu et à 97 kilomètres de St-Denis, est une commune dont la circonscription est très étendue, en ce sens qu'elle comprend le cirque intérieur do Cilaos qui est à 32 kilomètres de son bourg principal, celui de la Ravine des Avirons, tout le parcours de la Rivière St. Etienne et va de la mer jusqu'au Piton-des-Neigcs. Les maisons y sont bien construites et les magasins bien] achalandés. Il n'y a pas, dans ce village, un Hôtel où l'on puisse passer la nuit avec assurance de jouir d'un peu de confortable. A un précédent voyage, j'ai dû accepter l'hospitalité du Curé Chassebeuf. Je connais plusieurs Mauriciens qui, supposant qu'ils pouvaient trouver à se loger la nuit à St.Louis, ont été condamnés à dormir dans des arrière-magasins empestés do toutes les odeurs désagréables des salaisons offertes en vente dans la boutique. Le Dr. Régnaud s'est trouvé derrièremment dans cette cruelle position. Nous nous plaçons à citer le nom de M. Brun, commerçant, qui a exercé â notre égard les privilèges de l'hospitalité, à notre deuxième tournée. On est heureux de rencontrer sur sa route des hommes qui savent marquer de la bienveillance à l'égard des voyageurs, et bien que nous sachions que d'autres habitants de St.-Louis n'auraient pas manqué d'être aussi hospitaliers que le Père Chassebeuf, et M. Brun, nous tenons à offrir à ces deux habitants de St -Louis l'hommage de notre gratitude. J^es chapeaux de paille fabriqués à &t. Louis se vendent sur

UX VOYAGE A hX REUNION 19 tous les marchés de la Réunion et sont généralement aussi bien portés par les dames que par les hommes. Cette confection s'est localisée à St. Louis parce que, probablement, la paille que l'on emploie ne se trouve que dans certaines localités de cette Commune qui compte plus de 16,000 habitants et qui possède plusieurs sucreries très importantes et fort bien administrées. Le Château du Gel, construit, il y a un siècle, se trouve au bord de l'Etang de St-Louis que l'on dit être très poissonneux, mais qui n'a pas l'étendue de celui de St.-Paul. — De St.-Louis & TAluès, il y a six kilomètres qu'il faut parcourir en voiture, avant de prendre les fauteuils pour Cilaos. L'ALOÈS A huit heures du matin, nous étions rendus à cette avantdernière étape, ayant Cilaos en perspective à 29 kilomètres de distance. Vite nous descendons de voiture, nous en avons assez de cahotements. Vite nous donnons un pourboire au cocher et nous le laissons partir. Il y a là plusieurs petites boutiques de très peu d'importance. Nous attendons les porteurs que nous avons commandés la veille par télégraphe. Rien. Il est bientôt neuf heures, le temps se passe ; impossible de rester ainsi dans l'attente. Un des boutiquiers, M. Victor Barré, nous dit que nous pouvons nous procurer des fauteuils et des hommes dans les environs même • Nous le remercions pour cette marque de prévenance et nous le prions de se mettre en quête de quelques porteurs pour nous et nos malles qui arrivaient à l'instant même de La Possession. Il faut une bonne demi-heure pour les préparatifs de ce nouveau voyage. Le trajet, la veillée, les inquiétudes, les cahots de la route, l'air frais du matin, toujours si vif dans les montagnes, tout concourt à ouvrir notre appétit. Nous profitons de ces quelques minutes de halte, pour prendre une collation qui répare nos forces et nous dispose à entreprendre* courageusement le chemin de Cilaos. Il est maintenant neuf heures. Nous avons arrêté 14 porteurs pour nos trois fauteuils et 8 pour nos malles. Les premiers se paient à raison de 7 frs. 50 chacun ; les autres 4 frs. ; ce qui, avec les coups de aec qu'ils prendront en route, nous fera un compte total de 150 frs. ou y 30 pour cette partie du royale.

%0 tJN VOYAGE A LA REUNION DÉPART DE L'ALOËS

Notre petite caravane se compose de 24 personnes. J'ouvre la marche, mon ami Vigoureux la ferme, ayant devant lui sa dame et derrière, toute la bande des porteurs, relais et porte-faix. Ici commencent les chants. Chemin Cilaos va toulé à nous, oh Maria ! et bien d'autres couplets improvisés par ces hommes primitifs dont toute la force et l'intelligence se sont concentrées dans leurs nerfs, leurs bras, leurs jarrets et leurs poumons. Il n'y a que ceux qui ont fait le trajet de Cilaos, de Mafatte et du Volcan, par Salazie, qui puissent dire ce qu'il y a d'énergie dans le corps et de flexibilité dans les muscles de ces porteurs de fauteuils et de bagages. Mais nous voilà en route. C'est le moment où jamais de réfléchir et peut-être même de causer tout haut avec mes compagnons de voyage qu'il faut absolument égayer, instruire et surtout distraire des inquiétudes qu'éveille un chemin tracé sur le bord d'un abîme et qui est surplombé pendant un parcours de 29 kilomètres, de blocs de rochers et de montagnes qui paraissent, à tout instant, prêts à crouler sur nos têtes, à nous lancer avec violence dans le fond d'un gouffre qui n'a jamais moins de 4 à 600 pieds de profondeur et dont on ne saurait se résoudre à regarder fixement le fond pendant trois secondes. C'est un continuel vertige que ce chemin de Cilaos. Mon droit, comme mon devoir de touriste expérimenté, est de rassurer mes compagnons de route. Je leur dis, par avance, ce que sera chaque contour de montagne, chaque ravine, ce qu'ils doivent voir, ce qu'ils doivent appréhender, en un mot, je fais l'office de cicérone pour eux, pendant que les porteurs, poursuivant la route d'un pas cadencé et d'un pied ferme, interrompent leurs chants pour m'écouter lire à haute voix des notes de voyage qu'ils semblent apprécier en vrais connaisseurs. Ces notes ont été prises du Rapport d'une Commission qui a visité Cilaos en 1862. J'ai trouvé la description tellement exacte que je l'ai copiée et me suis contenté d'y apporter quelques additions nécessitées par les changements que le temps a accomplis sur quelques points du chemin ainsi que les incidents de notre voyage actuel.

TJN' VOYAGE A LA RÉÏNIOX Si LE CHEMIN DE CILAOS

Le chemin qui conduit à Cilaos est dû à l'ingénieur Guy de Férières, qui a surmonté les plus grandes difficultés pour tracer un sentier praticable seulement pour les piétons et les bêtes de somme. Malgré tout le génie déployé, malgré les tranchées et les tunnels, ce chemin ne manque pas d'être dangereux en plusieurs endroits pour les étourdis, les fanfarons, les mauvais écuyers et les personnes sujettes au vertige. La mort affreuse du regrettable juge de paix de St. Pierre, M. Yves Lebidan, sous les yeux du Gouverneur Dorct, qu'il accompagnait dans sa tournée, ne s'effacera jamais de la mémoire des habitants. Aussi doit-on recommander aux personnes peu habituées à l'exercice du cheval de se faire porter en fauteuil ; c'est le seul moyen exempt de danger. Les porteurs, habitués à ces chemins, ont le pied solide et connaissent parfaitement les localités et les endroits qui peuvent offrir quelque danger.

LES ILETS Pour se rendre à Cilaos, on part de St.-Louis ou de St.-Pierre ; mais dans tous les cas, on prend le lit de la Rivière St -Etienne. On suit pendant 6 ou 8 kilomètres des Ilets charmants encore presque à l'état sauvage, et on traverse plusieurs fois le lit de la Rivière pour arriver enfin à un endroit délicieux, que son propriétaire, M. Deshayes, se plaît à embellir et à améliorer de toutes les manières. On reconnaît là l'agriculteur intelligent qui aura bientôt créé dans le lit même de la Rivière une oasis charmante et un domaine d'une grande valeur. C'est le dernier endroit agréable que l'on traverse, et on le pressent malgré soi, par le regret que l'on éprouve à le quitter. En sortant de l'îlet, on aperçoit dans le lit de la rivière une caverne à salanganes, que vous signalent les innombrables hirondelles qui voltigent à l'entrée, en remplissant l'air de leurs petits cris aigus. Plus loin, viennent le Serré et le Oap Rouge.

JW UN VOTAGE A LA RÉUNION CAP ROUGE * C'est là le premier pas dangereux. Le chemin^ taillé dans un rocher d'alluvions et de détritiques volcaniques^ a juste la largeur nécessaire pour le passage des piétons ou d'un cavalier. On frémit^ lorsqu'on pense à la pénible position où se trouveraient deux cavaliers venant l'un vers l'autre : impossible de retourner ; le mieux serait de mettre pied à terre, si on ne l'a fait déjà avant de s'aventurer dans ce passage dangereux, ce qui est le parti le plus prudent. Appuyé contre le roc, on entend en marchant le sable et les pierres qui se détachent sous nos pas, rouler dans un abîme au fond duquel mugit la rivière. C'est ici qu'a péri le malheureux M. Yves Lebidan. Un peu après le dernier Ilet et au moment de contourner le coude où commence le Cap Rouge, les porteurs nous déposent et nous font voir l'endroit où, il y a deux ans, une dame de Maurice a failli perdre la vie. La rampe est à pic. De sorte qu'il n'y a, sur une étendue d'un demi kilomètre, qu'un passage de quatre pieds de large qu'il faut traverser avec toutes les précautions imaginables si l'on ne veut faire une chute de 5 à 600 pieds dans les profondeurs du lit de la rivière. Il paraîtrait que lors du voyage de M. et de Mme Mercier à Cilaos les porteurs arrivés en cet endroit, ont été effrayés par un porc qui a traversé le chemin^ sans qu'ils le vissent venir. Ils ont fait un faux mouvement et Mme Mercier s'est trouvée lancée hors de son fauteuil et allait incontestablement périr au fond de l'abîme, lorsque l'un des porteurs de gauche saisit un pan de sa robe et la ramena sur le plain-pied. D'après la description que ces hommes m'ont faite (deux d'entre eux étaient acteurs et témoins du drame) il paraîtrait qu'il y a eu là quelques minutes de terribles angoisses, et cela se comprend facilement. Pas un voyageur qui, en passant à cet endroit fatal, ne ressente une pénible impression et ne donne un regret au malheureux Magistrat qui a roulé au fond de l'abîme, jusqu'à un olivier sauvage où il a été arrêté, ensanglanté et mortellement blessé, tandis que son cheval arrivait en lambeaux dans le lit de la rivière.

TTN VOYAGE À LA RÉUNION 23 Malgré admiration que l'on éprouve pour Taudacieux génie de l'homme éminent qui a tracé cette route on ne peut s'empêcher de regretter que les difficultés insurmontables du terrain lui aient enlevé la faculté de consolider ce défilé^ qui se termine à un tunnel de peu de longueur et à une tranchée à ciel ouvert.

LE PAVILLON

En sortant du tunnel, on aperçoit de l'autre côté de la ravine la halte obligée, vers laquelle on descend avec un sentiment de double satisfaction, celui du repos et celui du danger passé. C'est le Pavillon des Ponts et Chaussées^ situé à ISO kilomètres et qui marque juste la moitié du chemin. Comme tous les voyageurs, nous nous sommes arrêtés une bonne demi-heure au Pavillon, pour permettre à nos hommes de prendre du repos et le traditionnel petit verre du pays. Nous mêmes, nous sentions le besoin de nous reconforter. On nous avait dit à l'Aloès que nous trouverions, à la boutique du Pavillon, du pain et tout ce qu'il fallait pour un déjeuner sur le pouce, et, comptant sur ce renseignement, nous n'avions emporté avec nous aucune provision de bouche. Le boutiquier, questionné, nous répondit qu'il n'avait rien que quelques œufs qu'il ferait cuire à l'instant. Nous fûmes, comme on le comprend, très contrariés de cet incident qui devait nous attarder sur les lieux pendant plus d'une heure. Fort heureusement que notre domestique, qui venait d'arriver, après nous, avait pris les précautions requises contre toute contrariété possible. U s'était approvisionné de pains, de deux boîtes de sardines, de fromage et de bananes, nous déclarant qu'il avait déjà fait le voyage, il y a deux ans, à la suite d'un Capitaine anglais qui, arrivé au Pavillon, avait failli devenir fou, pour n'y avoir pas trouvé de quoi boire.... et manger, et qu'en raison de cela, il avait pensé pour nous. Nous remerciâmes Joseph, et nous ne pûmes nous empêcher de le complimenter sur son esprit de prévoyance, lorsque nous le vîmes sortir du fond de la tente d'où il avait retiré les victuailles, une précieuse bouteille de Bordeaux. C'est ainsi que nous nous restaurâmes au Pavillon et notre ennui doit être un enseignement pour tous les voyageurs. Il est indispensable

24 UN VOYAGE A LA REUNION d'avoir, avec soi, une pièce froide, du pain et tout Tattirail pour Une ooUation en pleine montagne, LE CAP NOIR En quittant le Pavillon, on gravit une montagne aride, entrecoupée à chaque instant de magnifiques colonnes basaltées. ^i 22^{me} kilomètre, la route est même jonchée de ces petits prismes qui s'égrènent du roc et qui ont une régularité remarquable. Ces prismes sont détachés par un petit courant d'eau qui s'infiltre à travers les fissures de la masse principale et vient traverser la route* On s'engage ensuite sous plusieurs tunnels, plus ou moins longs, jusqu'à ce qu'on arrive au second endroit dangereux et remarquable par son affreuse aridité, qu'on nomme le Cap Noir. Le chemin est encore taillé ici sur le flanc d'une montagne d'alluvion remarquable par les veines de basalte qui s'étendent en couches horizontales d'une épaisseur plus ou moins considérable, qui lui assignent une origine très ancienne et que Bory de St.-Vincent appelle laves trapéennes. Ce terrain paraît composé de matériaux de transport, foimés des éboulis produits par les eaux faisant irruption de la montagne située au-dessus et recouverts à différentes reprises i:ar des coulées de laves qui se sont cristallisées pour former^des couches horizontales. Au-dessous mugit la rivière que l'on ne peut apercevoir dans (^on profond encaissement de parois basaltiques. Le terrain est aussi mouvant qu'au Cap Rouge ; pas un brin d'herbe, pas un arbrisseau sur la pente presque verticale qui conduit à l'abîme. Il est donc prudent de mettre pied à terre quelque temps après être sorti du dernier tunnel, parce que les pierres ou le sable qui se détache du rocher supérieur, par le seul ébranlement du sol produit par la marche, peut effrayer -un cheval et vous précipiter dans l'abime. Nous avons été fort contrariés en cet endroit. Trois bœufs, chargés de lentilles venaient au-devant de nous. Comment faire^ dans un passage qui suffit à peine à trois hommes qui marchent de front ? Force nous a été de rebrousser chemin et d'aller nous aligner contre les parois de la montagne à un endroit où les remparts de la Bivière ont une déclivité, Les bœufe ont passé, un à un^ conduits

tJN VOYAGE A LA RÉUNION 26 par leur propriétaire^ non pas sans nous avoir occasionné de mortelles anxiétés. Après avoir contourné le dernier coude dangereux du Cap Noir, nous avons appris que, précisément à l'endroit même où nous avons fait la rencontre des bœufs, un curé de St.-Louis avait été précipité dans le fond de ravin» il y a de cela quelques années. Je suis d'opinion que les autorités de St.-Louis feraient preuve de prévoyance et de sagesse, en édictant des règlements d'après lesquels, les bêtes de somme ne pourraient voyager sur le chemin de Gilaos qu'à certaines heures et pendant certains jours fixés. De cette façon, les voyageurs ne se mettraient en route qu'après s'être assurés qu'ils ne feraient pas de fausses rencontres* LA PLATE FORME Du Cap Noir, on descend jusque dans le lit de la Bivière, à l'endroit que l'on nomme la Plate Forme. Ce plateau est formé d'une couche de basalte remarquable par sa disposition. Il est divisé en un grand nombre de compartiments régulièrement hexagonaux; et l'intervalle compris entre chaque côté de deux hexagones contigus est rempli par des silicates (scolézite probablement ou mésotype) dont la couleur blanche dessine parfaitement la forme, et tranche d'une manière fort remarquable sur le fond noir de la lave. De ce plateau, la rivière se précipite par une cascade magnifique dans un abîme dont il est difficile de calculer la profondeur, et coule ensuite entre des remparts taillés à pic. LES TERRAINS CULTIVÉS A partir de la Plate Forme, on monte incessamment jusqu'au plateau de Cilaos ; mais ici plus de danger, tout est riant ; l'air est vif et frais, le chemin est ombragé, on trouve çà et là des traces de culture : haricots, lentilles et pommes de terre principalement ; la végétation est magnifique. On est entouré de bois séculaires, formés de toutes les essences de la Colonie. Les arbres sont presque tous recouverts de cette usnée (*Alectoria lutescens* Bory) qui sert aux Salanganes (hirondelles) à former la charpente de leurs nids et qui pend des arbres sous la forme d'un chevelu jaunâtre, qui

2û UN VOYAGE A LA RÉUKIOX leur donne un aspect des plus respectables. Après avoir traversé ces bois, on s'aperçoit bien vite qu'on approche de la source, aux défirichés et aux habitations, que Vxm rencontre. Partout des champs de pommes de terre, de lentilles, de petits <pois, mais enooro que de terrains perdus pour la culture ! On voit que les bras manquent à la terre, car le sol a l'air d'être d'une fertilité prodigieuse. Que je n'oublie pas ici les belles et fraîches bibasses qui pendent en grappes tout le long de la route. Avant d'arriver au Plateau de Cilaos, on trouve un endroit remarquable, appelé la Mare Sèche : ce lieu est formé par un ruisseau qui se jette dans la Rivière Saint Etienne par le bras de la Boche Pendue, et qui dépose une terre légère, blanche, happant à la langue, composée de silice d'alumine et d'oxide de fer. Cette espèce d'argile douce et onctueuse au toucher, à grains très finsj existe en grande quantité. Elle pourrait, nous le pensons, être utilisée pour la fabrication de poteries fines.

CILAOS Nous voici rendus sur le plateau do Cilaos qui présente à la vue un cirque de l'étendue de notre Champ-do-Mars. A droite et à gauche de la route se trouvent quelques cases isolées. Au fond un groupe de maisons en bois dont la principale est celle qui sert d'hôtel et d'habitation à Mme Baptiste Laurette, l'hôtelière de la localité. Les porteurs font ici l'efffet des chevaux qui sentent récurie. Ils prennent des allures plus vives et entonnent, de nouveau, des chants que l'écho des montagnes environnantes répète à plaisir. Nous passons devant la gendarmerie et la prison. La première figure qui se présente est celle du digne M, Cornu, Maréchal des Logis en charge de la gendarmerie du cirque. Puis après, on voit surgir des fenêtres du pavillon voisin, les capuches blanches de quelques bonnes Sœurs de Charité qui tiennent l'Ecole de Cilaos. Plus loin, c'est une case de deux pièces qui sert d'Hôtel de Yille, de bureau de Poste et de chambre à coucher & M. Justin Laurette, chef commis de son père, M. Baptiste, qui exerce en même temps les fonctions de Maire, celles de boutiquier.

UN VOYAGE A LA BEUNION 2T d'hôtelier^ d'agent des bains et de maître des Postes. Les porteurs ont suspendu leurs chants et*ont déposé les fauteuils devant PhôteL La grosse dame que vous Toyez la-bas^ à la mine si réjouioi c'est Mme Baptiste Laurette^ la maîtresse de céans ; à côté d'elle^ c'est Mademoiselle sa fille, belle enfant de'16 à 18 ans, aux lèvres de carmin, aux joues roses comme le pétale de la reine de nos jardins, ayant, avec cela, une chevelure abondante plus noire que le jais, et des yeux, des yeux aussi langoureux que ceux de la gazelle. M. Baptiste Laurette est au troisième plan. C'est un vieillard brun, petit, trapu, fort, atteint d'un rhumatisme aigu que les eaux de Cilaos n'ont point réussi à guérir, et qui se tient le plus ordinairement dans un fauteuil, devenu pour lui plus indispensable que ses jambes et aussi indispensable que sa chère moitié. Si vous levez la tête, vous remarquerez^ qu'à une demi-portée de fusil plus haut^ il y a une Eglise qui domine tout le plateau. C'est Notre Dame des Neiges qui est desservie, depuis une quinzaine d'années, par le bon père Jézy, un de ces prêtres qui ont le don de se faire aimer à première vue, d'attirer à soi et de savoir s'attacher les cœurs. Tenez, le voilà qui débouche par l'allée de devant. Il a entendu les chants des porteurs. Il vient voir qui arrive ; autant de voyageurs, autant de brebis qu'il fait entrer dans le troupeau. Le père Jézy est de ceux qui reconnaissent que L'âme va comme l'onde o& sa pente rincline. U sait qu'à Cilaos^ le climat a des influences qui élèvent l'âme et il en profite, poux* ramener au bercail les enfants prodigues. Pendant moins de temps qu'il nous en a fallu pour passer tout ce monde là en rovue^ nous avons quitté nos fauteuils, nous nous sommes secoué de la poussière de la route et- nous avons lié conversation avec l'Hôtelier et sa femme, donné des nouvelles du pays à quelques compatriotes qui sont sur les lieux, serré la main au père Jézy — et pourquoi ne le dirions-nous pas, pris un bon verre de vieux Bum, resté au fond de notre chère gourde, souvenir précieux que Monseigneur de Bauër nous laissa, en Novembre 186^

28 UN VOYAGE A LA REUNION pendant une excursion faite aux fontaines de Moïse (1) en deçà de la rade de Suez, dans la suite de l'Impératrice Eugénie et de l'Etat Major de la frégate impériale V Aigle. Les hommes ne sont pas oubliés. Le pourboire leur est payé en même temps que le prix convenu à Taloès. Il faut maintenant songer à nous.

INSTALLATION Ce n'est pas une petite affaire que de s'installer à Cilaos. Si TOUS êtes seul, en garçon, prenez une chambre dans l'un des pavillons de Mme Baptiste. Vous aurez là, domestique, literie, nourriture copieuse et bonne table pour prix de \$ 2,50 par jour.— Si vous êtes en famille, mettez-vous à votre particulier. Nous avions télégraphié de St. Denis à St. Louis, pour qu'on avertisse Mme Baptiste de notre arrivée et qu'elle eût à nous préparer une maison. Toutes ses maisons du plateau étaient retenues. Force nous a été d'en prendre une au second plateau qui est celui des bains. A vrai dire, la contrariété nous a servi, puisqu'on tout cas, les maisons du bas doivent être préférées, à cause de la distance de deux kilomètres qu'il faut parcourir pour se rendre aux bains ; non pas que les deux plateaux soient trop éloignés l'un de l'autre, mais parce que, pour descendre du premier au second, la seule route praticable est une spirale, véritable serpentín que M. Souchon a cherché à raccourcir à son récent voyage, en coupant des raidillons dont il a fait adoucir les pentes. La location de ces maisons, qui sont au nombre de 20 à 25 et ont de trois à cinq pièces, est de cent francs (20) pour la quarantaine, — un peu plus, un peu moins» selon le nombre de dépendances qu'elles comportent. On y est aussi bien qu'on peut le désirer lorsqu'on est dans les montagnes. Quant à la nourriture, elle consiste en poules, canards, dindes, œufs et légumes excellents. Le porc et le mouton y sont d'une qualité supérieure. Le bœuf très rare. Les boissons se prennent

(1) Ces fontaines étaient encore, à cette époque, telles qu'elles sont décrites dans la Bible, où il est dit qu'il y a autour des fontaines d'Elira, soixante dix javaliers. Les douze sources étaient là, avec soixante dix vieux troncs de palmiers — comme une preuve de l'exactitude des faits relatés dans les livres Saints

UN VOYAGE A LA REUNION 29 ainsi que le riz, le saindoux et toutes les petites provisions culinaires chez Mme Baptiste qui a aussi une boulangerie où il se fabrique du pain excellent. Le lait dans ces montagnes est épais et délicieux. Les fraises y abondent ainsi que les framboises et les bibasses. Le voyageur devrait cependant faire venir de St.-Pierre quelques provisions qu'il ne saurait se procurer couramment à Cilaos, telles que le Porter, le bon Cognac, le Madère, du Sherry, du Schnapps &c., — des Cigares, du Tabac. Les Messieurs IJabet frères, dont la Maison de Commerce est à St.-Pierre, nous ont été d'un secours prodigieux à cet égard. Il y a une poste qui se fait tous les deux jours et plusieurs Commissionnaires qui vont et viennent entre St.-Pierre, St.-Louis et Cilaos. Nous avons notre domestique et notre servante avec nous, et c'est un conseil sage que nous donnons à ceux qui voyagent en famille de se pourvoir d'un serviteur, au moins, avant de gravir ces hauteurs. Non pas, qu'on n'en trouve pas à Cilaos, mais on est mieux toujours avec une domesticité qui est au fait de vos habitudes. Mais revenons à nous ; force nous est de descendre jusqu'au plateau des bains après avoir annoncé à Madame Baptiste, qu'après nous être installés dans la maison préparée, nous remonterions pour prendre notre dîner à table d'hôte. Vingt minutes plus tard, nous avons contourné toutes les spirales des rampes qui conduisent à la Rivière, etc nous nous étions orientés. Deux chambres, un cabinet de toilette, une salle à manger, une cuisine et une chambre de domestique. Voilà le fond, et ce, perché sur le flanc d'une montagne au bas de laquelle se trouve encaissée à des profondeurs inouïes, un filet d'eau qui, à l'époque des pluies, devient un torrent mugissant. Notre mobilier est complet, à l'exception des couverts et des couteaux qu'il est nécessaire que le voyageur de Cilaos ou de Salazie emporte toujours avec soi. TABLE D'HOTE Nous livrons la maison aux serviteurs et nous reprenons la route du plateau d'où il trait, c'est à-dire de l'Hôtel et du dîner. La nuit commence à se faire et le Voyage aussi bien que l'air vif de la montagne nous a ouvert l'appétit. On nous avertit que le dîner est servi ; c'est à la table d'hôte que nous allons prendre

30 UN VOYAGE A LA REUNION notre premier repas de Cilaos. D y a là, dans un pavillon sépara de la maison principale et vis-à-vis de la cuisine dans laquelle pétillent des étincelles sortant d'un brasier ardent^ véritable fournaise, une belle table de vingt cinq couverts. Toutes les places sont prises. Nos deux compagnons de route sont à côté de nous à droite. C'est M. Cornu, le Maréchal des Logis, qui est à notre gauche ; il est aussi bienveillant pour nous qu'il Test, du reste, pour tous les étrangers qui arrivent. Un peu plus loin, M. Lamindour, percepteur de St.-Louis, en villégiature, ayant vis-à-vis de lui, à la droite de mon ami Vigoureux, Mlle Lamindour l'aînée, charmante et gracieuse jeune fille à qui sa jeune sœur, placée plus loin ne le cède en rien, comme type de bonne éducation. Plus loin, c'est Mme *** et sa demoiselle, deux délicieuses St.-Pierroises que nous reverrions avec bonheur, deux types ravissants qui nous rappellent le mater pulchrà, JtKa pukhrrior du poète de notre adolescence heureuse. Plus loin, d'autres hôtes, des baigneurs, tous appartenant aux diverses communes de la Réunion et trahissant, autant le besoin de se restaurer que le désir de faire connaissance avec les nouveaux venus. Il y a douze plats sur la table. Le jambon, préparé dans la localité même par un Bayonnais de la Gendarmerie, du nom (la coïncidence est extraordinaire) de Payonne vaut le meilleur jambon d'York. La cuisine est excellente. Les petits pois sont délicieux. Les boissons ne laissent rien à désirer. En un mot, nous mangeons pour quatre ; la conversation qui s'est engagée de toutes parts devient générale et ce premier dîner à table d'hôte finit par être une fête de famille que nous terminons en commandant une tournée de fine liqueur. Nous quittons la table après avoir fait connaissance avec tous les convives. On se lie vite dans la montagne. Celui qui vous était tout-à-fait inconnu la veille, devient votre intime ami le lendemain, et se battra pour vous trois jours après, s'il arrivait à quiconque de dire du mal de vous. Une fois sortis de table, nous allumons nos cigares, non pas toutefois sans avoir accepté de Mme Baptiste le coup de la digestion, sous la forme d'un verre de vieux rum Chabrier que nous trouvons si bon, que nous en emportons une bouteille. ^

UN VOYAGE A LA REUNION 31 LA NUIT Il est dix heures. La lune est blafarde^ mais elle éclaire assez pour nous permettre de redescendre les rampes et de gagner notre logis dans lequel nous ne pénétrons^ qu'après nous être recueillis quelques instants devant l'imposante majesté de la nature au repos. Partout autour de nous, des blocs de montagnes qui semblent appuyer leurs sommets altiers contre les parois du ciel. Là haut# des flocons de neige se promenant dans l'espace^ se rapprochant^ s'éloignant et laissant voir dans les éclaircies qui les séparent par moments, l'immensité du bleu firmament où scintillent d'innombrables étoiles qui simulent autant de paillettes d'or et d'argent sur le royal manteau de rUnivejs. À nos pieds, la Rivière du Bras-des-Etangs, roulant majestueusement ses eaux qui clapotent contre les rochers séculaires assis au fond de son lit et imitent le bruit de la mer, alors qu'elle vient déferler sur les bords ou sur le rivage. Partout le silence, ce majestueux silence de la nuit qui invite au recueillement, à la prière, au repos. Quelques minutes encore, et nous étions entrés l'âme débordant d'admiration, et bientôt le sommeil s'était emparé de nous. LE RÉVEIL Le sommeil a toujours son charme, mais il n'est jamais mieux apprécié que lorsqu'il survient à la suite d'une longue tension de l'esprit et de fatigues corporelles résultant d'un voyage accidenté. Les inquiétudes de l'imagination s'endorment alors dans les doux enchantements des songes ailés, pendant que, dans notre inconscience nos membres endoloris subissent la réaction la plus favorable à leur désengourdissement. Le réveil, en pareille circonstance, trahit inévitablement un état de bien-être qui ne peut se traduire en aucune langue. Ce qu'on ressent^ ce qu'on éprouve, on le ressent, on réprouve, mais les mots que la voix murmure ne sauraient l'exprimer. Il faut avoir passé une première nuit dans les montagnes de Cilaos, pour comprendre ce qu'il peut y avoir de doux et de suave dans cette sensation première du voyageur qui a

sa UN TOYAGB A LA REUNION ouvre les yeux à la lumière, à l'heure matinale où la nature, échappant aux dernières étreintes de la nuit[^] livre tous ses éclatants trésors aux clartés irradiées du jour naissant. Le chant du coq vigilant, — celui des oiseaux auquel se mêle les jaselements du merle ; le cri des animaux que l'écho répète dans les montagnes; les ruisseaux qui coulent en murmurant le long des remparts; les cascades qui précipitent bruyamment leurs eaux écumantes du haut des glacis, forment un glorieux concert dont l'harmonie se complète par le grondement des torrents qui roulent au fond des Bras des Etangs et les mille voix de la forêt, répétées par les caresses du vent dans le feuillage ou les mélodies de la brise à travers les arbres séculaires. J oignez à tout cela une atmosphère imprégnée de toutes les douces et agréables senteurs du fahame, des bibassiers, des firamboisiers, des fraisiers et de tous les arbrisseaux qui croissent à l'état sauvage dans ces gorges inexplorées, et vous subirez, tout comme moi et mes compagnons de route, cette douce sensation qui vous portera, à votre insu, à une sorte d'extase qiû est rélévation de l'âme vers le Créateur, auteur de ces merveilles, cause et origine de votre bonheur présent, — car le bien-être, c'est le bonheur qui se sent et dont l'expression équivaut à une prière, tout comme aimer, c'est prier. Tel est le premier réveil à Cilaos. On se sent heureux de vivre et on laisse monter sa première pensée vers Dieu.. PREMIÈRE SORTIE H est sept heures du matin, le soleil n'a point encore versé ses torrents de lumière sur le plateau de la source, mais on pressent sa venue par les teintes pourprées et enflammées des flocons de nuages blancs qui enveloppent les hautes cimes du Piton des Neiges et qui se dispersent sous les rayons dorés de l'astre-roi montant avec lenteur sur sou char de victoire. Tous les baigneurs eont réunis à la buvette. C'est un groupe charmant de 70 à 90 personnes, composé d'honunes et de femmes qui viennent là, les uns pour faire la causette, les autres pour faire préparer leurs bains, tous pour prendre l'hygiénique verre d'eau du matin. Nous descendons la nunpe pour aller & leur rencontre et faire comme eux. A peine

UN VOYAGE A LA REUNION 33 ayons-nous fait quelques pas, que nous recevons le premier salut de M, Hoareau, le respectable préposé des Bains. M. Hoareau est un vieillard de 60 à 65 ans, père de 7 enfants dont 14 sont vivants* n a la surveillance de la localité et son emploi principal est de veiller à ce que les baigneurs ne soient pas troublés dans la jouissance régulière de leurs heures de bains. Il est venu au devant de nous pour mettre ses services à notre disposition. Il nous dit que jamais il n'y a eu un plus grand nombre de promeneurs à la source^ que toutes les heures sont prises et que ce ne sera pas sans difficulté que nous pourrions obtenir une heure convenable. Il nous engage à voir M. Laurette et à payer notre droit de bain pour la quarantaine, nous promettant de mettre tout en œuvre pour nous arrêter deux bonnes heures, appartenant à des baigneurs qui doivent partir le lendemain. Nous sommes arrivés avec lui à la fontaine où nous nous mêlons au groupe, pendant que M. Hoareau nous sert un verre d'eau de la buvette à chacun. Après avoir échangé avec la plupart des baigneurs quelques paroles commandées par la circonstance, « nous inspectons la localité tout à notre aise. LES SOURCES THERMALES L'horizon est très restreint. Devant et derrière nous, ce sont des blocs de montagnes. A droite et à gauche, ce sont deux ' remparts. En bas, c'est le lit de la Rivière du Bras-des-Etangs, à gauche de cette Rivière, il y a une source froide qui semble être négligée ; elle est peu recherchée et se trouve à une portée de fusil du Pont qui relie la rive gauche de la Rivière à la rive droite. A droite ce sont les sources chaudes. Il y en a six sur une ligne. Chaque source possède un bassin creusé dans la terre à trois pieds de profondeur, sur cinq ou six de tour. Il y a une décharge au bas de tous les bassins, ce qui permet à chaque baigneur de vider son bain, après son heure réglementaire ; sur chaque bassin, il a été construit une cahutte en paille de façon à ce que chacun soit entièrement chez soi. — Après la fontaine où Ton puise l'eau minérale, à 29° pour boire, — le premier bain est à 38° — le 2^{me} à 35° — le 8^{me} 84° et les 3 autres varient , entre 33° et 32° centigrades]jfi firière onlo ^ntre les deux remparts, avons-nous dit. Mais ua

•ï 34 UN VOYAGE A LA EÉUNION peu avant d'y atteindre, il y a encore dans une même case, deux autres bains rapprochés l'un de l'autre de deux pieds. Le premier est à 88**, et le second à 85**. Ces bains sont presque au niveau du lit de la Rivière. On a été forcé de construire une muraille, entre la case et le lit de la rivière, pour empêcher que l'eau naturelle ne pénètre dans les bassins et n'en modifie la température. Les maisons des bains sont situées en amphithéâtre sur les deux remparts. Le rempart de droite en compte 25 et celui de gauche 7. Nous avons dit que la nôtre était isolée à l'extrémité du rempart de gauche, ayant à deux pas de notre porte une douche froide, et derrière nous, un grand rempart taillé à pie, formant un immense éboulis, dominé par le Gros Morne et les Salazes, — c'est la propriété Oudin. On peut d'ici parfaitement décrire la position du bassin de Cilaos et confirmer l'exactitude du tableau qu'en a fait M. Ferrand, constructeur des Ponts et Chaussées, lequel a travaillé conjointement avec M. Guy de Ferrière à la confection du chemin de Cilaos. Du Piton Robert que l'on voit à distance, on suit la rive gauche et on se trouve en présence du Piton de l'Entre Deux qui a 2856 mètres d'élévation, du coteau de la Plaine, du coteau d'Embravade et du Piton des Neiges qui se trouve au centre et dont l'altitude est de 8569 mètres, quand notre Piton de la Rivière Noire qui est la plus haute montagne de Maurice n'a que 903 mètres et notre Peter Both n'en a que 895. Si Ton descend par la rive droite, on voit le gros Morne, les trois Salazes (2145 mètres) le Grand Bénard (3775 mètres,; le Petit Bénard (2770 mètres) le Piton de la Plaine des Bois de Nèfles. Sur un second plan inférieur se trouvent : au sommet du Bras Sec, le Bonnet Carré, entre le Bras Rouge et les sources où nous sommes, le Bonnet des Prêtres 1711 mètres, et, au pied du Grand Bénard, le Piton de Sucre. Tel est le lieu ou nous sommes destinés à passer quinze ou vingt jours. Des montagnes, encore des montagnes, toujours des montagnes. UN PEU DE MÉNAGE Ce premier examen terminé, nous nous mettons en rapport avec les nombreux colporteurs de porc frais, de mouton, de volailles,

UN VOYAGE A LA REUNION 35 d'oeuâ^ de légumes^ de fruits, de lait et de pain. Il y en a^ en très grand nombre. Des enfants, do sept à neuf ans, venus des fins fonds des montagnes avoisinantes nous apportent des paniers de fraises, de bibasses et de framboises. Tout cela se vend pour presque rien. Cinq volailles pour 5 francs. TJno belle mère-poule ou un coq fait pour 2 fr. 50. Les œufs coûtent invariablemnt 6 centimes. Les petits pois 25 centimes le J kilo : 1 livre ; les haricots rouges et blancs, le même prix. Les fraises et les bibasses sont tellement en abondance, de Juin à OctobrOj que pour 50 centimes, dix casbes de Maurice, on en a de quoi régaler une famille de 10 personnes. Le lait de chèvre ou de vache coûte 20 centimes la bouteille. Le riz et le pain sont en revanche fort cher. liO premier de ces articles coûte 30 centimes la livre ; quant au second, pour 15 centimes on n*a qu'un petit pain de trois sous de chez nous. 11 est bon que le voyageur ait toujours un approvisionnement de biscuits, soit d'Amérique, soit d'Australie ou tout au moins de Maurice ou de St.-Denis. Puisque je suis sur la question des prix, il vaut autant que j'en finisse. Le rum ordinaire, vaut 2 fr. 50 la bouteille. Le bon vieux, celui qui surpasse nos meilleures marques d'eau-de-vie, 6 francs. Le vin de Bordeaux se vend à 1 franc ; sans être des meilleurs, il se laisse boire couramment. Comme addition à tout ce que n,ou9 venons de rapporter, nous ajouterons que les cœurs de palmiers sont communs à Cilaos. Il y a aussi des brades cresson à profusion. Les autres brèdes sont, la malgache, la brède de chouchoutte, la brède choux. Nos brèdes martin sont excessivement rares. Après nous être renseignés sur tous ces points, nous pensons avoir assez bien mérité de la patrie pour prendre une collation qui se compose de fraises et de lait. Pour 50 centimes, nous avons plus qu'il n'en faut à trois. Il est temps de gagner le chemin du plateau d'en haut, pour rendre une première visite à l'RgUse, rallier l'hôtel, nous mettre officiellement au courant des conditions des bains, faire nos provisions de ménage à la boutique et songer au déjeuner. L'ÉGLISE DE CILAOS. Notre voyage d'ascension se fait lestement. Nous avioni remarqué, la yeille, plusieurs raidillons qu'il est assez facile dé

36 VX VOYAGE A LA RF.rNIOy gravir et qui abrègent les 2 kilomètres du trajet d'au moins la moitié. Nous en usons en manière d'exercice, et en moins de dix minutes nous étions devant la Cure, modeste maisonnette où vit le père Jézy. L'Eglise de Notre Dame des Neiges est un long bâtiment en bois couvert en bardeaux, construit à quelques pas de la Cure. Tout est à sa place pas de luxe, pas de clinquant. La pks grande simplicité règne partout. U semble qu'ici la prière doit monter vers Dieu sur les ailes d'un pieux recueillement que ne troublent aucun des bruits du monde. Essayons en. Quelques minutes se passent ainsi où tous trois, à genoux devant l'Autel, nous donnons une pensée à la famille mauricienne dont nous nous sommes séparés depuis cinq jours, ayant la mer et l'espace entre nous et nos plus obères affections. Après cette communion de la pensée et du cœur, nous quittons l'Eglise et nous descendons la montagne pour arriver en trois minutes à l'Hôtel où nous entrons en pour parler, avec M. Laurette pour la question des bains. LES BAINS Il ne faut pas que les voyageurs, qui nous suivront, soient pris au dépourvu comme nous l'avons été. N'ayant aucun renseignement sur l'organisation du service des bains, nous nous sommes tenus pour satisfait de demander à M. Laurette, un permis, pour deux heures, et d'en payer le montant sans chercher à nous renseigner autrement et à savoir si la quarantaine pouvait se fractionner. Nous avons payé pour quarante jours, alors que nous avons su plus tard que nous pouvions ne payer que pour vingt. La faute était commise, nous n'avions pas à revenir sur ce qui avait été fait, mais notre but étant d'éclairer les baigneurs de l'avenir, nous croyons devoir reproduire ici, pour leur information, les documents que nous nous sommes procurés à St. Louis, à notre retour, et qui tiendront chaque voyageur au courant de ce qu'il peut désirer savoir. Nous ajouterons seulement que la clause d'après laquelle la perception des droits de bains se fait à la Commune de St, Louis, a été modifiée depuis, et que cette perception est régulièrement faite par M. Laurette, à Cilaos même» >

rx VOYAGE A LA BEUNION 87 /RRÊTÉ MUJ^ICIPAI- POUR
BAIN? DE CIJLAO? Le Maire de la Commune de Bt.-Loiif Vu
Tarticle 51 de l'arrêté du 12 Novembre 1868 sur Porganisation Municipale ;
Yu la délibération du Conseil Municipal de Saint-Louis, dans sa séance en
date du 7 du courant. Considérant que de fréquentes discussions se
produisent à l'occasion des bains de Cilaos ; que le règlement arrêté par
notre prédécesseur à la date du 10 Novembre 1856 est devenu insuffisant
pour résoudre les difficultés qui se présentent ; qu'il importe d'apporter aux
dispositions précitées les modifications dont l'utilité est démontrée par une
expérience de dix années. Considérant que la perception du montant des
redevances, pour être opérée régulièrement, doit être faite par les soins et
sous la responsabilité dii Receveur Municipal. Considérant que la
redevance de vingt francs, fixée par Tarrêté municipal du 10 Novembre
1856, n'est pas en rapport avec les dépenses auxquelles la Commune est
assujettie pour l'entretien des bains et surtout pour les travaux
d'amélioration qu'il est utile d'apporter dans le système actuel des
installations. Sauf l'approbation de Monsieur le Gouverneur. y^RRÊTÉ Art
: 1er. L'entretien des bains d'eaux thermales existant dans les bras des
Etangs à Cilaos, et l'établissement des nouveaux bains sont à la charge de la
Commune de Saint-Louis. Art : 8. Nul ne sera admis à faire usage des bains
de Cilaos, s'il n'est pas porteur d'un permis signé par le Maire de Saint-
Louis. Art : S. Ce permis sera délivré à la Mairie de Saint-Louis, sur la
présentation d'un récipissé du Receveur Municipal constatant le versement à
la caisse communale du montant de la redevance, dont il sera parlé ci-après.
Art. 4. Le permis sera personnel à celui qui l'aura obtenu, il donnera droit,
pendant quarante jours, à la jouissance d'un bain de deux heures par jour, y
compris le temps de vider les bains et celui de les laisser se remplir. Le soin
de vider les bains restera à la charge du baigneur.

88 rN VOYAGE A LA REUNION Art. 5. La redevance pour un bain de deux heures, est fixée à vingt-cinq francs par période de quarante jours du séjour aux eaux, quel que puisse être le nombre des bains pris par le porteur du permis. Toutefois ne paieront que, quinze francs chacune, les personnes qui s'entendraient pour prendre le même bain à la même heure. Art. 6. Seront affranchis de la redevance imposée en l'article 5 ci-dessus, tous les malades dont l'indigence sera légalement constatée. Art. 7. Une baignoire désignée sous le numéro 6 et dite de la Bivière, est réservée pour les hautes autorités administratives de passage à Cilaos. Ce bain restera à la disposition du Maire de la Commune . de Saint-Louis. Néanmoins il pourra être donné aux personnes pourvues de permis, sous la réserve expresse de le laisser libre à la première réquisition de l'Autorité Municipale de Saint-Louis. (1) 8. Les personnes qui désireront prolonger l'usage des bains au delà de la période de quarante jours fixée par l'article 4, devront se pourvoir d'un second permis, conformément aux dispositions des articles 2 et 3 du présent arrêté. Ils devront présenter ce nouveau permis au surveillant des eaux, huit jours au moins avant l'expiration du premier. Cette prolongation de l'usage des bains ne pourra être moindre de dix jours et donnera lieu à une redevance d'un franc par jour. 9. L'heure des bains réguliers est fixée, en été (du 1er Septembre au 1er Mars) de 4 heures du matin à 8 heures du soir« en hiver (du 1er Mars au 1er Septembre) de 5 heures du matin à 7 heures du soir. 10« Tous les bains porteront un No. d'ordre. Ce numéro sera défini sur une planchette appendue à l'entrée de chaque bain. Sur cette planchette seront régulièrement inscrits, par le surveillant des eaux| le nom des personnes ainsi que les heures de bains qui leur seront réservées dans chaque baignoire. 11. Un registre sera tenu par l'agent préposé à la surveillance (1) Cette réserve a été annulée par une décision du Conseil en date du 10 Avril 1871. N

UN VOYAGE A LA REUNION 3d des eaux. Sur ce registre seront inscrits par ordre de date, l'arrivée des baigneurs, le numéro des bains qu'ils auront choisis, ainsi que l'heure disponible qui leur sera désignée. Le surveillant des bains inscrira également sur ce registre les prolongations de permis^ dont il est parlé à l'article 8. Art. 12. Le surveillant des bains est tenu de montrer, sans déplacement, ce registre à tout baigneur qui lui en fera la demande. 13. Le bain inscrit au nom d'un baigneur ne peut être donné à une autre personne que de son consentement ; tout baigneur qui aura laissé son bain inoccupé pendant l'heure qui lui était assignée, ne pourra prétendre à un autre bain le même jour et dans la même baignoire. 14. Toute personne qui voudra occuper un bain autre que celui qu'il aura primitivement choisi, devra en prévenir la surveillance qui l'inscrira, pour ce nouveau bain aux heures disponibles. 15. Il est défendu, sous peine de révocation, au surveillant des bains de recevoir le montant des permis ou de leurs prolongations. Ne sont valables que les permis demandés à la Muirie de St.* Louis* 16. Il est défendu de se baigner ou de laver le linge en avant de la passerelle (1) qui réunit les deux rives du Bras des Etangs, ainsi que dans les deux ravins de la rive gauche. 17. Les vases employés à recevoir ou à puiser de l'eau à la bavette devront présenter toutes les conditions de propreté. Toutes les immondices et ordures devront être déposées dans l'endroit qui sera désigné et marqué comme devant servir de voieie. 18. Pendant les heures de bains et dans le fond de la rivièrè où ils sont établis ; il est défendu aux baigneurs ou aux visièurs étrangers de pousser des cris ou de proférer des ohants de nature à troubler le repos des autres baigneurs. 19. Le surveillant des Eaux Thermales de Cilaos sera nommé par le Maire et prêtera serment devant le Juge de Paix. (1) n y a aujourd'hui un pont au lieu d^uue passerelle sur la rivière. La défense de se baigner ou de laver est très bonne, puisque Teau des lareurs jtenmdt M mêler aux eaux de souroe-^mais les piivèoe qui manquent pour le tertioe des vidanges ou ceUes qui existent immédiatement au-dessus des cases de Vwns, ne peuvent-elles pas occasiomier des infiltrations P Je pose la question*

40 rX VOYAGE A LA REUNION La surveillance des bains
pourra être confiée au brigadier de Police de Cilaos. • 20. Les dispositions
de l'arrêté municipal du 10 Novembre 1856 sont et demeurent abrogées. 21.
Toutes contraventions aux dispositions du présent arrêté seront punies de
peines portées en l'Art. 471 du Code pénal. 22. Le présent règlement sera
publié dans le journal officiel de la Colonie et demeurera affiché à la
Mairie de St. Louis et sur le bureau du surveillant des Eaux à Cilaos. Ainsi
signé, Saint Louis le 8 Août 1866. A. de Y. de la Nardibre, Maire. Vu et
approuvé. Le Gouverneur Dupre. Par le Gouverneur, Le Directeur de
l'Intérieur, Ch. de la Grange. Pour copie conforme, Le Maire de St. Louis,
Signé. Payet. COMMUNE DE ST-LOUIS Session ordinaire du 6
Novembre 1876 Un membre propose au Conseil un remaniement à l'arrêté
régissant les bains aux eaux thermales de Cilaos, et une fixation nouvelle
sur les permis de bains qui se délivrent à la Mairie de Saint Louis ; d'où il
résulterait que la Taxe pour un permis de bains de 40 jours, au lieu de 25
francs serait portée à 32 f. 50. Celui de deux personnes qui peuvent se
baigner ensemble, au lieu de 30 francs porté à 40 francs. Celui pour la
quarantaine pour une personne à 17 f. 50. Celui pour la | quarantaine pour
deux personnes à 25 francs. Les jours supplémentaires resteraient pour une
personne à un franc par jour et pour deux à 1 f. 25. Il ne serait pas donné de
permis au-dessous de 20 jours. Il sera toujours facultatif aux habitants de la
localité, de prendre quelques bains, si en arrivant, Us en trouvaient de non
occupé.

UN VOYAGE A LA RÉUNION 41 Le Conseil s'en remet entièrement à l'Administration supérieure pour ce changement, et se contente d'en exprimer le vœu, dont la réalisation viendra augmenter peut-être les ressources provenant de ce chef. Ainsi signé au registre : A. Meunier Secrétaire et E. Payet Président. À • • • Approuvé les modifications proposées par le Conseil Municipal au tarif des Bains de Cilaos, en séance du Conseil Privé le 12 Février 1877. Le Gouverneur signé : Faron. Par le Gouverneur, le Directeur de l'Instruction Publique, signé : L. Lauoier. Pour copie conforme : Le Maire (signé) Etienne Payet. Pour copie conforme, l'Adjoint Spécial J. Baptiste Lauret, Prix 1 Bain de 40 jours pour une personne F. 32*50 1 „, deux „, 40 1 „, 20 „, une „, 26 1 „, 20 „, deux „, 26 Prolongation pour une personne 1 f. p. jour. > i deux „, 1.25 „, ENCORE QUELQUES DÉTAILS Les bains réglés^ les emplettes faites, le déjeuner terminé vers midi^ nous redescendons aux sources et rentrons chez nous, non sans avoir remarqué qu'il n'y a pas âme qui vive sur le plateau des bains. La sieste est tellement dans les coutumes du pays, qu'à l'heure où le soleil est à pic^ tout le monde sommeille. Nous ne nous sommes pas encore familiarisés à ce que l'on dit ; cela Tiendra peut-être et avant longtemps, car il n'est pas une habitude qui se gagne plus facilement, à Bourbon surtout, et plus particulièrement dans les climats brumeux des hauteurs de Cilaos, de Mafate et de Salazic. Pendant que tous les hôtes du plateau ronflent à qui mieux mieux, nous nous occupons chez nous à une étude plus approfondie de la localité. M. Hoareau ne fait pas une meste prolongée. Il a deviné que nous allions descendre. Il est Tenu à nous^ nous annonçant que nous aurions deux très bonnes I

42 VJ^ VOYAGE A LA RÉUNION heares dans deux baignoires à température différente. De 8 à 9 heures du matin» dans la case No 5 oii l'eau est à 33® et de 4 à 5j dans le No 2, où elle est à 36.®. Je garde pour moile premier et je laisse à Vigoureux qui est assez tracassé par le rhumatisme, le bain bouillant. Ici, M. Hoareau entre dans quelques détails conoemant son emploi. Le pauvre bonhomme» qui ne gagne que 75 francs par mois^ est sur pieds depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures du soir. H faut qu'il veille à ce qu'aucun baigneur n'empiète sur l'heure réservée à celui qui vient après lui* C'est» qu'en effet» il est si agréable d'être dans ces bains dont la température est toujours la même» qu'il arrive le plus souvent que le baigneur s'y oublie et il ne faut rien moins que l'appel du préposé pour lui rappeler qu'il doit céder la place à un autre. Ce qui fait le malheur du père Hoareau»» c'est qu'il n'a pas de montre et que la Commune qui» cette année» a retiré 6000 francs des locations de la source» refuse de lui en fournir une. H est obligé de prendre l'heure avec les uns et les autres» et» plus d'une fois» il est en défaut avec sa consigne. Que je n'omette pas de dire ici que le Maire de Saint. Louis» reconnaissant la validité do ses incessantes réclamations pour avoir une montre, lui en a envoyé une. Mais qu'elle montre P TJne montre privée de boitier, re nfermée dans une' tabatière rondo, en ferblanc» et n'ayant plus que la petite aiguille. Cette montre ne marche que lorsque la tabatière est suspendue. Dès qu'on la met à plat» elle s'arrête* Béeellement» nous comprenons le chagrin de M. Hoareau et nous lui avons promis une pendule américaine que nous comptons emporter avec nous au prochain voyage. La conversation s'engage en^re nous sur bien des questions» sur lesquelles j'aurai occasion de revenir» et il finit par prendre congé de nous. LES EAUX THERMALES Bien que j'aie donné un aperçu détaillé de l'endroit où sont les bains, je crois devoir aborder le sujet de nouveau. Le touriste, qui fait le voyage de Maurice à Bourbon et le trajet de St-Denis à Oilaos, ne saurait avoir trop de renseignements^ surtout lorsque les notes qui lui sont fournies émanent^ comme dans cette ciroonstanoe, >

ÛK VOYAGE A LA RÉUKIOX 43 d'une plume fort autorisée.

Voici une page que nous extrayons d'un Rapport rédigé par la Commission de 1862. • • • .Les sources do Cilaos sont distantes du Gros Morne, en ligne directe, de plus de 4 kilomètres, et la direction de la coupée du Bras des Etangs se porto plutôt vers le Piton des Neiges que vers le Gros Morne. Ces sources ont été découvertes en 1828^ par Paulin Tescher. Les sources chaudes sont situées sur la rive droite du Bras des Etangs, dans le lit même de la Bivière. On les voit sourdre, par une grande quantité de petits filets, de dessous de gros blocs de roches volcaniques, accompagnées d'une grande quantité de bulles gazeuses. Comme elles sont situées dans le lit d'un torrent, à pente très rapide et qui devient très impétueux à l'époque des pluies, on n'a pas pu les capter ; et les travaux qu'on a essayé d'entreprendre ont été toujours empoités par les eaux. A l'époque des pluies, elles se trouvent donc tout-à-fait couvertes. Dès que le beau temps est revenu, la rivière s'étant retirée, on creuse à l'endroit où elles se trouvent, on enlève le sable et les pierres qui les encomrent, et on obtient ainsi ces baignoires naturelles, du fond desquelles on voit l'eau jaillir par un grand nombre do filets. Lorsque nous avons visité les sources, il y avait six baignoiios ^ainsi creusées, protégées par autant de petites cases en paille. La température de chacune de ces baignoires n'est pas la même ; elle varie de S8® i à 32®, ce qui semble indiquer que certaines reçoivent des infiltrations de la Bivière. Derrière les baignoires se trouve une petite source, sortant directement du roc, et qui sert de buvette. La température de celle-ci est de 29® |. 4-utour et sur le flanc du rempart, les maisons en bois servent de logement. Sur la rive gauche, un peu plus haut que les sources thermales, au pied d'un rocher, se trouve une autre source minérale, froide, qui a, à peu près la même composition chimique que les autres, sans en avoir Ja température. Le degré de minéralisation à peu près le même, ne peut faire admettre qu'elle est refroidie par des infiltrations d'eau ordinaie. On est plutôt conduit à admettre qu'elle a la même origine que les autres, et qu'elle est refroidie par un plus long trajet dans le sol, et à très peu de profondeur. Cette source froide, délaissée à tort par les malades qui, attachant une

a UN VOYAGE A LA REUNION grande importance à la température^ se gorgent de l'eau de la burette, nous parait doToir être d'une exploitation très utile. Sur la rive gauche du Bras des Etangs^ et sur le flanc du rempart qui surplombe cette rive, se trouvent encore des maisons de baigneurs, et le chemin qui conduit aux eaux: ce sont ces rampes, à pente très dure, qui servent ordinairement de promenade, et qu'on appelle le Bord.

LA SOURCE FROIDE La source froide de Cilaos est située sur la rive gauche, un peu plus en amont que les sources thermales. Elle sort directement d'une roche feldspathique, à un mètre au-dessus du niveau de la rivière. Elle a été soumise, à la source, aux mêmes expériences que Peau de la source thermique. Un litre d'eau froide de Cilaos renferme g. 0 2607 de carbonate de soude, et g. 0*0743 de carbonate de potasse. Un litre de cette source froide renferme* les principes suivaiUts : Soude g. 0 163373 Potasse 0*050605 Chaux 0*104140 Magnésie 0*078000 SiUce ..-...' 0.147000 Oxyde ferreux:.. 0*009878 Chlore 0*003467 Acide 0*080247 Acide carbonique (des carbonates neutres) 0 278720 Matières organiques 0*183000 Perte 0* 02107 Principes fixes 1* 0585 Ces principes doivent être groupés de manière à représenter les composés suivants dans un litre d'eau froide de Cilaos (source) : Acide carbonique libre • • . . 0 9210& Bi-carbonate de soude 0 35899

UN VOYAGE A LA REUNION

0*26688 ^Bi-carbonate de magnésio 0*22960 Bi-carbonate de fer 0-01605
Sulfate de soude. . 0*05375 Chlorure de sodium 0*00406 Silice 014700
Matières organiques 0 18300 Bi-carbonate de potasse 0 09800
Iode^fluor^acidephosphorique^alumine, manganèse traces. Le poids du litre
d'acide carbonique à 18 et à 0*676 millimètres doit être représenté par :
1,524 0.676 - ■ ■ ■ X ■ 1x0*0365x18 0,760 Il est égal à 9*818093* Ainsi
l'eau de la source froide de Cilaos renferme un peu plus de son volume
d'acide carbonique. J'ajouterai ici, comme une note précieuse, que j'ai fait
usage, pendant tout le temps que j'ai vécu à Cilaos, de l'eau tant négligée de
cette source froide et que je m'en suis parfaitement bien trouvé. On peut la
prendre pure, mélangée avec le vin, à ses repas, avec Teau-de-vie ou le rum
à toutes les heures, sans courir le risque d'extra purgation. J'en ai conseillé
l'usage à d'autres personnes qui en ont apprécié les qualités toniques et
fortifiantes. Cette eau se conserve tout aussi bien que l'eau des sources
chaudes , dans des bouteilles hermétiquement fermées. Les rapporteurs de
1862 déclarent qu'elle peut rester un an sans perdre de sa limpidité et de sa
saveur aigrelette et agréable. Je connais plusieurs habitants de St. Pierre qui
entretiennent un courrier spédal dont l'occupation est de monter trois fois
par semaine aux Sources de Cilaos pour prendre chaque fois une dame-
jeanne d'eau de la source froide* Les familles qui font exclusivement usage
de cette eau, comme boisson, sont généralement indemnes de toute maladie,
leurs enfants sont gros, gras, bien portants, ayant les chairs fermes et le teint
d'une fraîcheur ravissante^ tout comme s'ils habitaient sur les hauteurs du
plateau du Bras des Etangs.

^« UN VOYAGE A LA KÉUKION SOURCE CHAUDE Voici maintenant l'analyse de la source chaude de Cilaos, récemment faite par M, Delteuil, l'un des chimistes les plus distingués de la Réunion : Bi-carbonate de soude g, 0-553.6 tO Bi-carbonate de potasse 0'123.38^ Bi-carbonate de magnésie . . . 0-218.783 Bi-carbonate de chaux 0*308.972 Bi-carbonate de fer 0034.462 Sulfate de soude 00S2.513 Chlorure de sodium 0 006.859 Silice 0140.600 Matières organiques 0*185.000 Acide carbonique libre 1-50J.475 Iode traces. Fluor traces. Alumine traces. Acide phosphorique traces. Manganèse traces* Température 38«

COMPARAISONS Lea comparaisons^ a dit quelque part un auteur anglais dont le nom ne me revient pas^ sont toujours odieuses. Cette réflexion peut avoir souvent un fond de vérité, mais elle ne s'applique pas à toutes les circonstances de la vie. Quand une veuve, qui s'est remariée, compare le mari défunt au présent, c'est, on peut en être certain, pour trouver au dernier des défauts que le premier n'avait pas, et alors on peut dire avec l'auteur anglais que les comparaisons sont odieuses. Il n'en est pas de même du voyageur, du touriste^ de celui qui se déplace pour apprendre, pour s'instruire. Il est avide de comparaisons. Il aime les parallèles. A peine lui a-t-on parlé d'une chose que son esprit se reporte à ce qu'il a k, à ce qu'il

UN VOYAGE A LA REUNION 47 a TU et de là^ des rapprochements d'où naissent invariablement des données intéressantes. Nous venons de faire la description de Cilaos et de fournir Tanalyse des eaux thermales qui s'y trouvent. On aimerait à savoir^ tout de suite, ce que sont les eaux de Salazie et de Mafate. On voudrait être transporté, aux deux autres sources, pour apprécier leur valeur en comparant l'efficacité de leurs eaux. C'est là un sentiment de curiosité trop naturel pour que j'hésite à le satisfaire, au risque d'interrompre l'ordre de mes notes. Je pourrais bien, d'ici, gravir les Salazos qui sont devant moi i droite, monter jusqu'à l'Ilet de Taibit pour redescendre, de là, dans le fond de Maria, un autre îlet charmant, m'y reposer un instant, pour gravir la montagne de Cimandef, oii se trouve un village tout pareU à celui de Cilaos^ et suivre en amont la Rivière des Galets qui me mènerait tout droit au Plateau de Salazie et, de là^ aux sources de Hell-Bourg. M. Cornu est assez aimable pour oflFrir de me conduire jusqu'à Taibit, où il me procurerait un guide pour le reste du trajet. Ce voyage se ferait de 6 heures du matin, jusqu'à 6 heures du soir. Mais firanchementi je ne me sens pas disposé à l'entreprendre à présent. J'aime mieux interrompre mon récit et mes descriptions, pour les reprendre plus tard, et donner pleine et entière satisfaction à mes lecteurs, en les conduisant à Salazie, par la grande route partant de St. Denis, traversant Ste. Marie, Ste. Suzanne, St. André, et longeant la Bivière Du Mât, jusqu'au village de Salazie, où débarqués de voiture, ils auront à prendre en fauteuil les roidillons qui conduisent à Hell-bourg, sur un parcours de huit kilomètres. Je ferai mieux. Gardant mes propres descriptions de ce voyage, pour une époque ultérieure, je donnerai à mes lecteurs des renseignements qui sont d'autant plus précieux, qu'ils émanent de trois médecins distingués qui ont visité Salazie, il y a quelques années, avec la mission officielle de présenter un rapport sur leur tournée d'inspection. J'en forai ensuite autant pour Mafate. RAPPORi; SUR SALAZIE La source Minérale de Salazie fat découverte en 1831 par des chasseurs de cabris^ parmi lesquels se trouvait. M. Yilliers Adam^

i\$ trtl VOYAGE A LA REUNIOÎ établi de {>Tus longtemps à la
 Mare-à-Poules-d'Eau en même temps que M. Cazeau (Théodoré) qui a été
 pendant longtemps le régisseur de ces eaux thermales^ et dont tout le
 monde garde le meilleur souvenir. Elle a été analysée pour la première fois
 en 1836, par MM. Le Pivan» Pharmacien de la Marine, Marcadieu et
 Toulorge père, pharmaciens et chimistes. Les eaux Minérales de Salazie se
 trouvent dans un des trois grands cirques centraux de l'Ue. Lors de la
 première exploration faite par MM. Jje Pivan, Toulorge et Marcadieu, on
 suivait^ pour y arriver, le lit de la Rivière du Mât, qu'il fallait traverser 27
 fois, lorsque le temps le permettait. Cependant la nature de ce cirque, moins
 abrupt, moins accidenté et moins profond que celui de Cilaos, avait engagé
 le Gouvernement de l'Ue à tracer un sentier praticable seulement pour les
 piétons et les montures, qui nécessita plusieurs travaux remarquables sur la
 rivière du Mât, lesquels furent exécutés par M. Pierre Cazeau. Plus tard on
 établit un chemin carrossable jusqu'au pont de l'Escalier. M, Hubert Delisle
 fit commencer une belle route carrossable qui va aujourd'hui jusqu'au
 village de Salazie et qui ira bientôt jusqu'à la source même ; c'est ce chemin
 que nous allons suivre. En partant de Tembranchement de la route
 Impériale, situé un peu avant d'arriver au pont de la Rivière du Mât (1) on
 descend par une pente rapide, mais non dangereuse, sur le bord de la
 Kivière, que la route côtoie pendant quelques instans. Devant vous
 s'ouvrent les gorges de Salazie, qui bornent Thorizon : des deux côtés, des
 remparts basaltiques, d'oïï s'échappent de magnifiques cascades ; au fond, le
 lit impétueux de la rivière ; partout une végétation luxuriante et un silence
 majestueux, qui semblent vous inviter à contempler cette nature si
 imposante et si belle. Après un trajet de 1 1 kilomètres, on arrive au premier
 pont, appelé pont de l'Escalier, remarquable par sa hardiesse, assis sur deux
 blocs de basalte entre lesquels mugit, à une grande profondeur, le torrent sur
 lequel il est jeté. On se trouve déjà à 178 mètres audessus du niveau de la
 mer. Dans ce trajet, on peut remarquer que la coupe de la Rivière du Mât est
 la même que celle des deux ■ I ■■■■■ Il I » (1) Le Font-^oi relie St*
 André à St. Benoit*

' UN VOYAGE A LA REUNION 49 autres grands torrents, que nous avons déjà visités. Partout en effet, on admire de magnifiques colonnes basaltiques, semblables à d'immenses tuyaux d'orgue ; d'autres fois, le basalte prend une forme particulière et est disposé en rayons d'une parfaite régularité ; on dirait que la lave, à l'état liquide, ayant d'abord rempli une cavité, s'est ensuite cristallisée, en rayonnant du centre à la circonférence. Ailleurs, elle est disposée en couches, en forme de roche tarpéenne. Dans le lit de la rivière, on rencontre des roches basaltiques dans lesquelles se trouvent des filons de carbonate de chaux, cristallisés en rayons prismatiques à base de rhombe ou disséminés dans les roches. Après le pont de l'Escalier, la route continue sur la rive droite, formant des rampes à pente très douce qui permettent de gravir jusqu'au plateau Wickers, d'où l'on peut contempler, dans toute leur majesté, le Oroè Morne et le Piton des Neiges. Bientôt^ après avoir passé un pont récemment construit, remarquable par sa solidité, on est rendu au village de Salazie, qui prend chaque jour une nouvelle extension. Là, cesse le chemin carrossable : on est à 15 kilomètres de l'embranchement de la route Impériale et à 462 mètres au-dessus du niveau de la mer. Pour se rendre à la source, on prend des fauteuils portés par des malgaches, ou des chevaux. La route primitive a été déjà rectifiée et n'offre aucun danger. L'endroit le plus dangereux se trouve après la sortie du village, avant d'arriver au pont de la Savanne. Le chemin est large, et des bordures de vétiver, tout en consolidant le sol, dérobent à la vue le précipice que l'on côtoie, et au fond duquel coule la Rivière du Mât. Après ce mauvais pas, on traverse la rivière sur un pont d'une hardiesse effrayante, mais d'une parfaite solidité, et par un sentier ombré, on arrive à la mare à Poules* d'eau, lieu charmant, situé à 706 mètres au dessus du niveau de la mer, formé par un lac ombragé par des saules pleureurs- Au fond, on aperçoit la riante maison de M. Yilliers Adam, Tintépide chasseur. De chaque côté sont d'énormes remparts, et le tout forme un magnifique point de vue, qu'on quitte à regret pour monter, encore au-dessus des bois, jusqu'à Hell-bourg, à 919 mètres au dessus du niveau de la mer. C'est sur ce plateau, qui domine la source, et auquel on a donné le nom de- M. de Hell^

60 UN VOYAGE A LA REUNION ancien Gouverneur^ que sont situées la plupart des maisons qxd servent de logement aux personnes qui vont prendre les eaux. La pureté de l'air, la douceur du climat, le voisinage d'une source minérale précieuse, avaient attiré l'attention du Gouvernement. En 1846, lorsque pour la première fois, nous avons visité Salazie, ce plateau n'était encore qu'une forêt presque vierge, que nous avons souvent pa^ourue. Aujourd'hui, de tous cotés s'élèvent de chaf mantes villas qui reçoivent toute l'année, non-seulement les malades, mais les personnes qui, fatiguées par un long séjour dans la Colonie, Couvent le Besoin de demander à un air pur et frais, un stimulant pour leurs organes débilités. Au milieu d'elles, s'élève le magnifique hôpital, succursale de l'hôpital militaire, qui rend de si grands services aux marins, débilités par les fièvres de Madagascar ou par un séjour prolongé dans la Colonie et la station navale. En face, on voit la gracieuse villa que M. Hubert Dolisle avait fait construire et à laquelle il a dû de résister si longtemps au climat, (malgré ses nombreux travaux qu'il n'a jamais interrompus) jusqu'au jour où il a dû céder aux puissantes sollicitations de ses médecins et de ses amis, pour aller demander, au climat de France, et à un repos absolu, une guérison désormais impossible dans la zone intertropicale. Tout concourt à rendre la station thermale de Salazie d'une grande importance. On peut s'y rendre facilement et dans toutes les saisons, surtout dans la saison de Thivernage, où, malgré les pluies qui ne sont guère plus abondantes que dans les autres parties de l'île, la température, qui monte rarement au delà de 27** à midi et qui descend jusqu'à 14° le matin et le soir, retrempe et tonifie les organes. Tout, jusqu'aux végétaux, ressent l'action bienfaisante de ce climat : les enfants, aux couleurs rosées, inconnues dans le pays, jouent au milieu des fleurs qui croissent partout, et presque spontanément, avec une vigueur incroyable j tandis que leurs mères, fortifiées, fraîches et roses aussi, oublient, dans ce lieu agreste, leur nonchalance créole, et parcourent les environs, qui leur présentent de charmantes promenades. Du plateau de Hell-Bourg, on domine tout le cirque de Salazie, formé par les remparts de la Plaine des Fougères (1,680 mètres), de la Plaine des Chicots (2,275 mètres), de Cimandef (tfiiQ >

ry VOYAGE A LA REUNION 61 mètres^ de la Plaine des
 Merles (1,875 mètres) qui le sépare du cirque de la Rivière des Galets ; par
 le Gros Morne, le Piton des Neiges (3,069 mètres) qui le sépare du cirque
 de la Rivière St. Etienne, et le rempart de la Plaine des Salazes (2,188
 mètres). De Hell- Bourg, on se rend à la source thermale par des rampes très
 douces. La source thermale est située* sur le bord de la Rivière du Bras
 Sec, à 872 mètres au dessus du niveau de la mer, et jaillit, d'une roche
 feldspathique (Eurite), à un mètre à peine de distance d'une source froide et
 indifférente. * Des travaux d'encaissement, exécutés en 1852 et 1863, ont
 permis d'utiliser tous les filets qui s'échappent de dessous la roche
 basaltique, de ^ manière à les réanir dans un réservoir commun,
 parfaitement scellé, d'où partent les conduits destinés à la buvette et aux
 bains. Au-dessus de la source, qui est ainsi abritée se trouve un vaste
 bâtiment composé d'une grande salle de réunion, d'une salle de billard, et
 d'un salon particulier pour les dames; à droite, un bâtiment qui contient une
 dizaine de baignoires desservies par l'eau de la source, modérément
 chauffée. Sur les rampes, situées de l'autre côté de Hell- Bourg, se trouvent
 une quantité de petites maisons appartenant à la Société des Eaux, qui les
 loue aux personnes qui viennent faire usage des eaux de Salazie. Il y a deux
 sources dans le réservoir. Toutes deux sont minérales et contiennent les
 mêmes éléments chimiques. ANALYSE Les Drs. Borie, Marcadieu . .
 Trollé, et Jacob de Cordemoy» Bi-carbonate de soude g. 0.500 g. 0.535
 — de magnésie . . . 0.430 0.364 — de chaux. 0.180 . 0.180 — de fer '
 0.020 0.025 Hydrochlorate de soude. . . . 0.007 0.029 Sulfate de soude
 0.030 0.017 Saie 0.160 0.200 Perte 0.023 0.000 • Total ... g. 1.850 g. 1-
 860

à 2 tJN VOYAGE A LA RÉUNION Un litre d'acide carbonique à 82° de température et à g. 0*691 de pression pesant g. 0*6397542, il s'ensuit que l'eau de Salazie renferme un peu moins d'une fois et demie son volume d'acide carbonique libre. Un litre d'eau de la Source thermale de Salazie renferme les composés suivants : Acide carbonique libre g; 0,877,530 Bi-carbonate de soude 0,535,517,40 — dépotasse 0,056,368,22 — de magnésie 0,364,95 — de chaux 0,18 — de fer 0,25 Ohlorure de sodium 0,029,0465 Sulfate de soude ^0,017,18 Silice 0,200 Matières organiques . . ' ... 0,074 Une des grandes préoccupations des personnes qui vont prendre les eaux de Salazie, est que l'eau, étant à 32° doit être légèrement chauffée pour être à la température des bains et que la chaleur enlève une partie active de l'eau de la source. Nous savons, à priori, qu'il n'en est rien ; car, en élevant l'eau de quelques degrés, on ne touche nullement aux principes minéralisateurs, qui sont fixés au moins jusqu'à 100 degrés ; on dégage tout au plus une partie de l'acide carbonique. Nous avons voulu savoir exactement 1» quantité d'acide carbonique qui existe dans l'eau des bains. Un litre pris à la chaudière nous a donné encore g. 1*03113 d'acide carbonique. En retranchant de ce chiffre g. 0*71497, représentant l'acide carbonique combiné avec les bases, il reste encore g. 03 1616 d'acide carbonique libre dans l'eau de la chaudière. Cette quantité est plus que suffisante pour tenir en d^solution les principes minéralisateurs. L'eau des bains peut donc être considérée comme parfaitement identique à celle de la source sous le rapport thérapeutique. L'eau de Salazie est susceptible d'une bonne conservation. Elle est agréable au goût, limpide, et ne laisse déposer que quelques flocons rougeâtres qui verdissent à l'air et qui he sont que des çonferves qui 9e sont précipités. N

UK VOYAGE A LA REUKIOK 6\$ SOURCE PÉTRIFIANTE On désigne ainsi une source qui se trouve aux environs des eaux thermales de Salazie. Yoici comment elle est décrite dans Touvrage de MM. Petit et Goudin. La Source Pétrifiante sort de la base des Salazes. Elle concourt avec quelques bras à former le torrent de la Roche-Plate. Les promeneurs s'arrêtent généralement à un plateau d'une pente ménagée^ où les eaux^ découlant en nappe peu rapide, déposent une grande quantité de sels calcaires. Vous trouverez dans ce lit assez spacieux des blocs énormes provenant d'agréations successives dont une simple tige de pourpier, une fougère, ou tout autre produit végétal a été le noyau d'origine. Cette eau jaillit par des filets multiples qui tombent en cascades brisées, suivant les accidents heurtés du terrain, qui s'écoulent par des fissures^ en laissant, de toutes parts des traces solidifiées de leur passage. Les étrangers ont l'habitude d'en emporter des fragments comme souvenir des lieux et de leur pérégrination. MAFATTE Mafatte est situé dans un bras de la Rivière des Galets, à 1 m, 71 au-dessus du niveau de la Rivière^ à l'époque de la sécheresse, et dans un endroit qui en rend le séjour dangereux dans la mauvaise saison, par les- éboulis nombreux qui y ont lieu. Le trajet dans le lit de la Rivière, depuis l'ilet du Bloc jusqu'à la source, mesure 1,100 mètres, et est des plus dangereux. Tout à côté de la source, se trouve une caverne qu'on pourrait utiliser comme réservoir — d'où partiraient des tuyaux jusqu'à l'Het du Bloo. La source débite 810 litres d'eau, — contenant une quantité relativement considérable de matière organique et des sels, tels que chlorure de sodium et iodure, qui pourront être très utiles nonseulement dans les affections cutanées et rhumatismales, mais encore dans les affections "pulmonaires, soit simplement oatarrhaleS| soit tuberooleiises^ affections si fréquentes dans notre pays^

64 "UN VOYAGE A LA RBUNIOK Voici la composition de
 TEau de Mafatte pour un litre : Sulfure de sodium g. 0,005,760,78 — de fer
 0,001,100,00 — de manganèse 0,0(^,200,00 Chlorure de sodium
 0,075,100,00 Sulfate de soude 0,023,526,00 Carbonate de soude ;
 0,050,600,00 Phosphate de soude 0,002,232,00 Silicate de soude
 0,012,575,20 — dépotasse 0,019,063,60 — d'alumine 0,008,038,00 — de
 Magnésie 0,001,438,00 Matières organiques 0,08;^,300,00 Iode traces.
 Fluor — Cuivre . — Ou toujours pour un litre, en voici les principes
 constituants : Soufre g. 0,005,665 Chlore 0,045,639 Acide sulfurique.
 0,013,061,3 SiUce 0,036,900 Chaux 0,009,000 Potasse 0,008,697,7 Soude
 0,009,530,5 Acide carbonique 0,021,000 — phosphorique 0,001,2 Fer
 0,000,7 Manganèse 0,001,4 •Alumkie 0,002,6 Magnésie 0,000,5
 Matières organiques 0,082,3 Perte . . . ^ 0,002,206,5 Iode et cuivre^ traces.
 Total ... g. 0,818,300,0 «

UN VOYAGE A LA REUNION 66 LE BRAS ROUGE Le Ravin du Bras Rouge peut être considéré comme Torigine de la Rivière St. Etienne ; il vient du Gros Morne et des Trois Salazes. Descendant le lit du Bras des Etangs où se trouvent les sources thermales de Cilaos^ on chemine pendant 5 ou 6 kilomètres dans un» bois qui s'étend, depuis les rives du ravin jusqu'au sommet des montagnes, et l'on débouche sur une plate-forme, en amont de l'endroit où le Bras des Etangs se jette dans le Bras Rouge^ plateforme d'où ce ravin se précipite en une cascade très élevée, appelée la cascade Guy doFerrière. Partant de cet endroit, nous avons remonté la Rivière. A une petite distance de là, se trouve d'abord, sur la rive gauche, une source incrustante qui dépose de fortes stalactites de carbonate de chaux. Plus haut, et sur la même rive^ se trouve une source thermale, située au pied d'un rocher, que noire guide (Charles Dijou) appelle Piton des Fouquets, parce que ces oiseaux marins ont l'habitude d'y déposer et d'y couvrir leurs œu&, ce dont nous nous sommes assurés en nous emparant de bien des jeunes petits qui reposaient dans leurs nids. Cette source s'échappe d'un amas de bloc basaltique dont les angles et les arêtes sont usés par les &ottements des pierres 'et des eaux, dans les creux de la rivière. Au-dessus d'une roche ronde et peu volumineuse qui surplombe la source, le sol est recouvert d'efflorescences blanchâtres ; les mêmes concrétions se rencontrent sur la terre, sur les roches qui bordent le filet de la source, et sur la même rive, • • • Cette eau renferme plus de sulfate de soude que toutes celles que nous avons examinées. La quantité de sel évaluée par litre est de 011.627 ; ce qui, joint à la quantité de magnésie qu'elle contient aussi, la rend légèrement laxative. Cette source n'est séparée de la source sulfureuse de Mafatte que par l'arête fournie par le Gros Morne et les Trois Salazes. Les deux ravines dans lesquelles se trouvent chacune de ces sources doivent naître des mêmes endroits, mais d'un côté différent du bloc central de l'Ile, attendu qu'elles ne sont distantes l'une de l'autre, que de 6 kilomètres en ligne directe. Cette source, dite du Piton des Fouquets, est d'une grande importance relativement à l'explication de l'origine des eaux

té UN VOYAGE A LA RETJNION minérales de Tlle^ et de sa formation géologique. Elle permet d'admettre d'une manière positive l'existence d'un vaste foyer au centre de l'Ile, qui, après l'avoir formée et bouleversée de mille manières, se fait jour actuellement par le cratère du volcan en activité, lequel serait aujourd'hui la cheminée de ce vaste foyer intérieur. Le simple aspect de tous les lieux, qui semblent aujourd'hui à l'abri de ces feux intérieurs, confirme encore cette manière de voir. Partout, en effet, nous ne trouvons que laves, coulées basaltiques, cratères éteints, qui semblent avoir servi tour à tour d'émonctoire à ce bouillonnement intérieur sur lequel repose l'Ile Bourbon. Nous ne connaissons pas l'âge du volcan actuel ; mais tout porte à croire qu'avant lui, et en rayonnant autour du soulèvement central, il a existé une infinité de volcans, soit successivement, soit simultanément ; et qu'à mesure que la croûte supérieure prend plus de solidité, les matières en fusion se font jour dans un endroit de plus en plus éloigné du centre, ce qui contribuerait nécessairement à l'agrandissement progressif de l'Ile, dont le plus grand diamètre se trouve actuellement entre la Pointe des Galets, terrain d'alluvions modernes et le Grand Brûlé où se trouve le volcan ; agrandissement qui s'opérerait ainsi de deux manières aux deux extrémités de l'Ile par des apports d'alluvions, et par de nouvelles coulées de lave. Il y aurait à ce sujet une observation importante à faire et qui n'a pas encore été faite ; ce serait d'examiner attentivement les 8atirce8, à l* époque d'une éruption volcanique ; de voir si, à cet instant, qui doit correspondre à un redoublement d'activité des feux souterrains et par conséquent de productions de gaz, les sources médicinales sont modifiées, quant à leur rendement^ à leur température, à leur composition chimique. A quelques pas en avant de cette source, il existe un amas de blocs basaltiques formant une excavation d'où il sort ordinairement beaucoup de vapeurs, — ce qui lui a fait donner par les chasseurs le nom de la cheminée. Ces vapeurs ne se montrent pas dans les temps de sécheresse. Ce qui porte à croire qu'il existe sous ces blocs une source chaude. En remontant le lit de la Rivière, il y a xme cascade magnifique qui peut être appelée la oasoadô du Piton des Fouquets. EUie est >

tJN VOYAGE A LA EÉXJNION fif élevée au dessus du niveau de la Rivière de 70 à 80 mètres ; elle se déverse d'abord dans un bassin supérieur d'où elle retombe en nappe écumeuse au milieu d'an immense bassin dont les parois perpendiculaires sont formés de rocbes basaltiques polies par le passage des eaux qui^ dans les grandes crues^ doivent remplir ce bassin, vraiment remarquable. A gauche de la cascade et en la regardant en face, il se dégage, des pavés, de nombreuses sources qui laissent sur leur passage d'abondants dépôts ocraoés. Deux de ces sources, peuvent fournir quatre mille litres d'eau par heure. U y a aussi le Piton du Sucre, sur le plateau supérieur duquel doivent se trouver plusieurs sources minéralesbi-carbonatéeset magnésieuses> à en juger par les dépôts qui sont à la base, en remontant la Bivière du Bras Bouge. RETOUB A OILAOS Maintenant que la |curiosité des touristes, qui voyagent avec nous, a été satisfaite, et que chacun peut se rendre, par soi-même, compte de l'efficacité des eaux des diverses sources thermales de la Réunion, nous allons, sans autre préambule, revenir à nos notes personnelles et vivre, au jour le jour, de notre existence douce et calme, paisible et tranquille de Gilaos, — contant et racontant, sans prétention aucune et aussi naturellement qu^il est possible de le faire, tous les accidents, tous les événements si l'on veut, des heures de bonheur écoulées dans la petite Capoue où, nouvel Annibal, sous goûtons tant de suaves délices ignorées de la plupart de nos compatriotes Mauriciens. Nous sommes au Mardimaiin. Le temps est plusdoux qu'hier. L'atmosphère est imprégnée d'arômes dont les senteurs nous semblent encore plus agréables. Il parait que nous nous identifions de plus en plus avec cette molle température, molle et moite en même temps, — peut-être pareille à celle qui enveloppe la rivale de Florence et qui arrache à l'Italien de partout le classique Veder NapoK è pot morir. H fait bon. Une lettre venue hier de St. Pierre, nous annonce que le SL-Pierroia, doit partir Samedi matin pour Maurice avec le capitaine Blot. Bonne occasion. Nous écrivons à la famille, aux amis. Nous n'oublierons pas le père Hoarèau et la pendule promise. Je recommande à Jean, mon vieil intendant,

68 UN VOYAGE A LA BEÏÏNION de faire bien emballer celle qui est dans le cabinet de travail, de ma petite yilla de " Coin du Ciel " et de la remettre en mains propres au Capt. Blot. Je suis heureux à ravance, du plaisir que je procurerai au brave préposé des bams^ avant de quitter Cilaos. Cette douce besogne terminée, nous nous occupons de mille autres eboses* L'idée nous vient de reprendre le fil de nos excursions. C'est une récapitulation de notre voyage depuis le Vendredi soir jusqu'à ce jour Mardi, qu'il faut faire. Faisons la ensemble. RÉCAPITULATION Arrivés Samedi matin à St-Denis^ nous sommes partis dans la même journée pour La Possession et de là pour St-Paul, d'où nous sommes repartis à minuit pour atteindre l'Aloès, le Dimanche à 9 heures du matin, et Cilaos à quatre heures de l'après-midi. Nous sommes au Mardi. Ce qui fait que nous a7ons franchi depuis le Vendredi soir, les distances suivantes : De Port-Louis à St-Denis. . . 120 kilom. De St-Denis à La Possession . . 34 ,, De La Possession à St-Paul . . 12 ,, De St-Paul à St-Leu 29 ,, De St-Leu à ;St-Louis 22 ,, De St-Louis à Cilaos 39 ,, Total ... 266 kilom. ou 64 Ueues, ou 6 fois et demie la distance de Port-Louis à Mahébourg, Comme nous écrivons, moins pour nous rendre compte de nos propres dépenses que pour renseigner les voyageurs qui doivent faire le même trajet que nous, nous calculerons ici la dépense qu'un seul voyageur doit encourir. DÉPENSES Prix du passage de seconde • • • .^ 12.60 Bateau pour se rendre à bord. • . • 50 Transporté. . . .^13«0Q N

UN VOYAGE A LA REUNION 59 Reporté. • Do. pour se rendra à St.-Denis. Transport de malle à l'Hôtel. . "Une journée et une nuit à l'Hôtel Vapeur pour La Possession. • . Diligence de La Possession à St.-Paul Déjeuner à S t.- Paul Diligence pour St.-Louis . . . Dîner et coucher à St.-Louis • . 4 porteurs de fauteuils 1 porteur de malle Déjeuner au Pavillon • • • i Bafracissements en route. • . Total . . . S 13.00 2.00 10 2-50 1.00 50 1.00 5.00 1.50 6.00 1.60 1.00 1.00 g 36 20 Somme qui peut être réduite de \$ 7.50, si, pour se rendre de Port-Louis à St.-Deni8, on prend un passage do Pont qui n'a rien de désagréable, si l'on* a la précaution de se pourvoir d'un bon fauteuil de repos,— d'une bonne gourde contenant du café sucré et préparé en Mazagran, c'est-à-dire un verre d'eau froide par valeur d'une tasse de café fort. C'est donc \$ 28.70 pour se rendre à Cilaos et autant pour s'en retourner à Port Louis— total \$ 57.40. Disons une fois \$ 60 — qui, ajoutées à \$ 60 autres que Ton peut dépenser en pratiquant l'économie pendant un mois de séjour à Bourbon, donnent \$ 120, comme somme rigoureusement nécessaire pour faire le voyage entier dans des conditions ordinaires. Quant à ceux qui sont en mesure de se donner du bien être, ils ne doivent pas lésiner. Il n'y a pas d'argent mieux employé que celui que l'on dépense en voyage, surtout lorsqu'on sait que le résultat doit être une sonmie d'agrémets, sans cesse renouvelés et une santé refaite, une reconstitution complète de ses forces usées par la maladie ou l'excès du travail. Notre dépense, pendant trente jours passés à la Réunion, à Cilaos, à St. -Pierre, à Salazie et à St-Denis, a dépassé de beaucoup les cbïffres fournis, mais je puis affirmer que j'ai réal&é deux fois la somme dépensée, par la reconstitution de mon organisation, et par une parfaite indemnité de toute maladie depuis

80 UN VOYAGE A LA REIJKION un an. Mes compagnons de voyage peuvent faire la même attestation, et ce n'est pas peu dire[^] car la constitution de Pami avec qui je voyageais était fortement hypothéquée, lorsque nous avons quitté Maurice. LE CHANGE L'empressement que nous avons mis à quitter St.-Denis aussitôt après notre débarquement du Oodavéry[^] m'a fait négliger l'une des notes que je considère comme des plus indispensables aux Mauriciens qui voyagent à la Réunion. Il s'agit de l'échange des monnaies. Nous étions partis de Maurice avec la somme que nous voulions dépenser, consistant en Billets de Banque de \$ 25 et en une dizaine de piastres en roupies. Nos roupies passent couramment partout à Bourbon. Il n'en est pas de même des billets de Banque que l'on n'échange assez généralement qu'en prenant un agio de deux et demi pour cent. Je dois dire, cependant, qu'il est certains Négociants et marchands^{fl}[^] principalement ceux qui ont des rapports d'affaires avec notre colonie, qui se font un vrai plaisir de prendre nos Billets au pair, soit que nous les donnions pour marchandises achetées, soit que nous ayons recours à leur complaisance pour en obtenir la monnaie. MM. CoUard père et fils, Gillibert, Bourdon, Edouard Laurent et mes précieux amis de VSotel d[^]Uttrope, Millier et Simon, à Saint-Denis, les Messieurs Babet frères à St.Pierre et d'autres encore, nous ont été d'un grand secours sur ce point. N'importe, il est toujours meilleur pour le voyageur, qu'il dépose son argent à la Banque et qu'il prenne un livre de chèques. Seulement, il ne doit jamais négliger de se précautionner de monnaie et surtout de petite monnaie, quand il prend la clef des champs. Les Epéguen, vilaines pièces valant un franc, (20 centièmes ou 100 centimes) sont ce qu'il y a de plus courant à la Réunion, si l'on excepte les gros Jacques et les petits Jacques, qui sont des pièces de 10 et de 5 centimes équivalant à nos gros et petits cashs. Dans tous les cas, c'est «à-dire qu'on dépose ses Billets en banque ou qu'on les garde avec soi» il est nécessaire de s'approvisionner de quelques Billets de cent francs (\$ SO) vingt cinq francs (S 5) et de cinq francs (\$ 1) et d'avoir une sacoche pleine de £/véguen et de gros et de petite [^]

UN VOYAGE A LA REUNION 61 Jacques. Bien que M.

Laurette soit très complaisant et qu'il ne fasse pas payer le change aux voyageurs qui s'adressent à lui pour avoir de la monnaie, il arrive souvent qu'il est lui-même à court, et par ce fait, on se trouve très embarrassé. Le voyageur en destination de Gilaos devra donc considérer, avant toutes choses, la question des petites monnaies. S'il prend compte de notre conseil» il s'épargnera de continuel ennui dans ses transactions journalières avec les colporteurs de la Montagne. EMPLOI DU TEMPS Si l'existence à Gilaos est douce, paisible et calme, elle n'en est pas moins uniforme et souvent monotone. Après les heures de bains et les quelques autres moments consacrés à la conversation et à la promenade, on se trouve, pendant de longues heures, seul avec soi-même. Ceux qui peuvent s'accorder à la sieste bourbonnaise gagnent quelque chose sur le temps qui traîne, mais il est des natures qui sont tout-à-fait réfractaires à ce sommeil du jour, même sous la température si molle et si moite des hauteurs de Gilaos. Il faut donc utiliser nos loisirs d'une façon qui soit à la fois agréable et profitable. Nous imaginons, à cet effet, une série de lectures sur les hommes et les affaires de Bourbon, L'Ile-Sœur est très peu connue des Mauriciens. Quelques rapides études sur sa position géographique, son histoire, ses communes, son commerce, son agriculture et ses hommes distingués ne peuvent que nous intéresser, et qui plus est, resserrer les liens d'affection qui nous unissent déjà à tant de Réunionnais. Nous nous mettrons à l'œuvre, dès demain et nous consacrerons deux heures, chaque jour, à la reproduction de toutes les pages qui doivent nous instruire et nous récréer, sans omettre de parsemer nos notes des faits les plus saillants qui se dérouleront pendant notre séjour aux eaux. TSNE BONNE AUBAINE C'est aujourd'hui Jeudi. J'ai fait à la source la connaissance d'un fils de la montagne. Il m'a pris en grande affection et me a

62 UH VOYAGE A LA RÉUNION propose de me faire contempler les plus beaux sites de son pays dont il est enthousiaste. J'accepte son offre, si obligeante, et je prends rendez-vous avec lui pour le Vendredi matin au point du jour. Où me conduira-t-il ? Je l'ignore, mais toujours est-il que je m'endors* bercé par des rêves enchanteurs et tels qu'on n'en fait que dans ces climats. Le lendemain à 4 heures, j'étais déjà en route, suivant mon guide par des sentiers impossibles et montant, montant encore, montant toujours. A six heures, j'étais sur les flancs du Piton des Neiges à une altitude de 2000 mètres. Je ne trouve pas d'expressions pour traduire mon admiration en présence du magnifique panorama qui se déroule sous mes yeux et à mes pieds, à cette heure où la Nature, revivifiée par la venue du soleil, entonne, par ses mille voix, l'hymne éternel qui s'élève chaque matin dans l'espace, pour monter vers Dieu, comme sur l'autel sacré, le pur encens s'élève avec la prière vers les régions sereines où tout est Amour et Vérité. C'était beau à ne pas y croire, beau comme une fantasmagorie, une illusion, un rêve, quoi ? L'ange aime la prière ; l'enfant se délecte dans le doux regard de sa mère ; l'abeille suit la fleur avec une amoureuse ardeur ; l'ange, l'enfant, l'abeille sont heureux, bien heureux dans leur bonheur, — mais le mien, celui dont je jouis à cette heure, ne le cède en rien au leur. Mon guide semble respecter mes moindres mouvements. Il paraît comprendre le ravissement, l'extase dans lequel je suis. Un quart d'heure s'écoule ainsi et puis nous reprenons la route. A sept heures, j'étais rendu à 2600 mètres. Le spectacle est ici plus imposant encore. Le panorama est plus étendu. La vue porte presque partout. Mon admiration n'a plus de bornes et je prie mon cicérone de ne pas me conduire plus haut. J'avais trouvé toute une installation naturelle pour écrire ou plutôt décrire les admirables points de vue qui se déroulaient au loin. Nous nous installâmes, et après avoir pris une collation et allumé, lui, sa vieille pipe, moi un bon Coringhy de Maurice,, je retirai de ma sacoche de voyage une lorgnette qui ne m'a jamais quitté en voyage, et que je considère être le meilleur instrument du genre. J'embrasse, d'ici, toute l'île de la Réunion et c'est d'ici, à 2600 mètres et presque au sommet du Piton des Neiges que je vais fournir ma première description de l'île de la Réunion, ^

UN VOYAGE A LA REUNION 6^ MA LUNETTE

D'APPROCHE Mais d'abord, au moment où grâce à rexcellenco des verres do ma lunette d'approche, je vais être à même de faire en une seule page la description topographiquo de Tlle do la Réunion, — il est bon que jo vous conte l'histoire de ce précieux instrument qui m'a tant et si bien servi souvent et qui a extasié mes amis. La digression ne p?ut qu'intéresser, surtout lorsqu'elle relate dos faits historiques. J'ai dit, quelque part, dans une brochure écrite en 1869, à la suite de mon voyage à l'Isthme de Suez, comment j'avais fait, à Ismaïlia, chez M. Ferdinand do Lesseps, dans l'après-midi même de l'inauguration, la connaissance précieuse do LordHoughton, Président do la Société Géographique de Londres. J'ai raconté comment, après avoir appris de moi que je connaissais beaucoup son cousin, l'Hon. Newton, notre ex-Secrétaire Colonial, et m'avoir questionné sur une infinité de détails concernant le récent mariage de l'Hon. Newton avec Mlle. Kerr, la fille do notre ex-Auditeur Général, et avoir reçu des réponses appropriées et toujours favorables à son parent, il me chargea, deux jours avant mon départ pour Maurice^ de plusieurs commissions pour l'Hon. Newton, commissions dont je me suis religieusement acquitté à mon retour au pays. Mais ce que je n'ai jamais dit, d'abord parce que l'occasion ne s'en était pas présentée, ensuite parce que je n'y avais point songé, c'est que Lord Houghton, voyageant avec moi, d' Ismaïlia au Caire et du Caire à Alexandrie, avait, parmi une infinité de petites choses qu'il emportait d'Egypte avec lui, une lunette d'approche qu'il me passa, entre lo Caire et Alexandiie, pour me faiio remarquer à uno distance considérable le sommet des pyramides que nous avions quittées au loin derrière nous. Je ne sais jusqu'aujourd'hui à quoi attribuer le mouvement de bonheur quo j'ai trahi au moment ou, pour la première fois, j'ai porté cette lunette à mon œil, mais je puis dire que ce mouvement a été si bien remarqué par le noble Lord, que le jour oi\ Sa Seigneurie s'est embarquée sur VAlphée pour Marseille, me retrouvant, à bord, faisant la conduite aux journalistes français qui avaient bien voulu m' admettre dans leur précieuse compagnie, il descendit dans sa cabine, remonta sur le Pont et me dit :

61 tX VOYAGE A LA KEUNIOX " Je tiens à vous remettre un souvenir de notre rencontre et je vous prie d'accepter ce petit instrument que vous avez tant admiré à notre récent voyage en chemin de fer. Ne vous en défaites jamais, car il est unique en son genre* Il a concouru, présidé aux destinées des empires et les a vu trancher." J'avoue que je ne comprenais pas trop ce que tout cela voulait dire et que mon attention, à ce moment-là, était tout entière à l'amabilité du noble Lord. Je m'empressai de le remercier de son souvenir, je lui promis de ne jamais m'en départir, non pas tant à cause de ce dont la lunette avait été témoin, mais par cette raison bien simple qu'elle me venait de l'une des illustrations de la Nation dont je suis orgueilleux et fier d'être l'un des humbles mais loyaux défenseurs dans la Presse militante de mon pays. Je le priai de vouloir, à son tour, donner quelquefois une pensée au journaliste des lointaines colonies. Comme à ce moment même le branle-bas du départ était donné à bord de l'Alphée, — j'en retirai mon portefeuille, et remis à Lord Houghton mon portrait-carte sur le dos duquel j'inscrivis au crayon les mots suivants : *' Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. A Lord Houghton P.G.8.L Souvenir d'un journaliste de Maurice. Inaug : Canal Suez, Novre. 1869." On voit d'ici combien je pratiquais l'humilité en donnant ainsi ma tête comme un petit cadeau, et pourtant mes cheveux ne grisonnaient pas encore, et pourtant j'avais des destinées ouvertes devant moi , , , Mais trêve là dessus et rappelons-nous qu'il nous faut en finir avec l'histoire de ma lunette d'approche. Or, . . , LORD RAGLAN Oui, Lord Raglan. ... le héros antique, comme l'appelait si bien le Maréchal St. Arnaud dans son langage imagé. Lord Raglan avait, à la bataille de l'Aima, au moment où dans cette lutte désespérée entre le colosse du Nord et les troupes combinées de la France et de l'Angleterre, les chances paraissaient vouloir se retourner contre la civilisation, Lord Raglan^ avait comme un mouvement d'impatience fébrile. Sa lunette d'approche ne quittait pas son œil. Il se passait quelque chose de grave, d'absolument

UX VOYAGE A LA KEI'NION 6j grave à ce moment là. Cette lunette cherchait le pourquoi de ce quelque chose dont il voulait trouver le parce que. Elle interrogeait l'espace, lorsque, ô bonheur inoui, elle découvrit au héros de rAngleterre que Tune do ses brigades avait ouvert la tranchée et que le pavillon de la Nation Reine, flottait sur la forteresse Russe ; ce qui était une indication certaine de la victoire pour les troupes alliées Or, cette lunette de Lord Raglan, commandant en chef des troupes anglaises aux mémorables batailles d'Alma, d'Inkerman et de Balaklava, de Balaklava où eut lieu cette mémorable charge conduite par Lord Cardigan ; on se souvient, comme si c'était d'hier, du cri de guerre poussé par le vaillant Lord : ** Erin go bracht '* " En avant le dernier des Cardigan " et il partit avec 700 hommes, tous des héros comme lui. Ils n'étaient plus que 33 lorsqu'ils retournèrent au Camp. Ils avaient traversé une haie de 30,000 baïonnettes et soutenu le feu de plus de 500 bouches à feu russes ; cette lunette, dis-je, était devenue depuis la propriété de Lord Houghton • • • • • Etait-ce bien la même que celle que j'avais reçue en cadeau. Les paroles dont le noble Lord s'est servi pour me remettre ce précieux verre le donneraient à penser. J'écrivis en Angleterre pour qu'un de mes amis s'enquît discrètement de la chose. LORD NELSON Voici un extrait de la lettre que j'ai reçue en réponse, quatre mois après. • • • • • , Tu peux te flatter de la chance qui t'es tombée. Ton télescope n'a pas de prix. Lord Houghton en connaissait la valeur. Ce n'est pas un cadeau de prince qu'il t'a fait. C'est une libéralité d'artiste, le don d'un noble cœur. Cette lunette a servi à Lord Raglan en Crimée. Lord Raglan le tenait d'un vétéran de Trafalgar qui l'avait reçue de Lord Nelson, quelques moments après que ce brave des braves eût prononcé ces mots restés célèbres de " England expects that every man will do his duty." — Ainsi donc, mon cher , , , , garde bien précieusement le cadeau qui t'a été fait. L'identité de l'instrument peut être vérifiée. Il porte intérieurement les armes de Nelson et celles de Lord Raglan, sous la vis en rubis de gauche, ©t

66 UN VOYAGE A LA REUNION aussi les initiales do Lord Hougltion sous le cercle de la petite lentille. Tu peux faire vérifier le fait. Il ya sans dire que j'ai examiné Pinstrument, pièce à pièce, ainsi que c'était mon droit, et que j'ai acquis la certitude des faits* Voilà comment se trouvent expliquées les paroles de Lord Houghton et comment la lunette qui va me servir à cette heure pour voir et décrire la Réunion, — a déjà vu se dérouler les grandes lutttes de Nelson sur la Baltique, l'Océan Atlantique et la Méditerranée, les combats de Lord Raglan en Crimée et les recliierclies scientifiques et géographiques de Lord Houghton en Afrique et sur cette terre classique des Pharaons où se trouve le berceau de notre Religion trois fois sainte. * MON GUIDE Mais c'est mon guide qui est émerveillé. Il n'a pas les yeux assez ouverts pour m'écouter lire mes notes à mesure que je les écris. U a cessé de fumer son marteau marqué. Il change de position à chaque instant. Il trépigne. On dirait qu'il marche sur des aiguilles. Il me déclare qu'il a voyagé dans la Montagne avec M. Mercier, de Maurice, qui est un fameux conteur d'histoires, mais que jusqu'ici, il n'avait jamais été entraîné sur autant de champs de bataille à la fois. Il n'y tient plus et dans son enthousiasme, il m'appelle l'Alexandre Dumas des Colonies. Ça va tant et tant, et toujours tellement crescendo, que je jugo nécessaire de faire diversion. Je retire de mon cabas le magnifiug ghus qui est, une pièce d'ajout, résultant d'une invention plus moderne, mise à la lorgnette par Lord Houghton, et je lui dis de regarder maintenant. Il regarde en effet et me dit : c'est trop fort. Je vois les navires en rade de St-Paul ; je vois couler la lave du Grand Brûlé, je vois le phare de Ste-Suzanne, je vois, je vois St-Denis et sa rade — mais mon Dieu ! je verrai bientôt derrière le Ciel ! Quel instrument. Monsieur, quel instrument vous avez là I — Là dessus je le priai de me laisser faire et de me dire les noms de tous les points que je lui indiquerais au fur et à mesure de ma description. La lunette est braquée. Attention ! !

UN VOYAGE A LA REUNION 67 TOPOGRAPHIE DE

BOURBON D'ici^ c'est-à-dire à 2600 mètres au dessus du niveau de la mer, je domine tout le pays. L'Ile de la Réunion est située par 20 degrés 51 minutes et 54 secondes de latitude à son extrémité Nord, et par 53 degrés 10 minutes de longitude Est du méridien de Paris. Elle a la forme d'une immense tortue dont la longueur est de 61 kilomètres et la largeur de 44 kilomètres. La circonférence de la carapace est de 155 kilomètres. A l'aide de ma légendaire lorgnette, il n'est pas d'aspérités que je ne puisse distinguer. Je découvre au loin, droit vis-à-vis de moi et tout-à-fait à la ligne inférieure de cette carapace, environnée de toutes parts par les flots de l'Océan Indien, le village de La Possession, situé au Nord-Ouest et dont la Pointe des Gallets simule exactement la queue d'une tortue ; me retournant vers le Sud-Est, je vois en ligne directe la commune de St-Philippe projetant dans la mer deux espèces de promontoires, qui sont la Pointe Tatamaka et la Pointe aux Sables Blancs. Ces deux pointes représentent la tête d'une tortue. Ayant relevé ces deux points extrêmes et reconnu la position exacte de la carapace, je puis maintenant m'orienter. Le lecteur n'a qu'à me suivre, c'est-à-dire remonter de La Possession, de l'Ouest au Nord. La 1^{re} commune au Nord est St-Denis, chef-lieu du Gouvernement ; La 2^{me} commune est Ste-Marie ; La 3^{me} commune est Ste-Suzanne et son phare que nous avons relevé en venant de Maurice samedi matin ; La 4^{me} commune ralliant le Nord-Est, est St-André. La 5^{me} commune plus à l'Est, est St-Benoît ; La 6^{me} commune tout à l'Est, est Ste-Rose et le volcan du Grand Brûlé qui la sépare de St-Philippe, lequel est tout-à-fait au Sud-Est et dont les pointes forment la tête de la tortue déjà décrite. Reprenant maintenant La Possession, de l'Ouest au Sud : La 1^{re} commune qui se présente est St-Paul ; La 2^{me} commune est St-Leu ; La 3^{me} commune plus au Sud-Ouest, est St-Louis ;

68 UN VOYAGE A LA REUNION La 4^{me} commune au Sud, est St-Pierre ; La 5^{me} commune ralliant le Sud-Est, est St. Joseph ; Et enfin, St- Philippe que nous avons déjà vu. MONTAGNES Je découvre maintenant une longue chaîne de montagnes qui coupe la carapace du Nord au Sud^ comme une soi*te de co'onne vertébrale au milieu de laquelle se trouve le Piton des Neiges, Tendroit où je suis en ce moment. Cette vertèbre est le Col des Cafres qui est sillonné dans tout son parcours, sur les points proéminents de la carapace, de montagnes transversales allant vers POuest et vers l'Est, et s'inclinant à mesure qu'elles gagnent les Communes de la circonférence à la ligne inférieure. Le groupe où je suis est celui du Piton des Neiges, 3,150 mètres qui domine, à rOuest, Cilaos et toute la circonscription entre La Possession, à partir de l'embouchure de la Eivièro des Galets, jusqu'à la Rivière St-Etienne qui sépare St-Louis de St-Pierre. Il y a, dans cette circonscription, plusieurs montagnes élevées, comme le Grand Bénard qui a 2,970 mètres d'altitude au dessus du niveau de la mer, et beaucoup de montagnes secondaires dont je vous parlerai en m'occupant des Communes de l'Ouest et du Sud, De l'autre côté du Piton des Neiges, au Nord, se trouve Salazie* dominé par les Trois Salazes (2400 mètres) plus sur le versant Est, Cimandef (2284 mètres). Plus loin, au Sud-Est, c'est le Piton des Fournaises (2200 mètres). C'est là qu'est le volcan» Les autres Pitons élevés que vous voyez, les uns rapprochés, les autres à grande distance^ sont les Pitons Bleus, de la Grande Montée, de Villers, d'Orère et de la Patate à Durand, variant entre 1200 et 1500 mètres d'altitude. Je n'irai pas plus loin sur ce chapitre. Qu'il suffise au lecteur de savoir que Bourbon est un pays de montagnes qui, soit qu'on les considère isolément, soit qu'on les admire en masse, offrent des aspects pittoresques et grandioses que Pon ne rencontre pas toujours en Suisse et au Nord de la vieille Oalédonie. Je projette de traverser toutes ces gorges et de prendre des notes détaillées sur tous les points que j'aurai visités. >

V^ VOYAGE A LA RÉUNION 69 LES PLAINES Des

montagnes^ je passe aux Plaines. Il existe entre les déchirures de ces titanesques montagnes^ dos Plaines d'une grande étendue et dont la fertilité est plus que prodigieuse. Je découvre d*ici, tout-à-fait au Nord, sur le côté Oriental de La Possession, la Plaine des Chicots, et sur le même plan, en allant toujours ver» l'Est, la Plaine des Fougères qui s*étend jusqu'au cirque de Salazie. Passante l'Ouest, je vois d'immenses étendues de terres cultivables et cultivées, depuis La Possession jusqu'à l'Entre-Deux, qui se trouve entre St-Louis et St- Pierre et qui est une dépendance de cette dernière commune. A l'Est, c'est la Plaine de Belous qui se dirige sur St-Benoît ; à l'Est encore, gagnant un peu le Sud, c'est la Plaine des Palmistes, et plus rapprochée de moi, la Plaine des Cafres qui, après s'être étendue bien au loin, va rencontrer, tout-à-fait au Sud, derrière un amas de montagnes, la Plaine des Grèges. Toutes ces Plaines ont leurs histoires et leurs légendes que j'ai recueillies et que je "publierai plus tard. LES RIVIÈRES Bourbon est arrosé par une infinité de cours d'eau. Il est difficile d'imaginer un pays qui soit mieux doté du côté des sources, et cela se conçoit, en présence de la conformation de ce sol, labouré par des volcans et déchiré dans toutes les directions. Néanmoins tous ces cours d'eau ne sont que des ruisseaux qui se transforment en torrents à l'époque des pluies. Les dix principales rivières de l'He sont : Dans la partie occidentale, allant vers le Sud. La Rivière des Gallets qui coule entre La Possession et St-Paul. Elle reçoit toutes les eaux du Gros-Morne et du Morne des Fourches. La Rivière de St- Etienne qui reçoit toutes les eaux du cirque du Cilaos, de l'Entre-Deux, de la Plaine des Cafres et va se jeter à la mer entre St-Louis et St-Pierre, après avoir livré des volumes considérables d'eau à plusieurs canaux qui fertilisent les terres si fécondes de ces deux Communes.

70 UN VOYAGE A LA REUNION La Rivière du Rempart qui traverse St-Joseph pour se rendre à la mer. Dans la partie septentrionale, nous voyons la Rivière St-Denis qui fournit l'eau à la ville capitale et va se perdre à la mer. La Rivière des Pluies qui prend sa source dans la Plaine des Chicots, comme la précédente, et qui, après avoir bifurqué vers l'Est et s'être enrichie des eaux de la Plaine des Fougères, se rend à la mer par Ste-Mario. La Rivière de Ste-Suzanne que l'on peut remonter en bateau à une distance de 2 kilomètres et qui a une chute d'eau de 48 mètres d'élévation. La Rivière du Mât qui vient des Mornes de Salazie et qui sépare St-André de St-Benoît avant de se jeter à la mer. La Rivière des Roches qui prend sa source dans les Mornes de Belous et traverse St-Benoît pour se vider dans l'océan. La Rivière des Marsouins qui s'alimente des sources de la Plaine des Salazes, traverse la moitié de Bourbon et arrive calme et tranquille à son embouchure qui est à St-Benoît. Et enfin> cette fameuse Rivière de l'Est, située entre St-Benoît et Ste-Rose et dont les eaux sont si turbulentes, sans doute parce qu'elles prennent leur source dans le voisinage trop immédiat du Piton des Fournaises où est le centre du Volcan. On voit que chaque commune est amplement pourvue d'eau. J'omets ici deux ravines qui sont à St-Philippe que Ton a nommées la Rivière d'Ango et la Rivière Bessevallé, et qui manquent d'eau depuis des années. A part ces dix ou douze grands cours, il existe à Bourbon, ainsi que je viens de le dire, une infinité de ruisseaux secondaires» LES ETANGS On compte une multitude d'Etangs et de mares à Bourbon, mais les principaux sont l'Etang de St-Benoît ; la Mare-à-Poule d'Eau à Salazie ; les deux Etangs de St-André ; l'Etang du Gol à St. Louis, et le plus étendu de tous, qui est l'Etang de St-Paul, dont la superficie est de 16 hectares. Il est bon de faire observer que ces Etangs sont excessivement poissonneux de même que la

tTN VOYAGE A LA RÉUNION 71 g^éralité des Rivières, dans
 lesquelles on pêche l'anguille, le midet, la cbitte et le poisson plat RETOUR
 A CILAOS Pendant que j'admirais et prenais mes notes, les heures s'étaient
 écoulées. Il est deux heures de l'après-midi et il est plus que temps de
 redescendre les remparts pour me retrouver avec les amis qui m'attendent au
 logis. Je descends bien plus vite ^que je n'étais monté. Par instants, mes
 jambes fléchissent, mais tout à la pensée de la délicieuse journée que j'avais
 passée, je ne ressentais nullement la fatigue. On ne se fait pas une idée de
 l'assistance que l'imagination fournit au corps pendant les exercices
 physiques. Il y a là une corrélation plus directe qu'on ne le suppose
 d'ordinaire. Quand l'esprit travaille, le corps subit une sorte de passivité qui
 le tient comme sous une influence magnétique. Plus le travail est agréable,
 plus le corps se délecte dans cet état. Que le lecteur s'observe et il
 appréciera la justesse de cette réflexion. Mais nous Yoici rendus au bas des
 premières rampes ; nous avons contourné la deuxième montagne Il ne nous
 en reste plus que deux à franchir. Après avoir remonté la pente de Bras de
 Benjoin, laissant la mare Joseph derrière nous, nous serons bientôt rendus
 sur le Plateau. Courage donc et faisons causer le guide. MÉTÉOROLOGIE
 Il ne se fait pas prier, le bon vieillard, il cause et il cause bien : ainsi il me
 dit que la température la plus élevée de Bourbon, à l'extrémité Nord-Est, est
 de $27^{\circ} 44$ Réaumur ou $34^{\circ} 60$ centigrades ; et le minimum extrême est de
 $12^{\circ} 4$ Réaumur ou $15^{\circ} 5$ centigrades ; que l'hivernage commence le] er
 Novembre et se termine le 30 Avril et que la quantité d'eau qui tombe du
 ciel pendant ces six mois équivaut en moyenne aux $\frac{1}{10}$ de la totalité tombée
 pendant l'année. CLIMATOLOGIE Le brave cicérone est inépuisable, il a
 un livre dans la tête ; ôe qu'il me dit de la climatologie de Bourbon est
 ravissant. Ainsi

72 UN VOYAGE A LA RÉUNION il assure que la constitution de son île est telle qu'à mesure que Ton s'éloigne du rivage la température devient plus fraîche ; que le climat de Bourbon se modifie sensiblement par distance de 500 toises ; que celui qui voudrait son bien-être pourrait vivre à son gré dans une température toujours douce en faisant quelques kilomètres vers la mer ou vers la montagne, au vent ou sous le vent, selon les saisons ; que l'habitant peut choisir sa demeure dans le climat qui lui convient : l'hiver, près du rivage, où il ne sentira jamais le froid ; et l'été, en s'élevant sur les hauteurs, où il respirera un air frais et salubre, à l'abri des chaleurs excessives ; qu'il peut même satisfaire ses goûts selon qu'il préfère un climat sec ou humide, le calme ou la brise : — Tout cela est très joli, bonhomme, — je lui dis, — mais tout cela n'est pas de vous. — Comment cela ? — Parce que, • . parce que... et je retirerai mon carnet de voyage où tout le passage qu'il venait de me débiter était transcrit en entier et signé des initiales G. A., c'est-à-dire Georges Azéma. — Et bien, repartie bonhomme, qu'y-a-t-il ? cela prouve que j'ai bonne mémoire et que je corrobore les opinions de M. Azéma. — Et moi aussi, lui répondis-je. D'ailleurs nous voici au plateau. ARRIVÉE AU PLATEAU Notre guide, tout vieux qu'il est, marche à ravir. A cinq heures nous étions rendus au plateau d'en haut, et salués avec bonheur par le groupe des voyageurs qui s'y trouvaient. A sept heures, j'avais pris congé de mon cicérone, j'étais assis au foyer de l'amitié, lisant les prémisses de mes notes, après notre frugal repas de Cilaos. Ne me demandez pas si j'ai dormi pendant cette nuit et surtout ne m'arrachez pas le secret de mes rêves ? Je vous répondrais. Précipices, torrents mugissants, montagnes déchirées en lambeaux, volcans, fumant et lançant à perte de vue des coulées de laves cascades se précipitant du haut de rochers séculaires et tombant avec fracas contre les remparts qu'elles creusent à des profondeurs inouïes, labyrinthes inextricables, chaos par dessus chaos. Voilà la \

UN VOYAGE A LA REUNION 73 moitié de Bourbon. L'autre moitié, c'est le Jardin des Hespérides ; c'est l'Eldorado, TEden de la mer des Indes ; le plus délicieux pays que Ton puisse rêver. LES CHEFS NOIRS Mon guide est encore venu ce matin. Il veut m'escorter jusqu'à la Plaine des Cafires, là haut là bas, sur le côté du Piton des Neiges. J'ai bien l'envie de suivre le bonhomme, mais non ; je préfère rester, le garder avec moi et le faire causer. Je le gc^ne bien facilement. Il accepte le petit verre, pour tuor le ver, dit-il, et me promet de rester à déjeuner. Je lui conte quelques historiottes sur Maurice. Il me donne le change et m'apprend bien des choses intéressantes. Je le laisse parler. Suivez sa conversation^ elle vous sera tout aussi intéressante qu'elle l'a été pour moi. — Dans votre récit d'hier, me dit il, vous avez oublié de faire mention de plusieurs pics élevés et qui ont leur histoire, tout comme St-Denis, St-Paul et St-Pierro ont chacun la leur. Ainsi vous n'avez pas cité les Pitons d'Anchaing, de Diampare, de Mafato et autres. — Ah ! père, c'est que ça ne finirait jamais si je mo mettais à tout conter de ce que j'ai appris ici. — Finir ou pas finir, repart-il, peu importe, il y a des choses qui instruisent, et si vous le voulez bien, je vous raconterai l'histoire du Piton d'Anchaing et celle de plusieurs chefs noirs, tels que Cimandef et autres. La proposition fut agréée et là, après un petit rafraichissement que nous primes ensemble, le bonhomme commença ainsi : AVANT-PROPOS Je vais vous contor l'histoire de ces montagnes que vous voyez là-bas et que vous avez omis de mentionner. Mais^ avant, il me faut m'humecter la gorge ; j'ai oublié de curer ma pipe et comme elle est vieille, elle sirote infiniment et me laisse un peu d'acreté dans le gosier. Fendant que le brave bonhomme se vide un bon petit verre

74 UN VOYAGE A LA REUNION • de Chabrier, de la bouteille que j'ai prise chez Mme Lauretie, le 9oir de mon premier dîner à la table d'hôte de Cilaos, ^j'étends la main et je retire de mon pupitre, un cahier de notes rédigées après mon précédent voyage aux Sources. — Hum ! hum ! hum ! fit le vieillard, essuyant ses lèvres du revers do sa main gauche, pendant que l'autre tenait toujours son brûle gueule, je vais commencer. — Point du tout^ lui dis- je ; allumez votre marteau et laissezmoi faire. C'est moi qui vais vous lire mes notes sur ces montagnes, et qui vous prie de vouloir bien m'interrompre et mo reprendre toutes les fois que vous trouverez qu'elles ne cadrent pas avec celles que vous tenez de la tradition. Ainsi que je viens de le dire, j'avais pris tout un cahier de notes que j'étais heureux de pouvoir faire contrôler sur les lieux mêmes. Mon guide accepta volontiers ma proposition, et je me mis à lire les lignes qui suivent, relatant des histoires que j'avais déjà entendu conter dans mes précédentes courses à Bourbon. UN PEU D'HISTOIRE L'Histoire de Bourbon mérite d'être étudiée. Elle est remplie d'événements plus intéressants les uns que les autres. Jamais Colonie n'a été exposée à plus de vicissitudes et de tourmentes. Je n'ai guère le temps d'entrer dans des détails. Ce que j'en dir^i suffira pour inviter le lecteur à chercher ailleurs, pour trouver des distractions aussi instructives qu'elles seront intéressantes. Découverte en 1513 par les Portugais qui y déposèrent, à leur retour des Indes, quelques cerfe, quelques cabris, des porcs et d'autres animaux, l'Ile Bourbon resta long-temps sans être autrement habitée que par quelques rares visiteurs qui n'y séjournèrent que fort peu de temps. Ce n'est guère qu'en 1671, lorsque la France en eut pris possession, pour la troisième fois qu'une Colonie s'y forma. Lors de jcette dernière prise de possession par Jacob de la Haye, vice-roi des Indes, il y avait sur l'Ile deux Français qui y cultivaient des plantes potagères et du tabac, et qui y élevaient les animaux trouvés dans les montagnes, dont ils trafiquaient avec les rares navires qui s'arrêtaient à La Possession \

UN VOYAGE A LA KÉUKIOy 76 et à St. Paul, à leur voyage dans nos climats intertropicaux. Ces deux Français, anciens résidents de Madagascar qui se trouve à cent vingt lieues de Bourbon, avaient, avec eux, dix esclaves Madéagasses dont sept hommes et trois femmes. Au passage de Jacob de la Haye, la petite Colonie s'augmenta de 24 ouvriers européens et de deux chefs qu'il y laissa. A partir de 1671, les communications, pour être encore assez éloignées, sont cependant plus fréquentes. Chaque bâtiment, qui passe, y laisse quelques hommes, pendant que d'autre part, les établissements français de la grande Ile Africaine y envoient, de temps à autre, des esclaves Malgaches et des Cafres de la Cote d'Afrique. Par intervalles, quelques familles Européennes viennent accroître ce noyau de population où dominaient déjà, par le nombre, l'élément Malgache et l'élément Mozambique. Les exigences de la colonisation et du commerce finissent par nécessiter une plus grande quantité de travailleurs. Ces travailleurs sont des esclaves qu'on va prendre encore à Madagascar et sur la grande terre d'Afrique. Il arrive un moment où l'introduction de ces sauvages s'élève au nombre de 6,000, contre une population clair-semée d'un millier d'Européens, y compris même les troupes de la Compagnie des Indes. Un écrivain que je consulte dit, qu'au fur et à mesure qu'on avait débarqué ces sauvages, les plus indomptables et les plus courageux d'entre eux s'étaient sauvés sur les montagnes de l'Ile où personne ne pouvait les aller reprendre, parce qu'il fallait, pour arriver jusqu'à eux, traverser des forêts vierges, des précipices affreux, des rochers infranchissables et des routes inconnues. Il ajoute que l'amour seul de la liberté, battant au fond de leurs poitrines, avait pu faire franchir, à ces pauvres esclaves, les mystérieuses profondeurs de ces bois silencieux, leur faire affronter la hauteur vertigineuse de ces pics effrayants, perdus au sein des nuages où la voix des torrents et le grondement solennel de la foudre interrompaient seuls, par instants, le silence religieux d'une nature que jamais le bruit d'un pas humain n'avait troublée dans sa chaste et sauvage placidité. Comme un certain nombre de ces esclaves évadés étaient ou des chefs, ou des fils de chefs faits prisonniers dans les combats et vendus comme butin aux traitants de la côte, il arrivait qu'à mesure que les navires négriers débarquaient à Bourbon de

76 rX VOYAGE A LA KÉUi^IOX nouvelles cargaisons, des émissaires, sortis de la montag^ei venaient faire à ces nouveaux débarqués un tableau enchanteur de la vie libre que menaient les marrons de l'intérieur ; aussi les désertions étaient-elles nombreuses, et, j'ajouterai que c'est ainsi que sur les 6000 esclaves déjà introduits à Bourbon en 1748, il y en avait plus de 2000 qui vivaient en toute liberté dans les montagnes 'de l'intérieur et qui ne se faisaient pas faute de descendre, par bandes, de leurs hauteurs, pour piller les habitants et ravager les habitations. PITRE ET SA MORT 11 est évident que ces deux mille Malgaches et Cafre^e qui s'étaient retirés dans les montagnes ne pouvaient pas vivre isolés les uns des autres. Il leur fallait un chef commun, et le premier chef dont je retrouve la trace dans tout ce que j'ai lu ou entendu sur Bourbon, s'appelait Pitre. Comme il était excessivement âgé et, avec cela, tout chargé d'infirmités, il avait confié différents postes à des capitaines Madégresses et Cafres qu'il allait visiter, assis dans une énorme carapace de tortue portée par dix vigoureux noirs. Vers la fin de 1748, pendant une de ses tournées au poste d'Orère, l'une des grandes chaînes qui dominent St-Paul, ses porteurs glissèrent et roulèrent avec lui au fond d'un précipice situé à la Ravine Bémald, endi^oit excessivement dangereux, ainsi que je l'id pu constater moi-même. La nouvelle de la mort de Pitre fut bientôt répandue partout dans les montagnes, et pendant que chacun des Capitaines ruminait son plan pour arriver à succéder au chef décédé, des courriers expédiés de la Plate-Forme de Cilaos, s'étaient rendus auprès de chacun d'eux, pour les inviter à se trouver, à l'heure de minuit, au soir de la pleine lune, à la retraite de Bâle, pour procéder à l'élection du remplaçant du grand chef Pitre. Or la pleine lune ne devait arriver que dans les dix jours, et pendant ce temps, chaque chef avait eu le loisir de ruminer son plan^e que je laisse deviner à tous ceux qui connaissent le jeu des élections, — Municipales ou autres, — à I^eort Louis ou ailleurs. Neuf fois sur dix, c'est toujours le plus madré qui grive. \

ÎN VOYAGK A LA KEUNION 77 LA PLATE-FORME Le

lecteur se rappelle avoir déjà traversé la Plate-Forme en ma compagnie, aussitôt après avoir quitté le redoutable Cap-Noir du chemin de Cilaos. Je me suis abstenu d'une description détaillée de cette localité, d'abord pour ne pas allonger mon récit, ensuite parce que je savais avoir à en reparler. La Plate-Forme, ai-je dit, est un plateau tout de basalte bleu situé dans le lit de la rivière St-Etienne, qui, à cet endroit, coule sur un fond de lave noire, pour se précipiter ensuite à quelques pas par une cascade magnifique dans un abîme dont il est impossible de calculer la profondeur, et s'échapper, plus loin, entre des remparts taillés à pic. Le terrain qui forme la Plate-Forme est donc enclavé par trois remparts élevés, cachant dans leurs flancs de profondes cavernes qui doivent communiquer avec d'autres cavernes appartenant au groupe central de l'île de la Réunion. Le plateau libre, sur les doux cotés de la ravine, est de l'étendue du grand Marché de Port-Louis. D'un côté se trouve une sorte de caverne sans fond, espèce d'entonnoir, moins étendu à son orifice que notre Trou aux Cerfs de Curepipo, et dans lequel l'eau descend avec force. Il ne faut pas essayer d'y approcher. De l'autre, c'est une sorte d'esplanade, où Ton n'arrive que • par une pente étroite, rapide et boueuse, pour se trouver en présence d'un rempart de six à huit cents pieds, nu, escarpé, rempli d'anfractuosités dans lesquelles croissent des Arabovilles rabougris, et des lianes antiques, entrelaçant, comme autant d'énormes serpents, leurs tiges jusqu'au sommet du rempart de droite. En contournant ces remparts, le tableau change tout à-fait. Bien que je sente que j'allonge mon récit, je ne résiste pas à transcrire encore cette description que je retrouve dans mes notes et qui est une des peintures les plus exactes de la nature du pays enchanté que nous visitons ensemble. Le rempart ici est d'un aspect riant et délicieux. Il s'avance, à cet endroit, en saillie arrondie et forme, de bas en haut, un pittoresque amphithéâtre où la nature a rassemblé les plus vives, les plus riches couleurs, et qu'elle a décoré & plaisir d'arbres, de fçstops et de

78 UN VOYAGE A LA RÉUNION fleur. Des massifs de jeunes palmiers s'élançant du flanc de ce demi-mamelon^ balancent leurs palmes gracieuses au dessus des gerbes de fougère et de safran sauvage à la fleur écarlate, et de framboisiers touffus, rouges et brillants de leurs fruits. De distance en distance, des citronniers sans nombre suspendent les grappes de leurs pommes dorées ; partout la sonze étale la verdure foncée de ses larges feuilles ; la mousse épaisse, baignée de mille gouttelettes d'eau se mire aux rayons du soleil ; des lianes de toute espèce, courant de branche en branche, de tige en tige^ enchaînent ce bosquet suspendu de leurs guirlandes élégantes, fleuries et nuancées à l'infini. De limpides filets d'eau, s'échappant de toutes parts, sillonnent le sol et serpentent en tous sens jusqu'à la base, tombent en petites cascades et se réunissent dans un bassin circulaire, dont une magnifique cressonnière fait la bordure. Ainsi paré de sa brillante végétation et assis dans les eaux vives qui coulent à ses pieds, ce coteau ravissant semble un immense bouquet appuyé contre la montagne et se rafraichissant dans un vase fait à sa taille. Tel est le magique panorama que vous avez devant vous et qui a inspiré à l'écrivain bourbonnais un tableau digne du pinceau de Kosa Bonheur. N'allons pas plus loin, et de même que mon ami Vigoureux et moi, laissez voguer votre âme dans tous les ravissements de la contemplation et de l'extase, avant d'assister sur les lieux mêmes, à la fête à laquelle Bâle a convié tous ses confrères, les capitaines du vieux Titre. • LE RENDEZ-VOUS C'était le soir de la pleine lune. L'astre aux rayons d'argent venait d'atteindre la moitié de la céleste sphère. Ses rayons dardaient à pic sur la Plateforme. J'oserai dire, qu'indiscrets, ils pénétraient au loin dans cette caverne dont le fond a été jusqu'ici invisible à tout œil mortel. Au coin du rempart, là-bas, voyez et regardez bien. Cette ligne noire dressée symétriquement a des * formes mouvantes. Ouvrez bien les yeux et vous reconnaîtrez trente chiens tout noirs^ accroupis comme des lions de Numidie^ ayant ^

UN VOYAGE A LA RÉUNION 79 leurs naseaux aux veuts. Ces molosses forment la meute de Bâle, une véritable garde du corps. Ils sont dressés pour la chasse des blancs. Leur éducation s'est faite bien simplement. On leur a livré en pâture tous les cadavres des blancs qui ont été pris dans les courses. Un peu plus dans la profondeur, vous découvrez un animal, ayant la taillo d'un cheval très élancé, avec des jambes effilées. Deux cornes énormes et excessivement branchues surmontent sa tête qu'il dresse, comme pour interroger l'espace C'est le plus vieux des Comards du bois ; pour sûr, l'un des anciens rejetons de ces Cerfs que les Portugais avaient laissés dans l'île en 1513, époque de la découverte. Co Comard a été apprivoisé par Bâlc et lui sert de monture pour gravir les remparts, traverser les précipices, et toutes les distances des postes de l'Intérieur. Regardez bien maintenant au fond, et vous découvrirez sur cinq rangs, le corps aux trois quarts nu, la tête nue, les pieds nus, ayant chacun une sagaie, une pique, un baudrier et des flèches, les 500 nègres que commande Bftle, — le chef de la tribu de Cilaos ; plus rapproché de vous, sur le versant gauche, assis et accroupis, ce sont les 60 officiers de Bâle, armés de fusils. A l'étage inférieur, tous les chefs sont réunis. Ils viennent de déboucher un à un avec leurs aides-de-camp, deux à chacun, de l'autre côté dont l'ouverture est cachée par cette forêt de lianes et de fougères qui est maquée par les 10 grands palmistes élevant leurs branches altières sur le sommet de la montagne. LE CONCILIABULE Sur douze grosses roches rangées en cercle, les chefs sont assis. D'abord, au fond, c'est : Bftle, non le plus âgé, mais le plus rusé et le plus ambitieux des capitaines de Pitre ; Bâle^ qui a convoqué tous les autres chefs, afin qu'ils procédassent par voie d'élection à un remplaçant au vieux Pitre qui avait été un chef d'occasion et le premier d'entre tous ; Le deuxième après Bâle, et à sa droite, c'est Mafatte, l'«orcier Madégasse, enveloppé de son saimbou et portant, appendus à son cou et à son corps, tous ses gris-gris et ses sikidis ;

80 UN VOYAGE A LA EÉUNIOi^ Le troisième, c'est Anchaing, le plus âgé et le plus ancien des marrons^ et si la tradition dit vrai, l'un des 7 hommes de l'époque de la troisième prise de possession ; Le quatrième^ c'est Cimandef, dont le nom a pour étymologie (tsi, non pas, mandevi, esclave), caractère bouillant et belliqueux ; Le cinquième, Diampare, la terreur des blancs ; Le sixième^ Fattie, le plus intrépide des marcheurs de l'intérieur ; Le septième, Phaonce^ l'étrangleur ; Le huitième, le farouche Saoson, surnommé l'indomptable Sakalave ; c'est le plus intime ami de Cimandef ; Le neuvième, c'est Jo doux mais austère Pyram, le frère d'adoption de Diampare ; Le dixième, c'est le rusé Matouté, l'un des chefs les plus réputés pour son astuce à déjouer les plans de tous ceux que le Gouvernement envoyait à leur poursuite ; Le onzième, — c'est une femme ; c'est Simangavole qui ne quitte jamais son mari Matouté et qui se tient à ses côtés, comme conseil. Le douzième, exactement à la gauche de Bâle, c'est le colossal Sankoutou avec qui Bâle venait d'avoir une longue conversation privée et dont la force prodigieuse dépassait de beaucoup celle de tous les autres chefs (1). DISCOURS DE BALE C'est Bâle qui se lève et dit : Mes amis, mes frères. Jusqu'ici, il a manqué une organisation à notre force. Nous serions demain les maîtres du pays, si nous savions faire usage de la puissance qui réside en nous, Retirés dans les endroits les plus inaccessibles de ces pics élevés et presque infranchissables pour d'autres que nous, — nous pouvons harasser les blancs, exterminer (1) Pour ne pas trop prolonger ces esquisses, je remets à plus tard, la publication, dans des opuscules séparés, de la biographie de chacun de ces chefs, sur lesquels j'ai croisé être seul à posséder les détails les plus précieux. «

UN VOYAGE A LA RÉUNION & 1 jusqu'au dernier d'entre eux et nous rendre maîtres de Bourbon. Pour cela, il faut que nous nous unissions. Il faut que nous mettions de côté toute vulgaire et mesquine ambition et que nous procédions à l'élection d'un Chef, non pas seulement pour remplacer le vieux Pitre, mais Xîncore pour édicter des lois et des règlements sages et pleins de prévoyance, auxquels tous nous aurions à nous soumettre avec sincérité quand la voix de la majorité aura nommé entre nous un chef absolu. Si vous le voulez bien, notre Gouvernement sera une république, placée sous l'un d'entre nous qui sera appelé, le Roi de l'intérieur. Ce roi aura droit de vie et de mort sur tous, dans les cas de trahison et de désertion. Quand il s'agira d'un dos chefs, il faudra pour prononcer la peine de mort, les votes des deux tiers des autres chefs. Dans tous les cas sa volonté sera absolue, à moins que dans les trois jours qui précéderont l'exécution, tous les chefs réunis n'obtiennent son pardon à la majorité des $\frac{2}{3}$ présents. Ceci dit» je vous rappellerai que j'ai lu l'histoire ancienne, qui m'a été enseignée, enfant, par un vieux prêtre missionnaire. Il est parlé dans cette histoire d'un Alexandre, fils de Philippe de Macédoine, qui mourut sans héritier, laissant à ses officiers le soin de se partager les empires étendus qu'il avait conquis. Or, ces officiers, ne pouvant s'entendre, ne firent que de la bouillie pour les chats et perdirent tout ce que leur ancien chef mort avait mis des années et un génie considérable à réaliser. Comme aucun de vous ne désire assurément qu'il en arrive de même de notre royaume de l'intérieur, faute de pouvoir nous entendre et grâce aux petites ambitions des uns et des autres, — ne trouvez pas mauvais que je vous appelle à voter à l'unanimité en faveur du plus fort d'entre nous tous ; en faveur de celui qui possède le plus grand nombre d'hommes et les moyens les plus sûrs à rallier les diverses opinions, par son esprit de conciliation et surtout par la grande amitié qui le lie à tous indistinctement. N'oubliez pas qu'il s'agit du salut de tous et de l'avenir de tous. A ce moment, les 500 soldats et les 50 officiers de Dâle jetèrent un cri rauque et sauvage que les échos des montagnes repercutent, de loin en loin, jusqu'aux antres profonds du Piton des Fournaises, et le Volcan, ébranlé dans son foyer, projette par son cratère une coulée de laves, telles que les habitants de Ste. Rose n'en avaient point eues vues. Magon de Ht Èllier, dans son histoire de Mauriocj

82 UN VOYAGE A LA REUNION parle des lueurs de cette coulée qui ont été vues dans notre Colonie. Les trente molosses hurlent à leur tour et le comard coursier laisse échapper un brame prolongé que les remparts de la Rivière St. Etienne répètent du Cap Noir au Cap Rouge et du Cap Rouge jusqu'à St Louis et St. Pierre. Anchaing, le vieil Anchaing veut répondre ; il est interrompu par Cimandef et Diampare, qui, à leur tour, ne trouvent pas jour à placer une parole devant les cris et les vociférations de Phaonce, de Fattie, de Sanson et de Simangavole, laquelle fait autant de bruit pour elle que pour Matouté. C'est à ce moment qu'un éclair vint silloner la nue et qu'ils purent tous voir au haut du rempart de droit, — vingt blancs rangés avec des fusils à la main. Ils n'eurent pas de doute un instant que ce ne fut Hussard, le chef des détachements et les hommes de sa suite qui étaient venus pour les surprendre. Mais forts d'eux-mêmes, forts de la supériorité des gens qui les environnaient, ils n'eurent pas l'air de s'inquiéter de la présence des ennemis. D'autre part, les détachements, qui avaient expédié des sentinelles avancées jusqu'au bas de la rampe et qui avaient pu calculer le nombre des noirs, n'avaient garde d'entamer une attaque qu'en tout état de cause, n'aurait pu être que désastreuse pour eux. Ils ne restaient donc que pour surprendre les secrets des chefs nègres, avec l'espoir d'en faire leur profit plus tard. DÉCISION C'est encore Bâle qui prend la parole : Mes amis, mes frères?, mes compagnons d'infortune ; Vous le voyez, nos ennemis nous épient, et s'ils ne nous attaquent pas, c'est qu'ils savent que Bâle possède, à lui seul, une force supérieure à toutes celles dont ils pourraient disposer dans ces montagnes dont seuls nous connaissons les chemins et les sentiers. Bâle est fort par lui seul ; Bâle a ses 550 guerriers disciplinés et bien armés ; Bâle commande, ainsi que vous le savez, dans des régions inaccessibles^ s'il veut les rendre telles ;

UN VOYAGE A LA REUNION 88 Bâle possède son agile coursier qui^ en un jour, peut le transporter d'une extrémité de ces montagnes à l'autre; Bftle enfin a ses 30 molosses, fidèles gardiens de sa personne et de son camp ; Bftle possède de plus, cette caverne d'en bas, cette caverne de la Plateforme dans laquelle on n'a jamais rien retrouvé de ce qui y a été précipité, véritable prison d'enfer où les démons qui tyrannisent la liberté en cherchant à nous retenir dans les chaînes peuvent aller rencontrer les damnés de leur espèce ; Bâle, possède tout cela ; Bftle est puissant à toutes les heures. Bâle vous propose de le nommer Boi de l'Intérieur au lieu et place du vieux Pitre. A ce moment, tous les chefs étaient pris, pris et bien pris. Le plus grand silence régnait. Penchés les uns vers les autres, ils se parlaient à l'oreille. Chacun avait son plan qu'il voyait compromis. Impossible de le faire prévaloir. Il fallait que, d'un commun accord, tous se rendissent au vœu de Bâle dont la puissance se révélait par la force imposante dont il disposait. Aucune résistance ne pouvait être faite à une proposition qu'il maintiendrait envers et contre tous, dans des conditions de supériorité qu'il était inutile de discuter. C'est le colossal Sankoutou, du Piton des Fournaises, qui se lève et dit : Mes amis, mes compagnons, mes frères, Le Zanaar a prononcé ; les sikidis de Mafatte sont propices à Bftle, nommons donc Bâle, Grand*Roi de l'Intérieur. Et Mafatte de répondre : les sikidis ont décidé du sort. Zanaar est pour toi; Bftle, nous te nommons grand Koi de l'Intérieur. Et toute la bande de répondre : Bftle, nous te nommons grand Roi de l'Intérieur. Quelques secondes auparavant, dix officiers et vingt hommes de la troupe de Bftle s'étaient détachés pour aller faire une reconnaissance au plateau inférieur. Au moment même où Bftle était proclamé Grand Roi, on entendit un bruit sourd, une sorte de grognement moitié sauvage, moitié humain. C'étaient deux sentinelles de la bande des détachements qui avaient été surpris aux écoutes tout près de l'eu

84 UN VOYAGE A LA REUNION droit et que les cafres de la bande de Bâlo envoyaient ad patres au fond de la Caverne de la Plate-forme. J'interromps ici mon récit, en présence de mon guide qui pleure à chaudes larmes. Le pauvre bonhomme était suffoqué. — Qu'avez-vous, lui dis-je ? — C'est ça, c'est bien ça, me répond-il. Ce doit être Dîjou, et si ce n'est pas Dijou, c'est Téchr qui vous a raconté ces choses là. Si ce n'est pas Técher ça doit être Hoareau, ou Grosset ; car il n'y a que nous cinq qui connaissions aussi bien cette histoire là. — Je ne vous dirai pas qui, mon bonhomme, mais je désire savoir pourquoi vous versez des larmes à ce passage de mon récit. — Ah ! Monsieur, c'est que vous ne savez pas, vous ; j'ai été orphelin avant l'âge. Je n'étais pas né que j'avais perdu mon grand père, et défunt papa m'a toujours raconté que grand papa qui était un des plus beaux hommes de son temps, appartenait au corps des détachements et qu'il est l'un des deux malheureux qui ont été lancés vivants dans le gouffre de la Plate-Forme ; l'autre c'était le grand père à Grosset. Vous comprenez mon chagrin, maintenant, en présence du souvenir que vous venez d'évoquer. — H n'y avait rien à redire à cette douleur posthume, très naturelle chez un vieillard qui avait la gorge chauffée par le sirop de sa pipe et qui pour faillir disparaître l'acreté du tabac en était rendu à son cinquième verre de mon Chabrier pendant que je lisais. Je le consolais, lui fis prendre un sixième verre et je repris mon récit. ORDRE GÉNÉRAL La majorité s'était prononcée. Baie était nommé Grand Roi de l'Intérieur. Il se lève et dit : Frères, amis, "compagnons et sujets : Vous avez tous grandi de cent coudées dans mon esprit. Vous êtes et vous resterez à la hauteur de l'opinion que vous m'inspirez. Vous savez qu'il n'y a pas d'ordre, de discipline, de stabilité et de réussite sans lois arrêtées. Arrêtons donc une bonne fois pour

UN VOYAGE A LA REUNION 85 toutes que la peine de mort sera décrétée contre tous ceux qui se rendraient coupables de trahison ou de désertion^ dans les conditions que je vous ai citées plus haut. Accepté, accepté, accepté, s'écrièrent tous les chefs à la fois. — Arrêtons que tous les blancs, qui nous tomberont sous la main, seront exterminés sans pitié, ni miséricorde. Accepté, accepté, accepté, s'écrient toutes les voix, moins celles de Mafatte et de Pyram qui avaient été élevés chez des blancs et qui trouvaient qu'on pouvait jouir de la liberté et être heureux, sans avoir recours à l'assassinat. Mais leurs protestations sont couvertes par les vociférations de Diampare, de Phaonce, de Simangavole et de quelques autres. *— Arrêtons que nous célébrerons deux fois l'an aux endroits que j'indiquerai, des cérémonies religieuses, l'une pour les Malgaches, l'autre pour les Cafres de la Grande Terre. Accepté sur toute la ligne, s'écrie le rusé Matouté. — Arrêtons que je formulerai un Code judiciaire absolu pour juger en dernier ressort tous les différends qui surviendront entre nous et mes sujets respectifs. Accepté partout, dit le farouche Sanson, pourvu que lorsqu'il s'agira de chefs, ce soit la majorité des voix qui décide. — Je n'objecte pas, répond Bâle. — Tout le monde accepte, dit Fattie. Ceci fait, mes chers amis, je vous propose de vous désigner les postes de l'intérieur que vous devez occuper d'une façon inamovible, postes qui prendront tous votre nom pour les besoins du Royaume de l'Intérieur, tout comme pour l'histoire de cette Colonie qui va, dès ce moment, nous appartenir en propre. Je divise donc, comme suit, le royaume dont je vous confie la garde, selon les décrets du grand Zanaar. PARTAGE DE BOURBON Le Piton d'Anehaing — A toi, Anchaing, le plus âgé d'entre nous, je laisse ton Piton, tel qu'il est, situé entre la Rivière du Mât et la Ravine des Trois Bras. Je désigne t;^ retraite, comme le lieu de rendez-vous de nos grandes délibérations, tant à cause de son inaccessibilité

•c 86 UN VOYAGE A LA KEUNION autrement que par réohelle de .corde que tu y as installée et qui se retire à volonté, que parce quo^de ce Piton> nous pouvons faire des signaux communiquant avec les autres postes que je vais désigner. Ce Piton s'appellera désormais le PUon cTAnchaing. — A toi Oimandef, qui ne veux pas être esclave et qui est né pour commander, je laisse le Pic où tu as vécu jusqu'ici ; et pour rendre ton domaine plus agréable et plus enchanteur encore, je couronne tes vœux, en te donnant pour femme la douce Méryan, fille du vieil Anchaing. Ton nom restera au Pic où tu commanderas, et il s'appellera Le Pic de Ctmandef. — A toi, Matouté, la profundo Caverne des Trois-Salazes où tu vis si heureux avec ta chère Simangavole, ce trésor que t*â confié notre frère Anchaing ; continue à la garder pour femme et pour conseil en même temps, Tous formerez tous les trois notre première ligne de signaux. — A toi Diampare, je confie le Bonnet de Prêtre dont tu as fait choix jusqu'ici et là, du haut du plateau Diampave, tu commanderas l'espace assez loin pour donner satisfaction à toutes tes ambitions. — A toi, Phaonce, j'assigne le grand Bénard que tu as préféré à tout autre point, à cause de la vue qui domine au loin sur le pays et sur les immensités de l'océan. — A toi, Fatie, je suis heureux de te confier le poste élevé du Piton des Neiges où tu pourras communiquer avec les signaux des autres points pour les transmettre à mon quartier général. — A toi, mon cher Mafatte, le plus grand et le plus sage des hommes qui savent lire dans l'avenir, je te donne en partage, le versant de ce groupe majestueux où coulent les eaux puantes de la Bivière des Galets ; toute cette localité prendra désormais le nom de Mafatte. — A toi, Sanson, je donne l'Ilette aux Lataniers où tu semblés si bien te complaire. — A toi, mon bon, mon bien aimé Sankoutou, j'octroie le droit de tenir le sceptre aux bords du Piton des Fournaises où tu commanderas en roi et où je saurai te retrouver au besoin. — A toi, Pyraœ, noble et loyal cœur dont c'est le propre de tempérer notre ardeur, je te donne la grotte qui se trouve derrière la fenêtre des Gorges des Trois Salazes/

UN VOYAGE A LA REUNION «7 — Pour moi^ je reste ici^ et j*entends que le cirque de Cilaos soit la capitale du Grand Eoi de T Intérieur. — Tous mes ordres partiront de la Brèche qui est au-dessus de la Caverne de mort et deyront être obéis, comme autant de décrets du grand Zanaar. Pour cette nuit, nous allons nous séparer, non pas pourtant sans avoir pris un rendez-vous général pour un coup de main d'exercice qu'il nous faut opérer en bande complète. Je vous donne tous rendez- vous à Yendredi, en l^uit, pour le Bonnet-de-Prêtre, au plateau Bronchard, chez Diampare. Nous ferons le lendemain une razzia dont le souvenir restera historique. Pour cela, il faut que chacun de vous soit accompagné de 50 de ses plus vaillants sujets. J'arriverai, moi, comme renfort avec mes 60 fusils et 250 hommes choisis de ma troupe. Mes 30 molosses seront de la partie et feront curée.

LA SÉPARATION La lune venait de disparaître derrière les pitons qui dominant les remparts. A ses vives clartés, avait succédé une sorte de vague crépuscule. Les ombres de tous ces €he&, partant dans toutes les directions, étaient comme autant de démons échappés i l'Enfer. En moins d'un quart d'heure, tout était rentré dans le calme de la nuit. On n'entendait plus que le bruit de la cascade dont les eaux roulaient avec fracas dans le fond du gouffre de la Plate-Forme et, avec le chant sinistre des oiseaux de la nuit, des ▼oix mystérieuses qui sortaient des remparts pour se mêler à ce concert d'oii s'exhalaient comme deux longs soupirs, peut-être les derniers râlements de l'agonie prolongée des deux détachements qui avaient été lancés au fond de l'abîme.

LA RENCONTRE Huit jours se sont écoulés. Nous sommes sur le plateau Bronohard, chez Diampare. Il faut ici, en attendant l'hère du rendez-vous de Bâle, que je reproduise la description de cette localité peu connue mais qui n'en a pas moins ses attraits pour I9

88 TTN VOYAGE A LA RÉUNION voyageur. Dans cette zone élevée^ dit un écrivain de rile-Sœur, les grands arbres sont rares, les lianes dair-semées, les broussailles peu compactes. On no rencontre, de distance en distance» que quelques Nattes isolés, de rares Tamariniers des hauts, qui» soufffireux et mal venus^ semblent dépérir dans cette atmosphère glaciale. Un peu plus haut, c'est la zone des Ambovilles qu'un brouillard humide enveloppe sans cesse aux heures de l'après-midi. La brise semble retenir son haleine pour ne point troubler de ses soupirs cette patrie du silence. Pas un bruit ne monte de la terre au ciel. Dans cette région, les Ambovilles n'ont que cinq ou six pieds de haut ; leurs feuilles charnues et cassantes ressemblent par leur découpure et la [teinte foncée de leur verdure» à la feuille des Cyprès d'Europe ; mais ici la nature, prévoyante, a rendu les branches et les feuilles même les plus vertes de cet arbre tellement résineuses, que la moindre étincelle suffit pour enflammer soudainement l'arbre tout entier. Celte propriété de combustion est d'un grand secours pour le voyageur, alors que le froid le saisit sur ces hauteurs. Les Ambovilles de cette forêt naine, recouvertes pour la plupart depuis le tronc jusqu'à la cime de lianes blanchâtres et de lichens d'un rouge fauve ou brun, produisent à la vue un effet bizarre, alors que les fils longs et déliés qui leur pendent le long des feuilles et des rameaux viennent à miroiter au soleil où à fuir dans la demi-teinte» suivant les jours et les caprices deja lumière. Pendant le temps que j'ai mis à transcrire cetto description qui me rappelle que la plume peut trop souvent embellir la nature alors qu'elle laisse infiniment à désirer, et que, par un effet d'optique assez commun aux voyageurs qui parcourent de longs trajets» j'ai fait couler do l'eau dans deux ravines de St-Philippe, lesquelles sont desséchées depuis nombre d'années, — les Chefs de Bftle et B&le lui-même sont arrivés chez Diampare et ont tenu conseil. LA POSSESSION ET St-LEU Que s'était-il passé à ce Conseil P Qu'est-ce qu'on s'y était dit ? Je l'ignore ; mais pendant la nuit» les chefs et leurs bandes ^étaient divisés, avaient pris difiBérents sentiers, pour se rencontrer

UN VOYAGE A LA RÉUNION 89 sur un point de jonction convenu, afin d'attaquer simultanément les deux populeux villages de La Possession et de St -Leu. On apprit le lendemain, avec tout l'effroi que pouvait provoquer une pareille audace, que les bandes organisées de Bâle, de Diampareet autres s'étaient abattues sur ces deux villages, avaient assassiné les habitants, leurs femmes leurs enfants, leurs esclaves restés fidèles^ pillé et incendié leurs maisons et leurs magasins, saccagé leurs champs, et après avoir commis toutes sortes de déprédations, s'étaient retirés avec leur butin dans leurs repaires inaccessibles, La population entière de la Réunion, émue de ce fait, supplia le Gouvernement d'aviser aux moyens les plus propres à mettre un terme aux inquiétudes que devait naturellement provoquer chez toutes les familles l'existence d'une bande aussi bien organisée de scélérats et d'assassins que la réussite d'une première entreprise et l'assurance de l'impunité pouvaient enhardir outre mesure. Le gouvernement, justement ému, renforça le corps des détachements qu'il plaça sous le commandement de Mussard, le même qui était Tenu à Maurice pour faire la chasse aux noirs marrons et qui reçut de notre gouvernement un beau fusil et une large rétribution. Alors commença une chasse des plus actives qui ne réussit en partie que grâce à la dénonciation d'un noir marron, du nom de Figaro, lequel appartenait à l'un des chefs et qui, après avoir surpris un complot formé . en vue d'une descente sur St.-Paul, alla prévenir l'autorité, faisant connaître le jour et l'heure de l'attaque. Ainsi averti, le chef de la Colonie expédia, sans délai et avec toutes les précautions nécessaires aux environs de St-Paul, toutes les troupes actives des diverses garnisons, et l'heure venue, presque tout le corps d'armée du Grand Hoi de l'Intérieur fut cerclé et pris comme dans une souricière ; ceux qui échappèrent, retournèrent dans les montagnes» mais désormais sans chef, ils vécurent misérables. Les uns se rendirent chez leurs anciens maîtres, d'autres furent pris, d'autres encore menèrent une existence nomade et moururent quand ils eurent détruit les derniers porcs et les derniers cabris qui abondaient dans les montagnes de la Réunion. Figaro eut^ pour récompense, sa liberté d'abord ; — une bonne somme d'argent ensuite ; — puis la concession de toute l'île à Cordes que l'on voit de ma chambro de Cilaos, au loin du côté du soleil levant. Figaro vendit sa concession à raison de 1500 francs

90 UN VOYAGE A LA REUNION Parpent. Le.même terrain vaut aujourd'hui 1500 francs Parpent. Je termine ma lecture, je lève les yeux et que vois-je ? C'est mon vieux gaide qui a laissé tomber sa pipe à terre ei qui dort du sommeil des justes/ Il était midi. U n'avait pas déjeuné et le souvenir de son grand papa aussi bien que les petits verres qu'il avait ingurgités auraient été des motifs suffisants pour l'engagera sommeiller, si je ne lui avais pas, par dessus le marché, servi tout chaud sous la forme de mon récit des noirs marrons, tm somnifère participant de la nature du pavot et du stramonium. Mais que voulez- vous, lecteur P Rien n'est plus bavard que le voyageur. Réveillez-vous, et si vous le voulez-bien, prenez place à table entre le bonhomme et moi. Vous serez le treizième convive, mais que cela ne vous effraie en rien. Je tiens du bon père Jésy qu'il n'y a rien de sérieux dans tout ce que l'on dit à ce propos et que le seul désagrément qui puisse arriver à cet égard, c'est d'être au nombre de treize à table, lorsqu'il n'y a à manger que pour douze. Or, comme ce désagrément n'est pas à craindre avec l'abondance des vivres qu'il y a Cilaos, soyez des nôtres et réparez vos forces usées à écouter mon trop long récit. M. H- BOUCHON Il y a déjà vingt jours que nous sommes à Cilaos, jouissant, præul negoUis, comme le dit notre vieux poète aimé, des douceurs de la vie calme et tranquille des montagnes. Depuis la semaine dernière, M. Souchon est arrivé, escorté de 20 porteurs, douze pour sa personne et huit pour ses malles. J'étais sur le plateau d'en haut quand il est descendu de fauteuil. J'ai revu avec plaisir une nouvelle figure du pays. Mais franchement, notre digne ami me faisait de la peine. Il regrettait d'avoir entrepris ce trajet. Il ignorait complètement qu'il y eut autant de remparts et de précipices vertigineux à franchir. Ses nerfs étaient excités et il tremblait encore, me disant qu'il ne savait s'il ne repartirait pas le lendemain même, pour en finir une fois avec ces chemins impossibles. Je l'écoutais parler et lui répondis que j'avais éprouvé la même impression et que, pourtant, j'étais revenu depuis de ces folles terreurs. Je lui rappelai qu'il avait été l'aide-de-oamp du Qouvemeur

UN VOYAGE A LA REUNION 91 Hubert Delisle et qu'il avait plus d'une fois franchi le chemin de Salazde, sur un poney, au grand galop, et que ce chemin est tout aussi vertigineux en certains endroits que l'est celui de Cilaos. Il en convint avec moi, et avec son bon rire, si franc, si plein de naturel, de douceur et d'aménité, il me répliqua : — 3 'avais bien des années de moins et je n'avais pas ma corpulence d'à-présent.— N'importe, je lui dis, vous vous y ferez. Il dina et dormit. Le lendemain je le revis. H n'osait encore sortir. Il me pria de lui arrêter un bain, en un mot d'être son ciccrone pour les premiers jours. Plus tard, il s'accoutuma à l'endroit. Il fit dresser des escaliers pour aller aux bains, construisit des emménagements pour la cuisine de Madame, Laurette et fut, pendant son séjour à Cilaos, l'un des hôtes de Maurice qui a laissé dans ces hauteurs, des souvenirs que l'oubli, ce second linceul des morts, n'ébrêchera jamais (1).

LES BOIS DE LA FORÊT La journée d'hier a été marquée par un événement inaccoutumé. Depuis avant-hier, un employé de la Police était arrivé à Cilaofi de la part des autorités de St. Louis, pour prévenir Mme. Laurette qu'elle eût à meubler, en toute hâte, une maison pour recevoir un propriétaire de Maurice avec sa famille. C'est chose peu usuelle que de faire faire 72 kilomètres à pieds à un pauvre diable d'employé du Gouvernement, rien que pour faire préparer un logement à un voyageur. Cela a étonné tout le monde. Mais on s'est dit: après tout, si le Mauricien est l'ami du Directeur de l'Intérieur ou de tout autre gros légume officiel, il n'y a pas de mal que les honneurs de la place lui soient largement rendus. Le propriétaire et sa famille sont arrivés hier et se sont installés. Il paraîtrait qu'il leur manquait une dépendance dans la cour qui leur avait été réservée. Vite, le Mauricien fait venir l'autorité de Cilaos, et dans la journée même, vers quatre heures de l'après-midi, on transportait chez lui une certaine quantité de rondins et de gaulettes coupés dans la montagne. (1) La mort récente de M. Souchon affectera tout les habitants de Cilaos qu'elle a profondément été ressentie par tous ceux d'entre nous», qui ont été en rapport avec ce parfait gentleman. i

9i UN VOYAGE A LA REUNION Or^ comme la loi forestière est absolument rigoureuse et fort bien observée à la Réunion^ tous les habitants de la localité ne comprenaient rien à la faveur exceptionnelle dont jouissait l'étranger nouveau venu, alors qu'eux, n'ont pas le droit de faire réparer leurs cases ou de bâtir avec des bois de forêt, s'ils ne se sont pas fait représenter devant l'autorité compétente à St. Denis et s'ils n'ont pas obtenu le permis requis. Je dirai donc que c'était là un événement inaccoutumé et qu'on en glosait un peu dans tous les groupes. S'il en est ainsi, leur avons-nous dit, pourquoi ne signalez-vous pas le fait sur les journaux. Qui nous ? Jamais. On n'est pas ici libre comme à Maurice. Personne n'oserait se mettre en avant pour cela, et puis, si l'on connaissait celui qui aurait fourni de pareilles notes, ce malheureux serait exposé à toutes sortes de persécutions. Mieux vaut donc nous taire et prendre notre mal en patience. Si ces lignes tombent sous les yeux du Directeur de l'Intérieur, il fera quelques démarches en vue d'obtenir de la législature que les petites gens de Cilaos et des localités éloignées puissent avoir l'autorisation de couper, dans la forêt, les bois qui leur sont nécessaires pour réparer leurs demeures qui sont le plus souvent délabrées, grâce aux difficultés qu'ils éprouvent à pouvoir prendre le bois qui est sous leur main et qui a été si hospitalièrement concédé à mon compatriote Mauricien. L'ÉBOULIS DU 27 MARS 1874 J'ai fait une petite excursion aujourd'hui dans les ravines de la Mare-Sèche qui se trouvent exactement en avant des plateaux de Cilaos et tout près du cirque où nous habitons. J'ai rencontré au contour du chemin d'en haut, une sœur de charité qui se promenait avec des enfants et qui semblait considérer attentivement le fond de la ravine. Le voyageur est curieux de sa nature et, comme j'avais déjà fait la connaissance de la bonne sœur, je pus, sans indiscretion, lui demander pourquoi elle regardait avec tant d'attention le point où elle dirigeait ses yeux. — Ah ! me répondit-elle, c'est qu'il y a eu un grand malheur ici, il y a 3 ans. Je la priai de me dire ce que c'était^ et elle me raconta l'histoire suivante : V

UN VOYAGE A LA REUNION 9é Pendant la nuit du 26 au 27 mars^ la pluie n'arait pas cessé de tomber. A six heures du matins tout le plateau de Cilaos était devenu un bassin. Les eaux de la montagne descendaient par torrents et, ne trouvant pas d'issue, s'étendaient sur tout le cirque et montaient à vue d'œil. Il y avait lieu de craiudre que toutes les maisons ne fussent submergées. Immédiat ement, M. Cornu donne Tordre à toutes les familles de quitter leur demeure et de s'enfuir en toute hâte vers les hauteurs. Pères, mères, vieillards^ enfintsi tons partent et vont se réfugier dans l'Eglise de Notre Dame des I^eiges où le Ouré les exhorte à la prière. Pendant ce temps, les eaux montaient^ montaient toujours. Deux jours durant, les habitans voient, des hauteurs où ils sont, leurs maisons submergées. L'eau a gagné entièrement la demeure de M. Bussy de St. Bomain qui est démolie ; — la gendarmerie croule, les magasins de M. Laurette sont sapés par la base et s'écroulent sous la violence do l'inondation* Que faire ? C'est M. Cornu qui se dévoue. Il part à la tête d'une àcouade de gendarmes et d'hommes de bonne volonté. Ils contournent le cirque et vont à l'autre extrémité. Là, au risque de périr attirés dans un abîme, ils ouvrent à grands coups do pioches» une tranchée qui est à demi-achevée au bout de deux heures do travail. Une heure de plus et leur œuvre de salut sera terminée, peut-être en même temps que leur dernière heure aura sonnée. Mais la Providence prend un si noblo dévouement en pitié. Fendant que ces intrépides travailleurs vont, à peu de distance, prendre quelque chose pour réparer leurs forces épuisées, ils entendent comme une forte détonation. Ils se détournent. . . • et le spectacle qui frappe leurs yeux les cloue de stupeur à la hauteur où ils étaient arrivés. L'eau avait forcé le terrain dont ils avaient diminué la puissance de résistance par leur commencement do tranchée, et tout l'immense bassiu qu'ils avaient devant eux il n'y a qu'un instant, se déversait en torrent dans les remparts de la Mare Sèche. Cilaos était sauvé. A part quelques maisons et bonne quantité de meubles et de provisions, on n'a pas eu à constater d'autre perte. Le maréchal des logis a été médaillé pour cet acte de courageuse intrépidité qui, considéré sur les lieux même, est de l'héroïsme.

91 UN VOYAGE A LA REUNION DEUX MARIAGES A

CILAOS J'ai eu la bonne fortune d'assister à la célébration do deux mariages à Cilaos. Je n'en décrirai qu'un seul, celui de ce jour, 19 Septembre, qui est comme une sorte de répétition du mariage de la veille. Les mariés sont deux jeunes gens. Le jeune homme ne paraît pas avoir plus de 23 ans. La jeune fille n'en a que 16. C'est la plus jolie créature que j'aie encore vue. Le cortège descend deux à deux de la montagne. Il se compose de vingt-cinq hommes et d'autant de dames. Tout au contre de chez nous, ce sont les cavalières qui donnent le bras aux cavaliers. Ils sont arrivés à la Mairie/le petit pavillon que je vous ai décrit on entrant à Cilaos.) Il y a à peine place pour douze personnes à l'intérieur. On s'arrange comme on peut. liCS trois quarts des invités sont sous la varangae et au grand air. Je trouve moyen de me frayer un passage et je prends l'un des angles de la Salle pour considérer toutes choses de plus près. Autour d'une table ronde sont assis le fiancé et sa future. A droite de la mariée, est assise Mlle Laurette, ayant devant elle un registre timbré et à la main une plume. A côté d'elle, est assis M. Justin Laurette, ayant également devant lui un registre timbré et à la main une plume. Auprès do M, Justin, se trouve assis le Sacristain de l'Eglise, ayant aussi un registre timbré devant lui et une plume à la main. Que va-t-il se passer P Vous allez le voir. Je vais commencer, dit M. Justin, êtes-vous prêts ? Deux voix répondent oui à la fois, c'est Mlle. Laurette et le Sacristain. Ecrivons, dit M. Justin. Je commence. Là-dessus, M. Justin écrit et dicte. " Par devant nous,— virgule, mettez la virgule, —Baptiste Laurette, — virgule partout ; adjoint au Maire de St. Louis ; point et virgule ; mettez bien point et virgule. A la ligne maintenant. Ont comparu ce jour, virgule,— attention bien, — 19me du mois de Septembre, (virgule) 1877, ne mettez pas en chiflfre, épelez bien mil huit cent soixante dix- sept i '« • t

•

UN VOYAGE A LA HIEUNIOX 0.3 Ça a duré une heure vingt minutes, et pas une virgule, pas un point n'a manqué dans les trois registres. Cette opération terminée. M. Justin recoula son fauteuil, se lève et sort. Il revient trois minutes après, précédant M. Baptiste, porté dans son fauteuil que l'on rapproche le plus possible. M. Baptiste. Tout est-il prêt, lisez l'acte. M. Justin, lit l'acte. M. Baptiste tenant le Code à la main, l'ouvre et cherche à se mettre debout. M. Justin. Hésitez assis, monsieur Baptiste. Pas du tout. Un acte de mariage est trop solennel pour que je ne le célèbre pas en due forme. M. Justin. Mais monsieur, vous souffrez, ne vous tenez pas debout. M. Baptiste faisant un troisième effort, finit par se tenir debout et lit la formule sacramentelle du Code, d'une voix pleine d'émotion qui laissait voir que l'honnête vieillard tenait à cœur de remplir son mandat jusqu'au bout. Les signatures se posent à la suite sur les registres et après deux bonnes heures passées à la Mairie, la procession gagne la route de la chapelle, où la cérémonie religieuse a lieu dans un recueillement et avec une simplicité digne des temps patriarcaux. Le BAL DE NOCES Une heure après, le Bal de Noces avait commencé dans la montagne sur le plancher des vaches. On m'avait fait la gracieuseté de m'inviter à cette fête où je ne me rendis qu'après dîner, en compagnie de M. Lamindour, de MM. Herman, Geffroy, Dejean et d'autres personnes qui étaient aux eaux. Il était bien dix heures, lorsque nous fûmes annoncer notre arrivée au maître de l'endroit. Les ^•Dons cessèrent immédiatement. On vint nous recevoir à l'entrée de la Salle Verte. Nous fûmes présentés aux nouveaux mariés ainsi qu'aux deux jeunes dames . et à la société entière. L'un des mariés vint m'engager à faire la prochaine scottish avec sa chère moitié. Il va sans dire que je ne me fis pas prier. La petite dame avait échangé

90 UN VOYAGE A LA REUNION son costume blanc pour une robe de soie bleue sur laquelle les fleurs d'oranger faisaient un effet délicieux. La scottish finie, j'eus la galanterie de conduire madame vers son mari et de lui dire, une fois en présence de son seigneur et maître, qu'elle dansait à ravir et que ce serait mon bonheur d'emporter au pays, cpmme souvenir du moment agréable que je venais de passer, une branche du bouquet d'oranger qu'elle portait au corsage. Ce bouquet me fut remis sans affectation et avec une simplicité [réellement adorable. La blême, comme on a depuis baptisé la jolie petite Madame*** ost réellement la plus délicieuse jeune créature que l'on puisse rêver. Voulant, à mon tour, laisser un souvenir de mon passage dans ces hauteurs, je retirai mon portefeuille de ma poche et dis à la d^eme que je tenais à lui porter bonheur en lui faisant un petit présent. En effet, j'avais dans un des casiers du portefeuille, six paquets d'aiguilles à tête d'or, des aiguilles anglaises d'une beauté et d'une finesse remarquables, que j'avais destinées à une dame de St. Denis. Elle accepta mes aiguilles et me dit que si je lui avais donné cent francs, je ne lui aurais pas fait plus de plaisir. Cette conversation terminée, je crus devoir me retirer. Il était minuit, je voulais rentrer. Sachant que j'avais à descendre seul les rampes jusqu'au plateau des bains, et par des sentiers qui m'étaient inconnus, je crus prudent de profiter de la lune qui éclairait encore. A peine j'étais rendu au dehors de la salle verte* que j'eus accosté par plusieurs vieillards qui disent me connaître de réputation : que je suis le Trolé de Maurice et qu'ils ont un bien grand respect pour ceux qui passent leur existence à défendre la cause du faible et de l'opprimé. Ces compliments ne tarissaient pas et la lune baissait. Force me fut de les prier de venir me voir le lendemain et les jours d'après, leur déclarant que j'aurais du bonheur à causer longuement avec eux. Mais, avant de partir, je voulais savoir ce que pouvait bien être le Trolé à qui ils venaient de me comparer. Ils me répondirent que c'est un Médecin, journaliste à •St.-Pierre et rédacteur du Travail, ami dévoué et désintéressé de la classe malheureuse. Je ne connais pas mon confrère Trolé, mais je dois déclarer que j'étais fier pour lui du compliment qui lui était adressé, à une heure aussi avancée de la nuit, sur le haut d'une montagne retirée, par des prolétaires qui ne l'ont probablement jamais vu, .Le journaliste ne devrait jamais \

TTN VOYAGE A LA REUNION 97 . ambitionner d'autre récompense. Il semblerait que l'approbation de sa conscience et ces voix lointaines mais généreuses sont destinées à le dédomager des sacrifices continuels qu'il fait sur l'autel de la liberté. Je m'échappe des mains de mes admirateurs si vite que je glisse le long des remparts, comme un homme déjà habitué à courir sur les pentes des sentiers de Cilaos. Il fallait absolument que j'arrivasse à ma chambre avant le coucher de la lune, si je ne voulais pas me jeter au fond de quelque précipice. En effet, je n'avais pas descendu le dernier roidillon qui se trouve entre notre escalier et les sept autres du rempart gauche du plateau des bains, que l'obscurité la plus complète régnait sur toute la localité. Mais j'étais rendu.

RÉFLEXIONS Ce que je viens de dire de la façon dont on célèbre les Mariages à Cilaos n'a rien qui doive être interprété en défaveur de ce système. Tout au contraire. Je préfère de beaucoup cette dictée d'ensemble de l'acte de mariage, à la manière dont on Procède chez nous, manière longue et fastidieuse où un seul employé est chargé de remplir les deux registres. Seulement, il ferait encore mieux de préparer l'acte avant l'arrivée des mariés à la Mairie, ce qui rendrait les formalités beaucoup moins longues. Ici, si je songe au décorum de M. Laurette, revêtu de son écharpe tricolore, à la propreté de cette petite salle de la Mairie de Cilaos, Je ne puis m'empêcher d'en vouloir à l'administration de mon pays d'être obligée de faire célébrer les mariages, par un officier du village et dans une salle malpropre, dont l'ameublement ne consiste qu'en quelques bancs disloqués et quelques vieux fauteuils où se voient de la poussière, toutes choses qui font un contraste déplaisant avec la fraîcheur des toilettes et la tenue décente des personnes qui assistent à la célébration des mariages civils à Port-Louis.

TUERIE D'UN BŒUF Juste deux jours après ses noces, le nouveau marié du 19 septembre est venu me faire visite. Nous avons conversé un quart d'heure. J'ai appris, dans notre entretien, qu'il est boucher de

08 UX VOYAGE A LA REUNION son état, mais qu'il est condamné à se faire agriculteur, parce que les bœufs sont rares à Cilaos et qu'il n'en pourrait pas abattre plus d'un par semaine. Depuis le commencement de Tannée, on n'avait pas tué un seul bœuf dans ces hauteurs. Je lui offris tout de suite les moyens de se procurer un bœuf et d'en placer les morceaux. Il était impossible, selon moi, qu'avec vingt-cinq Mauriciens aux bains et le nombre des familles venues de St. Pierre et de St. Louis, il ne trouvât pas le placement de ses quatre quartiers et ce, avec bénéfice. Je lui dis d'aller acheter son bœuf et de revenir. Le lendemain» il revint, m' apprenant qu'il avait mis la main sur un animal fin gras et qu'on lui en demandait 150 francs (\$30). *' Payez tout de suite et tuez l'animal demain, lui répond mon ami Vigoureux. Je vous promets un bénéfice net d'autant. Voici une liste que je vous engage à faire circuler. Pour ma part, je me mets en tête pour 20 livres à 1 fr. 25 (un shelling) sans os." Dans l'après-midi même, toutes les familles s'étaient inscrites, qui pour 30 Ibs, qui pour 20 Ibs, qui pour cinq, six, dix livres. Le lendemain et les jours suivants nous faisons fête partout. Non seulement le bœuf était gras, mais il était fin et goftté. Je n'ai gardé qu'un petit mécontentement de cette affaire. J'avais retenu la moitié du filet et quand j'ai envoyé chercher mon lot, il m'a été répondu que le filet entier avait été pris par M. Laurette et le père Jésy. Il me semblait que c'était mal payer mon conseil, mon initiative et l'assistance de mon compagnon de voyage. N'importe, jo n'ai pas tenu rancune au jeune boucher, trop heureux, après tant de jours do privation d'un article d'alimentation si habituel, et jo devrais ajouter si nécessaire aux Créoles de Maurice, d'avoir pu m'en donner tout mon saoul pendant cinq ou six jours. Lorsqu'il est venu me remercier do mon conseil, le boucher m'a déclaré que son bénéfice avait été de 150 francs et qu'il ferait son possible pour tuer un bœuf tous les 15 jours. Je suis d'opinion que la chose peut parfaitement se faire, même aux époques où le nombre des baigneurs n'est pas très grand. Le bœuf invendu peut se conserver, tout comme le mouton et le porc frais, pendant cinq à six jours, sous l'influence du climat de Cilaos. Après cette période, rien n'empêche de le faire saler et de conseryer ainsii toujours sous la main, un aliment substantiel. s

UK VOYAGE A LA RÉUNION 99 LA PLUIE La pluie n'était point tombée une seule fois, depuis mon séjour ici. Je suis à la sur-avant-veille de mon départ pour St. Pierre et je ne devais pas quitter les hauteurs de Cilaos sans avoir apprécié ce que vaut dans ces légions, une bonne journée de pluie torrentielle , Enfermé dans ma chambre, restant une journée entière sans voir le soleil et pouvant, à travers mes vitres ternies et ruisselantes de Tapeurs d'eau, voir les sommets des montagnes recouvertes de gros nuages noirs qui courent et se fondent en déluges, je ressens des impressions de froid qui me paraissent plus incisives encore que le froid glacial et si pénétrant du Nord de l'Egypte pendant le mois de Décembre. On ne saurait se faire une idée de ce froid là, si on ne l'a ressenti une fois au moins. Il pénètre jusqu'aux os. On dirait que tous les cartilages sont découpés avec une lame d'acier, que le corps se dévisse et que les membres se disloquent. Le davier du dentiste sur les gencives d'une personne nerveuse n'est rien auprès de cette sensation qui laisse toute l'organisation physique sous l'empire d'une paralysie. C'est sous ma couverture et tout habillé de flanelle, à l'heure de midi que je me livre à ces réflexions. Le Chabrier^ l'Isautier, le Kervéguen peuvent impunément être vidés à plein verre, sous cette température qu'on ne retrouverait pas à Oorepipe pendant l'hiver le plus rigoureux et le plus pluvieux. Le ram réchauffe un instant et cesse d'être capiteux. La pipe est allumée et j'envoie en l'air des bouffées de fumée qui imprègnent ma chambre close d'une atmosphère de miel et de fahame, car le tabao de Bourbon, à Cilaos participe à la fois de l'arôme du bon ndel vert et du fahame. Ainsi accoutré et après quelques bonnes libations, on finit pourtant par se faire à ce froid excessif. Alors, si l'on n'est pas dormeur, on songe, on médite, on lit. Je pense aux bienfaits de la pluie. Je me dis que cette pluie qui nous tient tous prisonniers dans nos chambres de Cilaos, va améliorer la climatologie de tout Bourbon, augmenter le volume d'eau nécessaire à l'irrigation qui se fait sur une grande échelle dans toutes les habitations de St. Pierre et de St. Louis ; je songe aux Planteurs de Maurice qui, tour-à-tour, appellent les pluies et les maudissent^ selon qu'elles viennent à telle époque de l'année ou à

100 UN VOYAGE A LA REUNION telle autre, et je conclus que, dans l'ordre de la nature, il faut toujours que, ce qui fait le malheur de l'un, constitue le bonheur de l'autre. Le fameux système des compensations de M. Azais se trouve ainsi expliqué. Le bon Lafontaine a trouvé le classique Mais que faire en un gîte, à moins que Ton n'y songe. Moi j'ai trop songé. Je lis, et me souvenant que j'ai promis à ceux qui voyagent avec moi de leur faire faire la connaissance de quelques uns des poètes les plus distingués de l'Ile Bourbon^ — je transcris pour eux, les lignes suivantes qui ne seront pas sans intérêt et qui permettront à tous de retrouver sous la brillante plume de George Azéma^ un historien digne des caractères qu'il a voulu faire connaître. POÈTES BOURBONNAIS Les créoles de Bourbon, vivant isolés dans la mer des Indes^ furent pendant longtemps de vrais enfants de la nature, occupés à travailler leurs champs plutôt qu'à cultiver leur esprit. L'intelligence ne manquait pourtant pas à ces organisations souples et pleines de sève. Leur imagination vive eut toujours quelque chose de leur joyeux soleil et de leur ciel parsemé d'étoiles. Mais autrefois, il n'y avait dans l'île aucune école ouverte à la jeunesse ; la plupart n'en savaient pas lire. Les enfants des familles riches allaient puiser en France l'instruction qu'ils ne trouvaient point dans leur pays ; ils y apportent les dispositions naturelles aux habitants des climats chauds. Le créole n'aime point à se heurter aux aspérités de la science, dont il ne prend que la fleur. Les labeurs opiniâtres conviennent peu à sa nature indolente et molle. Il lui faut l'idéal, tout ce qui parle aux sens plutôt qu'à la sévère raison. Il moissonne volontiers dans le domaine de l'art et semble né pour la poésie, non cette poésie audacieuse qui retrace les grandes actions de la vie humaine, mais celle, plus douce, plus tempérée, qui peint les passions tendres et mystérieuses du cœur* Celle-ci trouva dans Pamy et d'autres ses plus mélodieux interprètes.

UN VOYAGE A LA REUNION 101 PARNY Parny naquit à Tîle Bourbon dans le quartier Saint-Paul, le 6 Février 1753. Il descendait d'un des plus anciens colons de cette île. Plus tard^ cette famille de cultivateurs accola à son nom celui de Desforges, et Evariste Désiré Parny devient le chevalier de Parny. n fut envoyé à Tâge de neuf ans et placé dans le collège de Rennes dont il fut un des meilleurs élèves. Il eut pour condisciples le savant voyageur Savary et l'élégant littérateur Ginguéné. A dix-sept ans à peu près, il sortit des bancs, nourri de la littérature des deux antiquités dont il devait uo jour reproduire la grâce et le naturel* Il cultivait la musique et faisait des vers, moyeu sûr pour réussir dans le monde élégant et poli où il allait entrer. Ce ne fut toutefois pas le genre de succès qu'il ambitionna d'abord. Parny était né avec une âme tendre et vive et un caractère mélancolique. H sentit de bonne heure le besoin d'aimer, et rien encore n'avait parié à son cœur. Il crut de la meilleure foi du monde que la religion seule pouvait le remplir. Il conçut la pensée d'entrer chez les frères de la Trappe ; et alla s'enfermer à Paris dans un séminaire pour se pi éparer à cette vie de silence et d'abiiégation. Singulière destinée vraiment que le chantre futur de la Oueire des Dieux sous l'habit du Trappiste. La Grâce n'opérant pas en. lui, il quitta le cloître et entra dans un régiment. Lancé dans le tourbillon du monde, il fut aussi ardent à suivre les doctrines de Voltaire qu'il l'avait été à pratiquer celles de Paustère Rancé. Le comte Parny, son frère, fut sa boussole, et comme celui-ci était un fort aimable épicurien, homme de goClt et d'esprit, le dhevaiïier fit de rapides progrès sous un tel maître. Il rencontra, dans les cercles do Paris, le chevalier de Bertin, son compagnon et son ami d'enfance et quelques jeunes militaires, la plupart -créoles comme lui, qui devinrent ses compagnons de plaisir. Cette société de fous spirituels, dont le plus âgé n'avait pas vingt cinq ans, passait joyeusement l'hiver à Paris et la belle saison dans la délicieuse vallée de Feuillancour, entre Marly et Saint Germain. La maison qui les réunissait était nommée par

102 UN VOYAGE A LA RÉUNION eux la Caserne. Là s'établit une confrérie, confrérie de plaisir, opmmme on le pense bien, portant en écharpe le ruban gris de lin et la ' grappe de raisin couronnée de myrte, emblème digne de ces disciples d'Epicure dévotement occupés de vers, de musique et de bonne chère. Il fallut quitter cette vie de plaisir à l'appel de sa famille, qui le redemandait à Bourbon. Parny s'achemina tristement vers Nantes, ou il s'embarqua sur la fin de mai 1773. Pauvre jeune homme ballotté par tous les vents P Contrarié par ceux qui soufflaient sur l'Océan, et plus encore par les parents austères qui le rappelaient auprès d'eux, il relâcha à Bio Janeiro, où il oublia pour un moment sa chère Caserne, grâce à une belle Brésilienne qui dansa un moment avec lui, grâce aussi à une trentaine de jeunes et jolies ursulines qui lui jetaient des bouquets par la fenêtre. Il arriva au Cap de Bonne Espérance, réduit à boire le constance et Vennui parmi les Hollandais ; le voilà q^ui débarque à l'île Bourbon sa terre natale, avec des souvenirs au cœur qui lui rendaient sa patrie odieuse,, ne s'imaginant pas que la gloire l'y attendait. Sous l'impression do ses souvenirs, il n'aperçut que le mauvais côté de son pays qu'il tevoyait. Son vers ne se teignit pas de la couleur de ces sites gracieux ou imposants qui ont inspiré à l'auteur de Paul et Virginie ses pages les plus ravissantes : c'est dans son âme seule qu'il alla chercher ses émotions. Or, dans la ville sablonneuse de Saint-Paul, fleurissaient, sous • l'ombrage des cocotiers, trois sœurs, jeunes, belles, souriantes, gracieux tjrpes des filles créoles, dont la moins âgée nommée Esther était aussi la moins jolie, mais qui rachetait ce désavantage par de beaux yeux bleus, un regard expressif et un teint de la plus grande blancheur. Elle avait quatorze ans à peine, et Parny en avait vingt. L'amour s'éveilla avec le génie dans l'âme du jeune homme, et la naïve Esther devint, sous le nom plus harmonieux d'Eléonore, l'objet de ses plus aimables vers. Quand il fallut déclarer et légitimer à l'autel cette union clandestine, Paul Deforges Parny, le père du poète amant, homme naturellement sévère, se montra inexorable à l'endroit du mariage. Le fils, désespéré, s'embarqua pour la France, emportant avec lui' les délicieuses aspirations de ce premier amour.

UN VOYAGE A LA RÉJONIK 103 R^oni à ses amis, il reprit ses habitudes épicuriennes, et croyez bien qu'il n'oublia pas les souvenirs poétiques qui devaient lui faire une réputation dans le monde. Lorsqu'on 1778 il publia ses premières poésies, elles eurent le plus brillant succès. A cette époque de décadence, la poésie légère était tombée aux mains de Dorât, dont le ton cavalier et le style pédantesque faisaient les délices de la société fîvole d'alors» tout en corrompant et la langue et le goût. La venue de Famy fit une révolution dans cette littérature impertinente 'et musquée. Depuis Racine, nul n'avait fait entendre un langage si pur, une expression plus naturelle et plus vive, des sentiments peints avec autant de vérité. Les connaisseurs saluèrent avec plaisir le nouvel astre qui se levait pour la France. Les femmes surent par cœur les vers du jeune poète qui interprétaient si bien ce qu'elles ressentaient. Pour compléter une gloire si charmante» il fallut que Pamy retournât sous le beau ciel qui l'avait inspiré. En arrivant dans sa patrie, il apprit que celle qui faisait sa renommée, sacrifiée par ses parents, s'était mariée pendant son absence. Qui lui dictera désormais les suaves mélodies qu'il trouvait à peine, dans un mutuel amour,, traversé quelquefois, mais jamais rompu ? C'est dans cette douloureuse circonstance même qu'il puisa l'œuvre la plus parfaite qui soit sortie de ses mains : nous voulons parler du quatrième livre de ses élégies, étemel monument de grâce» de stylo, de goût et de * sensibilité, qui mit le sceau à sa réputation. Les écrivains les plus distingués de l'époque, La Harpe, Delille, Fontanes, Ginguené^ Palissot, applaudirent à ces grâces vives et naturelles, à ces traits de passion rendus dans un style éminemment classique. Voltaire» en l'embrassant, l'appelait : mon cher Tibulle, et toute la France reconnut en lui le premier des poètes élégiaques. À ces poésies erotiques qui lui valurent un renom si flatteur succédèrent bientôt d'autres poésies d'un genre différent, mais qui révélaient la même grâce, le même coloris, la même pureté, la même mélodie* le poème des Fleurs et la Journée Champêtre, qui parurent après les élégies, prouvaient toute la flexibilité du talent de l'auteur' de tant de créations charmantes, llien n'est plus gracieux que la première de ses compositions, où sa riante poésie a répandu le frais coloris des fleurs qu'il a chantées. Il peut venir à l'esprit de chacun

104 UIJ VOYAGE A LA BÉXINION de prêter à des jeunes gens et à des jeunes femmes de la ville de ressusciter Page d'or et de devenir, pendant une journée de printemps, des bergers et des bergères à la manière de Théocrite et de Virgile. n appartenait au successeur de Tibulle et d'Anacréon d'orner ce mince canevas des plus riches broderies. Pamy n'avait que vingt-cinq ans quand parurent ces gracieux opuscules. Douze tableaux pleins de fraîcheur vinrent se mêler ensuite^ comme autant de petits diamantSi dans son écrin poétique. L'auteur y ajouta les Chamom Madécasses, qui sont empreints d'une couleur locale qu'il eût été à souhaiter qu'il employât plus souvent^ et les Voyages à Vile Bourbon et dans Vlnde, où il se montra le rival heureux do Chapelle et de Bachaumont. Tels étaient les principaux titres littéraires sur lesquels reposait la célébrité de Pamy^ quand éclata la révolution française. Les critiques contemporains lui reprochaient quelques négligences de style ; son ami Bertin Tavertissait en 1774, dans le voyage de Bourgogne qu'il lui adressait à l'île Bourbon, *' qu'un peu d'art, loin de nuire à leur grâce, embellit les aimables vers." Non, ce n'est pas l'art qui lui manquait, et quelques rimes négligées ne font pas tort essentiellement au fond de la poésie, qui est toujours pure, réguli ère et correcte. Ce qui lui manquait, c'est le sentiment religieux qui nous charme dans Tibulle et dans Xamartine, et qui sied si bien à la poésie du cœur. Parny, qui sut préserver ses écrits de la contagion du mauvais goût, ne sut pas préserver également son cœur de la philosophie de son siècle. Nourri à l'école de Voltaire, dont il avait, dit-on, le profil et quelque chose de l'air caustique, il croyait en Dieu et bornait là ses croyances ; il n'avait qu'un mot pour lui. Le spectacle si varié de la jeune et belle nature des tropiques, où furent soupirées ses élégies, l'inspirait peu. La religion, la patrie, ces deux plus puissants mobiles de toute poésie durable, lui firent défaut, et par là cet heureux génie s'est privé do bien des richesses poétiques qui eussent ajouté de nouveaux trésors à ceux de sa brillante imagination* Nous voudrions nous arrêter ici, non par un esprit de sotte pruderie, mais dans l'intérêt même de la gloire de Pamy. Nous voudrions que cette gloire, si riante et m. pure jusque là, n'arrivât >

UN VOYAGE A LA REUNION 105 pas à la postérité avec une tâche au front* Il y avait peu de courage à lui de Tenir sur les débris du trône et de l'autel^ au milieu des prêtres égorgés, bafouer, avec le rire du satyre, les antiques croyances d'un peuple un moment égaré. Sous le rapport littéraire, c'était abdiquer la mission sainte du poète, que de parodier l'œuvre qui avait inspiré à Milton tant de belles et suaves mélodies ; c'était donner un scandale au monde, sans profit pour sa renommée, qui était si solidement établie. Une fois lancé dans cette voie anti-religieuse, Pamy ne s'arrêta plus. La Bible, cette grande épopée si riche, si féconde, si poétique, dont la muse de Chateaubriand révélait dans le même temps le génie et les beautés, ne fût pour celui que l'on nommait le poète des Grâces qu'un thème où s'encadraient les plus indécentes plaisanteries. Après cela, nous reconnâmes que la Guerre des Dieux, puisqu'il faut l'appeler par son nom, offre un art véritable de composition, de versification correcte, et plusieurs tableaux délicieusement écrits. t On aime à retrouver le Pamy d'autrefois dans le poème d'Isnel et Asléga, charmante épopée imitée du Scandinave que l'Anglais Macpherson avait mis à la mode, et les Déguisements de Vénus f de beaucoup inférieurs à ses premiers tableaux. Le poème des BoH'Oroix^ dernier finit de sa muse, n'est que le pâle reflet du génie qui s'éteint. Les portes de l'Académie française, que ses poésies malsonnantes lui fermèrent pendant quelques temps, s'ouvrirent pour lui dans le cours de l'année 1803. Il épousa à cette époque Grâce Valy, veuve de M. Lortin, née comme lui à l'île Bourbon, et qui avait été remarquablement belle dans sa jeunesse. La révolution française, dont il avait salué l'aurore, lui enleva le peu de fortune qu'il avait amassée. Il trouva dans M. Français (de Nantes), directeur des droits réunis, un ami qui veilla sur lui, et un bienfaiteur dévoué qui entoura sa vieillesse d'une honnête et douce aisance. Il mourut le 5 décembre 1815, regretté de la France.

10a UN VOYAGE A LA RÉUNION LE CHEVALIER DE
BERTIN Le chevalier de Bertin[^] compatriotej ami et rival de Pamy, est né le 10 Octobre 1752. A neuf ans[^] il quitta Bourbon[^] sa patrie, qu'il ne revit plus, vint à Paris et fut mis au collège Duplessis, où il obtint de Ijrillants succès. A peine sorti des bancs de l'école, de jolis vers de sa composition le firent connaître dans le monde. Il entra de bonne heure au service, et se montra brave, galant et spirituel. Le comte d'Artois, charmé de ses manières courtoises, l'attacha à sa personne en qualité d'écuyer. La reine Marie Antoinette le combla de bienfaits ; Louis XYI le nomma chevalier de Saint-Louis. La poésie lui réservait de plus belles faveurs. Il se lia, à vingt ans, avec Dorât et Bonnard, ses amis de plaisir, qu'il imita d'abord. Il reconnut plus tard qu'il y avait d'autres modèles à suivre. Il brCQa ses premiers essais et se familiarisa avec les élégiaques latins, dont il fit des traductions, les meilleures que nous ayons, et qui trouvèrent place dans le recueil qu'il nous a laissé. Il put dire, comme Molière, qu'il prenait son bien où il le trouvait. [^] Mais il ne sut pas toujours ajuster à nos mœurs les emprunts qu'il faisait à l'antiquité. L'originalité lui manquait, il y suppléa par une vivacité d'expression, une chaleur de sentiment et un lyrisme dont il trouvait la source dans son âme passionnée et dans sa riche et brillante imagination. Sa vie offre peu de détail? ; elle est toute dans l'histoire de ses amours. Il fut le modèle des amis. Il s'est peint dans ces vers qui terminent ses œuvres : £n amitié fidèle encor plus qu'en amour, Tout ce qu'aima mon cœur, il l'aima plus d'un jour. L'amitié qui le liait à Pamy fait d'autant plus d'honneur à l'un et à l'autre, qu'ils travaillaient tous deux dans le même genre, et cette rivalité de talent et de gloire n'altéra jamais le sentiment en quelque sorte fraternel qui les unissait. Cette probité de cœur[^] si nous pouvons ainsi parler[^] Bertin l'apporta dans l'amour même, si fragile de sa nature. Il aimait de bonne foi et avec enthousiasme ; [^]

tJN VOYAGE A LA RÉUNION lol il ne fat jamais le premier à rompre ses liens. Quand celle qu'il a célébrée sous le nom d'Euciliaris lui donna un rival, voyez avec quels douloureux accents, par quelles plaintes passionnées il cherchie i la ramener. Dans son malheur, il s'adresse à toute la nature, il supplie les frères Pamy, ses amis dévoués, de l'arracher des lieux habités par l'infidèle, de le suivre en Italie, dont les antiques souvenirs pourront étouffer le fol amour qui l'obsède ! Que n'a-t-il pas fait, que n'a-t-il point tenté pour en chasser l'image P Oh ! qu'il tdmerait à voir la maison de Virgile et d'Horace, et Respirer la poussière humide Des^cascades do Tivoli. U faudrait désespérer du cœur des femmes, si son Eucharis fût restée iuseusable à de si beaux vers. Elle reconnut ses torts et demanda à renouer cette liaison si tourmentée qui avait duré sept ans. Trois ans s'étaient écoulés depuis leur rupture, et de nouveaux nœuds enchaînaient Bertin. Il lui offrit son amitié, ce qu'une jeune femme n'accepte jamais. Le souvenir de ce premier amour n*en resta pas moins gravé dans son âme. Lorsque Eucharis mourut dans la fleur de l'âge, cette mort prématurée le navra de douleur. - Il lui adressa les vers les plus attendrissants peut-être qu'elle lui ait inspirés. Pamy associa ses mélodieux regrets à ceux de son ami. Gatilie, fille jeune et naïve de seize ans, succéda à l'orgueilleuse Eucharis, Ici Bertin semble avoir mis d'autres cordes à sa lyre* Rien n'est si limpide que ce nouvel amour ; c'est le calme après l'orage, c'est la jouissance toute paisible, tout heureuse, où la passion ne fait entendre que d«s accents de plaisir. Excepté le mariage de Catilie, qui le désole un moment, rien n'est changé dans cette vie toute satisfaite. Que voulez-vous P Le cœur n'est pas inépuisable, quoiqu'on dise, et Bertin avait trente ans, âge où la raison vient, où les tempêtes s'apaisent. Il avait tant souffert, tant aimé, co pauvre Bertin, il se trouvait si à l'aise maintenant ! Il pouvait eu toute liberté d'esprit se livrer à ses fantaisies poétiques. Pour lui, Catilie s'était faite châtelaine dans sa maison des champs. Aussi, voyez comme il chante la campagne, la moisson, la vendange, les

108 UN VOYAGEA LA rWEUXION jardins du Petit Trianon !

comme il répand aux tous ces sujets la richesse de sa poésie ! Comment ont fini ces amours indulgentes ? L'auteur ne le dit point, et l'on doit croire qu'elles se sont terminées comme elles avaient commencé, à la satisfaction de l'un et de l'autre. Antoine Bertin ressuscita parmi nous l'élégie antique: les siennes obtinrent, dès leur apparition en 1782| les pluç heureux succès. Moins tendre et moins classique que Parny, il est plus passionné, plus brillant. Il y a dans sa poésie plus d'éclat, plus d'audace, plus d'enthousiasme. Mais son style n'est pas pur et châtié comme celui de son rival : il est chaleureux, mais inégal, plus spirituel que sensible. Elégant imitateur des élégiaques anciens, dont il s'approprie les idées et la tournure, il n'a pas, comme l'autre, un cachet qui lui soit particulier. On les a très bien caractérisés en disant que I^arny était le Tibulle et Beitin le Properce français. La réputation que ses poésies lui firent dans le monde, répandit de l'éclat et du bonheur dans la vie de Bertin. Aimé des princes qu'il servait, estimé pour son talent des La Harpe, des Delille et des premiers écrivains de son siècle, la fortune vint encore lui sourire. Son père, homme opulent, qui avait gouverné l'île Bourbon, comme on l'a vu plus haut, et était repassé en France, tenait ua grand état de .maison, dont le fils était l'âme et l'ornement par les grâces de son esprit et l'élégance de ses manières. Mais cette richesse déclina. La révolution de 89 grondait déjà. *iie père de Bertin retourna à Bourbon ; le fils s'embarqua pour St.-Domingue, où l'attendait une jeune créole qu'il avait connue à Paris et qu'il devait épouser dans cette île, alors paisible, La fièvre le prit et retarda la célébration du mariage, qui se fit alors dbns la chambre du malade au commencement de Juin 1790. Après avoir prononcé le oui, il s'évanouit et expira quelques jours après, âgé de trente-huit ans. A trente ans, Bertin avait cessé d'écrire ; cela est regrettable. Il tenait de la nature et de l'art tout ce qui constitue le grand poète. Son Voyage d^ Bourgogne, son Epttre à M. DesforGESBoucher, ancien gouverneur des îles de France et de Bourbon, et plusieurs autres pièces de son recueil dont nous n'avons pas parlé, suffiraient pour attester ce qu'il y avait en lui de verfe et de talent. V

UN VOYAGE A LA RÉUNION 109 M. AUGUSTE

LACAUSSE Avant de terminer dit M. Azéma^ n'oublions pas d'y inscrire le nom d'un de nos charmants poètes^ enfant de nos montagnes. Les arts de l'imagination qui répandent un si bel éclat sur les pays qui les cultivent, appartiennent à Thistoiro et n'en sont pas la partie la moins intéressante. Nous accueillons avec plaisir les chants des Muses lorsque le talent les inspire, et qu'à des périodes harmo. nieuses se mêlent de nobles pensées. Nous prenons tant de part aux gloires de notre pays, que souvent nous nous attristons de voir combien les Pamy, les Bertm ont laissé peu d'émulés dans les lieux qu'ils ont embellis de leurs vers ; et pourtant, quel rivage plus favorable aux inspirations poétiques ? Quel' est celui qui, animé du feu sacré, n'aimerait à chanter cette riche et belle nature, ce ciel toujours limpide et frais, ces brises molles et parfumées, ces montagnes si pittoresques, ces mœurs de diverses castes d'hommes si .difTérentes de celles de l'Europe, cette mer tantôt furieuse, tantôt calme, qui porte à l'âme des terreurs ou des mélancolies si propres à l'inspiration ? M. Auguste liacaussade, créole de Bourbon, s'est inspiré de l)onne heure de toutes ces choses, et les Salaziennes qu'il composa sur les montagnes, au bruit des torrents, à l'ombre des palmiers, n'ayant pour muse que la nature et son cœur, l'ont placé au rang de nos poètes les plus gracieux, œuvre pleine de belles pensées et de douces rêveries, qui l'a rendu le digne héritier du chancre d'Eléonore. Lorsque son recueil parut, en 1839, les V. Hugo, les Ste. Beuve, les Béranger,, surent apprécier tout ce que sa muse créole avait de verve, de talent et de poésie. Mais cette poésie a quelque chose de triste qui s'exhale en strophes mélodieuses dans le silence des solitudes. Elle est vraie, parce qu'elle est dictée par les sentiments les plus féconds, le plus légitimes du cœur humain, l'amour et l'amitié, et qu'elle est éminemment religieuse. Tous ses tableaux respirent la plus douce mélancolie et révèlent une grande richesse d'harmonie. L'auteur a les défauts de ses qualités, son vers est harmonieux, mais parfois monotone, son expression est naturelle, mais peu variée. La rime qui est une condition essentielle à la poésie française, est souvent négligée»

110 UN VOYAGE A La KÉUNION Quand il composa les Salaziennes, M. Lacaussado était[^] comme les jeunes gens de ce siècle, contempteur de la société, dont il ne voyait que le mauvais côté. Il ne s'est pas assez souvenu que la naissance de Virgile, d'Horace et de Phèdre, n'a rien effeuillé de l'immortelle couronne qui brille à leur front depuis deux mille ans. Après s'être longtemps pénétré des beautés des poésies du nord, M. Lacaussade a voulu nous initier aux mélancoliques inspirations du poète écossais Ossian : ce génie éminemment poétique, ce barde aux pensées grandes et larges dont s'inspirait Napoléon[»] comme Alexandre s'inspirait d'Homère, était presque oublié de nos jours ; oubli d'autant plus surprenant, que la manière d'Ossian a la plus grande analogie avec celle de la nouvelle école, et qu'on doit le regarder comme le premier des poètes contemporains. M^{*} Lacaussade a reproduit, avec autant de fidélité que de talent, les beautés d'Ossian, qu'avaient défigurées les traducteurs du dix-huitième siècle. La traduction de notre compatriote semble avoir réveillé les sympathies que l'on avait autrefois pour les vieilles épopées, qui élèvent l'âme et parlent à la sensibilité autant qu'à l'imagination.

UNE ÉLÉGIE Je n'ai pas le loisir nécessaire pour transcrire les plus belles pages de Parny, de Bertin et de Lacaussado. Je demanderai seulement à mes lecteurs de me permettre de ne pas prendre congé de cette glorieuse trinité de bardes bourbonnais, sans leur mettre sous les yeux rien qu'une élégie de Parny que j'ai apprise par cœur aux jours de mon adolescence heureuse, alors que, moi aussi, je répétais l'hymne d'amour, chanté il y a deux mille ans par le vieux Théocrite, et que je soupirais auprès d'une Lalagée créole, le silencieux langage que les yeux parlent aux yeux et que le cœur parle au cœur. — Je considère cette élégie de Parny comme l'un des plus beaux bijoux de la littérature française. C'est un effluve de sentiments tendres et doux, gracieux et suaves, délicats et mélancoliques — [^]une sorte de cantique d'amour qui réunit toutes les propriétés séraphiques de l'hymne de l'ange au Seigneur, de l'huile sainte qui déborde du vaso sur l'autel de la prière et de

The text on this page is estimated to be only 27.03% accurate

UN VOVAGÉ A LA KÉUXIOX III Tencens sacré qui s'élève en spirales do fumée dans l'éther. Tenez, lisez vous-même et appréciez.
ELEGIE Il est temps, mon Éléonore, De mettre un terme à nos erreurs ; Il est temps d'arrêter les pleurs Que l'amour nous dérobe encorct Il disparaît Tâge si doux, L'âge brillant de la folie ; Lorsque tout change autour de nous, Changeons, ô mon unique amie ! D'un bonheur qui fuit sans retour Cessons de rappeler l'image ; Et des pertes du tendre amour Que l'amitié nous dédommage. Je quitte enfin ces tristes lieux Oû me ramena l'espérance. Et l'océan entre nous deux Va mettre un intervalle immense. Il faut même qu'à mes adieux Succède une éternelle absence ; Le devoir m'en fait une loi. Sur mon destin sois plus tranquille ; Mon nom passera jusqu'à toi ; Quel que soit mon nouvel asile, liC tien parviendra jusqu'à moi. Trop heureux, si tu vis heureuse, A cette absence douloureuse, Mon cœur pourra s'accoutumer. Mais ton image va me suivre ; Kt si je cesse de t'aimer. Crois que j'aurai cessé de vivre. LES AUTRES POÈTES Je pourrai, à côté du nom d'Auguste Lacaussade que la chronique do St. Paul dit être le petit- fils do Parny et d*Eléonoio^

112 UN VOYAGE A LA REUNION oiter celui de Leconte de Lisle qui est une des célébrités littéraires de la Réunion. Et, augmentant ainsi ma nomenclature des poètes distingués de Bourbon, vous parler de Gabriel Couturier, que Lamartine tenait on si haute estime, de Dayot, qui, n'eût-il écrit que le Mutilé^ pourrait prendre rang parmi les premiers, d'Etienne Azéma, de Célimène, d'Ernest Cotteret de St. Pierre, un viel ami à moi, de François St. Amand, un autre vieil ami dont nous avons tant de fois eu l'occasion d'apprécier la verve et rentraîn poétiques, et de bien d'autres encore. Mais ce serait, je ciois^ étendre indéfiniment ces esquisses de voyage qu'il faut que je termine le plus tôt possible. Qu'il suffise donc au lecteur de savoir que le ciel, le soleil^ l'atmosphère, les montagnes de Bourbon sont des sources d'inspiration et que, par ce fait, la poésie est d'essence réunionnaise. Les femmes, elles-mêmes, se laissent dans ce pays-là, aller à tous les élans de l'inspiration poétique. Que pour en finir avec ce sujet, je vous conte ce qui m'est arrivé Jeudi dernier. LAMARTINE ET MADEMOISELLE ♦ • * Jeudi soir, nous avions de la compagnie, une compagnie peu nombreuse, c'est vrai, mais choisie et composée de familles en villégiature comme nous. La conversation allait bon train. Vigoureux racontait les aventures de sa jeunesse accidentée et nous faisait tenir les côtes de rire, tant il agrémentait son récit d'anecdotes fines et piquantes. Un moment la conversation roula sur la poésie. Je parlais de Lamartine et je ne sais comment il se fit que je mentionnai la lettre que je reçus du gi'and poète eu 1858. — Mademoiselle *** nie dit qu'elle serait heureuse de voir un autographe de Lamai^tino, son poète favori. — Qu'à cola ne tienne, • vous serez satisfaite à l'instant, lui dis je et me levant, j'allai à ma malle et retirai do mon portefeuille de voyage le précieux document qui m'avait été adressé en remercîment d'une pièce de vers et de quelques centaines de piastres que

The text on this page is estimated to be only 27.13% accurate

UN VOYAGE A LA KEUNION 113 j'avais envoyées à Tillustre poète à Tépoque de ses désastres (1). Elle fat bien heureuse et me dit qu'elle avait voué un culte à l'auteur de Jocéÿn. Moi aussi, lui répondis-je. De parole en parole, nous en vînmes à réciter l'un et l'autre quelques pièces choisies du chantre d'Elvire. La compagnie trouvait du charme i toutes ces poétiques réminiscences. Je venais de réciter en entier l'impromptu du poète à la jeune fille arabe. Vous savez : Qui ? toi me demander T encens de poésie, Toi fille d'Orient née aux vents du désert ; Fleur des Jardins d'Alcp que Bulbul eut choisie, Pour languir et chanter sur son calice ouvert. Rapporte*t-on Uodeur au baume qui Texhale ? Aux rameaux d'oranger rattachc-t-on leurs fruits ? Ya-t-on prêter des feux à Taube orientale, Ou des étoiles d'or au ciel brillant des nuits ? J'étais à peine rendu à la dernière strophe, que Mlle * ♦ * me dit : Ah ? Monsieur, comme vous dites bien les vers ; vous devez (1) Voici, toi quo je le possède, cet autographe do Tilluâtro poète. A Monsieur C. II. Leal, de lilc Maurice Rédacteur de ** la Croix du Sud.* Monsieur Linterprêto Poétique de la croix du Sud fait parler pour moi lilc Maurice comme ime Patrie, la fîtuico pai*lo ou se tait comme une marâtre, le contraste me rend votre voix plus chère, vous me donnez Lhospitalilé de la gloire et do Lamitié* Jai le cœur na>Té par la haine inique Témoignée pjir mon Pays a un homme qui la tant aimé. Je ne mourrai jms sur son sol ; ma tombe lui serait un remord, et mon repos a moi n*y serait pas doux. Je voudrais être ou vous êtes et no plus entendre Parler de L'europc. eUe n'a point de cœur pour moi et bientôt elle n^am'u plus de soleil. ConsorA'CZ moi un pou damitié privée et publique ou Je no sais pas ; CrnciantHr uhi mni ! Lamartine 6 xbro 185S

lu UN VOYAGE A LA UEUNIOX être poète et je voudrais bien avoir quelques strophes de vous. Oomme tout inspire dans ces montagnes^ vous ne me refuserez pas œ que je vous demande. Ma réponse fut l'expression d'un regret que je n'ai pas su, malheureusement pour moi, concentrer dans de justes limites, car, j'ajoutai que j'avais fait des vers autrefois et qu'il me suflSraît probablement de m'inspirer à l'éclat des deux beaux yeux qui scintillaient devant moi, pour que l'admiration, dans mon âme ravie, eut pour la beauté d s rayons pleins de chaleur. J'étais perdu à ce moment là. Mlle *** me répondit finement : Tant mieux alors, j'aurais pour la première fois inspiré un poète et je réclame maintenant ce que j'osais à peine demander tout-à-Pheure, Ainti mis au pied du mur,— je résolus de payer d'audace et j'écrivis sur la feuille de papier qu'elle me présenta, les vers suivants : J'aime ce goût d'enfant et de candeur insigne Qui te fait choisir blano tout ce qui te revêt, Comme si tu savais que le duvet du cygne Doit, ô douce colombe, èti'e aussi ton duvet. Aussi, l*œil inquiet, je te suis dans la fuulc, Comme un oiseau ti op faible à prendre sou essor ; Comme un jeune alcyon balancé par la houle, Comme un chant qui finit et qu'on écoute encor. Je passai la feuille à Mlle *** qui, après avoir lu à haute voix les deux quatrains, se retourna vers moi et me dit : Pas de ça. Monsieur, pas de ça. , . . Ces vers là ne sont pas de vous et ce sont des vers de vous que je réclame. Je veux une improvisation. Le défi était lancé, c'était trop fort. Prenant mon courage à deux mains, je dis à Mlle **^ que je lui improviserai une trentaine do vers à l'instant même, pourvu qu'elle me promit d'en faire autant après que je me serais exécuté. Elle promit et je me retirai à la

rX VOYAGE A LA RENNTON 115 petite table du coin où je restai vingt cinq minutes^ après lesquelles je revins avec plusieurs stances finissant ainsi : Tes regards sont plus doux que ceux de la colombe. Qui, plaintive s'en vient, alors que le jour tombe, Se mirer avec grâce au cristal des Etangs ; Et ton front d'Ariel, ton beau front qui se penche Est semblable à la rose blanche Qui parfume les champs. Leurs rayons sont si doux ! Ah ! je les aime mieux Que les moites lueurs que la lune projette ; Comme eux chers à l'umant, comme eux doux au poète. Ils font rêver des cieux. J'avoue que je transpirais à grosses gouttes malgré le froid de Cilaos* Ellejut et se retira à son tour, et en moins de vingt minntes, elle me rapportait dix strophes dont la dernière se lit comme suit : Elvire, inspirant Lamartine, S'immortalisa par ses vers ; Laure, d'une muse divine. Fut l'objet de tendres concerts ; Et moi, moi que chante ta lyre, O poète à l'esprit subtil, Comme elles aussi je puis dire : Mon barde, à moi, c'est Charles Lhil. (1) Et voilà, comme j'ai découvert que les dames à Bourbon distillent la poésie à l'égal des meilleurs bardes. Mlle *** pardonnera mon indiscretion, mais elle avouera, que je no pouvais mieux terminer la relation de mon voyage à Cilaoa, qu'en songeant à elle, à ses beaux yeux et surtout à sa belle et splendide poésie. (1) L'ortographo de mon nom est Leal qui, dans le dialecte Ecossais, veut dire Ufml^ loyal et se prononce Zhil. Do là cette devise bien connue panni les highlander». «* A Leal hoart nverleed " Un loyal cœur ne faillit jamais.

ne UN VOYAGE A LA REUNION DÉPART DE CILAOS

Minuit, — Cilaos. Nous sommes au 26 Septembre. Il y aura demain 25 jours que nos vaisseaux sont brûlés et que nous avons, pour la première fois, peut-être, connu lo bonheur, un bonheur vrai, continu, et qu'aucune contrariété n'est venu altérer. Nos porteurs de fauteuils et de malles ont ordre de venir nous prendre à 4 heures du matin. Je suis éveillé dans ma petite chambre de Cilaos. De l'autre côté, séparé par une simple cloison, j'ai deux amis, deux de ces amis vrais, sincères, éprouvés, et avec lesquels il n'y a pas de brouille possible à travers le temps. Aucun autre intérêt que celui du cœur et de ces douces et suaves affections qui ncissent de la sympathie mutuelle et vraie ne nous unit. Le couple qui est là, et qui dort du sommeil pur des consciences honnêtes, sait que je veille. Je sens que mes deux amis me comprennent, et je grandis à mes propres yeux de savoir que j'inspire une affection sincère à des caractères et à dos âmes d'élite. On a beau dire et beau écrire» il flotte par-dessus toutes les choses humaines quelque chose de divin. De quelque nom que l'on désigne Dieu, — Dieu existe, et son souffle nous domine, nous conduit, nous inspire. L'homme s'agite et Dieu le mène. Vérité des vérités, le mot du grand orateur chrétien reste comme un phare à travers l'humanité. Mes compagnons de voyage ne sont ni mes parents, ni mes alliés, et pourtant, l'affection, la sympathie, le respect, l'amour vrai unit nos trois cœurs. Jour par jour, nous nous communiquons nos impressions, et ce qui plaît à l'un plaît à l'autre. L'un ne pense pas, ne désire pas, que l'autre n'ait couru a\i devant de sa pensée et de son désir. Autiefois nos sociétés n'étaient compusées que de pareils caractères. Aujourd'hui cela a disparu. L'égoïsme, l'intérêt l'esprit du positivisme a tout tué. J'ai de la famille. J'ai laissé loin de moi. à Maurice, des enfants qui me sont chers, des amis qui me sont précieux, des créatures nobles et généreuses dont le dévouement pour moi n'a point de bornes. J'ain\6 tout ce monde là, comme j'aime mon pays, comme j'aime mes compatriotes, comme j'aime tous ces Bourbonnais aussi, qui« dans le cours de mon voyage, m'ont fait boire à longs traits, à la

TTN VOYAGE A LA BKUNTOX 117 ooupe des délices de Pexistenoe ; mais, il semble qu'à œ moment-ci, à l'heure imposante de la nuit où je n'ai pour tēmoins que la lampe qui éclaii*e timidement ma chambre, le silence des hauteurs de Cilaos et les étoiles que je vois briller au firmament, à travers mes yitres humides^ il semble que tout ce monde là soit incarné dans la personne de mes deux amis qui sont de l'autre côté de la cloison et avec qui je vais rpiendre demain les interminables dangers du chemin de Cilaos. N'importe, les heures s'écoulent. Déjà lo premier ooq a chanté. J'ai fait mes adieux hier soir à M. Baptiste, à Mme Baptiste, à mon ami Justin et à tous les hôtes de la source. M. Cornu est en tournée. Je lui laisse une lettre dans laquelle je lui dis tout ce que je pense de lui. J'en laisse une à M Hoareau. J'écris à plusieurs autres connaissances de la source^ et je sommeille. Dans une heure, il faudra plier bagage et dire adieu à ces montagnes oii j'aurais voidu passer ma vie, loin de toutes les lutttes, loin de toutes les jalousies, loin de tous ces spectacles de maladie et do mortalité qui affligent nos regards dans les grands centres. DÉPART Une heure plus tard, nos porteurs étaient rendus^ et à quatre heures du matin, nous avions repris lo chemin des précipices. Inutile de recommencer nos descriptions. Le lecteur se retrouve devant la Plate-furme, le Cap Noir, les Tunnels, lo Pavillon, où, mieux avisés cette fois, nous avons passé avec nos provisions bien préparées de la veille, mais où nous n'avons dû faire qu'une halte passagère, attendu qu'il n'était que neuf heures du matin et que Dous ne pouvions pas être talonnés par la faim, grâce à la collation que nous avons prise au moment de quitter Cilaos. Après le Pavillon^ c'est un tunnel encore, puis les rampes du Oap Rouge, les Uetset enfin le Serré où nous descendons bien plus rapidement que nous n'étions montés. On nous apprend que des Toyageurs vont se mettre en rouce demain pour Cilaos. Au nombre de ces voyageurs sont plusieurs Mauriciens, arrivés par le dernier Paquebot, mais qui s'étaient attardés à 8t. Denis, au Brûlé et à St. Pierre. Ce sont le Dr. Bégnaud, MM. Geffroy etauttes. Il est dix heures du matin* Nos porteurs nous déposent devant la petite

118 UN VOYAGE A LA REUNION propriété de M. Cériceuil
Dijou. Les Caféiers sont en fleurs ; Atmosphère embaume. C'est une odeur de frangipane qui s'imprègne dans nos habits. M. Dijou, que nous avions vu à notre arrivée, était absent. Sa dame nous fait la gracieuseté de nous offrir une table et des chaises. Nous retirons nos pièces froides, nos pains et notre vin d'un panier, et, avec des bananes, des bibasses et quelques fruits que nous trouvons sur les lieux, nous faisons un déjeuner excessivement copieux. Il est inutile de dire que nos porteurs sont régalez comme jamais ils ne l'avaient été précédemment. Tout ce que nous avions de boîtes entamées de conserves salées et douces, de biscuits, avait été mis dans une caisse à leur intention. Deux bouteilles de rum leur sont versées et nous voilà en route, eux gais comme des pinsons, chantant à gorge déployée, et descendant les rampes avec un courage réellement admirable, quand Ton songe qu'ils venaient de parcourir vingt kilomètres et qu'ils savaient en avoir neuf autres à faire dans le lit de la rivière ou. Etienne, sous le soleil ardent du milieu de la journée et marchant continuellement sur un sable chaud ou sur des galets brûlants. Il faut que je dise ici, qu'à partir du Petit Serré, à l'endroit où se trouve la deuxième petite réunion de cases, en sortant de l'Aloès pour monter à Cilaos, il y a un sentier de jonction venant du lit de la rivière et par où passent les voyageurs se rendant de St. Pierre à Cilaos. Il n'y a pas de chemin tracé. Les porteurs suivent le cours de la rivière, tantôt passant sur un bord, tantôt sur l'autre, jusqu'à la propriété K/véguen où l'on retrouve la grande route royale qui relie Saint Louis à St. Pierre. Je n'ai rien à noter sur ce parcours, si ce n'est la digue K/véguen qui prend son eau à une très grande distance en amont de la rivière St. Etienne et qui me fait l'effet d'être un travail qui a coûté beaucoup d'argent et infiniment de peine. C'est l'eau qui provient de ce canal qui fertilise les immenses champs de cannes des deux grandes communes de St. Pierre et de St. Louis, et c'est assez dire les bienfaits que la propriété foncière a retirés de cette canalisation dont nous n'avons rien qui approche à Maurice. EN ROUTE POUR St. PIERRE En débouchant du lit de la rivière sur la grande route, nous trouvons une voiture et une charrette qui nous attendaient, grâce

VN VOYACiE A LA RÉrXTOX 110 soins prévenants des messieurs Babct frères, de St. Pierre, à ^\ai lions avions écrit trois jours à ravance, pour qu'ils fissent tenir ^ notre disposition les moyens nécessaires pour nous rendre à St. ierre. Nos malles sont déposées dans la charrette. Les porteurs '^P^oivent leur paie de 7 fr. 50 cbacun, pour ceux qui avaient les fauteuils, et de 4 francs (80 centièmes) pour ceux qui portaient les oagages. Nous leur donnons un pourboire do 25 francs (\$5) pour leur marquer toute noire satisfaction. Ils n'ont pas d'expression pour nous remercier. Ils parlent tous à la fois et le fond de leurs attestations de fidélité et de reconnaissance forme un vivat prolongé. On ne se fait pas une idée de la haute opinion que ces hommes ont des créoles de notre lie et de la générosité de caractère des Mauriciens. A les entendre, ils voudraient tous nous suivre et vivre dans notre colonie où ils présument que l'argent est tellement abondant, qu'on n'a qu'à so baisser pour en avoir à gogo. L'enthousiasme que nous inspirons n'a rien qui doive étonner l'observateur. Ceux qui quittent Maurice pour aller aux eaux sont d'ordinaire munis- d'un argent qu'ils ont d'avance consacré à des frais de voyage. Un peu plus par ci, un peu plus par là, c'est bien vite donné et c'est bientôt fait. Si nous joignons à cela que le caractère du M auricien est plutôt large que parcimonieux et qu'il comporte avec cela un certain fond de vantardise inhérent à la nalnre créole, nous ne pouvons pas nous étonner de cette sorte de fétichisme que les porteurs de Cilaos et de Salazie ont pour nous. T&chons donc de les maintenir dans cet esprit, et qu'aucun de nous ne se montre en voyage, sous un jour défavorable, capable de compromettre un honneur national qui nous vaut tant de généreux élans de la part de ces hommes encore à l'état primitif. Mais nous sommes en voiture, les chevaux sont impatients et et nous voilà partis. Notre première pensée, chemin faisant, est une expression de reconnaissance pour les Messieurs Babet, sur la façon dont ils se sont acquittés de notre commission. Nous étions certains de trouver la voiture que nous les avions priés de commander pour nous, mais il nous restait comme une vague inquiétude d'être obligés d'attendre une ou deux heures au soleil, et notre surprise a été des plus agréables. C'est mon bonheur d'avoir toujours rencontré sur ma route, dans mes voyages à l'étranger, des personnes serviables et pleines de prévenances. Je ne connaissais pas les Messieurs

120 ITN VOYAGE A LA REUNION Babet ; Vigoureux ne les connaissait pas plus que moi. Nous leur avons écrit des hauteurs de Cilaos, à tout hasard. Non seulement ils ont rempli nos demandes, mais encore, ils ont eu la gracieuseté d'en prévenir d'autres par des envois continus d'articles qui nous étaient nécessaires et que nous n'osions faire demander, craignant d'être indiscrets. Nous nous promettons bien de leur faire notre première visite aussitôt après notre arrivée à l'Hôtel de St. Pierre» Le trajet est fait en une heure et demie avec les bons chevaux que M. Parent nous a envoyés. Il est trois heures lorsque nous descendons à l'Hôtel, où Ton nous a préparé des chambres, grâce encore à l'aimable prévenance des négociants à qui nous avons écrit. L'HOTEL DE St.-PIERRE autrefois tenu par M. Salez et aujourd'hui conduit par M. Roselmi Léon est, sans contredit, l'un des meilleurs établissements publics de la Réunion. Non seulement les chambres y sont vastes et bien aérées, mais la propreté se rencontre partout dans un service prompt et expéditif. La table d'hôte y est bien tenue et ne compte pas moins de vingt cinq à trente pensionnaires à chaque repas. Nous y avons passé plusieurs jours et nous pouvons en toute assurance engager les voyageurs qui vont de St.-Denis à Cilaos à se rendre d'abord à St.- Pierre où ce sera leur premier devoir d'écrire à M. Baptiste Laurette pour lui demander s'il a des maisons ou des chambres disponibles, et de ne pas gravir les hauteurs, avant d'avoir reçu une réponse affirmative. Cette précaution est indispensable^ surtout en cette saison où tant de familles se rendent aux eaux. Toitures commodes à la disposition des voyageurs à l'Hôtel même. St.-PIERRE Bien que nous ayons prolongé nos esquisses de voyage au-delà des limites que nous leur avons assignées au début, nous ne saurions nous abstenir de fournir quelques notes détaillées sur la commune de St -Pierre qui est la plus importante de l'Ile-Sœur, après St-Denis et qui^ sur bien des points^ l'emporte sur oette

UN VOYAGE A LA REUNION 121 dernière. Si elle ne peut se flatter de posséder un Hôtel-de-Ville aussi magnifique que la capitale, elle a, en revanche, un Marché qui n'a son pareil dans aucune colonie de nos mers» Rien n'est plus élégant, plus coquet, plus délié et plus solidement construit que le chapeau chinois où sont exposées chaque jour toutes les provisions alimentaires de St.- Pierre. Les rues de la ville sont alignées au cordeau et forment des carrés parfaits. Les maisons sont généralement à étage et construites avec beaucoup de solidité et de goût, n'y a des jardins partout et le volume d'eau qui drôle dans la ville est considérable. Relié à St. Denis par deux routes de ceinture dont l'une traverse la Possession, St. Paul, St. Leu et St. Louis sur un parcours de 107 kilomètres, et l'autre traverse St. Joseph, St. Philippe, St. Rose, La Plaine des Palmistes, St. Benoit, St.- André, Ste. Suzanne et Ste. Marie, sur un parcours de 1⁵ kilomètres, il n'est ^t de jour où il n'arrive des visiteurs à St. Pierre, dont le Port, situé* au Sud de Bourbon, reçoit continuellement autant de bâtiments et de caboteurs que toutes les autres communes réunies. Je me rappelle avoir autrefois publié dans mon Grand Part à vol ^oiaeau, un plan de la ville de Mahébourg, et je trouve que les rues des St. Pierre sont exactement tracées de la même manière* Seulement, elles sont plus larges et plus spacieuses, et réellement plus magnifiques, toutes bordées qu'elles sont, de grandes maisons, Sⁿéralement blanchies à la chaux, environnées de jardins dans lesquels on retrouve tous les fruits que le printemps promet et que l'automne répand sur le sol Bourbonnais. Je ne parle pas des fleurs. Il y a à St. Pierre un essaim de fleurs de toutes les nuances et de toutes les couleurs. Je considère cette Commune comme le véritable Paradis de l'oasis Bourbonnaise. Les fleurs qui ornent [^] parterres, fraîches et embaumées, nuancées de toutes les [^]leurs irradiées de l'écharpe d'Iris, sont parfois pâles et décolorées, quand on les compare aux fleurs parlantes des salons. ' ⁱ vu dans, nos promenades de l'après-midi, à St. Pierre, des J^f[^]Upes de jeunes filles et de jeunes femmes qui m'ont rappelé les [^]y pes gracieux de ces adorables Aiiàalouses et de ces Circassiennes Pl[^]UB adorables encore que j'avais tant admises autrefois au Bazar [^]* -Alexandrie, partant pour Constantinople où elles devaient rester

122 UN VOYAGE A LA REUNION enfermées dans le Harem du Sultan de la Sublime Porte. Les pauvrettes^ il me semble encore les voir, soulevant doucement, timidement le voile noir qui leur recouvrait le visage, comme pour implorer un regard de la civilisation et protester contre la barbarie du sort dont elles étaient les malheureuses et impitoyables victimes. Il y a tout-à-côté de St. Pierre, à dix minutes de marche par la Rivière d'Abord, sur laquelle on a construit une chaussée, un village actif, populeux et travailleur. C'est la Terre Sainte, C'est sur ce côté de la ville que l'Industrie m'a paru se déployer le plus. La plus grande partie des marchandises qui arrivent de l'extérieur y sont débarquées, chaque jour, au milieu d'un entrain, d'une animation qui ne le cède en rien à l'activité de tous les autres ports de la Réunion que j'ai visités. UN HASARD HEUREUX Sur la table de ma chambre d'hôtel se trouve un Album,* sans doute oublié par quelque voyageur. Machinalement, j'ouvre le livre. Ce sont des romances, des pensées, des épigrammes, des pièces de vers sur mille sujets. Cette lecture me repose et je la continue, lorsqu'arrivé à la 47ème feuille je lis : L'EIRVIS ET LA JALOUSIE COUPLETS A MON AMI C. H. LEAL Je laisse au lecteur le soin d'apprécier toute ma surprise. Je me rappelais alors qu'en 1858, il y avait à St.-Pierre, un poète du nom d'Ernest Cotteret que je ne connaissais que de nom et de réputation et qui, lui aussi ne m'avait jamais vu. Nous nous échangeions, des deux Colonies, des lettres dans lesquelles nous étions arrivés à nous traiter en frères. Ernest Cotteret est mort depuis bien des années. Quelques mois avant de quitter ce monde, il m'avait adressé cette pièce que le hasard me faisait retrouver en voyage dans la Commune même où elle avait été écrite. On ne m'en voudra pas de la reproduire, ne fut-ce que pour rendre

UN VOYAGE A LA KEUNJON li3 hommage à la mémoire d'un poète dont Saint-Pierre a le droit de s'enorgueillir. Yoicî la pièce : 1 Plus
%ieux que moi dans le grand ai*t d'écrire, Vous me tendez la main avec
bonté ; Vous baptisez les enfants de ma lyre Et leur donnez douce
hospitalité. La Ceotx du Sud, votre œuvre fraternelle, Est pour chacun un
abri gracieux... Merci pour tous : votre âme est noble et belle, J'en suis
jaloux, mais non pas envieux ! Frère, le temps est dur pour tout le monde :
Le pauvre a faim, plus d'un riche gémit ; Le croyant doute et quand la
foudre gronde, Plein de terreur, l'incrédule frémit. L'Art dédaigné cherche la
solitude Par les sentiers les plus laborieux... Vous lui rendez son Calvaire
moins rude, J'en suis jaloux, mais non pas envieux ! La jalousie est la bœur
de l'envie Comme le bien est le frère du mal : L'une empoisonne et l'autre
viviûc L'àmc livrée à leur souffle fatal. La jalousie aiguillonne et stimule,
L'envie exhale un miasme venimeux., Frère, merci : vous êtes mon émule,
J'en suis jaloux, mais non pas envieux I Si près, de moi passe une jeune
femme, Belle et penchée au bras de son époux, Parant son front des grâces
de son âme Et l'œil rempli des regards les plus doux ;

134 UN VOYAGE A LA RÉUNION Si je la vois, plus gracieuse encore, Faire Taumône à quelque malheureux... Oh ! de celui qui raîmo et qu'elle adore Je suis jaloux, mais non pas envieux ! On n'aime plus la sainte poésie. Chacun, hélas ! déserte son autel ; Midas s'affame l'auprès de l'ambrosie Et Ganymède expire dans Béthel. Le monde dit : — " Un poète est un homme "Pauvre, inhabile aux labeurs sérieux !..." — Frère, tu sais comme un Dieu bon le nomme. J'en suis jaloux, mais non pas envieux ! Lorsque la gloire, astre au rayon magique. Couronne un frère en son temple sacré. Mon cœur s'emplit d'ivresse sympathique Et comme lui, je me vois illustré. Qu'importe à moi, son rang ou sa naissance ! Il est mon frère, obscur ou glorieux, Et le chantant avec reconnaissance, J'en suis jaloux, mais non pas envieux ! Biches, volez dans vos belles voitures, Tous les plaisirs vous attendent là-bas ! Habits brodés sur toutes les coutures, Allez, brillez où je ne serai pas ! Napoléon, illumine la France ! Victoria, rends tes peuples heureux !... De votre luxe ou de votre puissance Je suis jaloux, mais non pas envieux ! s

UN VOYAGE A LA REUNION 125 8 Ainsi, mon frère un soir que j'étais triste. Chantait ma Muse en me parlant de vous, Et déplorant le sort du pauvre artiste « Qui vit et meurt abreuvé de dégoûts. L'ange des nuits, sur Vaile de la brise, Vous porte, ami, mon cantique pieux... Blâmez mes vers, mais louez ma devise : — •* Jb suis jaloux, hais jamais envieux ! " — Ernost Cotteret. St.'Pierre, le 19 Moire 1858. QUESTION D'AVENIR

J'ai dit que je considère St.-Picrre comme la seconde commune de la Réunion. Plus j'examine les localités, plus je réfléchis sur le mouvement considérable des affaires qui s'y font^ plus je reste convaincu qu'un moment viendra forcément où cette Commune riralisera d'entrain et d'activité avec St.-Denis. Dans sa position topographique actuelle, avec ses 35 sucreries, avec ses nombreux caboteurs qui voyagent si facilement et si promptement^ soit qu'ils se dirigent sur les autres communes, soit qu'ils transportent à Maurice les cafés, les bois de construction, les sacs d'emballage et les produits multiples des quatre communes qui l'avoisinent, St. Pierre est appelé à réaliser des destinées beaucoup plus belles que celles auxquelles on a pu croire jusqu'ici. J'engage les St.-Pierrois à ne pas laisser échapper l'Eutre-doux de leur administration muiicipale et à travailler de façon à ce que le Cirque de Cilaos entre dans leur circonscription au lieu d'appartenir à la commune de St.-Louis, ce qui est un fait anormal, attendu que les délimitations marquées par la Rivière St -Etienne placent plus naturellement ce cirque dans le territoire de St.- Pierre. Je ne voudrais point me poser en prophète^ mais dès-à-présent, je puis prédire, avec une sorte d'assurance^ que, par le fait de l'adjonction do Cilaos à leur commune, mes amis, les St.-Picrrois, verront

120 UN VOYACrE A LA REUNION doubler et tripler leurs revenus annuels par les communications fréquentes et rapides qui auront lieu directement entre le chef-lieu de ma colonie et leur ville. Je ne désespère pas qu'avant le commencement de 1880^ c'est à dire à deux années près de la date où j'écris ces notes, dans ma chambre d'Hôtel, il y aura entre Port Louis et St. Pierre, une communication à vapeur mensuelle^ pour transporter tous les malades et tous les convalescents mauriciens aux sources thermales de Mafate et de Cilaos. Mais j'en ai assez dit sur ce chapitre, il me faut passer ailleurs et, puisque j'ai donné à ceux qui me font l'hospitalité si large et si généreuse une idée de l'avenir qui est réservé à leur charmante villa, qu'ils me permettent de me retourner vers mes compatriotes pour leur offrir des notes encore plus détaillées sur la commune qui est appelée à être un pied-à-terre continuel pour eux. J'emprunterai ces notes d'une notice historique sur Bourbon que j'ai là sous la main. St. pierre encore St. Pierre, longtemps connu sous le nom de quartier de la Rivière d'Abord, à 125 kilom. de St. Denis par la partie sous-levent, à 107 par la partie du vent, et à 10 de St. Louis, n'était, il y a une soixantaine d'années, qu'une bourgade insignifiante, une lande inculte. Quelques petites campagnes éparses groupant autour d'elles une population de chasseurs et de pêcheurs, déterminèrent, dès 1735, à ériger cette bourgade en Paroisse. C'est aujourd'hui la deuxième commune de l'île. L'enceinte de la ville, tracée par le chevalier Banks, forme un vaste rectangle compris entre la Rivière d'Abord à l'est et la Ravine Blanche à l'ouest, le boulevard de Banks au nord et la mer au sud. Cet espace, divisé en carreaux, est coupé par des rues larges, droites et se rencontrant à angles droits. La ville s'élève sur la déclivité de la montagne et descend par une pente quelquefois rapide, jusqu'au rivage. Vue de la mer, avec ses maisons blanches ses toits aux couleurs variées, son faubourg de la Terre Sainte, nouvelle ville bientôt, la fumée de ses usines, de ses sucreries, ses rues larges et alignées^ le mouvement de son petit port, les montagnes vertes et gigantesques qui forment le fond du tableau^ N

UN VOYAGE A LA REUNION 127 St. Pierre offre à l'œil du voyageur un paysage animé, riche et varié. Son port, dont la première pierre fut bénite par le vénérable abbé Margeris[^] curé de la paroisse, et posée solennellement le 30 Avril 1854, par M. le Gouverneur Delisles, se poursuit énergiquement, et sera bientôt une nouvelle source de prospérité et de richesse. L'Eglise paroissiale de Saint-Pierre, bâtie dans les hauts de la ville, sur les bords de la rivière d'Abord, assez bien ornée avec ses deux tourelles, n'est plus en rapport avec l'importance de la localité. L'Hôtel-de-Ville, ancien magasin de la Compagnie[^] vaste bâtiment qui donne sur une belle place ornée d'une jolie fontaine, possède un marbre qui perpétue le souvenir de MM. Frappier de Montbenoit, Hoarau des Ruisseaux et Auguste Motais, qui, en dotant la commune du canal St. Etienne, lui ont donné une source inépuisable de bien-être, d'agrément et de richesse. On peut encore citer son palais de justice récemment édifié, sa gendarmerie et son mâle de pavillon. Saint-Pierre, outre plusieurs institutions particulières, a une école gratuite tenue par les Frères des Ecoles Chrétiennes, dans l'ancien Hôtel du Directeur de la Compagnie des Indes ; une maison d'éducation dirigée par les Sœurs de Saint-Joseph qui sont aussi chargées de l'Hôpital. Cette ville est le siège du Tribunal de Première Instance ; elle a aussi une Justice de Paix, trois notaires, un comité agricole, un commissaire de l'inscription maritime, un lieutenant de port, une commission d'amirauté, plusieurs agents de change, &c. La rade actuelle de Saint-Pierre, assez tranquille pendant hivernage. est sujette, pendant les vents généraux du Sud-Est, à de fortes brises et à des raz-de-marée. La commune de Saint Pierre a pour limites: au Nord, le rempart de la plaine des Palmistes, du cirque de Cilaos ; à l'Est la ravine de Manapany ; à l'Ouest, la rivière Saint-Etienne et au Sud, la mer. Sa superficie est de 36,270 hectares ; sa population de 30,596 âmes. Son territoire, fertilisé par le canal Saint-Etienne, donne beaucoup de sucre, compte 26 sucreries, tient le premier rang pour la production du café, et donne en abondance des légumes, des vivres, des sacs de cacao, du bois de construction.

128 UN VOYAGE A LA REUNION

Sous le rapport religieux, la commune est divisée en sept paroisses : 1o. pour la ville et la banlieue, Saint-Pierre et Notre Dame-de-l'Annonciation ; 2o. à l'Entre-Deux, Saint-Vincent-de-Paul, il y a un adjoint spécial remplissant les fonctions de Maire, un commissaire de police et une école tenue par les Frères des Ecoles Chrétiennes ; on y remarque une assez jolie église et les restes d'un ancien étang naturel ; 3o. à la Ravine des Cabris, Saint-Augustin ; 4o. au Tampon, Saint-Gabriel ; 5o. au Grand-Bois, près de la route impériale. Notre-Dame-du-Mont-Carmel et 6o. à la Petite-Ile, Saint-Jean l'Évangéliste, possédant un joli Calvaire dont la croix domine un vaste horizon. La Plaine-des-Cafres fait partie de la commune de Saint-Pierre : il y a un syndic chargé de la police, lequel est revêtu de quelques autres attributions. Longtemps on a cru la Plaine-des-Cafres privée d'eau : aussi n'a-t-elle été habitée que de nos jours, et après la découverte d'une source par M. Reilbac, regardé avec raison comme le fondateur de cette localité, où il a exécuté des travaux fort remarquables. Concédée par arrêté du 4 Novembre 1851, la Plaine des Cafres semble n'attendre que l'érection d'une paroisse pour voir sa colonisation prendre de nouveaux développements. Elle donne déjà des pommes de terre et d'autres légumes excellents, du bétail suffisant à l'alimentation du bazar de Saint-Pierre, de bon beurre et du fromage qui rappelle celui de Neufchâtel.

LISLET GEOFFROY (JEAN BAPTISTE) Lislet Geoffroy (Jean Baptiste) naquit à Saint Pierre, le 23 Août 1755, de l'affranchie Marie Geneviève Niama, originaire de Guinée. M. Geoffroy, ancien ingénieur de la Compagnie des Indes, qui l'adopta plus tard, prit soin de son enfance et lui donna les premières leçons de dessin et de mathématiques. Voulant de bonne heure habituer Lislet à gagner sa vie, dès l'âge de quinze ans, il le fit entrer dans les ponts-et-chaussées comme simple employé sur les travaux du gouvernement. . . Qui eût prédit alors que, grâce à son seul travail et à une invincible ardeur de savoir, sans maître pour lui aplanir les premières aspérités de l'étude, soutenu par quelques personnes dont il avait su mériter la bienveillance; et en

UN VOYAGE A LA REUNION 129 particulier par M. Tromelin, ce petit noir libre, serait Pun des enfants les plus illustres de la colonie ? . . . Il lui a même été donné de vaincre le préjugé colonial et de montrer que la couleur ne constitue aucune inégalité entre les intelligences. **Il passait partout, a-t-on dit de lui, où n'importe quel blanc huppé aurait passé." En 1786, sa réputation de savant était faite, et il recevait le titre si honorable de membre correspondant de l'Institut ; en 1794 il était nommé officier du génie militaire, et en 1803, capitaine dans le même corps. Lislet Geoffroy est mort le 8 février 1836, à Maurice, où il s'était fixé depuis longtemps ; sa biographie complète a été faite par François Arago. Le monde savant doit à cet illustre créole les cartes des îles de France, de la Réunion, des Seychelles, de Madagascar et plusieurs autres travaux scientifiques ; les plus importants sont ses observations météorologiques embrassant une série de cinquante années. . . Puisse l'exemple de Lislet Geoffroy, sorti de la classe la plus humble de la société coloniale, et parvenu à un rang des plus honorables dans le monde savant, être un noble stimulant pour la jeunesse studieuse !

LA TRIPLE ESPÉRANCE Je termine en rappelant ici un fait historique qui est peu connu et qui sera lu avec beaucoup d'intérêt dans les deux îles. Je dois à l'obligeance de mon collègue municipal, M. Vigoureux de Kermorvant, le gracieux envoi de plusieurs livraisons d'une statistique maçonnique qu'il a publiée, et j'extraits de cet intéressant recueil les deux notices qui suivent sur l'arny et Lislet Gejafroy. Il y aura bientôt un siècle depuis l'époque où ces deux illustres créoles ont honoré notre Colonie de leur visite.

PAENY Init/. du Prof.'. Parny (Evariste Désiré Desforges) Ensigne de Vaisseau. 1778. Observations. — Né à St. Paul, lie Bourbon, le 6 Février 1753, celui qui devait plus tard être l'ami de Voltaire et recevoir de lui le surnom de " Tibulle Français/" fut à l'âge de 8 ans,

130 UN VOYAGE A LA REUNION envoyé par son père au Collège de Bennes d'où il sortit à 14 ans après de brillantes et fortes études et passionné pour l'Antiquité. Quelques mois après, il entra dans un Couvent des Trappistes qu'il abandonna en 1768 par suite de la défense que son Directeur Spirituel lui fit de lire la Bible. Après avoir passé plusieurs années dans un Régiment, il revint à 20 ans dans sa patrie d'où le fit partir le refus de son père à son mariage avec celle à laquelle il donna le nom d'Eléonore dans cette série d'élégies qui le placèrent au premier rang des poètes contemporains et lui ouvrirent plus tard les portes de l'Académie. Parmi ses œuvres, remarquables à plus d'un titre, il faut regretter deux compositions licencieuses sur des sujets sacrés : la seule circonstance atténuante qui puisse être plaidée pour l'excuser, c'est qu'elles ont vu le jour pendant qu'il était au régiment et que la vie de garnison était à cette époque bien plus oisive et désordonnée que de nos jours. A son retour de l'Inde, apprenant le mariage d'Eléonore, il fut frappé d'un coup de sang et fit une très longue maladie. Quittant pour toujours Bourbon, il passa à l'île de Franco où il se fit initier à La Triple Espérance et alla se fixer près de Paris dans son domaine de Feuillencouttoù il mourut le 6 Décembre 1814. La Franc-maçonnerie lui avait inspiré un poème. Les Rose-Croix, qui fut son dernier ouvrage. LISLET GEOFFROY Aff. du F.'. Lislet Geoffroy (Jean Baptiste) Capitaine Adjoint au Génie Militaire et Civil, Membre Correspondant de l'Académie des Sciences et de l'Institut Royal de France. 1778. Observations. — Qu'il nous soit permis de nous arrêter et de rendre le plus juste des hommages à cette belle individualité, l'une des plus extraordinaires et des plus illustres de notre pays ! Ké le 3 Août 1755 à l'islet de la Rivière d'Abord, quartier de Saint-Pierre, île Bourbon, et entré à 15 ans au service, il passa presque aussitôt après à l'Ile de France où, devenu l'élève du Contre-Amiral Chevalier de Tromelin, il fut employé par lui aux travaux de notre Fort. Presque seul (car il n'eut que les conseils» les livres et les instrumens que lui donna son maître^ il se livra à d'opihitres études qui le rendirent une des plus grandes et des

UN VOTAGE A LA BEUKION ISI V^s pnres illustrations
scientifiques dont se glorifient encore jusqu'à prètent les deux Iles-Sœurs et
que la H] La Triple Espérance se Wit lionorée 4© posséder parmi ses
membres. Fixé i rile Maurice, Lislet Geoffroy y mourut au Port Louis, d^-
T^s sa maison de la rue d'Artois, aujourd'hui No- 41, le 8 ou le 9 T^vrier
1836, honoré, aimé et respecté de tous et ayant continué 8^^ travaux,
principalement ses observations météorologiques, îisqu'à ses derniers jours.
DÉPART DE St.-PIERRE Huit jours de récréation, de fêtes et do plaisirs
sont bien vite passés, n nous faut dire adieu à tous nos amis de St. «Pierre.
8unt lacrymœ rerum. Nous n'oublierons jamais l'hospitalité que nous ayons
reçue dans cette ('ommune où nous nous sommes créé de si solides
affections. Nous venons de régler tous nos comptes et de nous entendre
avec M. Parent pour qu'il nous envoie demain à 3 heures du matin, une
bonne voiture à l'Hôtel. Les MM. Babet 88 chargent de nos malles et
bagages qu'ils expédieront i St.-Denis par un de leurs caboteurs. Ce moyen
de transport est bien meilleur et certainement de beaucoup préférable à celui
de l'envoi par terre qui est dix fois plus dispendieux. Toute l'après-midi se
passe à recevoir des visites et le lendemain à 4 heures du matin, nous
quittions 8t.-Pierre, par un temps affreux. N'importe, à six heures BOUS
étions rendus à St.-Louis que nous traversons, nous rappelant les noms des
quelques personnes qui nous avaient marqué tant d'égards à notre précédent
passage, de même que celui du brave percepteur Lamindour que nous
avons vu à Cilaos avec son intéressante famille. •St.-LOUIS est un
immense jardin, traversé par de nombreux canaux. Le sol y est fécond et la
végétation toujours riche. Les plantations de canne, de café, de tabac et de
vivres se font ici sur une très grande échelle et réussissent i merveille. Il n'y
a pets de pauvre ou de mendiant dans cette Commune qui compte de 16 à
20,U00 habitans et qui

132 UN VOYAGE A LA RÉUNION est réputé être l'une des plus riches de la Réunion. Il y a, à quelque distance de la grande route, un magnifique édifice qui date de plus de cent ans. C'est le château du Gol que les touristes peuvent aller visiter, sûrs de rencontrer le plus parfait accueil. St -Louis a eu sa petite révolution, dans laquelle les troupes de Louis Philippe ont dû rendre les armes aux créoles de la localité. Je ne crois pas devoir sortir des limites de cette commune, sans rappeler au voyageur que l'établissement Le Gol qui a pris son nom de la Rivière qui la traverse est depuis longtemps la propriété de MM. Chabrier qui font, rien que sur cette seule propriété, une coupe annuelle de quatre millions de sucre dont, après déduction des frais généraux et des gages mensuels payés aux employés, le produit restant est divisé, conformément à une échelle établie, entre tous les travailleurs, depuis l'administrateur en chef jusqu'au dernier coolie de l'établissement Le Gol qui est, à juste titre, considéré comme la première propriété de la colonie bourbonnaise. Nos mules vont à ravir, il est huit heures et nous sommes rendus à St.-LEU petite commune, de sept à dix mille habitants, produisant le meilleur café du monde, après celui de Moka, beaucoup de vivres et riche en plantations de cannes. Le bourg, où nous prenons un second relai, n'a qu'une seule rue, protégée des deux côtés par de grands arbres, derrière lesquels sont bâties deux rangées de maisons dont quelques-unes sont très belles. Les brisants que l'on voit à peu de distance forment une ceinture qui réjouit la vue par la blancheur de l'écume soulevée par les flots qui tentent, mais en vain, de rompre cette digue naturelle. La mer, à l'intérieur, nous rappelle la Baie du Trou aux Biches, en avant de la Pointe aux Canonnières. St.-Leu est réputé pour son poisson qui est le plus goûté de la Colonie et que l'on peut se procurer en grande quantité à toutes les époques de l'année. St.-GILLES De St.-Leu, nous arrivons à St.-Gilles qui n'est qu'un petit village, mais un véritable Eden où l'eau de la Rivière se mêle sur

UN VOYAGE A LA RKUXION 133 uae plage unie à celle de la mer et où le sable est doré. Je ne crois pas qu'on puisse trouver sur toute la côte de la Réunion, un endroit plus commode pour les bains de mer. On se baigne ici sur un fond de cristal parsemé de paillettes d'or. La Pointe d'Esny au Grand Port ne donne qu'une faible idée de cette oasis. C'est le pays des lunes de miel, et je me promets bien de revenir par-ici, avant qu'il soit longtemps, Deo Volcnfe, bien entendu, et sans permission de M. le Maire de Port Louis. Les Mauriciens qui ne pourraient se faire au climat de Salazie, de Mafixtte et de Cilaos, pendant un hiver rigoureux, feraient bien de venir planter leurs tentes sur les deux bords de mer de St.-Lcu et de St.-Gilles. Nos mules descendent les rampes avec une vertigineuse rapidité. Elles savent que nous approchons de St.-Paul. Nous admirons d'un côté les riches plantations de cannes, les montagnes boisées, les rochers séculaires qui pendent à leurs floncs, et la mer se déroulant au loin. C'est un voyage délirant que nous faisons ici, jusqu'à St.-Paul où nous entrons à onze heures, pour retrouver à l'Hôtel des Voyageurs, la brave Mlle Héloïse, le vieux M. Vidal et faire un bon déjeuner à la meilleure table d'hôte de tout le pays que nous yisitions. Sr.-PAUL Nous nous rappelons, en passant, que St.-Paul compte aujourd'hui une population de 30,000 habitants, et que par son étendue, elle est la plus considérable des Communes de la Réunion, après St.-Benoit. Dominé par le Grand Bénard qui est le sommet le plus élevé de Bourbon, après le Piton des Neiges, cette commune est appuyée sur le Bernicii qu'a chanté Georges Sand. Elle a une rade très vaste qui est regardée comme la plus sûre et la plus commode de la Réunion. St.-Paul compte une trentaine de sucreries et produit des vivres et des fruits en abondance. Bertin, Parny, Lacaussade et d'autres hommes qui se sont illustrés dans les lettres^ dans la marine et dans les armes sont nés dans cette commune qui a compté parmi ses bardes,' une femme du nom de Célimèno qui versifiait à ravir et composait do la belle musique, sans avoir eu d'autre maître que ce mens didnior dont parle Horace et que nous avons traduit par '* le feu sacré,"

134 TJN VOYAGE A LA REUNION St.-Paul est considéré comme un grenier d'abondance pour St.-Denis dont il alimente journallement le marché, par ses poissons son gibier, ses légumes et ses fruits. La vie ici serait très agréable, n'était la chaleur qui est à peu près égale à celle de Port Louis. Pour conclure, je rappellerai que c'est le 21 Septembre 1809 que les Anglais, sous le commandant Rowley, après avoir opéré une descente à Ste.-Rose, en firent une seconde à St.-Paul qu'ils pillèrent et saccagèrent, et que c'est le 8 Juillet 1810, après un duel terrible mais inégal d'une heure seulement, qu'ils s'emparèrent de St -Denis et prirent possession de Bourbon dont la rétrocession à la France, n'a eu lieu que le 6 Avril 1815. Nous quittons St. Paul à deux heures et après avoir traversé son vaste Etang, les allées de Filaos, la plaine de la Rivière des Galets, nous atteignons à trois heures la Possession où nous rencontrons Monseigneur Soulé, Evêque de St. -Denis qui revient d'une tournée pastorale et qui doit, comme nous, prendre le petit vapeur pour se rendre à St.- Denis. LA POSSESSION a St.-DENIS L'embarquement a lieu et nous voilà sur la haute mer, voyant cette fois l'immensité de l'Océan à. notre gauche et les montagnes de la côte à notre droite. Pendant le trajet les réminiscences historiques nous reviennent. Nous voyons d'ici la Ravine à Malheur ; un peu plus loin, la grande Chaloupe, où en 1810 les Anglais ont débarqué leurs troupes. Il y a ici tout un épisode historique qui trouve naturellement sa place et que je raconterai aussi brièvement que possible. PRISE DE BOURBON Les Anglais avaient résolu de s'emparer de Bourbon et de Pile de France, et de commencer leurs opérations sur la première de ces îles qu'ils savaient être moins bien défendue que l'autre. Après avoir enlevé Rodrigues à la France, ils arrivèrent en face de St.-Denis avec de nombreux bâtiments montés par 6000 soldats^ dont 4000 européens et 2000 Cipayes. Divisant leurs forces^ en

UN VOYAGE A LA BEUKIOÛ 135 branches, ils opérèrent la descente sur deux points opposés, cerner St.-Denis et empêcher que des renforts ne vinssent à l'aide de la garnison de la capitale. L'une des colonnes, placée le commandement du Colonel Campbell débarqua à Ste.-Marie, l'autre la commune limitrophe de St -Denis au Nord — et l'autre, commandée par le Colonel Fraser, opéra sa descente sur la Grande loupe qui se trouve entre La l'ossession et St-Denis. Le d'ordre était donné. Débarquées à la même heure les deux colonnes devaient marcher Tune vers l'autre ; celle de Ste-Marie à rendre la garnison de St-Denis du côté du Nord-Est, celle de la Grande Chaloupe du côté du Nord-Ouest. St-Denis se trouvait ainsi pris dans un étau, n'ayant aucun autre moyen de résistance contre les 6,000 hommes que les Anglais avaient débarqués, que celle que pouvaient lui offrir les 800 soldats qui composaient la garnison française et les 400 gardes nationaux qui étaient sur les lieux. N'importe, cette poignée de braves sut puiser dans l'énergie du désespoir, le courage qui fait les héros. Ils soutinrent, pendant une heure, un combat opiniâtre, dans lequel le nombre devait les écraser et le Commandant dut capituler pour ne pas faire verser inutilement le sang précieux de ses soldats et de ses administrés. J'ai transcrit cette capitulation et je la reproduis.

CAPITULATION Toute l'armée Bonaparte sera livrée à Sa Majesté Britannique savoir : la ville de St-Denis, demain 9 Juillet, à midi, et toutes les autres stations militaires, aussitôt que la présente capitulation y sera parvenue. à midi, les troupes françaises qui occupent l'arsenal et la batterie impériale évacueront ces positions, qui seront occupées par la compagnie des grenadiers du 86^{me} régiment de Sa Majesté, et par celle des grenadiers du 6^{me} régiment de Cipayes de Madras, aussitôt que le pavillon britannique aura remplacé le pavillon

136 UN VOYAGE A LA REUNION • • • . Tous les honneurs de la guerre seront accordés aux troupes de ligne et à la garde nationale. Elles sortiront de la ville avec armes et bagages, tambours battant, mèches allumées, avec l'artillerie de campagne, et elles déposeront leurs armes sur le front de la batterie impériale faisant face à la mer. Les troupes de la ligne se rendront prisonnières de guerre et seront embarquées comme telles pour le Cap de Bonne Espérance ou pour l'Angleterre. En considération des qualités distinguées du Colonel Sainte-Suzanne /et de ses officiers, et de leur brillante défense, les officiers de tous rangs conserveront leurs épées et leurs décorations militaires ; ils se rendront aussi prisonniers et seront embarqués pour le Cap ou pour l'Angleterre. Le (Colonel Sainte-Suzanne, (commandant de la place) donnera sa parole d'honneur de ne point servir pendant la présente guerre jusqu'à ce qu'il soit régulièrement échangé, et il lui sera accordé ainsi qu'à sa famille un passage pour l'Inde de France ou pour la France. Les honneurs funèbres seront rendus, selon leur rang, aux officiers français qui ont péri dans le combat. On dressera un inventaire de toutes les propriétés généralement quelconques appartenant à l'Etat, qui sera délivré à la personne que le Gouvernement anglais nommera à cet effet. Toutes ammunitions de guerre, magasins et provisions, chartes, plans et archives sont compris dans cet article. Les lois, coutumes et religion des habitants, ainsi que leurs propriétés particulières, de quelque espèce qu'elles soient, seront respectées et garanties. Fait à St-Denis, le 8 Juillet 1810, à six heures. Sainte-Suzanne, J. RowLEY, H. S. Keating, R. T. Farquhar. Le 9 Juillet, Sir Robert Farquhar prit les rênes du Gouvernement, ayant pour lieutenant-gouverneur M. Henry Keating. J'ai pensé à reproduire cet acte de capitulation, parce que je trouve qu'il est aussi honorable pour les vaincus que pour les vainqueurs, et que je sais que l'attitude du gouvernement anglais pendant les cinq années que Bourbon est restée sous la domination

UN VOYAGE A LA RÉUNION 137 britannique a été colle d'une puissance jalouse do 8*attirer les sympathies des populations qu'elle avait conquises. Mais tout en causant, je m'aperçois que le vapeur a fait du chemin. Encore vingt cinq minutes et nous serons rendus a St. Denis, dont nous voyons d'ici la rade avec les dix ou quinze navires qui y sont à l'ancre. Nous sommes ici en travers de la Ravine des Chiendents. Il y a un tunnel creusé dans le flanc même de la montagne pour relier la route do ceinture do St-Denis à la Possession. La conversation devient un peu générale à bord. Il en est toujours ainsi quand on approche du terme d'un voyage. L'Evêque de St-Denis porte sur ses traits l'empreinte de la bonté. Je le contemple tout à mon aise, sans qu'il ait chance de s'apercevoir qu'il est le point de mire de mes réflexions. Je me rapelle avoir lu une lettre pastorale qu'il a écrite de France, avant son arrivée à la Réunion. Cette lettre m'avait beaucoup intéressée à l'époque. C'est le père Oudinet do HellBourg ou le père Jésky de Cilaos qui m'a donné une copie de cette lettre. Je ne la reproduirai pas dans son entier. I^es quelques passages qui suivent et que nous pouvons parcourir avant d'entrer au Port, donneront une idée du style large et du langage élevé de ce prélat qui jouit, à tant de justes titres, de la v^énération do l'immense troupeau catholique de l'Ile-sœur. • • • • •

• ■ • • • Ne dirait-on pas que les habitants du bienheureux séjour, jaloux des splendeurs de votre sol, se sont disputé le bonheur de le partager avec nous ?.. Saint-Denis, le glorieux patron de la cité parisienne, Sainte -Marie, la très auguste mère de Dieu, Saint-Pierre, le chef de l'Eglise, Saint-Paul, l'apôtre des nations, Saint-Joseph, le père de Notre Seigneur Jésus-Christ, Saint-Louis, roi de France, Saint-Philippe, Saint- André, Saint- Benoit, Saint-François et Saint-Dominique, Sainte-Suzanne, Sainte-Rose.

138 UN VOYAGE A LA REUNION.J Tous ces grands amis de Dieu, les voici ! Ils s'échelonnent ; ils se partagent votre terre, ils montent sur les hauteurs, ils descendent vers les^ plages. Des sommets de Cilaos et des gorges élevées de Salazie, du Piton des Neiges et du Piton des Fournaises, leurs noms célestes résonnent, les flots de leurs bénédictions coulent et débordent de toutes parts ; comme les eaux Salutaires, de vos montagnes, leur esprit, pénétrant tout, tout travaille incessamment à faire de vous un peuple d'élite, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, sous l'empire de la vérité catholique et de l'amour divin • • • Te voilà enfin, ô mon île, assise, comme une reine majestueuse, au sein des mers ! Tes parfums embaument au loin l'Océan, tes montagnes lui commandent, tes volcans l'illuminent. Terre ! a crié le marin ; et le pavillon de la France, et la voix du canon, et les acclamations pieuses de mon peuple, tout me répète : ("est Elle : C'est l'Ile désirée : Salut et bénédictions à toi, ô mon île ! je te contemple avec admiration ! je trouve mon cœur ! je t'aime ! Pour toi, je veux vivre, et, pour toi je ne refuse pas de mourir ! Cette page reflète la grande 4iue de Monseigneur Seule. Il est six heures. Le vapeur a abordé la jetée où nous montons pour gagner aussitôt l'Hôtel de la Réunion. Madame Desprez nous attendait. Parmi les pensionnaires, arrivés à l'Hôtel pendant notre absence, et que nous rencontrons sont M. Merk, le che^ d'orchestre et les Fortini de la troupe Aviragnet. La compagnie lyrique que nous avons laissée, depuis un mois, en république & Port Louis, avait plié bagage et était venu jeter ses derniers ramages aux folles brises de St-Denis. Nous devons assister aux derniers chants du Cygne et c'est ce qui est arrivé. Mais il se fait tard et le trajet nous a quelque peu fatigué ; nous nous retirons dans nos appartemens avec l'intention de nous reposer une semaine à St-Denis, avant de nous rendre à Salazie où nous comptons passer une quinzaine de jours.

i40 UN VOYAGE A LA RÉUNION fiitle 16 Septembre 1736
que St, -Denis devint le chef-lieu de rile Bourbon. Je demande bien pardon au lecteur de m'être laissé aller à toutes ces explications, mais qu'il n'oublie pas que j'ai 8 jours à passer à St. Denis et que je me suis promis de ne rien lui laisser ignorer de ce que j'aurai vu, lu et appris concernant cette ville où nous autres Mauriciens, nous avons tout un monde d'idées pratiques à acquérir. Et puis, il m'a toujours semblé que la relation des faits historiques qui touchent à notre propre passé ne peut qu'intéresser vivement ceux qui aiment à s'instruire. Parlant de l'époque où Labourdonnais prit les rênes du Gouvernement de nos deux îles, M. Azéma dit : MAHÉ DE LABOURDONNAIS Ces colonies étaient alors dans l'enfance et presque abandonnées* Quelques colons venus de Bourbon, le peu de Français, échappés au massacre du Fort Dauphin qui' s'y étaient établis, et quelques familles arrivées d'Europe, composaient toute la population de l'Ile-de-France. Partout régnaient la licence et Tanarchie. Les Conseils judiciaires des deux îles, dont l'un dépendait de l'autre, se trouvaient divisés. Il n'y avait ni magasins, ni fortifications, ni hôpitaux, ni troupes, ni commerce, ni marine. L'agriculture était négligée ; point de police nulle part. Il fallut tout créer. Labourdonnais réveilla l'activité et l'industrie parmi les habitants. Il leur fit cultiver le liz, }e blé, et d'autres grains nourriciers pour assurer la subsistance. Il avait apporté du Brésil, le manioc, qui, préparé, forma la nourriture des esclaves. Il fit le premier des plantations de cannes à sucre. Il établit des fabriques de coton et d'indigo. Sans ingénieur ni architecte, il exerça lui-même cette double fonction. Il forma des ouvriers, fit couper et façonner tous les bois propres à la marine, fabriqua des pontons pour caréner et décharger les vaisseaux. Il construisit des gabares pour les fournitures d'eau et le transport des matériaux. Il fit radouber, sur les lieux, les navires de côte et ceux d'Europe. En 1737, il construisit une biîgantine, en 1738, trois bâtiments dont un de 500 tonneaux. Il fit élever à Bourbon, dans lo quartier St. Denis, un pont suspendu soutenu par quatre mâts do 60 pieds de longueur^

UN VOYAGE A LA REUNION 141 avaient 130 pieds de portée sur la mer, à l'extrémité duquel Z. placé un escalier qui s'élevait et s'abaissait à volonté^ et où sient aborder les chaloupes que Ton chargeait et déchargeait difficilement. Cette curieuse jetée qui n'était pas finie, fut renversée par la petuosité des vagues dans l'ouragan de 1760. Il jeta, dans la Mne île, les fondations de l'Hôtel du Gouvernement^ le plus bel de la colonie. Dans l'espace de 13 ans qu'il a gouverné ces ;, il parvint à y établir des ponts, des aqueducs, des magasins, arsenaux, des batteries, des fortifications, des moulins, des aais, des boutiques^ créations étonnantes opérées comme par magie des pays dénués de secours. Je n'ajouterai que fort peu de choses à cette page. Je '^pellerai seulement qu'après plus d'un siècle, on peut encore trouver à Maurice, comme à Bourbon, de nombreuses traces du nie si éminemment colonisateur de l'illustre Labourdonnais qui B recueillit pour récompense de tant de travaux que l'io gratitude Il Gouvernement français. Port-Louis et St. Denis, se sont ourtant, après de longues années, montrées reconnaissantes de tant de bienfaits, et aujourd'hui le voyageur qui débarque à brt Louis peut contempler la Statue de Labourdonnais en face du ort qu'il a créé, tout comme le touriste qui va admirer les adorables ^tes et les sublimes paysages de l'Ile-Sœur, peut retrouver, dans 'Une autre magnifique statue, à droite de l'Hôtel du Gouvernement de St. Denis, les traits et l'image tant vénérés du père et du fondateur de nos deux Colonies. Mais en voilà assez. Nous connaissons maintenant Torigino de St. Denis. Il faut passer aiUeui'S. Laissez-moi, avant d'entrer dans des détails plus intimes sur l'existence que l'on mène dans la capitale réunionnaise, vous entretenir de ses cours d'eau. Il y a ici à transcrire plusieurs belles pages, peu connues et ducs à la plume d'un infatigable chercheur, d'un de ces hommes qui honorent leur pays dans tous les temps et dont il faut que le Mauricien sache apprécier le talent et la supériorité. Je veux parler de M. C. Jacob de Cordemoy, qui a fait une étude toute spéciale sur l'alimentation d'eau à St. Denis et dont le travail pourrait être d'une grande utilité pour notre

142 ÎJN VOYAaE A LA REUKION Commission de Santé de Maurice. Quand je songe que Port-Louis pourrait facilement devenir une ville aussi salubre que St. Denis et que personne[^] jusqu'ici ne veut se mettre en avant pour opérer un changement favorable de ce côté[^] je me prends à être jaloux du sort de mes frères de Bourbon qui comptent, dans leurs rangs, des hommes d'initiative et de progrès comme M. Jacob de Cordemoy, M. Le Siner et tant d'autres. Le percement du Pouce ramènerait Port-Louis à l'âge d'or de notre Colonie. Mais on trouve l'entreprise trop onéreuse et on ne bouge pas. Que ceux qui me suivent dans mes excursions à Bourbon lisent ces pages et qu'ils apprennent à penser et à agir.

LE SERVICE DES EAUX A SAINT-DENIS

Lorsque, séduits par la beauté du climat et la situation exceptionnelle de notre ville, les premiers colons de Bourbon vinrent s'établir à Sainte-Denis et le transformèrent bientôt en capitale, ils eurent à s'installer au milieu d'une forêt vierge, qui commençait à la limite des sables et des galets du littoral et s'étendait à perte de vue sur les croupes onduleuses des montagnes aujourd'hui dénudées. L'eau ne devait pas manquer sous ces épais ombrages. A l'Ouest, la rivière Saint-Denis roulait ses ondes alimentées par de nombreuses cascades descendant comme des filets d'argent des flancs du Brûlé et de la Montagne. A l'Est, le Butor serpentait à travers les racines séculaires des grands arbres, entraînant les vieux troncs tombés avec fracas des remparts. Il portait à la mer, avec l'eau limpide de sa majestueuse cascade, le produit du BoucanLaunay, du Ruisseau'Montplaisir, du Buisseau-des-Noirs, de la petite ravine qui s'échappait du Camp-Ozoux, au pied du Brûlé. En ville même, la place actuelle de la rue de Paris était occupée par un mince filet de cristal protégé par la verdure des futaies ; la rue du Conseil marque également le cours d'un torrent qui n'a pas totalement disparu, mais a reculé devant la présence de l'homme et s'est enfoui à quelques pieds sous le sol. Un autre ravin facilement reconnaissable longeait la rue Montreuil et allait se jeter à la mer à travers la masse de sable sur laquelle on a construit le boulevard Lanoastel. Dans les hauts[^] un vaste étang qui n'a été desséché que

UN VOYAGE A LA REUNION U3 récemment, se reconnaît encore facilement au terrain Mestres. L'eau était donc partout à la disposition des nouveaux colons. Mais la cognée devait bientôt la faire disparaître; et les habitants des maisons, bâties des bois coupés à leur place même, durent aller au loin chercher l'eau nécessaire à leurs besoins. Un domestique était spécialement chargé de ce soin, et il fallait se rendre soit à la rivière, soit au Ruisseau des-Noirs, soit au Butor, les trois seules rivières dont l'eau descendait encore assez près du littoral ou atteignait la mer. La situation finit par n'être plus tolérable, et l'on songea à installer des canaux destinés à conduire l'eau près des habitations. Je ne saurais dire quel fut le premier ouvrage de ce genre ; j'hésite entre le canal de la Source qui menait l'eau à la Pompe du Jardin, et un autre, beaucoup moins connu et qui figure pourtant sur le plan de Ribet, dressé en 1815. Il prenait l'eau de cette ravine du CampOzoux dont je parlais tout-à-l'heure, et qui passe sous la rue de la Source à deux cents mètres environ de la base du Brûlé. Il semblerait difficile d'admettre aujourd'hui qu'au milieu de cette plaine aride, il y avait alors un ruisseau ; en tous cas, il ne devait pas être fort abondant; car, guidé par le plan de Ribet, j'ai recherché et retrouvé les traces de ce canal, et les dimensions en sont très restreintes. Il en reste encore, au milieu des ruelles du Camp-Ozoux, des tronçons assez considérables et parfaitement conservés. C'est un canal de 10 centimètres environ de côté, construit en petits moellons reliés avec de la chaux mêlée de pouzzolane, et recouvert en pierres plates de faible échantillon. J'ai suivi la conduite jusqu'à la ravine, mais n'ai pu retrouver la tête d'eau, qui eût été cependant la plus intéressante partie à étudier ; elle a probablement été emportée dans quelque crue, car le lit desséché sert maintenant d'exutoire aux eaux de pluie qui y forment parfois un torrent furieux. Du Camp'Ozoux, qu'il quittait à peu près à la hauteur de la rue Philibert, le canal se dirigeait en droite ligne vers l'Hôpital Militaire, à travers des espaces aujourd'hui bâtis, mais qui étaient encore couverts d'arbres au commencement de ce siècle, et même longtemps après. ,

IU UN VOYAGE A LA RÉUNION Je ne sais qui a fait construire ce canal ; mais on connaît la nom de celui qui conduisait l'eau de la Source et du Ruisseau-desKoirs au Jardin ; il est dû à la sollicitude de M. de Crémont» intendant de Kourbon, auquel on doit plusieurs travaux importants. Le canal de la Source, primitivement tout en maçonnerie, commence un peu au dessous du pont bâti sur le boulevard qui limite la ville au pied du Brûlé. Il a environ 30 centimètres de côté, et reçoit les eaux de trois provenances différentes ; d'abord celle du Ruisseau-des-Noirs, puis la Source elle-même, bien connue de tous les habitants de Saint- Denis par sa fraîcheur, sa pureté et sa saveur exceptionnelles; et > enfin l'eau de la BeUe- Fontaine, source souterraine située à l'Est de la précédente, et dont on capte le produit par plusieurs conduits en pierres sèches. Aujourd'hui, toutes ces eaux sont réunies dans un grand réservoir voûté, au-dessus duquel le ruisseau peut rouler et faire retomber en cascade ses eaux grossies par les fortes ondées. De là le canal se dirige vers la rue de la source sous laquelle il passe, et vient émerger dans le Jardin colonial à l'extrémité duquel est la fontaine qui remonte au temps de M. de Crémont. L'eau ne s'y arrêta pas; elle descendait la rue de Paris toujours dans un canal en maçonnerie dont nous utilisons encore quelques tronçons pour la distribution qu'a occasionnée la dérivation de 1837. Elle allait desservir une fontaine placée au beau milieu du rond-point de l'Hôtel-de- Ville, et qui a été enlevée vers 1838 pour être remplacé par le bassin arrondi qui fait l'angle de la place de l'Hôpital. L'excédant des eaux de la Source se partageait là en deux parties, l'une allaita l'Hôpital Militaire, puis au Gouvernement et enfin aboutissait près du pont Labourdonnais. L'autre se rendait à l'emplacement de la prison actuelle qui servait alors de Tribunal, puis se répartissait au milieu des bâtiments de l'Administration, autour de l'ancien et du nouveau local de la Direction de l'Intérieur. Toutes ces conduites sont parfaitement représentées dans lo précieux plan de Ribet. Elles desservent donc trois fontaines, trois pompes comme on disait alors, au Jardin, à l'Hôtel-de- Ville et au Tribunal. C'est là que s'alimentait toute la population de Saint-Denis, celle du moins qui n'avait pas de puits; les domestiques roulaient, dans les sentiers qui servaient alors do rues, de grandes

UN VOYAGE A LA KUNION 14\$ barriques munies de roues en fer> qui contenaient rapprofio&nement de la journée. Les choses allèrent ainsi bien longtemps; mais, la ville s'étendant toujours, la privation d'eau devint de plus en plus insupportable. On se battait aux fontaines pour conquérir sa part, qui suflBsait tout juste aux exigences de la cuisine et de la propreté. D était impossible de songer à planter un arbr.^, à soigner quelques fleurs, et Saint-Denis ressemblait alors à un désert ; quand un incendie se déclarait, il fallait laisser le feu faire sa triste besogne, qui s'arrêtait vite heureusement, par suite de l'éloignement des maisons* La population se plaignait beaucoup, point n'est besoin de le dire. Mais que faire ? Depuis longtemps la ravine du Camp-Ozoux ne donnait plus d'eau, et Ton était réduit aux cent prises que distribuait alors le canal de la Source et qui suffisaient tout iusto pour les fontaines publiques et les édifices du Gouvernement. Les faiseurs de projets ne manquaient pas, mais il n'en était pas de même de l'argent nécessaire à tout travail, d'autant que désormais il fallait aller bien loin chercher l'eau pour la conduire en ville. Dans la séance du 6 Décembre 1824, au milieu d'une discussion sur le reboisement, le Conseil Municipal prenait une résolution quo "on aurait dû exécuter, celle de replanter les rives du Ruisseaudes-Noirs, dont le produit ne suffisait plus aux besoins. Dès ce Moment, on songeait à en augmenter le volume en réunissant ses ©aux à celles du Ruisseau Cresson, que d'ailleurs je ne connais pas, ^^ à demander le supplément à la rivière Saint-Denis au moyen ^ uno machine. La machine est du reste le seul système auquel on pense alors ; ^^ Semble croire qu'un canal ne pourra pas faire sortir l'eau du P^ofoji(j encaissement où coule la livière pour la conduire en ville. ^ 1826, M. Ch. Desbassayns propose encore une pompe, mais il ^^Ut la faire mouvoir par une roue hydraulique, et le Conseil ne ^^oi^ pas que ce moteur puisse avoir une force suffisante. En 1827, nouvelle offre, toujours d*uue machine. Elle est duo ^ Un ingénieur anglais et se présente sous la protection du général -^^ating ; le Conseil se déclare incompetent pour juger de la valeur ^ l'œuvre, dont il ne comprend du reste pas la description écrite en anglais.

146 UN VOYAGE A LA RÉUNION C'est un capitaine

d'artillerie^ M. Gally, qui présente le premier, à la fin de 1825 le projet d'un canal de dérivation dont la construction devait coûter 400,000 francs. Cette fois, c'est le chiffre de la dépense qui arrête le bon vouloir de la Municipalité. En 1829 un ingénieur en chef du plus haut mérite, M. Dumas, proposa de prendre un volume considérable dans la rivière de le conduire à une altitude de 10 mètres au-dessus du rond-point du Jardin, et, après avoir servi la ville, de jeter l'excédant sur les terres du Butor, pour les irriguer. Ce projet devait coûter plus de 500,000 francs. Il avait exigé de la part de l'auteur des études considérables qui ne devaient d'ailleurs pas être inutiles. Le projet de M. Dumas, qui consistait en un canal maçonné, fut mis en 1830 en adjudication, et il se présenta deux soumissionnaires ; mais un troisième, M. Lambert, proposa de faire le même travail en tuyaux de fonte, munis d'un filtre à la tête d'eau, et le Conseil donna la préférence à ce système, qui ne fut d'ailleurs pas plus exécuté que les autres. En 1831, 1832, 1834, MM. Duval-Piron, Naturel et Tourette présentèrent successivement des projets qui n'étaient que des modifications de celui de M. Dumas. Le Conseil se borna à les accepter tous, sauf celui de M. Tourette, sans réussir à les faire exécuter. La construction de la nouvelle église, aujourd'hui Cathédrale, absorbait toutes les ressources financières de la commune. Quand les conseils municipaux élus fonctionnèrent pour la première fois, dès la seconde séance de celui de Saint-Denis, le 20 novembre 1844, la question d'une nouvelle conduite d'eau fut posée, et une Commission chargée d'en étudier la possibilité. Huit jours plus tard, le rapport était présenté, et l'affaire marcha rapidement. Après avoir écarté tout projet de dérivation du Butor, la Commission adoptait en principe la prise dans la rivière, et discutait trois projets qui partageaient alors les opinions: ceux de M. Dumas, de M^r Naturel et de l'inspecteur des travaux de la ville, M. Tourrette. Après bien des discussions, le dernier fut adopté. On hésita entre la construction par les soins de la commune ou pour le premier mode. M. Tourette quitta l'administration municipale pour se faire entrepreneur, construisit assez mal le canal, fut payé, malgré l'opposition du maire, M. Amédée Bédier, et de quelques autres

The text on this page is estimated to be only 28.59% accurate

un VOTAGE A LA RBUKIOK U7 MieQkni d'une somme plus que double de son devis primitif et rimât enfin; après deux ans de travaux, à mener ?eau» non pas teaW-fidt où il l'avait annoncé, car elle devait atteindre sur le wmpart un point assez élevé pour de là aller se jeter dans la fntaine du Jardin, mais enfin au Château-d'Eau actuel, d'où la Lu I ^ d'hors était suffisamment alimentée. ^ • Le 9 décembre 1837, les 600 prises d'eau que l'on avait jugées 3^ ■ nécessaires étaient enfin lâchées dans la conduite, en présence de 2^ ■ tontes les autorités du Pays, convoquées pour une inauguration flolemielle. Le Maire harangua le Gouverneur, M. Cuvillier, qui répondit. Le canon tonna, la musique joua " ses plus beaux airs," comme le dit le procès-verbal qui fut rédigé et signé par le Cfouyemeur et tous les chefs de l'administration ; et M. Cuvillier posa, BOUS la première pierre du Château-d'eau, une boîte en plomb contenant, avec 6 pièces d'argent au millésime de 1834, une plaque en cuivre aur laquelle on avait gravé l'inscription suivante : Soui le r^gne de Louiê-Philippe le 1er y roi des Français, et V administration *feif. le contre'amiral Cuviiier, Gouverneur de Vile Bourbon et se» dépendances^ M. Frimy, directeur de V intérieur y M. Amvdée JSvdier, maire de Saitit'Denisy M. Dumaty ingénieur en chef y M, PrioHy inspecteur des travaux, M, Tourette atUeur du Projet et entrcpreneury Xé* inauguration de ce canaly objet des vœux de la ville de Saint- Denis, et ^ot^ à runanimitv par le premier Conseil munieipal libreincnt élu, a eu lieu ^ 9tet*f décembre mil huit cent trente-sept. fGrari par Xirbel PtinumtJ I JL partir de ce moment, l'eau fut distribuée en ville par deux ì\jx principaux : le premier, qui passe profondément sous les '^ de TArsenal, Fénélon, Sainte-Mario jusqu'à la rue de Paris, ^ ^^^rt tous les points de la ville situés au-dessus de la rue de -^^"^senal ; l'autre, qui descend de la rue du Rempart' à la rue de *^^* par la rue Sainte-Anne, donne Peau à tout le bas de la ville. Des canaux en poterie^ contre lesquels lo public crie beaucoup, ^is à tort, car l'entretien en est presque nul, la casse très-rare et ^tv^ Teau est plus pure que dans tout autre système, ces canaux en ï^^terie rayonnent dans toutes les rues, et répandent la vie, la

U8 UN VOYAGE A LA REUNION fratcheur, la propreté, la sécurité contre les incendies. H n'y a pas assez d'eau pour la jeter dans les cuvettes et la faire servir à Tarrosage des rues, mais il serait facile de remédier à cet inconvénient* Des fontaines publiques servent aux besoins des pauvres ; et ceux qui peuvent payer la minime redevance de 60 francs par an se donnent facilement le luxe, qui est une nécessité de premier ordre dans notre pays, d'avoir chez eux un robinet toujours ouvert» qui débite par minute 3 litres SS, soit 200 litres par heure et 4,800 litres par jour. Nombre de villages de 200 âmes, en France, seraient heureux d'avoir une fontaine publique débitant cette quantité. Do 1838 jusqu'en 1871, le réseau des conduites d'eau va sans cesse en s'augmentant, mais assez lentement. On comptait à cette dernière époque seulement 17 fontaines publiques ; quant aux prises particulières, elles avaient atteint à peu près le nombre sur lequel il faut compter. A partir de 1871, une nouvelle administration élue prend à tâche de populariser l'emploi de l'eau dans la commune, et chaque mois compte un' progrès nouveau. Chaque localité jouit à son tour du bienfait ; c'est d'abord la Petite-Ile, pour laquelle on avait fait une conduite d'eau qui, partant du canal, vis-à-vis la rue de l'Arsenal, descend le rempart, passe sous lo lit de la rivière, et remonte l'escarpement opposé. Elle traversait la plaine de la Redoute, et atteignait un point situé à 50 centimètres seulement au-dessous du niveau du point de départ. Un nouveau tracé la rectifie, et 4 fontaines peuvent être établies dans ce quartier où l'eau était d'une incroyable rareté. Puis vient la conduite de Sainte- Clo tilde, qui va chercher l'eau de la ravine Blanche derrière le piton du Bois-de-Nèfles, recueille en passant les ravines des Bardeaux, des Pigeons, du Pérou, et après avoir développé ses tuyaux de fonte sur une longueur de 7,600 mètres, arrive à une élégante fontaine devant l'église placée sous l'invocation de la femme de Clovis. De là ses eaux se répandent dans toute la localité, autrefois si sèche, aujourd'hui animée par le murmure do cinq fontaines. Le Camp-Ozoux manquait totalement d'eau. Une roue miniature, établie dans le canal même de la ville, et que font

UN VOYAGE A LA BÉUNION 149

maidher 90 litres d'eau tombant de 30 centimètres de hauteur, élève à plus de soixante pieds un volume suffisant pour alimenter un vaste réservoir et deux fontaines. Le ruisseau des Noirs est capté au-dessus du pont de la Source, et dessert des quartiers jusqu'ici altérés ; la dérivation du Butor est à l'étude, le bras Mabot est conduit au village du Brûlé par une conduite de 2,000 mètres de longueur, et son onde cristalline porte la joie et la vie au milieu des délicieuses villas de cette charmante station. Malgré tous ces progrès, une portion de la ville, celle qui domine l'ancien canal de 1837, restait encore en dehors de l'action bienfaisante des nouveaux travaux. Plusieurs projets avaient été présentés pour doter enfin d'eau cette partie de la ville. L'un Toulait l'élever au moyen de pompes mues par une roue hydraulique, revenant ainsi aux idées des époques antérieures à 1837. Un autre proposait une conduite à pente uniforme, passant au-dessus du canal de 1837, sans songer que les déblais de ce travail iraient infailliblement démolir à chaque instant l'ouvrage situé au-dessous. M. Grenard, en 1871, eut l'idée d'une conduite métallique reposant sur l'ancien canal et se relevant à la hauteur du Camp-Ozoux. C'est ce projet, étudié à nouveau et modifié, qui a été exécuté en 1874. L'eau est prise à 1,200 mètres en amont de l'origine de l'ancien canal, dans un tube de 25 centimètres de diamètre dont la pente moyenne est de 12m/m 1/2 par mètre. L'extrémité inférieure du long serpent qui s'allonge ainsi sur plus de 2,000 mètres, tantôt sur les îlettes de la rivière, tantôt sur le canal Tourette, se relève enfin au Camp-Ozoux et porte l'eau à 22 mètres au-dessus du Château-d'eau de la rue du Bempart. Cette conduite, inaugurée avec moins de pompe que l'ancienne, le 15 septembre 1874, par M. le Gouverneur de Lormel et M. le Directeur de l'intérieur Laugier, débite 30 litres qui s'ajoutent aux 10 du canal Tourette. Saint-Denis-ville a donc environ 40 litres à répartir entre les 30,000 habitants établis dans ses limites, ce qui porte à 9,500,000 litres la quantité d'eau journellement jetée sur notre territoire et à plus de 300 litres de consommation par habitant. Si les prises particulières ne livraient pas au public un volume aussi considérable, on voit que les besoins de l'édifié seraient largement

150 DN VOYAGE A LA REUNION satisfaits. Pour de Tilles, dans le monde, répartissent l'eau à leurs habitants, et c'est là le plus grand bienfait que pouvait donner, dans une ville tropicale, une administration soucieuse des intérêts des contribuables. Il est difficile de suivre, à travers la ville, le réseau compliqué des tuyaux qui portent partout le produit des quatre conduites principales que j'ai énumérées. Chaque jour ce réseau s'étend, et il atteint aujourd'hui un développement d'une trentaine de kilomètres. Plus de 800 prises particulières, 50 fontaines publiques, dont quelques-unes sont monumentales, l'alimentent la population jusqu'aux extrémités les plus éloignées de la ville. L'étranger qui débarque sur nos rivages est frappé de cette forêt d'arbres, de ces mille jardins fleuris qui donnent à Saint-Denis une physionomie si particulière ; tout cela, c'est l'œuvre de l'eau, tout cela n'existait pas avant 1837. Aussi le nom de M. Tourette devrait-il être populaire parmi nous : il est complètement inconnu. La municipalité vient de lui rendre un légitime hommage en donnant son nom à l'une des rues de la ville, une de celles qui longent la conduite qu'il a construite. La redevance de l'eau entre pour une assez forte part dans le budget municipal ; elle rapporte environ 50,000 francs ; combien plus encore l'abondance du précieux liquide produit-elle indirectement ? Sans chiffrer la part qu'elle apporte à notre prospérité, qui pourrait dire ce que nous lui devons, au point de vue de la sécurité et de la santé publique ?

RÉFLEXIONS J'aurais aimé, après avoir entretenu mes lecteurs du service des eaux de St-Denis, pouvoir poursuivre mes recherches et initier le voyageur aux questions multiples de l'administration de cette ville où, nous autres Mauriciens, nous avons tant à apprendre, bien qu'il soit constant que sur une infinité d'autres points, nous ayons pris le pas sur nos voisins. Je me refuserai cette satisfaction. D'abord parce que je n'ai point la prétention d'écrire une histoire complète de Bourbon ; ensuite parce que je sens que le récit de mes ezoursioxis traîne

UN VOYAGE A LA REUNION 161 déjà en longueur. Je me tiendrai donc pour satisfait d'indiquer ci-après les points essentiels qu'il sera toujours agréable au voyageur ou au touriste de connaître sans qu'il ait besoin d'avoir recours & des renseignements qui» souvent, peuvent être erronés.

ADMINISTRATION La Réunion est administrée par un Gouverneur relevant du Ministre de la marine et des colonies. Ce gouverneur est Président d'un Conseil Consultatif, composé de 12 membres de Bourbon, d'un Ordonnateur, d'un Directeur de l'Intérieur, d'un Procureur Général, d'un Contrôleur Colonial, de deux notables, choisis parmi les habitants, et d'un Secrétaire. C'est ce que nous appellerions, à Maurice, le Conseil Exécutif. Immédiatement après, vient le Conseil Général qui est composé de 22 membres dont onze sont nommés par le Gouverneur et onze par les Conseils Municipaux des Communes. C'est une sorte de Conseil Législatif qui vote les dépenses, les taxes, les emprunts* La Réunion est représentée en France par deux députés qui sont en ce moment, MM. La Serve et de Mahy. Dans chaque Commune, il y a, indépendamment d'une Municipalité plus digne de ce nom que ne l'est la Corporation urbaine de Maurice, un percepteur qui relève du Trésorier Général tenant son principal bureau à St-Denis. Les forces militaires sont placées sous le commandement du Gouverneur et d'un Lieutenant-Colonel. Elles se composent de 5 ou 6 détachements de troupes européennes, de la gendarmerie coloniale et d'une batterie d'artillerie de marine. Il y a aussi la milice mobile et la milice sédentaire ; la première est tenue de se transporter en cas de besoin sur tous les points de l'Ile. La seconde n'est que pour la garde de la commune où elle se recrute et ne se compose que de tous les citoyens valides de 45 à 55 ans. Chaque commune a son Tribunal de Juges de Paix relevant de deux arrondissements judiciaires ; de St-Denis pour la partie du vent, et de St-Pierre, pour la partie sous le vent ; dans chacun des ces arrondissements, il existe une Cour de Première Instance, une Cour d'Assises. La Cour Impériale siège à St-Denis seulement. La Police^e la Douane, le service des eaux et forêts possèdent» tout

162 UN VOYAGE A LA REUNION oomme à Maurice, un chef central au chef-lieu et des branches dans toutes les Communes. St-Denis compte également de nombreux établissements d'utilité publique parfaitement dirigés et aussi bien tenus qu'on peut le désirer. C'est ainsi qu'on trouve dans cette Ville un Muséum d'histoire naturelle fondé en Février 1854, par le Gouverneur Hubert-Delisle et M. Oustave Manès, lequel a eu pour successeur» dans sa direction M. Bernier. Les portraits de ces deux botanistes distingués sont placés à l'entrée de la principale salle de ce Musée, dont le plan est dû a M. Maillard. On ne saurait réellement désirer mieux pour une petite Colonie comme la Béunion, et notre Musée de Maurice, quoique plus complet, ne saurait lui être comparé. Ce Musée est dans le Jardin des Plantes qui est certainement moins étendu et de beaucoup moins riche que le notre, mais dont on peut dire, parva, sed aptas. A cote de ces établissements, je trouve un marché, un abattoir, un établissement de Pompes à incendies, un pénitencier pour les jeunes condamnés, un hospice pour les vieillards, une Chambre de Commerce et d'Agriculture, un observatoire, une léproserie, plusieurs associations de charité, de bienfaisance et de secours mutuels, un Lycée, de nombreux Collèges, des Couvents» une Société d'Acclimatation, une Banque, des Comptoirs d'Escompte, enfin tout ce que possède notre Ville et de nombreux établissements d'Industrie qui révèlent une civilisation avancée* Il y a environ 40,000 habitants à St-Denis qui est trois ou quatre fois plus étendue qu'aucune autre ville de la Réunion. LE CHAMP.DE-MARS Pour compléter ces notes, je vous dirai que St-Denis possède un Champ-de-Mars situé tout en haut de la ville, et sur le flanc d'une montagne. J'ai assisté aux Courses de cette année et bien que l'hippodrome Bourbonnais soit d'un tiers moins spacieux ,que ne l'est celui de Port-Louis, j'avoue que la perspective m'a autant, si ce n'est plus charmé que celle de ma ville natale. Des souvenirs bien grands se rattachent à ce Champ-de-Mars. Il faut que je les consigne en courant. Le lecteur se rappelle la prise de St-Denis par les Anglais débarqués à Ste-Marie et & la Chrande Chaloupe»

UN VOYAGE A LA BEUNION 153 Ils n'ont pas oublié le combat sanglant que trois ou quatre cents Bourbonnais ont soutenu contre renvahisseur, avant de capituler. C'est exactement ici, que ce combat a eu lieu. Cette enceinte s'appelle la Plaine de la Redoute ; la construction lourde et massive qui la termine est la Poudrière, Le monument qui est plus loin et qui a une forme pyramidale, est un tombeau élevé par les Anglais à la mémoire de John Graham Munro^ lieutenant du 86^e régiment des grenadiers de S. M. B., mort à 22 ans, pendant cette fameuse charge que soutinrent à la façon des héros d'Homère les 300 créoles Bourbonnais qui défendaient leurs foyers contre des forces qui leur étaient 20 fois supérieures. Je lis sur l'autre face du monument, une inscription attestant que les restes des soldats de S. M. B. morts, pendant ce glorieux combat, sont déposés à côté de ceux de leur jeune officier. J'aime les Français, chez qui j'ai l'encontré en tout temps de bien vives sympathies et une affection bien souvent fraternelle, mais le sang ne ment jamais. J'ai éprouvé un serrement de cœur à la vue de ce Monument et mon esprit se reportant aux jours néfastes de cette lutte, j'ai donné une larme à la mémoire des braves de la grande nation à laquelle j'appartiens, autant par les liens du sang que par ceux de l'affection et de la reconnaissance. Mais, par un de ces effets rapides de la pensée, au même instant où je songeais au Capitaine Lamphir, au jeune lieutenant Munro et à tous les Anglais qui ont rencontré dans ce combat une mort prématurée, les noms des Patu de Rosemont, des Gilet et de quelques autres jeunes gens qui payèrent de leur vie, leur héroïque dévouement, me revinrent à la mémoire, et j'ai ainsi associé dans une communion de regrets les nobles morts des deux nations qui marchent à la tête de la civilisation moderne. UNE PROMENADE Je vous invite, lecteur, à faire une promenade rapide avec moi à travers St. -Denis. Nous irons vite, bien vite, parce qu'il faut que demain, au point du jour, je sois en route pour Salazie. M. CoUard, mon compatriote et ami, m'a retenu une voiture de M. Mainguy, le grand propriétaire de messageries qui, pour jji 16, nous transportera de St-Denis à Salazie et devra nous reprendre quand

164 UN VOYAGE A LA BKUNION il nous conviendra de retourner. Nous avons vu Si-Denis en bloc, le matin de notre arrivée, il y a d^à un mois. Nous avons admiré le magnifique panorama qui s'est déroulé devant nous ; appuyés que nous étions sur la lisse du Paquebot, nous sommes restés cloués à notre place, tant était grande l'admiration provoquée par le souriant tableau qui se présentait à nos yeux. Mais nous n'avions pas tout vu, car M. de Monforand qui a décrit St.-Denis, comparé cette ville à une coquette rusée qui ne déroule ses charmes que peu à peu et qui ne révèle ses beautés qu'à mesure qu'on les recherche. Il ajoute qu'elle se montre, au premier abord, juste assQZ pour qu'on ait envie de la voir après qu'on l'a entrevue, comme ces gracieuses manolas espagnoles qui savent si bien entrouvrir, par moment, leurs mantilles, et se laissent plutôt deviner que voir. Tenez, lecteur, faisons la promenade avec lui. Elle sera courte, mais vous y gagnerez autant que moi. On ne rencontre pas tous les jours un Cicérone qui écrit, et parle comme lui. Une fois dans la ville, chaque pas va redoubler votre étonnement. Tous aviez cru peut-être trouver des cabanes de terre ou de feuillage comme dans les récits des voyageurs, et vousrencontrez, dans cette Cité née d'hier, des monuments que pourrait envier votre ville natale. Montons cette belle rue de Paris qui coupe en ligne droite St.-Denis tout entier. Yoici une statue de Labourdonnais, ce génie puissant, père de la Colonie à sa pâle aurore ; saluez en passant la modeste cathédrale qui ne* suffit déjà plus à l'empressement des fidèles. Reconnaissez, supportant cette fontaine de bronze, les dieux protecteurs de l'Ile, le Commerce, la Marine, l'Industrie, l'Agriculture ; tout à côté, visitez ce bel hôpital qui, de loin, a frappé vos regards et dont cependant vous n'aviez découvert alors qu'une partie. Ce Palais d'une blancheur éclatante avec ses colonnades, c'est l'Hôtel- de- Ville. Faisons un léger détour et je vous montrerai un élégant Bazar en fer où toute la Ville vient s'approvisionner sans avoir à craindre, comme jadis, la boue, le soleil ; Montons, montons encore : Voici un Palais de Justice dont s'enorgueillirait bien des villes de France, un Jardin Botannique^ charmante promenade trop négligée, un Muséum qui présente les plus curieux échantillons des trois règnes ; un Lycée, établissement de premier ordre, attestant une longue suite de succès, et qui

TTN VOYAGE A LA REUNION 155 chaque année, verse sur la Colonie un flot de jeunes intelligences pleines d'avenir. Yoyez cette vaste place qu'entoure cette ceinture de pierres énormes irrégulièrement entassées^ c'est une nouvelle Cathédrale qui prend possession du sol, et ces pierfes immobiles n'ottendent qu'un mot de l'architecte pour s'élancer vers le Ciel ; ear^ ici, c'est une terre féconde, et ce qui manque encore aujourd'hui demain peut-être^ vous n'aurez plus à le désirer, et autour de tous ces grands centres, vos foyers do lumières et de civilisation, vos yeux sont sollicités des deux côtés par d'élégantes constructions où se mêlent tous les goûts et tous les styles, avec un caprice rempli de charme. Ici, c'est une villa italienne avec des colonnes blanches surmontées de gigantesques bouquets ; là, c'est un kiosque chinois^ avec dès sonnettes et spn clocheton aigu ; plus loin, des balcons mauresques où. viennent s'enrouler des lianes fleuries ; et dans toutes ces architectures se retrouvent comme caractère commun la délicieuse varangue, (Yerandah) cet asile du paresseux farniente, tout aussi créole qu'Italien. Et vous iriez, vous iriez toujours ; car où s'arrête St.-Deuis ? Au milieu de ces jardins en fleurs avec ces longues rues ombragées, comme les allées d'un parc, comment trouver la limite d'une ville ? Vous croyez être dans la campagne, et une nouvelle maison blanche sort d'un bouquet de verdure ; en voilà une autre, cent pas plus loin, puis une autre encore et vous commencez à gravir les montagnes, sans vous être aperçu que depuis longtemps déjà vous êtes sorti de la ville. Nous avons en quelques minutes visité la capitale de Bourbon, du moins dans ce qu'elle présente de plus remarquable. Convenez maintenant, que, si le panorama découvert de la Rade vous avait fait de séduisantes promesses, un second coup d'œil ne les a pas démenties ; et si vous songez que cette villo, si complète déjà, date de quelques années à peine, — il y a plus de la moitié des édifices publics ou particuliers, qui ne comptent pas plus de trente ans d'existence, — vous conviendrez sans détour, qu'à moins d'exiger des miracles de la lampe merveilleuse qui, dans une nuit, érigeait un Palais à son heureux possesseur, on ne peut demander plus qu'ils n'ont fait au zèle des Créoles de la Réunion et à leur intelligent patriotisme.

lisons dans un recueil publié, depuis 2 ans, par If. Wilmann du Record, trois articles sur la Geôle, le Théâtre et la Presse qui trouvent ici leur place avant nos descriptions personnelles. LA GEOLE La Geolo est placée sous la direction de Tun des hommes les plus aimables que j'aie rencontrés à Bourbon : M. Maurice Oahen* Il avait bien voulu se mettre à ma disposition pour me donner tous les renseignements, compatibles avec les devoirs ' de sa charge, dont je pouvais avoir besoin ; car je ne lui avais pas caché que je comptais étudier le système des prisons de la Réunion afin d'établir une comparaison avec Maurice : il ne m'a pas été possible de mettre sa bonne volonté à contribution autant que je l'aurais voulu. Je ne lui en suis pas moins reconnaissant, et je saisis avec empressement l'occasion de le remercier ici. S'il y a une différence, en tant que local, entre les prisons de St-Denis et celles de Fort-Louis, elle est toute en faveur de Port-Louis. Mais, comme toujours, il y a, en faveur de St-Denis, ces mille détails sans lesquels le principal n'est plus que de l'accessoire. L'aménagement est mieux entendu, la discipline est plus régulière, le système général est plus équilibré— je demande pardon pour l'expression. Et puis, pas de ces peines corporelles qui sont une tache pour la législation mauricienne ! Pas de ces assimilations entre les diverses catégories de condamnés, comme nous n'avons eu que trop l'occasion d'en déplorer ici ! Celui qui a commis un délit de presse, celui qui s'est laissé aller à une voie de fait à l'égard d'un membre de la société, celui qui a blessé son adversaire dans un duel, en un mot, celui qui a commis une de ces infractions à la loi que l'on appelle des délits de société, celui-là n'est pas confondu avec des escrocs, avec des

UN VOYAGE A LA REUNION 157 Yolenrs^ avec des assassins. On estime que la loi^ en lui imposant la privation de sa liberté, — le bien le plus précieux de l'homme — le punit assez durement, pour qu'il ne soit pas besoin d'augmenter encore son châtement par des mesures disciplinaires d'une exagération certaine. En revanche, celui qu'un vol ou une escroquerie a conduit sur les bancs de la police correctionnelle, celui dont le crime est venu aboutir à la Cour d'Assises, celui-là, qui est mis au ban de la société et qui n'y peut pas rentrer la tête haute, est soumis à un régime qui est en proportion de la faute qu'il a commise. On ne voit pas à Saint-Denis, comme nous le voyons tous les jours ici, des condamnés criminels circuler, à peu près libres, dans les rues de la ville ; travailler en amateurs, &a., &a., menant ainsi une existence plus heureuse que celle qu'ils mèneraient s'il leur fallait conquérir leur place au soleil de la société. Là bas, on comprend que les prisonniers, qui coûtent de l'argent à l'Etat, doivent travailler, pour que celui-ci rentre au moins dans une partie des dépenses qu'il fait pour eux. Aussi, ont-ils tous des occupations utiles, à part ceux qui ont été condamnés à la réclusion, — ceux-là, châtement terrible ! restent seuls avec eux-mêmes — et ceux qui ont été frappés de la déportation — ceux-ci sont envoyés aux bagnes de la métropole ! • • • Tous coopèrent de cette façon aux frais qu'exigent leur entretien et leur surveillance. Il y a encore une considération, c'est qu'à leur sortie de prison^ au lieu d'avoir oublié tout travail, ils se seront perfectionnés dans un métier et, pouvant ainsi plus facilement subvenir à leurs besoins, auront moins d'occasions pour succomber aux tentations mauvaises. Et pendant qu'on s'efforce de les régénérer ainsi par le travail, la Religion — cette mère divine dont l'aile protectrice s'étend également sur tous ses enfants — la religion vient à eux, elle dissipe les ténèbres de ces âmes endoimies, elle les réveille et souvent, disons-le à la gloire éternelle du christianisme^ là où tout était ombre, tout devient lumière ; le criminel de la veille devient le juste du lendemain ! • • • Peut-être y a-t-il impossibilité matérielle à ce que le gouverne

tolérant en matière religieuse[^] puisse arriver au même résultat. Je n'en sais rien. Je me borne à constater ; je compare» et je déduis. LE THÉÂTRE J'ai désigné les principaux établissements publics de St-Denis, et je comptais borner à ce que j'ai déjà dit, cette partie de ma relation ; mais le lecteur qui ne connaît pas Bourbon, s'étonnerait probablement de ne pas voir figurer le Théâtre dans ma nomenclature ; je suis donc forcé d'en dire un mot. On a l'habitude de nous vanter ici la salle de spectacle de St-Denis et généralement nous croyons que c'est un chef-d'œuvre[^] de construction. J'en suis bien désolé ; mais rien n'est plus faux. Extérieurement, le Théâtre ressemble à tout ce qu'on veut, excepté à un théâtre ; intérieurement c'est un trou obscur, et n'était le talent déployé par M. Roussin dans les peintures qui ornent le plafond et le rideau, il serait abominablement laid. Son avantage, pour les directeurs de théâtre, c'est de " contenir beaucoup." Par exemple, je ne sais pas jusqu'à quel point cela peut sembler un avantage au public ; car les places sont les unes sur les autres et c'est à peine si l'on a la liberté de ses mouvements. Les premières se composent d'une seule galerie ; l'installation m'en a paru assez étrange. Là où se trouvent les loges, à Port-Louis, il y a,[^] à St. Denis, deux rangs de banquettes numérotées. Derrière, dans l'enfoncement, sont de véritables boîtes. Les dames vont aussi bien ici que là ; seulement[^] les banquettes sont préférées, parce que, quand on prend une loge, il faut soi-même fournir les sièges" nécessaires Il en est de même des baignoires. Cela donne lieu à une petite exploitation dont les étrangers sont comme toujours, les premières, et souvent les seules victimes, parce qu'ignorant les usages du pays, ils sont à chaque instant exposés à être trompés. Il y a donc des loueurs de chaises. Pendant les représentations de la compagnie Abel, j'en ai vu louer à un franc pièce — pas cher, comme on voit.

UN VOYAGE A LA REUNION 169 LA PEESE J'arrive maintenant à un sujet qui nous touche particulièrement^ nous autres journalisteB^ je veux parler de la Presse. La Presse bourbonnaise est républicaine en majorité* St Denis compte quatre journaux ; il y en a deux, je crois, à St-Pierre et un à St-Paul, Je ne connais que ceux de St-Denis. Le Moniteur de la Réunion est le plus ancien de tous et celui qui a le plus d'abonnés. Il appartient à Messieurs Lahuppe frères^ et a pour rédacteur M. Henri de Guigné. La famille Lahuppe est une des plus honorables du pays et chacun de ceux qui la composent brille au premier rang parmi les plus intelligents et les plus distingués. M. de Guigné est un écrivain de mérite, et c'est à lui, en grande partie, que doit être attribuée la vogue dont jouit le journal (1). Le Moniteur n'apasd'opinion.politiquo irrévocablement arrêté. C'est lui, en effet qui est chargé des travaux de l'administration et il subit forcément le contre coup des vicissitudes gouvernementales. C'est de lui que M. Victor Grenier disait: " Il est le seul qui ne change pas : il est toujours de l'avis du Gouvernement." Impérialiste il y a six ans, républicain aujourd'hui, peut*être légitimiste demain ! Bendons cependant au Moniteur cette justice qu'il fistit de la politique sans passion et qu'avant les questions de parti-pris, il considère les intérêts do la patrie créole ; bien quo républicain, il est d'ailleurs religieux. Quelles quo soient ses fluctuations, c'est donc un journal foncièrement honnête et c'est le meilleur éloge que j'en puisse faire. La Malk est l'organe de l'opinion légitimiste, c'est le défenseur de lafoi catholique. Ce journal est rédigé par M. Chalvet de Souville^ que je me suis fait un devoir d'aller visiter, mais que je n'ai pas eu (l) C'est aujourd'hui M. Thomy Lahuppo, avocat, qui a repris la rédaction du Moniteur et nous pouvons dire, sans crainte d'ôtre contrediti qu'il peut occnpor un rang honorable parmi les journalistes de premier ordre»

100 UN VOYAGE A LA REUNION le plaisir de rencontrer ; ce que je regrette d'autant plus, que M. Chalvet de Souville est une haute intelligence et un écrivain éminent. Le Journal du Commerce et Le Nouveau Salazien représentent le parti avancé y lisez : rouge et mangeur de •prêtres. Seulement le premier ne veut de la République, qu'à condition que M. Théodore Drouhet père n'en soit point ; et le second n'en veut qu'à condition que M. Théodore Drouhet père en soit. Le Commerce est signé de MM. Emile et Onésime Delv&l ; mais, en réalité, il est rédigé par un des professeurs du Lycée. Le Nouveau Salazien, qui a pour inspirateur M. Théodore Drouhet père, a pour rédacteur M. Théodore Drouhet fils. Je ne crains pas de dire que le spectacle que donnent ces deux journaux est écœurant. Ils s'échangent les gros mots, les épithètes malsonnantes, les appellations injurieuses, les accusations les plus graves, avec une verve et un brio qui portent à croire qu'ils n'ont jamais rien fait d'autre. Et, chose étonnante, dans, la vie privée, M. Onésime Del val est un homme poli, bien élevé !... Pour M. Drouhet fils, il est d'une afi^abilité, d'une courtoisie, d'un entre-gens remarquables. Si bien, je u'hI pas à le cacher, que j'en ai été étonné. Le jugeant d'après ses articles et sur ceux de Francisque Sarcey, dont il semble être le profond admirateur, je me disais, en allant lui faire ma visite d'arrivée : " Oe gaillard-là va me recevoir, moi qu'il sait être un de ces conservateurs, qu'on appelle réactionnaires, comme un chien dans un jeu de quilles." Je demande pardon au lecteur de la trivialité de l'expression ; mais je me le disais positivement. Eh bien! pas du tout. J'ai rencontré un homme charmant» qui m'a mis à mon aise du premier coup, qui a fait preuve de toute la gracieuseté possible. Fendant tout mon séjour à la Réunion, il m'a envoyé sa feuille sans vouloir souffrir que je la payasse et je crois sérieusement que si j'avais eu besoin d'un service, il me l'aurait rendu avec plaisir. Je me dois à moi-même de remercier M. Théodore Drouhet fils de l'affabilité qu'il m'a montrée ; et je le dois d'autant plus, que nous ne suivons pas la même voie et que si nous sommes jamais

UX VOYAGE A LA liEUXIOX 161 appelés à nous rnoontre sur un autre terrain que celui dos relations privées, je le combattrai sans relâche et sans trêve en politique aussi bien qu'en religion. A la Bëunion, les journaux ne paraissent pas, comme ici, tous les jours : le Moniteur et le Sctlazien se publient trois fois la semaine ; la Malle et le Commerce, deux fois. Ils sont généralement assez peu variés ; car les éléments indispensables à une Presse libre font entièrement défaut : les séances du Conseil Municipal sont privées ; celles du Conseil Général sont publiques, mais on n'en peut faire la relation que de certaine manière ; les comptes-rendus judiciaires sont inconnus ; les Chambres d'Agriculture et de Commerce se réunissent à huis-clos, ou du moins on n'en parle guère ; et je ne crois pas que la Créole, le Comptoir cP Escompte, &a., &a., convoquent les journaux à leurs réunions. Dans de telles conditions ; il est assez facile de comprendre le terre-à-terre où la Presse est contrainte.

PROMENADE A Sr.-DENIS Tout ce qui peut dans la capitale de la Réunion, exciter la curiosité de l'étranger, est concentré dans la belle rue de " Paris ; " rue remarquable par la richesse des attelages qui la parcourent journellement en tous sens : par l'opulence des maisons et des kiosques qui y sont construits ; par de riants parterres et de magnifiques vergers, où, à certaines époques de l'année, on admire toute la flore et savoure les fruits les plus exquis des tropiques. En un mot ; Tout y respire l'abondance et la propreté. Débarquant au magnifique pont du Gouvernement, le voyageur enfile la rue du Paris. A peine fait-il quelques pas qu'il a, à sa droite, la belle statue du Mahé de Labourdonnais érigée sur la Place ; à gauche de la statue, le Gouvernement qui domine toute la plage et la rade ; se dirigeant toujours vers le Sud, il rencontre, à sa droite, l'Hôpital Militaire, vaste bâtiment qui s'élance majestueusement dans l'espace et domine la ville ; à sa gauche la Cathédrale donnant sur une jolie place carrée ornée d'une fontaine et close par une grille. L'architecture du porche et de toute la façade de ce temple est d'une élégante simplicité : ce n'est plus cette

162 UN VOYAGE A LA REUNION architecture lourde massive, disproportionnée, bâtarde que le moyen-âge nous a léguée et dont nos lieux saints se sont trop souvent emparés. Opendgnt cette Cathédrale ne suffiEit plus à la ville de St. Denis ; aussi serait-il à désirer que l'on achevât la nouvelle Eglise, dont l'état des finances de la Colonie n'a pas permis à une autre époque de terminer les travaux:. Après l'Hôpital Militaire, on trouve, à l'angle des rues de la Compagnie et de Paris, l'Hôtel-de- Ville au milieu d'une immense grille ; c'est, à notre avis, le plus joli édifice de la ville de St-Denis ; c'est un bâtiment carré dont la façade est d'un aspect des plus gracieux. Si l'on s'y arrête un moment, on verra à gauche, en entrant, un joli marbre où sont gravés en lettres d'or les noms des valeureux créoles morts au champ d'honneur en 1870 et 1871, puis on admirera, à l'étage, le plus vaste et le plus somptueux salon que possèdent, à notre connaissance, les Colonies de la mer des Indes ; ensuite, la bibliothèque coloniale, dans deux autres salons, après celui des mariages et celui de la bibliothèque de musique. La bibliothèque de la Réunion est moins vaste que celle de Maurice^ mais les ouvrages qui se trouvent dans celle-là sont d'un heureux choix : ils suffisent à tous les besoins et sont conservés dans une grande propreté. L'Hôtel-de- Ville possède un préau où se voit une élégante fontaine. On rencontre successivement dans la rue de " * Paris " l'Hôtel de l'Ordonnateur ; celui du Directeur de l'Intérieur ; l'Immaculée, grand établissement d'instruction dirigé par les sœurs de Cluny • PEvêché où l'on remarque une jolie petite colonnade ; enfin, sur la place circulaire du jardin de l'Etat, la haute statue du général Bally de Monthion, créole de Bourbon qui s'est fort distingué dans les armées françaises. L'érection de cette statue est de fraîche date : c'est une dette du cœur que la Commune vient de payer à la mémoire d'un fils illustre. Pénétrant dans le jardin, on est &appé d'un ordre et d'une propreté qui témoignent de la présence d'un homme de beaucoup de goût, tel que M. Jules Potier, le directeur actuel : pas le moindre inmondice, pas un brin d'herbe, pas la plus petite pierre dans la triple allée d'eucalyptus menant au Muséum d'Histoire Naturelle, ni dans les nombreuses allées qui conduisent symétriquement et ingénieusement à certains points. Aussi le jardin est-il devenu un

UN VOYAGE A LA REUNION 163 endroit des plus agréables où, à la tombée de la nuit^ beaucoup de familles vont se délasser des fatigues de la journée ; les jeunes gens^ folâtrer dans quelques allées solitaires ou à l'abri de charmants berceaux de verdure; et les hommes de lettres, puiser des inspirations loin du bruit de la ville. Si donc l'étranger veut d'un coup d'œil sûr et prompt faire connaissance avec la population dyonisienne^ il se rendra le dimanche, de 5 à 6 heures du soir, au Jardin Botanique : JARDIN ET MUSÉUM Là, il verra d'éclatants carrosses stationnant sur la place, à rentrée ; il admirera au milieu des allées, allant et venant, de belles toilettes, de riches parures, en un mot, toute la population opulente attirée par des morceaux de musique gais, brillants, exécutés par la musique de la Milice. Si l'on entre dans le Muséum, quelque versé qu'on soit dans les sciences naturelles, l'esprit se perd dans les innombrables collections d'animaux placées dans la première salle : ici, toute la famille des gros et des petits carnassiers, celle des édentés, des rongeurs ; là, les sapajous, les macaques, les monstres marins, les innombrables testacés, les monstruosités bovines, humaines et porcines. Les galeries de la deuxième salle, qui se trouve à l'étage, sont exclusivement consacrées aux gros volatiles, tels que le condor, la papangue, l'autruche, l'aigle &c. La troisième salle, réservée aux petits volatiles, excite davantage l'admiration : l'imagination s'égare devant des milliers d'espèces de petits oiseaux, bijoux des contrées tropicales ; devant des milliers d'oiseaux-mouches, dont la grosseur varie entre celle de l'abeille et celle du passereau* On n'a pas le temps de s'arrêter devant chaque galerie : il faut marcher toujours, sinon pour tout admirer, du moins pour avoir une faible idée de l'immensité de la nature dans ces petits êtres aux couleurs éblouissantes. Ce qui ne manque pas non plus d'amuser beaucoup les curieux, d'exciter l'hilarité des spectateurs, c'est ce singulier manioc sortant des propriétés de M. Bélier ; ce manioc a les formes humaines, tête, bras, jambes, il y est. Ces collections du Musée de St-Denis sont tenues dans une

164 UN VOYAGE A LA REUNION

propreté qu'on ne trouverait pas ailleurs, et elles sont continuellement augmentées par l'activité infatigable de M. Lantz[^] préparateur, homme de beaucoup de goût et d'un mérite rare. C'est ainsi que, chargé par le Muséum de Paris d'une mission scientifique aux Seychelles, il s'acquitta de sa tâche avec 'beaucoup de talent, et profita de son séjour dans ces îles pour faire des collections qui sont venues s'ajouter à celles de St[^]-Denis. Si le jardin botanique de la Réunion est moins spacieux que notre Jardin Royal des Pamplemousses, son Muséum l'emporte de beaucoup sur notre cabinet.

LE LYCÉE

Au sortir du Jardin, si le promeneur prend, à droite, la rue Dauphine, il rencontrera bientôt la rue du *' Barachois." A l'angle de cette dernière, est située l'Eglise do l'Assomption ; au-dessous, dans une cour à double enceinte, se trouve le Lycée de la Réunion, le premier établissement d'instruction dans la Colonie- Cette institution, en plein exercice, prospère : elle compte plus de 600 élèves, sous la direction d'un personnel intelligent et instruit. Les études y sont poussées très-loin : Les jeunes gens, venant de tous les points de la Colonie et même de l'étranger, y puisent par une excellente méthode l'instruction la plus large qu'on puisse désirer ; toutes les branches de renseignement sont enseignées ; toutes les aspirations y sont satisfaites. Après la quatrième, le jeune homme qui ne peut continuer, subit son examen lui donnant le diplôme do. grammaire. Outre le vaste et excellent programme, est organisé dans celui de la Réunion depuis quelques années, un système d'enseignement d'après le programme Duruy.' Cet enseignement, appelé enseignement secondaire spécial, oii dominant les sciences, est donné par les anciens élèves de l'Ecole Normale de Cluny aux jeunes gens qui ne désirent pas se familiariser avec les langues anciennes et pousser leurs études jusqu'à la philosophie. Il est divisé en quatre années ; à la fin de la quatrième, le jeune homme, après un examen public et sérieux, reçoit, s'il en est digne, le diplôme de fin d'études qui lui ouvre différentes carrières libérales.

UN VOYAGE A LA RÉUNION 165 Cet établissement est aujourd'hui organisé militairement, à l'instar des lycées et collèges de la Métropole française. Les lycéens font, déjà au jardin colonial, les exercices militaires avec autant d'habileté que les troupes de la garnison. C'est merveille de les voir, dans leurs exercices^ traversant les rues de St. Denis, les plus &gés, le chassepot sur l'épaule et les plus jeunes, incapables encore de porter le fusil, se contentant des marches et contremarches. " Honneur aux enfants do Bourbon." Nos vœux les plus sincères pour Pavenir d*une Colonie amie !

Sr. CHARLES ET LES FAUBOURGS Après avoir quitté le Lycée, en suivant la rue du " Barachoïs," on trouve la rue " Lafontaine " où siège le collège-séminaire de *' St. Charles,* dirigé aujourd'hui par des prêtres séculiers presque tons créoles de Bourbon ; on rencontre ensuite la rue '*Ste. Marie " où est situé le Palais de Justice. Après avoir suivi cet itinéraire, l'étranger aura vu ce qu'il y a de plus saillant à St. Denis. Néanmoins, s'il veut avoir une idée plus grande de cotte ville, il ne s'en éloignera pas pour toujours sans faire une petite excursion dans les faubourgs. Alors il se rendra au quartier militaire de la '* Rivière. " Là se trouve le Champde-Mars, au-dessous duquel on remarque un obélisque élevé à la mémoire des braves créoles morts, il y a quelque soixante ans, en défendant leur pays contre l'étranger ; plus^loin, la nouvelle caserne, véritable nwnument placé à l'extrémité de St.-Denis. A l'ouest de la Caserne se voit, dans lé flanc du Cap Bernard, un point noir; c*est un tunnel nouvellement terminé et connu vulgairement sous le nom de Trou de Mr. de Lisle. Ce tunnel sert de communication entre St. Denis et la Possession. Il existe entre ces deux points plusieurs services réguliers de bateaux à vapeur et à voiles pour le transport journalier des marchandises et des voyageurs venant de la partie Sous-le-Vent, des légumes, des fruits, des petits animaux de basse-cour qui vont approvisionner le Marché de St.Deni8 ; mais ceux qui redoutent les fortes émotions de la mer et qui ne veulent pas payer le tribut à Neptune, s'engagent dans le tunnel et suivent un chemin de piétons en longeant la mer. Ce trajet n'est pourtant

i66 UN VOYAGE A LA REUNION pas sans quelque danger : des arrestations nocturnes ont lieu assez fréquemment ; on a trouvé même des cadavres humains sur la plage et à l'embouchure des ravines. Au sud de la ville de St. Denis, et au pied de la Montagne du Brûlé, se trouve la localité du Camp-Ozoux, qui tire son nom de M. Ozoux[^] ancien propriétaire de cette plaine. Ce quartier acquiert chaque jour de l'importance ; il est habité par une population active[^] intelligente et laborieuse, par de nombreux ouvriers qui, tous les matins, se rendent en ville à leurs travaux ; il possédait l'année dernière les deux principales écoles laïques de Saint Denis, l'une de garçons et l'autre de filles. Les rues du Camp-Ozoux sont fort étroites, mais on respire dans cette localité un air vif et pur, Patûiosphère est continuellement rafraîchie par une douce brise venant d'une colline voisine. Se plaçant à l'extrémité ouest du quartier et au pied du Brûlé, on jouit de l'un^{^^}des plus magnifiques vues de la Réunion ; de-là, l'œil embrasse tout, St. Denis, sa rade et Ste. Marie, puis s'étend au loin sur la mer. Du Camp-Ozoux, si l'on se dirige vers l'Est, on trouve [^]Etablissement de la Poudrière, dirigé anciennement par les pères de la Compagnie de Jésus. Cet établissement fait aujourd'hui partie du Dominne, il n'est plus exploité et tombe en ruines. La température de cette région est douce ; de nombreuses familles vont (rendre tous les jours les eaux de la rivière du Butor qui passe non loin de là, ou vont se délasser à l'ombre des beaux vergers de U Providence. Mais nous avons hâte de quitter ces 'lieux ; les bourbonnais maudiraient notre mémoire ; cet établissement réveille en eux de pénibles souvenirs sur lesquels il convient de jeter un voile épais. ♦ Si l'on prend le Boulevard de la Providence et que Ton se dirige vers le nord-Est, on arrivera dans la rue du ** Grand Chemin " au cœur du quartier du Butor, localité très-active de commerce en demi-gros, où créoles, indiens, chinois, iolo& se coudoient journellement et font un tintamarre épouvantable. Yoilà St. Denis, tel que je l'ai vu. Je pourrais continuer ainsi jusqu'à demain. Mais je songe qu'il faut faire mes malles pour

The text on this page is estimated to be only 16.38% accurate

UN VOYAGE A LA RÉUNION 167 «itrepandre le pittoresque
voyage de Salazie, en votre oompagniej cher lecteur^ si vous le voulez bien.
En attendant : Cflaudite jam rîvos^ aat prata lilerunt. Fermons les écluses^
les prés ont assez bu.

DEUXIÈME PARTIE QUARTIERS DU VENT JeudL Il est

quatre heures du matin. Notre voiture est là qui nous attend, à la porte cochère de l'Hôtel de la Réunion. Nos Malles sont expédiées depuis hier pour Salazie, par charrette. Madame Desprez nous a fait servir du café, du lait et quelques bons petits biscuits de Bourbon, que nous avons grignotés, non pas sans avoir pris, Vigoureux et moi, le petit verre du départ, the atirrup cup ou coup d'étrier. Nous voilà courant sur la grande route. Nous avons bientôt traversé le Butor, voyant les maisons filer à droite et à gauche, comme de grandes ombres éclairées par nos deux fanaux. Autant d'arbres qui bordent la route, autant de fantômes qui passent. En moins de deux heures, le jour s'était fait. Nous nous arrêtons un instant pour abattre le soufflet, afin de pouvoir jouir de l'air frais du matin et des points de vue de la nature au réveil. Nous sommes sur le Pont de Ste. Marie et le cocher va prendre son premier relai vis-à-vis de PHôtel-de- Ville. Nous évoquerons ici le souvenir de nos lectures, pour nous aider dans nos descriptions. Ste-MARIE est bornée, d'un côté, par la Rivière des Pluies, qui la sépare de St. Denis ; d'un autre, par la Rivière des Chèvres, qui la sépare de Ste. Suzanne ; du troisième, par la mer, sur une étendue de 8 à 9 kilomètres ; et du quatrième, par une succession de montagnes qui se prolongent dans l'intérieur de l'île. Le village où, nous prenons nos relais est à 12 kilomètres de St. Denis et à 6 kilomètres de Ste*

UN VOYAGE A LA REUNION 169 Suzanne. La population entière est de 5 à 6[^]000 habitants sur une superficie de 37>075 hectares. Cette commune compte environ 20 sucreries et de nombreuses vanilleries qui sont réputées pour être les plus belles de la Réunion. On peut dire d'elle, qu'elle est la grande campagne de St. Denis[^] car tous ses propriétaires ont aussi des emplacements à la ville. Il y a là[^] à quelques pas de nous, un Pont embarcadère et plusieurs navires en rade« On se rappelle ici que c'est à la Bivière des Pluies que la deuxième colonne des Anglais a débarqué pour aller surprendre St. Denis et forcer la capitulation de 1810. Dans les hauts de Ste. Marie se trouvent les deux emplacements de Notre D[^]mo de la Ressource et de Nazareth > établissements où la mission chrétienne de Madagascar fait élever et instruire les enfants Madécasses, qu'ils destinent à devenir plus tard les civilisateurs de leur pays. Ces établissements[^] situés dans les hauteurs de Ste. Marie, offrent des sites admirables et des points de vue magnifiques qui s'étendent à perte de vue sur l'Océan et sur les étages superposés des Salazes et de quelques grandes chaînes parallèles. J'engage le voyageur à s'orienter de façon à ce qu'il puisse[^] à son retour, en passant à Ste. Marie, aller visiter les deux emplacements de N.-D. de la Ressource et de Nazareth, On range, parmi les sites de Ste. Marie, la Grotte des Trois Trous, située à la Ravine des Chèvres. Ce sont trois cavernes qui se communiquent entre elles et qui paraissent être les anciens cratères d'un volcan éteint. Il y a aussi le Piton du Charpentier, de 988 mètres d'élévation, qui offre l'un des plus beaux points de vue de la Colonie. La fontaine que nous voyons devant nous rappelle aux habitants les bienfaits de M. Martin Flacourt, ancien Maire de Ste. Marie, et l'Eglise, l'Abbé Monnet[^] qui était chargé d'évangéliser les noirs et que ceux-ci avaient appelé leur père. Ste-SUZANNE Les trois mules attelées, nous voici maintenant en route pour Ste. Suzanne, que nous atteignons à 8 heures, après avoir traversé d'immenses champs de cannes, des allées de vieux tamariniers et de grands filaos. Nous sommes ici à 18 kilomètres de St. Denis. La route est bordée de jolies maisons bien bâties, et Ton voit, tout près.

170 UN VOYAGE À LA REUNION du côté de la mer, le Village de la Marine, où sont de très beaux emplacements l'embarcadère, les magasins de dépôt. Cette commune s'étend de la Ravine des Chèvres jusqu'à la Rivière St. Jean et compte environ 6 à 7,000 habitants. Elle possède une dizaine de propriétés sucrières et plusieurs jolies églises. Le fameux Quartier* Français, qui était la résidence de campagne des Gouverneurs d'autrefois, est dans ce canton.— Nous voyons d'ici, dans la direction de la mer, le Phare, que nous avons admiré le matin de notre arrivée en face de Bourbon et qui a pris son nom du Cap de Bel Air, petit promontoire sur lequel il est construit. St-ANDRÉ Nous ne passons pas plus d'un quart d'heure à examiner cette localité et nous voilà lancés à fond de train sur la route de St. André où nous arrivons à dix heures, nous sentant pris d'un appétit tel, que nous songeons à prendre une collation en plein air, pendant qu'on échange nos mules. Du lait et du pain nous sont servis sur la grande route et dans la voiture même, pendant que tous les habitants ont couru à leurs portes et à leurs fenêtres pour voir les voyageurs qui passent. Nous sommes faits à cette curiosité qui serait gênante pour d'autres, mais qui ne l'est plus pour nous. Nous mangeons et nous buvons, tout comme si l'on ne nous regardait pas. Nous faisons mieux, devinant que nous sommes l'objet des conversations de tous ces groupes qui nous considèrent, nous glosons à notre tour sur ceux-ci et sur ceux-là. Mais il ne faut pas que nous nous attardions. Voyons à décrire, en quelques mots, le quartier de St.-André qui est une des belles communes de l'IleSœur.— St, André qui est à 26 kilomètres de St. Denis, compte une population de 10,000 habitants, et possède dix sucreries et plusieurs distilleries dont le Rum est fort estimé, principalement celui de M. Sennaud, qui est comparé quelquefois avec avantage au Chabrier, & l'Isautier et au Kervéguen. St. André est séparé de Ste. Suzanne par la Rivière St. Jean que nous avons traversée, et de St. Benoit, par la Rivière du Mât que nous aurons à longer tout-à-l'heure pour nous rendre à Salazie. Nous remarquons ici que le village, qui est très peuplé, est à une plus grande distance du bord de la mer

a. UN VOYAGE A LA RÉUNION 171 ^U8 ne sont tous ceux que nous avons visités jusqu'ici, sur les deux toutes de ceinture. On cite parmi les hommes illustres de la Réunion, •M. Hézier-Lepervenche, Tun des naturalistes les plus distingués uont la France s*honore. M. Lepervenche qui est mort à S te. ^uzamie, avait vu le jour à St. André qui est le quartier privilégié ^es bonnes oranges, du bon tabac et, soit dit en passant, sans porter ombrage aux autres communes, celui des jolies filles, s'il faut en J^r par toutes celles que nous avons vues dans le court instant de notre passage. St-BENOIT Les mules sont attelées. Nous voici de nouveau en route. I^oxis roulons cinq minutes et nous atteignons le pont de la Rivière du. Mât^ qpi sépare St-André de St-Benoit. Il nous faut contourner * droite avant le pont. Quel dommage ! Il nous eût été si agréable TO parcourir les 12 kilomètres qui séparent St-André de St-Benoit, d* admirer les paysages du Bras-Panon, de traverser la Rivière des Roches, d'entrer dans cette commune, d'y serrer la main au brave ^i'- Hichel, ce savant modeste, ce spécialiste distingué, qui, ayant ^ans la science, la- foi de l'homme qui sait, peut dire à tous les inalades d'où qu'ils sortent : venez, je vous guérirai, et qui, ^'■^qu'ils viennent, les guérit, si vite et si bien, qu'ils no retrouvent P^ua uneparole, une expression pour luitémoigner leurreconnaissance. Passons, nous irons une autre fois à St. Benoit, où sont nés •fctul^rt Delisle et le contre-amiral Bouvet et qui est le pays par *^^llence des plus fiers républicains de Bourbon, ainsi que des ^^^^Ts^ des mangoustans, des palmiers et des muscadiers. Nous voici déjà au bord des précipices de la rivière du Mât. RIVIÈRE DU MAT La route sur laquelle nous roulons, trainés par trois mules, courent plutôt qu'elles ne trottent, n'a pas plus de quinze pieds ""^s sa plus grande largeur, et soit que l'on regarde d'un côté, "î-i; que Pon tourne les yeux de l'autre, on est comme saisi d'é^^ Vivante en présence de l'étendue du péril dont ou est menacé.

172 UN VOYAGE A LA BEUNION Les précipices vertigineux du Cap Rouge et du Cap Noir, sur le chemin de Cilaos, sont certainement d'horribles horreurs, mais les dangers que nous avons à courir en les côtoyant, ne sont rien auprès de ceux que nous craignons à cette heure. IJk-bas, nous étions à pieds ou en fauteuil et nous pouvions accélérer ou ralentir notre marche à volonté* Ici, nous sommes dans une voiture, {rainée par trois mules qui vont à toute vitesse et dépendant d'un cocher qui, par un seul coup de bride donné à faux, peut nous précipiter tous dans Tabîme. Mais hâtons-nous de dire que nous avons confiance en Joseph, car notre cocher, qui n'a pas perdu son manteau, s'appelle aussi Joseph tout comme notre domestique qui est sur le siège. DESCRIPTION A gauche, la Rivière du Mât, encaissée dans un lit profond, roule ses eaux — • qui, depuis jle récent éboulis du Orand Sable, sont devenues épaisses et ont pris une teinte de lessive, — sur des rochers dont les pics menacent le ciel. Aucun parapet n^en protège les bords, si ce n'est qu'on rencontre, de distance en distance, quelques grosses pierres qui semblent vouloir descendre au fond de l'abîme. A droite, ce sont des blocs de rochers séculaires formant tantôt des monticules, tantôt des collines et le plus souvent de hautes montagnes à pic qui surplombent la route et que Ton dirait être prêtes à s'écrouler sur notre véhicule, à nous ensevelir sous leurs décombres ou à nous précipiter dans le gouffre béant de l'autre côté. Telle est la route qui conduit à Salazîe, à partir du Pont de la Rivière du M ât qui marque la limite, de St. André. C'est efi&ayant à contempler que ce spectacle. Mais peu à peu la confiance renaît avec le vertige qui diminue. On finit par s'accoutumer â la vue de ces dangers. Un sentiment d'admiration, dont on no peut se défendre en présence de la magnificence du panorama qui se déroule devant soi, vous gagne. Vous oubliez de regarder à droite et â gauche, pour respirer à pleins poumons les brises fraîches et embaumées qui viennent de l'intérieur et pour contempler, dans leur sublime et imposante grandeur, toutes ces richesses de la nature étalées devant vous, tous ces rochers

UN VOYAGE A LA REUNION 173 granitiques qui s'élèvent dans les airs^ recouverts de lianes réunissant toutes les nuances du vert et donnant passage à de nombreux canaux qui descendent en cascades bouillonnantes de leurs pics éLeYéa, simulant de longues traînées de crystal, mouvant et grondant, dans la solitude de ces lieux, comme des voix mystérieuses qui se mêlent au murmure des eaux coulant au fond de la Bivière. Ce spectado, tout imposant qu'il est, laisse encore un vide. On pressent que l'on n'a pas tout vu. On devine que plus on avancera, plus la scène prendra des proportions plus grandioses. Nous sommes arrivés au Pont en fer, qui est jeté sur la Rivière du Mât. Ici il faut dételer. Les trois mules ne peuvent passer de iront. Le oocber lâche Tune d'elles qui part seule et va attendre de l'autre côté du pont, pendant que notre voiture traverse cet édifice aérien que l'on a nommé le Pont de l'Escalier et qui est l'un des plus hardis travaux qui aient été exécutés dans ce pays où le génie audacieux de l'homme a voulu rivaliser d'intrépidité et de hardiesse avec les forces vives d'une nature exceptionnelle. On frémit rien qu'à regarder le fond de la Bivière des deux côtés des parapets de ce pont qui est trois fois plus élevé que notre pont de la Grand'Rivière Nord-Ouest. Nous sommes rendus de l'autre côté. L'ESCALIER Arrêtons-nous quelques minutes ici, pour nous rappeler qu'à côté de ces deux ou trois cases qui subsistent encore et qui sont habitées par quelques agriculteurs créoles, il y avait autrefois un hôtel, des boutiques et tout un village. La route carrossable de Salazie n'allait pas plus loin qu'à l'Escalier et les voyageurs prenaient leur collation ou leur tiffin ici. La civilisation s'est portée en avant et a laissé derrière elle la solitude. DEUX LÉGENDES Ce pont si hardi, si élevé qu'on nous venons de traverser, a sa légende. Il paraîtrait qu'un honorable négociant, ruiné à la suite de plusieurs spéculations malheureuses, avait pris la résolution de se suicider et qu'il avait choisi le Pont de l'Escalier pour effectuer

174 UN VOYAGE À LA REUNION son projet. Après s'être promené de long en large, pendant quelques minutes, sur le Pont, il s'approcha du garde-fou, Tescalada et se précipita dans l'abîme ; mais par un miracle providentiel, au même moment où il s'élançait dans l'espace, ses pieds se sont enchevêtrés dans les barreaux de traverser qui se trouvent à mi-distance du lit de la rivière et il est ainsi resté suspendu dans le vide. Des créoles qui travaillaient non loin de là purent le voir se débattant dans l'espace. Ils quittèrent leurs occupations et vinrent en hâte sur les lieux où, à l'aide de cordes qu'ils s'attachèrent autour des reins, ils réussirent à se laisser couler jusqu'à l'endroit où se trouvait le malheureux négociant, à dégager ses pieds et à le faire remonter, sain et sauf sur le pont. On découvrit alors que le négociant était atteint de folie. Cette suspension par les pieds, avait duré deux heures. Outre la légende de l'Escalier, nous apprenons ici, qu'un peu plus en avant du pont, à gauche de cette cascade qui, comme un long serpent de cristal, glisse perpendiculairement du sommet de la montagne jusqu'au fond de la vallée, il y a une îlette cachée dans la brume. C'est là que Goudal commit le crime affreux qui motiva sa sentence de mort. Ce Goudal était un bon et honnête cultivateur n'ayant qu'un défaut qui était tourné en passion chez lui. Il était d'une gourmandise exceptionnelle et cette gourmandise fut la cause de sa perte. Un jour que sa femme avait attaché un tas de volailles (cinq) pour aller les vendre le lendemain à des voyageurs, Goudal lui intima l'ordre de les faire cuire toutes pour son dîner. Celle-ci, croyant à une plaisanterie, n'eut fait préparer que deux, gardant les trois autres pour les vendre. À l'heure du souper, Goudal s'apercevant que ses ordres n'avaient point été exécutés, prit une excessive colère, s'empara d'une massue qui était à l'un des angles de la case, assomma sa malheureuse compagne qu'il laissa morte sur le carreau. Quand il fut plus de sang-froid, il comprit toute l'étendue de son crime et résolut de le celer à tout œil mortel. Il enleva le cadavre qu'il transporta au bord du rempart pour le rouler ensuite au fond de l'abîme où il espérait bien cacher le meurtre qu'il venait de commettre. Mais hélas ! les criminels ne comptent jamais avec le doigt de Dieu. Le cadavre roula, roula encore, mais n'alla pas au fond. Il resta suspendu à mi-route par des lianes» et fut N

UN VOYAGE A LA REUNION 176 retrouvé trois ou quatre jours après, relevé devant Qoudal qui avoua son oriine et l'expia sur l'échafau^.

LE PLATEAU WICKERS Ici c'est la rivière qui est à droite et la chaîne de montagnes qui est à gauche. La route est encore plus accidentée, plus dangereuse que depuis St. André. Ce sont des montées et des descentes qui font frémir, mais devant soi, toujours et constamment des paysages nouveaux, des scènes splendides, des coups d'œil ravissants. On contourne une montagne et pendant que l'on croit être arrivé au terme de son voyage, c'est une autre montagne qui se dévoile^ donnant naissance à de verdoyantes collines^ à des vallées splendides, à des vallons qui s'étendent à perte de vue, interceptés par des milliers de coteaux qui captivent les regards et les tiennent enchaînés. Si vous levez la tête et que vous ayez contourné une de ces collines, c'est encore tout un monde nouveau, un panorama à souhait pour le plaisir des yeux. Mais voici venir le premier contour qui conduit à Salazie. Nous ne sommes plus qu'à deux kilomètres du village. Arrêtons-nous un instant ; contemplons, admirons et laissons aller notre âme à tous les élans de l'admiration. Il n'y a pas de sons que la langue murmure pour rendre les émotions qu'inspire ce sublime spectacle, vu à l'heure du méridien, par un beau soleil du mois de Septembre, l'esprit est saisi d'une contemplation muette qui, loin d'assujettir l'âme, relève et la fait planer dans les régions sereines du ravissement et de l'extase. Il faut être à la fois peintre, poète et musicien pour comprendre les innombrables beautés, l'éclat irradié de cette nature si pittoresque et si riche à la fois. Mais trêve aux réflexions et gagnons le village de Salazie, dont la modeste Eglise laisse voir d'ici son clocher élancé. Cependant, avant d'y entrer par ce Pont en bois construit à l'américaine que nous voyons d'ici, remarquons sur notre droite, en passant, la sombre verdure de cette petite forêt de bibassiers entremêlés de bananiers. C'est là que résident les derniers et aimables rejets d'un vieux soldat du premier Empire. C'est là qu'est mort, il y a

176 UN VOYAGE A LA EËUNION quelques années, le père Wickers, l'un des glorieux débris de cette grande armée dont Napoléon Bonaparte conduisit la marche triomphale des bords du Tanaïs aux sommets du Cédar, et de Moscou jusqu'à Memphis. L'enfant de troupe était devenu homme et à chacune de ses étapes, le Caire, Iéna, Austerlitz, Wagram, l'étoile des braves que la main du géant des batailles avait attachée sur sa poitrine, s'enrichissait d'une nouvelle brochette. C'est là enfin que, le cœur endolori des souffrances de cet Empereur qu'il aimait à l'égal de son Dieu, le père Wickers est venu vivre et mourir après avoir joui pendant des années du respect et de la considération de tous les premiers habitants de cette naissante Colonie. Son nom est resté à toute cette localité que Ton appelle le Plateau Wickers . SALAZIE Nous sommes à Salarie après avoir traversé le Pont. Il y a là Une Mairie dont le Secrétaire est un Mauricien qui compte de nombreux amis chez nous. A côté de la Mairie, la Gendarmerie, un Hôtel des Voyageurs, un établissement de Messageries et quelques rares boutiques. Plus loin, à plusieurs portées de fusil de l'Eglise et du presbytère se trouve l'école des frères de la doctrine chrétienne. Le village de Salazie n'a rien d'absolument remarquable. Il ne compte réellement sur la route, que parce qu'il est le terminus du voyage en voiture. On s'y arrête, pour s'entendre avec les porteurs, prendre des fauteuils et donner les ordres nécessaires pour faire monter les malles et autres baggages à Hell-bourg. Aux époques où nous y avons passé, nous n'avons pas trouvé dans l'Hôtel le confortable que nous désirions et nous craignons fort qu'il n'ait encore été apporté aucune amélioration de ce côté. Après tout, il faut reconnaître que ce village n'est pas sans une certaine animation pour ceux qui ont franchi les 38 kilomètres qui le séparent de St. Denis et qui sentent le besoin de faire diversion avec la solitude des 17 derniers kilomètres. Nous voyons d'ici la maison de M. Périchon de Ste. Marie que l'on nous dit être l'un des plus grands bienfaiteurs de Salazie. Il paraît que c'est •v

UN VOYAGE A LA EÉUNION 177 grftoe à ses soins et à ceux de M. Jules de Rontaunay que l'on est parvenu à faire la route carrossable qui conduit au village et à transformer ce petit bourg, qui avait été fondé par M. Théodore Cazeau en 1836, en un Canton tout aussi iodustrieux que la plupart des villages de l'intérieur. Salazie compte 5000 habitants qui se livrent à la culture du café, du tabac, des céréales et des racines. Le climat y est doux et délicieux* ARRANGEMENTS Le coût du fauteuil pour monter les rampes de Salazie à HellBourg est comme suit pour les 8 kil. qu'il nous reste à firanchir. Un fauteuil avec deux porteurs — \$ 2 ou 10 francs — enfant moitié prix. Malle pesant 25 kilogrammes au moins, 5 fraucs. — On 8*entend avec M. Beauvoir, qui est un aimable vieillard encore frais et plein de gaieté et puis tout est dit. Nous aimons beaucoup M. Beauvoir, mais nous aimons plus la vérité. C'est là une imitation de l'ancien que notre ancien nous pardonnera. Aussi, nous n'hésitons pas à dire au voyageur que s'il écrivait, par avance, à Hell-Bourg soit au brave Cuzard, soit à Léopold Pitou, il trouverait des porteurs de bagage à moitié prix de ce que coûtent ceux qu'il rencontre à Salazie. Dana tous les cas, comme il faut que les malles montent pour Hell-Bourg, — il importe .peu qu'on les laisse un jour ou deux à Salazie. On peut très bien les envoyer prendre après, sous les conditions que l'on a à faire avec des courriers partis du Plateau de la source. Une collation à Salazie est bientôt faite. Ici plus de voiture. C'est l'ascension en fauteuil qu'il faut faire. Une véritable promenade qui réjouit les yeux et le cœur et qui ne vous expose à aucun danger. Toujours des rampes à gravir, mais toujours dos éclaircies et des points de vue ravissants. Il n'est pas possible de parcourir cette traversée de 8 kilomètres sans prendre haleine, sans s'arrêter, sans méditer, sans contempler, sans se laisser aller, en un mot, à tous les ravissements de l'admiration.

178 UN VOYAGE A LA REUNION DE SALAZIE A HELL-

BOURG Nos fauteuils nous rappellent ceux de Cilaos. Les porteurs sont les mêmes partout. Pourtant ici on chante moins que là bas. On semble être plus grave, plus sérieux, et au fond on n'est que plus commerçant. Un porteur vigoureux peut, trois fois en un jour, recommencer le trajet, et, comme le temps, c'est l'argent, pour les disciples de Franklin, tout comme pour les travailleurs de tous les pays, le porteur de Salazie n'entend pas moisir en route. S'il s'arrête, c'est pour prendre haleine. Encore ne s'arrêtera-t-il qu'en face d'une boutique. Il existe, au premier et au second quarts du trajet, deux petits bourgs de trois ou quatre maisons, où l'on vend du pain des ignames et du mm. Il y a là un ombrage. Le voyageur est fatigué d'être balancé. Il a besoin de détendre ses membres engourdis. Il accepte avec plaisir cette halte. Il se lève et fait quelques pas. S'il est comme nous, possesseur d'une bonne gourde, il se rafraîchit. Mais comment se rafraîchir, sans rafraîchir les porteurs ? Une pareille idée ne pourrait gormer dans le cœur ou l'esprit d'un Mauricien, l'être le moins égoïste du monde. Il a le cœur ouvert, dans ce moment. Tout cela a été calculé par les porteurs, qui ne sont pas plus bête que d'autres. Ils connaissent notre corde sensible. Et puis, il est facile de s'apercevoir à leurs gestes, à leurs mouvements, à leurs regards, à leurs hanches qu'il y a quelque anguille sous roche. Laissez anguis in herbâ» Ce quelque chose est, tout simplement, qu'il leur faut se rafraîchir aussi, mais qu'ils seraient heureux et fiers de le faire aux dépens du voyageur, pour lequel ils se donnent tant de fatigues. Allons, porteurs, entrons là et prenons la goutte, ce coup de sec Wilmann, qui a fait tant de bruit dans Landernau. Us ne se le font pas dire deux fois. Une bouteille de rum est bientôt vidée, bientôt payée et nous voilà en route. — Je vous passe tous les sites, même ceux que l'on peut admirer du Pont de la Savane, que nous traversons, pour arriver, tout de suite, au plus-beau paysage, à la plus belle vue que vous puissiez imaginer. C'est beau à ne pas y croire, beau à faire rêver pendant des années.

TJN VOYAGE A LA REUNION 179 LA MARE A POULES

D'EAU Nous venions de sortir d'un petit bois, lorsque soudain, nos yeux, (qui ne s'étaient accoutumés qu'à contempler la sublime majesté des pics élevés, les horribles anfractuosités des remparts qui conduisent vers des précipices affreux, les uns plus affreux que les autres,) découvrent une bienheureuse vallée où le regard reste cloué, par une sorte de fascination. C'est la Mare à Poules d'eau, dont aucun peintre, aucun poète, aucun narrateur ne pourrait vous offrir une description exacte, tant la nature semble s'être complue à réunir, en un faisceau, tout ce qu'elle peut rallier d'agréables perspectives et de suaves paysages. Cette mare, du point où nous sommes, enclavée, comme elle l'est, dans les profondeurs d'une vallée étendue, dont les parois sont tapissées d'arbres et d'arbrisseaux aux fleurs les plus nuancées, miroitantes, chatoyantes au soleil de midi, cette mare présente une superficie d'environ trois milles de circonférence. Vaste comme notre Champ-de-Mars, elle semble être un lac encaissé dans les montagnes qui la surplombent de toutes parts. Nul doute que ce soit là le cratère d'un volcan éteint, C'est, dit M. Héry, un paysage d'une fantastique féerie, que cette vasque d'une onde limpide qui sommeille mollement, dormant, abritée qu'elle est au fond d'un entonnoir dont la contre-escarpe est formée par un revêtement de trois à quatre mille pieds d'élévation. A peine un léger zéphyr vient-il rider la surface de l'eau et faire sussurrer d'imperceptibles flots sur une grève qui se frange légèrement d'une écume nacrée ; une nacelle se balance, bien étonnée de flotter entre ciel et mer, plus haut que le vol ordinaire des oiseaux du littoral ; et ce qui complète le charme du paysage, c'est de voir se mirer dans les eaux de ce lac alpestre, la villa de M. Yilliers Adam. Cette villa est habitée, aujourd'hui, par sa veuve et ses trois gracieuses jeunes filles que le hasard nous fait rencontrer, au moment où nous descendons les rampes et qui s'arrêtent, comme pour participer à notre admiration, devant le riant tableau qui se déroulait à nos regards émerveillés. Vous le dirai-je, lecteur P et pourquoi pas P mais ce sera tout bas, si bas, que personne que TOUS ne pourrait m'entendre ; un moment, ce n'a été qu'un moment.

;ao tJN VOYAGE A LA REUNIOX* mes yeux ont abandonné le cadre lointain du tableau ponr s'arrêter, fascinés, sur les ravissantes créatures qui nous croisaient, et soit qu'ils contemplassent les deux brunes filles de la Mare ou la blonde aux beaux yeux bleus de ce terrestre Eden, je ne trouvais plus un mot pour me redire mon admiration. « . Cette situation ne pouvait pas durer, je saluai, je poursuivis ma route après avoir bu, à longs traits, & la coupe d'un enchantement que je croyais ne pouvoir plus retrouver, Car l'admiration dans mon âme ravie, N'a plus pour la beauté qu'im rayon sans chaleur; Mais combien à seize ans Vous savez le reste, c'est du Lamartine tout pur. Une demi« heure plus tard, nous contournions le haut de la rampe où se trouve le rond-point de Hell-Bourg, et, après avoir jeté en arrière un dernier regard sur la Mare qui nous parut tout aussi belle, de ce côté, nous pénétrions dans Hell-Bourg. HELL-BOURG est un petit village qui compte de cent à cent vingt cinq maisonnettes, n'ayant à son entrée qu'une seule rue qui va aboutir à un pont, à cinq cents pas duquel, avant d'y arriver, il existe trois mes transversales, toutes trois conduisant à l'établissement Bourbonnia, résidence du Gouverneur, au Cimetière qui est au fond, à l'Eglise, i la Cure, à l'Hôpital Militaire, qui partage avec Bourbonnia le privilège d'être le plus bel emplacement de l'endroit, et avant cela, chez Cuzard l'hôtelier, à l'Ecole des Sœurs de Charité et à la demeure du Docteur Mac Auliâe, le médecin de la localité. Tous les autres établissements sont de moindre apparence, à Texception pourtant de la maison occupée par M. Léopold Pitou et qui est une toute récente création désignée sous l'appellation d'Hôtel des Familles. Plusieurs boutiques, quatre ou cinq, où l'on rencontre le charcutier, l'épicier, le tailleur, vivant en très bonne harmonie aveo les détaillants de toutes sortes de denrées alimentaires. Il y a là, la

UN VOYAGE A LA REUNION 181 boutique de M. Payet, qui est une espèce He Bazar, de ^Industrie et où l'on est certain de trouver toutes sortes d'approvisionnements à très bon compte et servis par un mari et une femme d'une probité et d'une politesse que l'on est toujours charmé de rencontrer en voyage et que l'on apprécie encore davantage, dans ces hauteurs autrefois inaccessibles. Mais n'oublions pas qu'il est deux heures et que nous aurons tout le loisir voulu pour visiter et décrire à notre aise cette petite oasis de HcU-Bourg, véritable corbeille de fleurs^ dont nous apprécions déjà l'agréable température. Ce qu'il faut ici, c'est prendre l'angle, comme on le dit communément. On nous avait recommandé la veille de ne voir personne à Hell-Bourg, avant de nous être mis en rapport avec Cuzard. Or, voici devant nous l'écriteau de ce brave Cuzard. Entrons \ CHEZ CUZARD Il n'y a que quelques pas à faire de la route à la varangue de Cuzard. Nous avons bientôt franchi la petite avenue pour voir devant nous la bonne et loyale figure de l'Hôtelier. En moins de quelques minutes, il nous avait fait servir une de ces collations copieuses dont on garde le souvenir, non pas tant à cause de l'appétit que l'on ressent, mais par ce seul motif que le service est propre et surtout bien fait. La conversation s'engige avec l'hôtelier. Il nous informe qu'il tient des chambres à notre disposition, bien que l'Hôtel soit entièrement occupé en ce moment. Il interroge Vigoureux sur son état. Il le trouve failli et laisse, tout de suite» percer sa loyauté. *' J'ai voulu vous loger, dit-il, tout près d'ici, dans ce pavillon qui est disponible et qui m'appartient ; mais, je crois que vous feriez bien d'en choisir un chez M. Daniel, sur le plateau des bains. Plus tard, quand vous pourrez marcher, vous remonterez et je ferai en sorte de vous trouver quelque habitation dans mes environs. Cela n'empêche pas que je sois à vos ordres et que vous puissiez commander chez moi, tout ce qui vous sera nécessaire, boissons, pâtés, jambonneaux," (ici une nomenclature à perte de vue de toute une confiserie qui nous fait songer à la Flore çt au Glaneur).

182 UN VOYAGE A LA RÉUNION Enfin, nous comprenons bien Ouzard. Il n'est pas l'ami de M. Daniel ; il ne chasse pas avec M. Daniel; il serait heureux de ne pas procurer une clientèle à M. Daniel (1) ; mais il y a une considération qui prime tout cela ; il faut qu'il soit sincère avec les voyageurs qui s'adressent à lui. Or, il y a environ un kilomètre de distance entre l'Hôtel de Hell-Bourg et la Source où sont les bains et comme il serait fatigant pour Vigoureux de doubler ce trajet, matin et soir, il sacrifie son intérêt personnel au bien-être des voyageurs qui ont confiance en lui. Pour de la loyauté, c'est de la loyauté, et dès ici, nous inscrivons le nom de Cuzard sur nos tablettes de voyage, comme étant celui d'un hôtelier que nous recommanderons toujours à l'attention et à l'estime des voyageurs. Notre collation est achevée. Nous avons fait la connaissance de Mlle Rose, l'aimable et intéressante compagne de l'hôtelier. Elle se met entièrement à nos ordres pour tout ce qui pourra nous être nécessaire. C'est une brave et digne jeune femme dans l'acception du mot. Cuzard l'a façonnée à son tempérament. Mlle Rose fleurit à vue d'œil dans sa serre-chaude, car elle jouit d'un embonpoint qui fait envie ; mais poursuivons notre course, puisque le soleil poursuit la sienne et que Phœbus descend avec lenteur, sur son char de victoire, pour aller bientôt, derrière ces pics élevés, s'endormir dans les bras de Thétis. LE MARQUIS DE St. AULAIRE Je viens, sans le vouloir, de laisser tomber une réminiscence classique. Vigoureux ne semble pas satisfait de ce que je parle de Phœbus et de Thétis, alors que nous ne sommes ni sur les sommets de l'Hélicon, ni sur les pentes de l'Hymette, ni sur l'empire de Neptune. Il veut que nous descendions au plus tôt les rampes pour aller à la source, afin de nous entendre avec M. Daniel, pour notre logement et ce, avant le coucher du soleil. Eh bien,, oui, je lui réponds, allons-y et nous voilà en route pour franchir ce dernier kilomètre, qui après le pont de l'extrémité de Hell-Bourg, est une rampe continue bordée d'un précipice qu'il faut longer jusqu'au (1) M. Daniel est mort depuis.

UN VOYAGE A LA RÉUNION 183 plateaiL Chemin &isant,
nous nous mettons d'aooord et je loi raconte Thistoire peu connue du
Marquis de St. Aulaire qui^ i quatre-yingis ans, a commis en plein salon , le
plus joli, le plus Buaye, le plus riche impromptu qu'il soit possible de lire.
Le voici : On jouait aux jeux innocents dans une famille. M. de St. Aulaire
était de la partie. La condamnation se résumait à ceci. Je tire aux gages,
sans savoir à qui : si c'ost à un jeune homme, il ira faire le voyage de
Cythère ; si c'est à une jeune fille, elle ira demander son secret à chacun des
Messieurs do la Société. Le gage qui sort est un porte-bonheur en argent (le
portebonheur, comme on le voit n'est, qu'une vieille affaire rajeunie, tout
comme bien, des modes d'aujourd'hui) appartenant à Mlle. Camille ***. La
demoiselle condamnée passe à chacun des membres de la société ; je ne
dirai pas les secrets que les crevés et les gommeux de l'époque ont pu lui
révéler. Tout ce quojesais, du moins tout ce que ma grand'mère m'a raconté
de cette histoire, il y a plus de trente ans, c'est que la jeune fille, à mesure
qu'elle prenait les secrets devenait de plus en plus couleur coquelicot.
Arrivée à M. de St. Aulaire, elle se pencha pour entendre le secret de
l'octogénaire. Celui-ci, malgré ses quatre-vingts ans, se redressa sur son
céans, se tint debout, prit la main do la jeune fille qui n'avait que dix-sept
ans et lui dit, à haute voix : La divinité qui s'amuse A me demander mon
secret, Si j'étais Apollon ne serait pas ma muse ; Elle serait 'fhétis et le jour
finirait. Lisez, jeunes gens du jour et méditez. Le Dieu du Soleil qui tombe
le soir dans les bras de la Déesse do la Mer, • • et ce jour qui finit. C'est la
quintessence de l'amabilité ou je ne m'y connais pas. Vigoureux est heureux
d'avoir retrouvé Apollon dans les bras de Thétis. Ces vieux là se tiennent
par tradition. Il me dit que les jeunes gens de notr3 époque sont incapables
de se tenir à de pareilles hauteurs et qu'il n'y a rien à attendre d'une
génération

184 TJN VOYAGE A LA REUNION qui a désappris à aimer, à chanter et à boire, comme au temps de sa jeunesse. Il est en veine et veut racheter mon historiette, chemin faisant. Et le voilà qui me parle de VOLTAIRE Voltaire à quatre-vingts ans, me dît-il, jouait aussi aux jeux innocents. Tout comme le Marquis de St. Aulaire, il eut le bonheur d'être appelé à faire un impromptu. Autant que je me rappelle, c'était une demoiselle de seize ans qui était condamnée à aller recevoir un baiser de chacun des membres de la société. Plus d'un baiser dans lequel le cœur et l'âme avaient transpiré sur les joues rosées de la chaste enfant lui avait été donnés, lorsque ce fut le tour de Voltaire. Malgré son grand âge, le poète se redressa, branla la tête, refusant d'embrasser la jeune fille, mais lui disant d'une voix émue, ces vers qui valent tout un poème : De ce refus, pénétrez-vous la cause ? Vous êtes belle et j'ai quatre-vingts ans. Par un baiser j'en fanerai la rose, Et ce serait outrager le printemps* Je me souviens, j'avais une maîtresse ; Elle était belle et fraîche comme vous. J'avais votre âge, elle, votre tendresse. Et c'est alors que les baisers sont doux. Et c'est ainsi qu'en conversant, nous avons descendu la rampe en moins de douze minutes, ayant par dessus nos têtes, ce fameux Piton d'Anchaing dont je vous ai conté la légende, et au fond, les masses gigantesques du Grand Benoun et de Oimandef que vous connaissez déjà. Nous sommes arrivés à la Source, à trois heures, et il nous tardait d'en finir avec nos préparatifs d'emménagement. M. Daniel a'est montré excessivement complaisant et nous a engagé à prendre

UN VOYAGE A LA HETTÎ^ON 185. le pavillon du plateau des bains qui fait face à la Salle du Billard. Un quart d'heure plus tard, Mlle Eliza, la Surintendante de la maison Daniel, avait installé notre maison. Nos malles étaient rendues. Une fois chez nous, nous ayons fait prendre chez Cuzard' notre dîner tout préparé et à huit heures nous étions livrés entièrement aux douceurs d'un sommeil réparateur, après un voyage dont le parcours est jusqu'à St. André de 26 kilomètres, et de St. André à Hell-Bourg de 26 kilomètres, ayant ainsi parcouru treize Heux dans une journée, pour atteindre une élévation de 919 mètres à Hell*Bourg et redescendre à 812 mètres h la Source où La nuit verse à nos yeux ses humides pavots. Suadeni que cadentia sidéra somnos, LA SOURCE THERMALE Notre premier soin, au réveil est de compléter notre emménagement. Nous avons deux chambres sous bardeaux, dont les fenêtres donnent sur le torrent du Bras d'Eau et les portes s'ouvrent sur une petite varangue qui doit nous servir de salle à manger, 'i^ant de chaque côté pour gpdon et pour magasin, deux chambrettes très propres. Notre cuisine so fera derrière la salle de billard qui est en face et qui sert aussi do salle d'attente pour les baigneurs et les baigneuses. La ligne de bâtiments qui est à notre droite, attenant à la salle de billard est composée de six appartements pour les baiug et du bureau de la poste. Joseph a bientôt fait notre approvisionnement de lait, de pain, de légumes et de fruits, qui sont transportés ici à domicile, tout comme à Cilaos et ce, à très bon marché. Notre pavillon tout garni, sans que rien n'y manque, nous coûte \$ 1.40 par jour, et d'après les calculs que nous faisons, nous pouvons, à trois, vivre largement et sans nous priver de quoi que ce soit avec deux autres piastres, de sorte qu'à trois, avec notre domestique et notre servante, l'existence à Hell-Bourg ne doit pas coûter au delà de \$3. 40 c. par jour, sans y comprendre les bains qui se paient à part, à raison de 40 c. ou 2 francs pour chaque bain d'une heure. Le prix du bain est de 2 fr. 50 c, mais les pensionnaires seuls de

186 UN VOYAGE A LA REUNION M. Daniel ont le privilège de le payer 50 centièmes en moins. Il y a^ dans la salle attenante à celle du Billard, un piano charmant sur leîquels baigneurs et baigneuses tapotent à leur gré en attendant leur heure réglementaire. Ce piano est un présent qui a été fait à HellBourg par notre compatriote Hewetson au temps de sa plus grande splendeur. On assure que pour faire monter cet instrument^ de St. Denis à Hell-Bourg, le donataire de ce précieux cadeau a dépensé autant que les \$700 que le piano avait coûté. H est déjà sept heures, nous avons inspecté toute la localité. Nous avons descendu les quelques marches qui conduisent au-dessous du salon pour voir couler le jet de la source ferrugineuse et nous avons pris notre premier verre d'eau de Salazie, à la fontaine même d'où jaillit la source. Ainsi que nous avons eu l'occasion de le dire ailleurs, l'eau thermale de Hell-Bourg n'est point assez chaude par elle-même pour servir aux bains. Il faut la faire chauffer et nous avons devant nous un appareil tout monté à cet effet et qui fonctionne, du matin au soir, excepté pourtant d'une heure à trois, pour permettre au Chinois, qui est préposé aux bains, d'aller faire du bois et de prendre un peu de repos. Les baignoires sont très propres et les deux robinets d'eau froide et d'eau chaude que le baigneur peut ouvrir à volonté pour élever ou abaisser la température au degré de chaleur qui lui convient, founif^sent la quantité de liquide nécessaire, dans un temps relativement court. LES DOUCHES Il y a au-delà de la source thermale, à une demi-portée de fusil dans la cour même de M. Daniel, une cour qui ressemble à un jardin suspendu, un autre établissement de bains qui fait les délices des Anglais en voyage. Ce sont des douches froides établies sur le même système que celles du Dr. Herland à St. Denis. U y a là des douches à jet continu, des douches en lances, des douches de traverse, des douches à pic. C^est un véritable réfrigérant, une espèce de sorbetière. J'ai débuté par là. Mon premier bain à HellBourg ne m'a coûté qu'un franc, mais Dieu de Dieu, que j'ai souffert pendant les trois minutes que j'ai passées sous ces arrosoirs* En reyanche, je dois me hâter de le dire, quoique je n'y sois plus

UN VOYAGE A LA RÉUNION 187 Tetoumé, j'ai trouvé une compensation bien douce dans Tétat da bien-être que j'ai éprouvé, après m'être réhabillé. La commotion était peut-être trop forte, mais une fois que la circulation du sang a repris son cours, on se sent revivre d'une façon telle, que n'était la crainte de cette première sensation, on y retournerait immédiatement L'Hon. EUiot que je voyais tous les jours à Hell-Bourg, me disait qu'il serait malheureux, s'il ne prenait pas cette douche chaque matin ; aussi y revenait-il tous les jours, et faisait après cela, trois ou quatre kilomètres à pieds, ce qui lui donnait un appétit ibooe avec une santé de fer.

UNE VISITE Après le plateau de la source, et les environs de la maison Daniel ainsi que les nombreux pavillons qui servent aux voyageurs, il n'y a plus rien à voir dans l'endroit où nous sommes. Il faut prendre ses bains, manger, boire, lire et dormir ou jouer au domino, & moins que l'on n'aime les courses à pieds, pedibua cum jambia^ à trarers les remparts, les précipices, les ravines et les montagnes, probablement ce que j'inviterai le lecteur à faire avec moi, si ce n'est aujourd'hui, du moins demain ou après. Pour aujourd'hui, je remonterai à Hell-Bourg après déjeuner. J*irai faire la connaissance du père Orinel, que l'on me dit être ^n bon pasteur qui me rappellera le père Jézy de Cilaos ; du brave M. Christ, qui est un vieil Alsacien en charge de l'Hôpital Civil et de qui Steiner m'avait dit beaucoup de bien ; de Cuzard que Ton ^ a recommandé d'une façon particulière ; du Dr. Mac Auliffe qui est la providence des pauvres de HoU-Bourg et l'ami dévoué de ^^s les voyageurs qui ont besoin de l'assistance précieuse de son *^ûostic sûr et intelligent. J'y ferai probablement d'autres ^^Uiaissances. Mais voilà une visite qui m'arrive. Je vous le donne ®^ Oent. Devinez^ devinez encore. Tenez, jetez votre langue aux ^^x et apprenez tout de suite que c'est quelqu'un qui à entendu ^^ler do mon arrivée depuis la veille et qui a Couru me voir pour ^^cher des nouvelles du pays.

188 UN VOYAGE A LA REUNION LAVIGNAC C'est ce bon et digne Lavignac. Il est aux anges. Il ne tarit plus dans l'expression de son bonheur. Lui que j'avais vu deux mois auparavant^ malade^ chétif, mourant presque à Port-Louis, était ici gros et gras et ne semblant avoir rien à envier au sort de quiconque. De taciturne que je l'avais connu^ il était devenu d'une loquacité abasourdissante. N'importe^ je réponds à toutes ses questions et lui en pose quelques unes qu'il n'hésite pas à résoudre* Il se chargera de me procurer un guide sûr et intelligent pour mes promenades dans les montagnes. Il tâchera même de me suivre jusque dans les hauteurs d'Orère où il espère trouver des pruniers, des abricotiers, des poiriers, des pommiers qu'il veut transplanter à Maurice. En^un mot, nous prenons rendez-vous pour le lendemain» et nous nous quittons très heureux. La conversation terminée, je m'abandonne un moment aux douceurs du far niente, si doux dans ces montagnes, prêtant une oreille ravie aux diverses variations de Madame Angot, jouées à tour de rôle sur le piano-Hewetson, par la foule joyeuse des visiteuses de la source. Après quoi, j'ai gravi les rampes pour me retrouver de nouveau^ à deux heures, sur le plateau de Hell-Bourg, à l'Hôtel Cuzard. CUZARD Il n'est point possible de connaître Cuzard, sans apprécier dans ce Yatel bourbonnais, qui a été autrefois le sommelier du Maréchal Canrobert, les talents et l'habileté d'un cordon bleu de premier ordre. Je voudrais vous le dépeindre tel que je l'ai vu et tel que je voudrais toujours le voir, aimable, prévenant, honnête et surtout obligeant. Mais il est de ces portraits que l'on ne fait pas deux fois, sans courir le risque de les surcharger. Je préfère vous livrer en entier toute une page rayonnante de vérité dans laquelle M. Wilmann l'a comme photographié T Cuzard est ce qu'on appelle " un type." Toujours en corps de chemise, il a les bras retroussés, il est en même temps à la cuisine,

UN VOYAGE A LA RÉUNION 189 OÙ il met la main à la pâte, sous la varangue, où il suit le domino de famille, et au billard où il trinque avec les joueurs. O*esi la meilleure nature qui soit au monde ; mais il semble plus qu'étrange à celui qui le voit pour la première fois. On a à peine eu le temps de lui expliquer ce qu'on désire, qu'on s'entend appeler mon cher amù " Mon cher ami," est en effet, la locution favorite de Cuzard* C'est une manie, c'est un tic ; il lui serait aussi difficile de s'en débarrasser, qu'à un bourbonnais de ne pas prendre son coup de sec. Depuis le curé jusqu'à son domestique, il donne du " cher ami" à tout le monde, et l'on m'a raconté que le Gouverneur, qui a déjeuné chez lui lorsqu'il est allé se rendre compte des dégâts de Féboulisi n'a pas été plus qu'un autre préservé de cette appellation intime. Au reste, Cuzard, comme cela arrive à tous les maniaques, ne s'aperçoit en aucune façon des inconvénients de sa familiarité, et il en use, bon jeu, bon argent. — Ah I " mon cher ami," me disait-il un quart d'heure après mon arrivée à l'hôtel, vous ne sauriez croire comme j'aime les Mauriciens, et surtout les Journalistes de Maurice. J'ai eu l'honneur, eu 1870, d'en recevoir un, , , . Ah ! " mon cher ami," quel charmant enfant ! quelle instruction ! quelle intelligence ! Et comme il causait ! Souvent, je ne comprenais pas ; mais n'importe, comme c'était tapé ! Il m'a fait un feuilleton, *^ mon cher ami," que tout le monde se l'est arraché. • • • «Mais vous avez dû lire ça, ^* mon cher ami ; " c'était vraiment splendide /. • • • Et ce brave Cuzard allait, allait à perte de vue, me donnant ainsi un aperçu de la bonté de son cœur, de la vivacité de sa reconnaissance et de la noblesse de ses sentiments. Cuzard est le Yatel bourbonnais ; il est né cuisinier. Il a surtout une spécialité : c'est le jambonneau. Aussi l'a-t-on surnommé le Roi des Jambonneaux. Et si le bonheur veut que vous en goûtiez jamais, je vous assure que vous ne chanteriez pas : Eh I non, non, non, ça n'est pas si bon Que le vrai Jambon !

190 UN VOYAGE A LA REUNION Kien n'est meilleur, en effet ; rien n'est plus goûté ; rien n'est plus succulent ; et si j'étais à la tête du Gouyement, je voterais la Croix de la Légion d'Honneur à Cuzard : il y en a beaucoup qui en sont moins dignes. Car Cuzardy sans s'en douter, est un grand philosophe, un grand moralisateur, et le bien qu'il a fait, dans le cercle de ses relations, est immense. Qu'est-ce, en effet, qui rend l'homme meilleur, qui le dispose plus à l'indulgence qui le porte plus à aimer son semblable, qu'un bon repas ? Est-ce que l'homme qui a bien mangé est capable de commettre une méchante action ? On dit que ** ventre affamé n'a pas d'oreilles " ; oui ; mais ventre repu adoucit le caractère, chasse les mauvais instincts, ôte les appréhensions pour l'avenir : que sais-je encore ? L'homme dont les talents amènent de semblables résultats peut donc, à bon droit, être considéré comme un bienfaiteur de l'humanité. Mon ami Wilmann aurait pu, ce me semble, ajouter ici, pour rendre ses explications plus directes, que : Tout se fait en dînant, dans le siècle où nous sommes, Car c'est par les dîners qu'on gouverne les hommes. Plaisanterie à part, je recommande particulièrement Cuzard à tous ceux qui iront à Bourbon. Attentionné pour ses clients, les traitant le mieux possible, il est reconnaissant de la bienveillance qu'on lui témoigne en retour de ses soins. Maintenant que vous avez fait la connaissance de Cuzard, prenez avec moi le petit verre qu'il nous offre de bon cœur et passez de l'autre côté, chez LÉOPOLD PITOU à l'Hôtel des familles; chez Léopold Pitou que j'ai rencontré un matin dans la rue du Barachois à St.-Denis et qui après m'avoir été

UN VOYAGE A LA KEUNION 191 présenté comme le meilleur caractère possible, m'a annoncé qu'il allait ouvrir son hôtel et m'a prié de ne pas oublier de le recommander auprès des voyageurs de Maurice. Comme le soleil est levé pour tout le monde et qu'il y a place à Salazie aussi bien pour Pomponnet que pour Pitou, je li'ai garde d'oublier la prière et je vous présente M. Léopold l'itou, dans son portrsdt tracé encore par l'habile plume de mon confrère Wilmann : Léopold Pitou, possède le talent d'imitation le plus extraordinaire que j'aie vu. Pitou fait les délices de tous ceux qui vont à Salazie. Un soir, j'ui failli étouffer : Pitou contrefaisait je ne sais plus trop qui, dont le fils s'était luxé la jambe : *' Zarrive ce moi, z'apprends que Louîoute s'est cassé la zambe. Médiatement, ze fais photographier le Doctère Fombel. à St.-André ; on m'iépf)nd : M'sié Fombel est en oousses, auprès d'eine femme..." Et cela continuait ainsi pendant trois quarts d'heure ; c'était & mourir de rire. Je recommande la culture de f^tou aux Mauriciens qui iront à Salazie ; c'est un aimable garçon, avec qui on ne s'ennuie jamais. L'histoire que raconte M. Pitou, me remet en mémoire celle de Bénoni y un ancien cultivateur de Salazie, qui s'était façonné une langue française tout à son usago. Des voyageurs s'arrêtent chez lui. le saluent et après avoir observé ees jolies plantations lui disent — Comment sont vos haricots, père Bénoni P — Ma foi mon pays^ l'année dernière ils venaient machinalefnent parce que je les avais plantés dans un terrain capeux, mais cette année, quoique la pluie aii tombé sans arrête, îla poussent bien parce que je les ai semés dans une platitude, et je finirai, en les soignant, même verbalement par avoir une récolte à Vamiab/e, On le voit, ce n'est pas seulement à Maurice qu'on se permet des licences de langage. Le progrès colonial marche et revendique ses droits à Salazie tout -autant que dans notre petit pays. UN TRAIT DE PROBITÉ * Avant d'en finir avec Cuzard, il me faut raconter une petite anecdote qui dozmera la mesure entière de la probité de ce

192 tIN VOYAGE A LA REUNION respectable industriel. Il y a de cela, une vingtaine d'années, un riche planteur de notre Colonie, M. Martial JToël, de Moka, avait été demander au climat et aux eaux do Salazio la réparation d'une santé fortement compromise. A [cette époque, les communications avec Saint Denis étaient plus difficiles qu'à présent et les voyageurs emportaient avec eux, au lieu do Carnets de chèques sur la Banque dyonisienne ou de Billets de Banques, tout l'or monnayé nécessaire à leurs dépenses. Or, M.]Martial Noël avait une ceinture en cuir, contenant \$ 2000 en souverains anglais. Ce fait était ignoré de tous les visiteurs de la source. Un matin, M. Noël, au moment d'entreprendre une excursion dans la montagne, se sentit pris du tesoin de visiter un taillis de bois avoisinant la source où Cuzard tenait son hôtel. Dix minutes plus tard, M. Noël reparaissait, se joignait à la compagnie qui l'attendait et partit, pour ne revenir que vers l'après midi. Ayant besoin d'argent, il porte la main à ses reins et s'aperçoit que sa ceinture manque. Il fouille sa chambre de toutes parts, il recueille ses souvenirs pour savoir où il peut l'avoir laissée. La mémoire lui fait tout à fait défaut. Il ne sait plus que penser de cette perte qui, en même temps qu'elle le prive d'une somme ronde, mais le laisse encore sans le sou à l'étranger. Il fait part de sa mésaventure à Cuzard, qui le tranquillise aussitôt, en lui déclarant que le matin, un peu après le départ de la compagnie pour l'excursion dans la montagne, il avait été faire sa visite accoutumée dans le taillis voisin et qu'il y avait trouvé la ceinture déposée sur une roche • . . Cette ceinture fut rendue intacte à son heureux propriétaire qui, à l'instant même, compte cinquante souverains et les oiBFre à Cuzard, comme récompense de sa probité. Dire que Cuzard, tout pauvre qu'il était, refusa ce précieux cadeau, c'est proclamer un fait qui se passe de tout commentaire et qui suffit à établir, sans conteste, la probité d'un homme. * QUELQUES DÉTAILS Mais assez de portraits, et que je dise aux voyageurs qui mô suivront que la vie est doucrfet facile à Hell-bourg. Un garçon peut "vivre parfaitement chez Cuzard où il trouvera \Ui0 bpnne chambre bien meublée, toutes les commodités de \.

UN VOYAGE A LA RÉUNION 193 l'exi8ience> un billard et un piano à sa disposition pour \$ L90 par jour. Quant aux familles, qu'elles résident à THôtel ou qu'elles prennent leur particulier, elles peuvent toujours se retrouver à bon compte. Le mieux, pourtant, est de prendre une maison et de se faire servir à sa guise, puisqu'on a toujours la facilité de faire venir do rbôtel toutes les pièces accommodées ou toutes les pâtisseries que l'on désire. J'ai couru un peu partout, cette après-midi. J'ai fait la connaissance du bon père Orinel qui dessert l'Eglise St. Henri do Hell-Bourg. J'ai visité l'hôpital, en compagnie du bon M. Christ qui a bien voulu me servir de guide. Je me promets de faire visite, plus tard, au Dr. Mac Auliffe et je redescends les rampes pour prendre cette fois un bain do la Source thermale où j'arrive à 4 heures et demie. Je ne dirai rien de la différence de la douche du matin et du bain chaud de l'après-midi. J'avais mis l'eau de ma baignoire k]Si^ centigrade et, pendant une demi-heure, j'ai éprouvé un bien être indicible. Après quoi un bon dîner, agrémenté d'une agréable conversation, a terminé ma première journée de Salazie, me permettant de répéter avec l'Empereur Romain, en gagnant ma couchette : nonperdidi diem. LE LENDEMAIN Je me suis levé do bien bonne heure ce matin. J'ai repris seul le chemin de Hell-Bourg et de là j'ai poussé jusqu'au Boulevard, tourmenté par le besoin de revoir un des paysages que j'avais vus Tavant-veille. La Mare à Poules d'eau m'attire. Impossible do résister à la pensée d'aller l'admirer do plus près, h, l'heure où l'aurore craintive Ouvre au soleil son palais enchanté. Je descends, et pour descendre je me sens comme entraîné par une main invisible. En moins de vingt minutes, j'étais au bord de ce lac que Lamartine, lui-même, qui a chanté Elvire, n'eut pa« dédaigné de décrire avec la plume qu'il avait arrachée à l'aile d'un séraphin, pour la tremper à continuer dans les rayons d*or du

194 UN VOYAGE A LA REUNION Boleil, source éternelle de ses divines inspiration[^]. Que c'est joli, que c'est beau, que c'est grandiose, que c'est merveilleux ! Cette Mare à Poules d'eau émerveillerait les touristes les plus renommés de rEurope. Ainsi que je l'ai dit précédemment, M. VilUeys Adam, dont la famille réside encore sur les lieux, a fondé une très grande habitation ici : il est considéré comme le premier colonisateur de Salazie, après les Messieurs Théodore et Pierre Cazeau qui s'y étaient déjà fixés dès 1829. Voici en quels termes émouvants M. Héry raconte les premiers événements de cette colonisation.

THÉODORE CAZEAU

Théodore Cazeau, premier et unique habitant do la Mare à Poules d'eau, (1829) se trouvait seul perdu dans les grands bois, à six lieues de St. André, alors que le seul moyen de communication était l'abrupt gouffn , audessus duquel mugissent et bouillonnent les eaux de la Rivière du Mât, qu'il fallait vingt sept fois traverser quand le beau temps le permettait !. . . Et quand les pluies torrentielles ne le permettaient pas, qu'arrivait-il ? Ce qui arriva à Théodore Cazeau et à sa famille. . . Il venait de construire sa case de branchages, à la Mare ; il avait commencé ses plantations, mais il fallait attendre la récolte, et l'on n'emmagasinait pas beaucoup de vivres d*en bas, quand il fallait tout porter à tête pendant six heures, en montant de cassecou en casse-cou. On se contentait de s'assurer une réserve do quelques jours. Une pluie se rua sur le Cirque de Salazie, mais une pluie drue, tenace, un vrai déluge qui dura quarante trois jours de plus que la longue pluie du déluge de Noé qui s'arrêta le quarantième : ja Rivière du Mât, gonflée à pleins bords, dégorgeait, à grand'peine, le trop plein de ses eaux, comprimées par les Serrés, Plus de communications avec St. André, La pauvre famille d'émigrant[^] se trouvait isolée de l'île entière, et la faim venait, et les dernières pintes de riz étaient consommées, et le père de famille souffrait dans son corps, souffrait surtout dans son cœur pour sa femme et 9es petits enfants[^] condamnés à périr par la plus lente et la plus

UN VOYAGE A LA RÉUNION 196
cruelle des morts : la faim. L'angoisse était horrible ! Le courage en triompha. M. Cazeau avait, dans son défriché, un champ de citrouilles ; ce fut pour lui la manne dans le désert ! Pendant des semaines, nous ne dirons pas, il nourrit, mais il empêcha de mourir de faim sa famille avec des citrouilles bouillies, jusqu'au moment où les communications rétablies lui permirent d'avoir du riz. Le touriste, le voyageur ne saurait donc oublier, lors de sa visite, à côté du nom de Villiers Adam, les doux noms de Pierre et Théodore Cazeau. Il y a déjà une heure que je suis en contemplation devant cette Mare. Mes yeux se tournent malgré moi, et plus souvent qu'il ne le faudrait peut-être, vers les maisons qui sont à l'occident du lac qui est comme une mer de cristal limpide, reflétant le ciel et reproduisant, comme dans un kaléidoscope, toutes les grâces de la Flore environnante, en même temps que les grandioses sublinités de ces pics élevés. J'ai découvert dans le nid d'alcyons qui se trouve là-bas, trois frais visages. Ce sont les mêmes que j'ai admirés avant hier, au détour du Serré, Il faut fuir, ce serait le comble de l'indiscrétion que de rester plus longtemps à l'endroit où je suis. J'ai presque honte d'y être. On pourrait croire que j'y suis venu, avec des pensées autres que celles qui m'animent. J'ai pris un détour bien vite. Je n'ai point tourné la tête, me rappelant la légende biblique de la femme de Loth changée en statue de sel. L'ascension est plus difficile que la descente. N'importe» je suis fait à la marche dans les montagnes, et, après une demi-heure d'une promenade délicieuse sur des rampes bordées de fiamboisiers en plein rapport, j'atteins le Rond-Point de Hell-Bourg, où je m'arrête, pour jeter un dernier regard sur cette mare et tous les trésors de grâce et de beauté qui l'environnent. LE ROND-POINT La vue au Rond-Point de Hell-Bourg s'étend sur tout l'intérieur du cirque. A mes pieds, c'est, de ce côté de la Mare à Poules d'eau, la propriété Mabitte qui est une belle habitation paraissant avoir été autrefois cultivée sur une très grande échelle. Il y existe encore des champs étendus de caféiers^ de palmistes et

198 UN VOYAGE A LA RÉUNION et danéé comme des enragés. Mais il y a une fin à tout. Il était neuf heures et demie lorsque nous avons suspendu la danse, pour engager une conversation qui était bientôt devenue aussi générale que l'avait été notre valse. HISTOIRE DES SOURCES J'ai dit, ailleurs, qu'on se lie vite dans les montagnes. Aussi ai-je fait la connaissance de cinq ou six familles d'un seul coup de filet. Toutes ces familles sont de la Réunion. Elles sont venues ici en villégiature. Le croirait-on ? Aucun de ces Messieurs, aucune de ces dames ne connaît l'histoire des sources, leur origine. C'est moi qui vais me charger de leur apprendre, séance tenante» que c'est en 1831 que des chasseurs de cabris firent la découverte de ces sources qui jaillissent sur le bord de la Ravine du Bras-Sec par les fissures d'une roche volcanique, à trois ou quatre pieds de distance d'une source froide qui s'écoule dans la rivière. Ce n'est guère que depuis 1860 que l'on a songé à utiliser ces sources. On y a fait des travaux d'encaissement qui, à l'origine, étaient très simples et sont aujourd'hui ce que l'on voit. L'eau est recueillie dans une cave, destinée aux buveurs par un robinet, pendant que celle qui est consacrée aux bains se déverse par deux autres robinets, dont l'écoulement peut fournir 20 tonneaux en vingt-quatre heures. La température de l'eau, au sortir du robinet, est exactement de 82° 6 centigrades, pendant que la chaleur des eaux thermales de Cilaos s'élève à 38° 9 centigrades. L'eau de Salazie a été analysée à diverses reprises et tous les analystes se sont trouvés presque d'accord avec M. Marcadieu» chimiste distingué, qui a fourni le résultat suivant dont j'ai donné la note, pendant que je résidais aux sources de Cilaos, mais que je tiens à reconsigner ici. PRODUIT D'UN LITRE D'EAU Bi- carbonate de soude gr. 0.500 -^ de magnésie . . . • 0.430 Transporter 0.930

H UN VOYAGE A LA RÉUNION 199 Reporté gr. 0.930 Bi-carbonate de chaux 0.1⁰ — de fer 0.020 Fydrôclilorate de soude 0.007 Sulfate do soude 0.030 Silice * 0.160 perte 0.023 Total 1.350 I/heare du déjeuner a sonné pour tous. Nous prenons rendezTous pour le lendemain et nous nous quittons. LES SOURCES AUTREFOIS Je ne crois pas pouvoir mieux terminer cotte partie de mon récit qu'en reproduisant un nouvel extrait de M. Thomy Lahuppe sur ce qu'étaient les Sources autrefois et ce qu'elles sont aujourd'hui. Je compléterai mes renseignements à mesure que l'occasion se présentera. " La vie, elle même, autrefois si simple, s'est pliée aux exigences nouvelles. Le luxe a fait sa trouée dans les montagnes et la mode promène, à travers ce qui fut les sentiers de Salazie, ses capricieuses fantaisies. Il n'est pas jusqu'à ces montagnes que l'on aurait crues à l'abri des entreprises de l'homme, qui n'aient changé d'aspect. La cognée et le feu ont détruit successivement, un. peu partout, les forêts qui les recouvraient d'une parure d'arbres toujours verts. Seuls, les grands pics des Salazes ont échappé à l'esprit do destruction. Mais c'est parce que l'homme n'y a rien trouvé i détruire. Cependant la nature s'est chargée de suppléer à l'effort impuissant de notre espèce dévastatrice, et des éboulis gigantesques ont, en beaucoup d'endroits, changé la face de la montagne. Ceux qui ont visité la Source avant 1853, se souviennent delà Rotohde qui servait de salon aux saurciers et aux sourcières de cette époque. Un pauvre hangar en vétiver, construit au bord de la source.

200 UN VOYAGE A LA REUNION qui coulait alors
naturellement d'un roc couvert de rouille, donnait asile à la société locale.
Les dames y venaient dans de modestes toilettes. Pas de falbalas, pas de
pose Tout était simple comme la nature. On s'amusait sans bruit, sans
ostentation et à peu de frais. Quand on voulait danser le soir, les jeunes gens
allaient cueillir, dans les forêts, -de la fougère et des fleurs des champs, dont
ils décoraient la champêtre salle de fcte. Après dîner, chacun arrivait avec sa
bougie, et l'on improvisait un lustre. Un ménétrier, quelque fois deux,
faisaient danser toute une jeunesse heureuse et sans souci. Autour de la
source s'éparpillaient, dans un désordre gracieux, les petits pavillons qui
suffisaient alors aux besoins d'une génération satisfaite de i)eu. La Rotonde
a disparu depuis 1852 pour faire place au grand bâtiment qui s'appelle
VIIôcî de ia Scnrce, La source thermale a été reléguée dans les fondations ;
elle a été captée, ou plutôt mise en piison. Il faut être accompagné d'une
personne connaissant les lieux pour trouver l'endroit. Cela ressemble à une
fontaine ordinaire, très ordinaire, et les nouveaux venus qui arrivent là pour
satisfaire une curiosité impatiente sont complètement désillusionnés. Il n'y a
rien qui inspire moins que la Source, Jadis la vie se concentrait presque
exclusivement dans l'entonnoir, au fond duquel se trouvent les eaux
thermales. Il y avait quelques rares maisons égarées sur les plateaux de l'Est
et de l'Ouest. Hell-Bourg était encore" une forêt tellement épaisse quo le
soleil n'y pénétrait jamais. En venant de la Mare-à- Poules d'Eau, on
arrivait au BrascVAmale, à la porte de la Source, à travers ce qu'on appelait
le Petit-Bois, où résonnait perpétuellement le doux concert des oiseaux.
Aujourd'hui la vie s'est déplacée ; ello a remonté du fond en haut ; l'homme
ne tend-il pas toujours à s'élever ? Les mugissements du torrent du Bvas-
See troublent seuls, la plupart du temps, le silence qui règne dans ce qui fut
la capitale do Salazie." MEDICUS SUM Oui, me voilà Médecin. Que cela
ne vous étonne pas, la choso est arrivée le plus naturellement du monde. Je
venais de rentrer après l'escapade de la danse. Xo déjeuner servie je Tavais
attaqué

The text on this page is estimated to be only 25.13% accurate

UN TOT AGE A LA RÉUNION

ÎOI aTee Pappëtît d'an hommo qaî, après avoir parcouru sept à huit kilomètres d'aller et de retour, avait valsé pendant trois quarts d'heure. Je remarquais alors que la figure de notre pauvre Joseph était toute souffreteuse. Il s'était blessé à Tavaut-bras gauche deux jours avant notre départ de Saiut-Denis. Cotte blessure s'était enflammée au point qu'il en est survenu un abcès. Depuis l'avantveille, je lui avais appliqué des cataplasmes do graine de lin et jo pensais que l'abcès devait être mur. — Josepb, luidis-jo, jo vaisfiùro une sieste jusqu'à deux heures; à mou réveil, tiens-toi paré, j'ouvrirai ton abcès. — Sur ce, j'allai me coucher et cinq minutes plus tard je goûtai les douceurs d'une ineffable sieste, sur le plateau des bains- La sieste, ici, n'a pas de sensation qui puisse lui être comparée. Si j'y pense, jo vous forai lire, à la fin do ce chapitre, une pièce de poésie sur la sieste à Salazie. Dans tou'^ les cas, à deux heures, je fus réveillé par Josc ph qui me déclara qu'il n'y tenait plus, tant il souffrait. A l'œuvre donc. Je pris le couteau do Vigoureux, un couteau de voyage de Mcchi qui a vingt six pièces^ parmi lesquelles se trouve une petite lancette très fin^ et bien tranchante. Joseph est debout devant moi. J'avais quelquefois vu avec quelle dextérité, mes trois amis, les Docteurs Boageai-d, Labonté et Allas, savent ouvrir les abcès, et sûr de leur manière do faire, j'étais persuadé de réussir aussi bien qu'eux. Tournant le dos à Joseph, je tirai sous mon bras gauche son bras mande que jo serrai fortement sous mes aisselles, en appuyant ma colonno vertébrale contre sa poitrine, et avant mémo qu'il put se croire touché par Tinstrument, l'abcès était déjà ouvert. Il n'a jeté un cri que lorsque j'ai opéré la pression pour fiiire sortir le pus. Ne trouvez pas extraordinaire, lecteur, que je vous raconte cet incident qui peut être de commune occurrence pour tous les hommes faits, ayant quelque peu observé, lesquels, en tout état de cause, doivent pouvoir vacciner, pratiquer une saignée, ouvrir un abcès, cautériser une plaie et même présider au laborieux travail d'un enfantement ordinaire. Si je vous parle de Joseph et de son abcès, c'est que cotto opération a eu pour témoin une dame que jo n'avais pas aperçue, et qui s'est évanouie en voyant couler le sang de mon patient. 1

0 % 202 UN VOYAGE A LA REUNION QUELLE EST CETTE DAME P C'est toute une histoire que l'arrivée de cette dame» dans mon pavillon, au moment où j'ouvrais l'abcès de Joseph. Mais d'abord que je lui porte des soins. Notre petite boîte de médicaments est mise à contribution. Vigoureux lui fait sentir son flacon de sel d'ammoniaque ; je l'asperge d'eau sédative et d'eau de fleurs d'oranger. Sa syncope ne dure que cinq minutes, c'est comme une épilepsie. A peine revenue, elle me dit merci, d'une voix que rémotion et la faiblesse rendaient tremblante. Nous lui faisons boire un peu d'eau sucrée, dans laquelle nous avons versé quelques gouttes d'eau de fleurs d'oranger. Elle ne tarde pas à revenir tout-à-fait. Je lui demande le but de sa visite. Elle me prie de l'excuser de ce qu'elle n'ait pas pu comprimer son émotion. Elle a horreur du sang, et si elle avait pu se douter que j'étais en train d'opérer un malade, elle se serait tenue à distance. Elle me félicite sur ma dextérité. Elle n'a pas d'expression pour me dire son bonheur d'avoir pu mettre la main sur un médecin de ma valeur. Il y a cinq ans qu'elle souffre. Il y a cinq ans qu'elle mange, boit et dort à peine. Elle a eu recours à plusieurs médecins. Elle a pris toutes les drogues qu'on lui a prescrites^ m^is rien n'a fait. Elle m'a vu passer, il y a quinze jours, sur la route de St. François ; elle a voulu faire courir après moi, mais j'étais arrivé trop loin. Elle a appris depuis, que j'étais venu à Hell- Bourg et elle s'est empressée de s'y rendre pour me consulter. Elle m'y a précédé de deux jours, et ce n'est que ce matin qu'elle a pu me reconnaître à la façon dont j'ai fourni des explications sur les eaux de la source, x.xa un mot, elle me supplie de lui donner une consultation sur son état, de la soigner, me déclarant que son mari, qui est à St. Denis, ne lésinera pas sur le prix de ma note. La dame allait, allait toujours. J'étais abasourdi. Vigoureux n'y comprenait rien. Je ne savais plus où j'en étais. Il fallait répondre : — Mais. Madame, vous faites erreur, vous me prenez pour une autre personne. Je ne suis pas le médecin que vous cherchez. — Ah, Monsieur, vous me faites souffrir. Je sais tout Je sais que TOUS voyagez incognito. Je sais que vous avez refusé d'exercer

UN VOYAGE A LAREUNION 203

Totre noble profession dans notre pays ; maïs jo sais aussi que vous êtes une des célébrités médicales do la Colonie voisine, et c'est, à mains jointes, que jo viens vous demander de rendre une femme à son mari^ une mère à son unique enfant. Ne vous défendez donc pinsy Monsieur, rendez -moi lo service que jo réclame de votre linmanité ; guérissez-moi, guérissez-moi. Je mets toute ma confiance en vous. La position était intenable. Moi qui n'ai jamais été pris au dépourvu quand il s'est agi de répondre ; moi qui connais tous les tracs de la répartie, je n'avais plus une parole sur les lèvres. J'avais blêmi, pâli, je ne savais plus où j'en étais. Cette jeune et jolie brune, aux yeux vifs et perçants, à la parole saccadée, à la voix douce et suave^ à la taille fine et élancée, était-elle folle ou étaitelle sous Tempiro d'une erreur ? Comment la dissuader P Comment la persuader que je n'étais pas le Médecin après lequel elle courait. Un éclair me traverse l'esprit. Je lui dis : — Très bien, Madame, je vous soignerai, mais j'ai besoin pour cela d'obtenir deux choses de vous ; la première que vous tifliniez avec moi et mes deux amis, la seconde que vous ne fassiez usage d'aucun autre médicament que de celui que je vous prescrirai. — Ah ! Dieu soit loué. Monsieur, je serai guérie. J'ai pleine confiance en vous et je souscris, dès ici, à tous vos ordres. — Depuis quand. Madame, n'avez-vous pris un repas avec appétit P — Ah ! ne m'en parlez pas. Depuis cinq ans, je ne mango presque pas. Les médecins m'unt ordonné l'air et les bains de Balazie. C'est la sixième fois que je viens dans ces hauteurs, sans pouvoir retrouver la santé. Depuis trois jours, je n'ai pu prendre que quelques tasses de lait et de chocolat. — Eh bien. Madame, vous allez tiffincr avec nous et c'est moi qui vous préparerai votre premier repas. — Quoi P Vous, monsieur, mais, mais j'abuse, mais . . . — Assez, madame, restez et voyez. UNE SOUPE A LA MINUTE Ne riez pas trop, lecteur. Tout ce que je vous dis là est vrai

204 UN VOYAGE A LA REUNION et à la lettre. J'ai, outre les témoins vivants, des attestations écrites du fait. Je retrousses mes manches. Je prends une marmite que je pose sur le réchaud allumé qui est sous la varangue. J'ouvre une des boîtes de soupe de tortue de San Juan de Nova que le bon M. McUish de la maison Currie, Fraser, m'avait envoyée en cadeau. J'en laisse couler tout le contenu dans la marmite. Je prends sur les étagères du godon, deux cuillerées de Poison Corn Flour, de la caraffe un verre à vin de Porto. Je vide le tout dans la marmite ; j'ajoute un peu de sel, du poivre, le jus d'un demi citron, et en moins de deux minutes, à l'aide d'une cuillère que je tourne et retourne vivement dans le liquide en ébullition, j'arrive à confectionner une soupe que je fais servir à l'instant même, dans les quatre assiettes de la table qui avait été préparée pour le tiffin. La dame me regardait faire et marquait comme une sorte de stupéfaction. Vigoureux ne savait à quel Saint se vouer. Enfin nous voilà quatre à table, tiffinant de ma soupe. La dame en goûte. Elle la trouve bonne. Je surenchéris et je dis, que modestie d'auteur à part, je la trouve parfaite. Vigoureux et sa femme ne veulent pas rester en arrière. Ils disent à l'unisson qu'elle est excellente. La dame répond et trouve extraordinaire qu'elle puisse manger avec autant d'appétit ; cette soupe, ajoute-elle, est succulente. Elle me demande si la recette est du Baron Brisse. Je lui réponds qu'elle est d'un de mes amis de Maurice, du bon Docteur Luciany qui excellait dans l'art culinaire et qui a cessé de vivre depuis deux ans. Elle avait déjà tout fini et il n'en restait plus dans la soupière. Je lui promis de lui donner cette recette et la priai de prendre un verre de porter avec nous. Elle accepta le porter, nous déclarant qu'elle ne connaissait pas cette boisson. Dès ce moment, je présumais avoir trouvé un remède à la maladie de la dame et je résolus de la soigner en conséquence. Après le tiffin, je lui demandai comment elle se sentait. — Mais très bien, Monsieur, mes crampes d'estomac ont disparu, comme par enchantement. Je me sens tout autre que toujours. — Bon, lui répondis-je, vous verrez Madame, que je vous guérirai sans drogues. Allez chez vous. Prenez du repos, et

The text on this page is estimated to be only 25.64% accurate

rX VOYAGE A LA KÉRNTON ^ô renvoyez moi votre scivar.ie dans une heure ou deux^ pour pi^udre ma première prescripti.'E. Elle parri: c: je la ^-is moiUr Ir^ raicpes aussi lestement qu'une jvuiê e'Jc- de 15 à IS ans TABLEAU Pendant cinq mÎDutf-s Vig>urcux me regarde et je regarde Vigoureux, sans que nou? poissi :»u? éeliaagor une seule parole. C'est lui qui rompt la m-»Loîjnie de ce silence, en partant d'un grand éclat de rire et en me disant : — Vous v«>ilà pris cette {As, et Lien pris ; je voudrais bien savoir commerit vous vous retirerez de cette bagarre. Quand je songe à la figure qu'il avait à ce moment là, je ne puis m'empêcher de rire. Il riait, mais il avait uuc mine allongée. Il était évident qu'il était embarrassé pour moi et que l'affaire le tracassait souverainement. Je garde mon sérieux, néanmoins, et je lui dis : — Eh bien après ; si je guérissais la malade, que diriez-vous ? No vous apercevez-vous pas qu'elle est déjà mieux sous l'influence de ma soupe de tortu? et du porter. Xe devine7-v«>us pas que c'est une gastrite qui tue cette femme et que, si tant do remèdes qu'elle a pris ne lui ont rien fait, ceux que je vais lui offrir pourront la guérir. — Mais mon ami, reprit Vigoureux, comme vous êtes simple. J'ai observé cette darao tout le temps. Elle est folle. Seulement c'est une folie périodique, dont vous avez enrayé un accès par votre infernale blague et votre soupe à la minute, mais elle rcncndra et nous sommes perdus. — Pas de crainte, mon cher, je vais lui signifier de ne p;^s revenir. Dès ce moment, j'écirai mes conseils sur l'usage des eaux thermales. Quand sa servante viendra, jo lui i-emettrai la prescription et la chargerai do dire à Madame do suivre ponctuellement les notes que j'y aurai inscrites, et que je pars pour St. André chercher les médicaments requis. Elle a mis sa confiance eu moi. Nous aviserons à autre chose après. Vigoureux secoue la tête et persiste à me dire que tout cela finira mal. J'ai toutes les peines du mon Je à lui faire comprendre

206 UN VOYAGE A LA REUNION que cotte dame est sous l'empire d'une erreur quant à ce qui concerne ma personnalité, et qu'elle n'est pas plus folle que lui ni moi. Rien n'y fait. Mon ami est l'homme le plus opiniâtre, le plus entêté que je connaisse, quand il suppose av[^]ir raison. Le mieux est de le laisser. Moi j'entre et j'écris ma prescription sur l'usage des eaux thermales, proscription que je compte expédier à la dame si eHe m'envoie sa servante. LA SERVANTE Je venais de terminer mes notes[^] lorsque de ma chambre, j'entendis une conversation engagée sous la varangue entre Vigoureux et une personne dont la voix ne m'était pas inconnue* Je m'approchai de la vitre dont je soulevai le rideau et je reconnus que l'interlocutrice de mon cher ami était la servante de Madame***, laquelle venait sans doute, prendre la prescription Il y a ici trois choses à remarquer. La première, c'est que la curioeité est de tous les âges et de tous les temps, puisque je suis resté l'oreille collée à la porte. La deuxième, c'est que les vieux sont partout les mêmes, puisque Vigoureux, au lieu de m'appeler à l'arrivée de la servante, l'avait fait asseoir sur un banc et la ques» tionnait. La troisième, c'est que Mlle. Célimène, qui est de St.Philippe et qui porte vaillamment ses beaux dix huit ans, possède toutes les vertus connues des femmes de chambre ou de confiance. J'écoutais cette conversation à bâtons rompus, qu'il était d'autant plus facile à mon ami de tenir que nous étions, pour l'instant, les deux seuls hôtes de la maison. Ah ! les vieux ! qu'ils sont malicieux. Le prétexte de l'entretien était bien la santé de Madame *** , sa maladie, — mais il y avait à cela des à-parte, un adjutorium, mille choses que je ne puis relater. Toujours est-il que de l'autre côté de la porte, et pendant que Charles supposait que j'étais absorbé dans la rédaction de mes notes, j'entendais distinc* tement tout ce qui se disait et j'apprenais que Madame'*** était, depuis cinq ans, sujette à des attaques de nerfs que certains médecins déclaraient être des crises hystériques, d'autres, la danse de Saint-Guy, et d'autres encore l'épilepsie do Madagascar. C'était tout ce qu'il me fallait. Je laissai Charles à la douce conversation dans laquelle il semblait d'autant plus se complaira que moi-<même

UN VOYAGE A LA RÉUNION 207 reconnaissais à Célimène quelque droit à captiver son attention^ j'écrivis les lignes suivantes. A Madame *** Chère dame, Vous recevrez quelque notes que je vous prierai de bien lire, pour votre gouverne. Appliquez-vous à en tirer un bon parti. Ne revenez pas me voir. Je compte m'absenter dès demain pour trouver le remède à votre mal. Dites-vous que vous êtes guérie* Le hasard vous a miraculeusement servie. Votre maladie, rebelle jusqu'ici à tous les médicaments connus de la science, ne le sera pas à celui que je vous indiquerai à mon retour. Jusque là, suivez les indications des notes de Votre Docteur improvisé. Cette lettre est remise à la servante, sans que j'eusse échangé un mot avec elle. Elle part avec son paquet contenant les notes suivantes. LES EAUX DE SALAZIE BOISSON Les personnes, qui vont aux sources, supposent assez générale» ment qu'il leur suffit de prendre des bains et de boire à discrétion Veau thermale de Salazie pour réparer leur santé. Il jr* a là une erreur manifeste qui, dans bien des cas, a dû être préjudiciable aux malades et tromper -leurs espérances. Quelques conseils, basés sur l'expérience, sont donc nécessaires pour faire comprendre aux visiteurs de la Source qu'il leur faut s'assujettir à certaines règles et faire les choses avec discernement. Comme boisson, l'eau thermale, agissant avec beaucoup d'efficacité sur le tempérament, nécessite un dosage qui ne doit pas être négligé au début. On doit donc commencer par un demi-verre à vin à jeun, que l'on augmentera successivement chaque jour, jusqu'à en prendre de 4 à 6 bouteilles par 24 heures. Dès que l'on se sent trop incommodé par des évacuations fréquentes* U faut suspendre pendant un ou deux jours et reprendra ensuite^ en

208 UN VOYAGE A LA EEXTNION commençant par 1 ou 2 litres chaque jour. Le corps finit par s'y faire et les purges accompagnées de coliques cessent. Si au début même, le petit verre à vin digère mal, on peut mêler cette quantité à autant d'eau ordinaire ou à une quantité égale de lait, ce qui permettra à l'estomac de s'y accoutumer. On suppose généralement qu'il faut se purger, au moins une fois par semaine, quand on prend les eaux. C'est là un préjugé. On se purge ou Ton ne se purge pas, selon que l'on est plus ou moins tracassé par une pesanteur à la tête ou un serrement aux tempes, qui sont deux indications certaines de l'efficacité des eaux. Le meilleur remède à ces deux ennuis, est de suspendre pendant un ou deux jours. On peut, on doit même ajouter de l'eau de source au vin, au porter et à tous les spiritueux que l'on boit aux repas ou entre les repas. BAINS Quant aux bains, il ne faut les prendre au début qu'avec réserve. Pendant la première semaine, un bain du matin devra suffire, dans la majorité des cas, si l'on a soin de boire un demiverre d'eau de la Source avant d'entrer dans la baignoire et autcmt après s'être réhabillé. Tl ne faut pas que le bain soit à une température trop élevée, lorsqu'on y entre. Il est facile d'augmenter cette température d'un ou do deux degrés pendant la première demi-heure que l'on y passe. Le robinet de gauche fournira, à cet effet, la quantité d'eau chaude nécessaire. Si, dans les premiers jours des bains, le malade sent que ses douleurs augmentent su lieu de diminuer, il doit persévérer et en prendre deux par jour au lieu d'un. C'est le signe le plus certain de la guérison pour lui. Seulement, je le répète, qu'on se gare contre l'affaiblissement, c'est-à-dire que si Ton éprouve un trop grand affaissement au sortir du bain, qu'on reconnaisse, dès ce moment, qu'on a tro_p élevé la température do l'eau ou qu'on est resté trop long- temps dans le bain. Deux choses faciles à remédier. Nous fournissons ces notes, sans les donner comme un symbole de foi absolu. Le mieux est de toujours consulter le médecin de la localité, puisqu'il y en a un à portée. MALADIES Les eaux de Salazie conviennent dans un grand nombre d'affections. Elles ont guéri, en moins de quarante jours^ des

UN VOYAGE A LA REUNION 209 affections chroniques de la tête, de l'estomac, du bas ventre, de la colonne vertébrale, en fait, de tous les organes ; des personnes atteintes de nausées persistantes, de vomissements, de gastrite, du carreau, de la scrofule, et de lumbagos, contre lesquels tout l'arsenal pharmaceutique avait échoué, ont retrouvé leur santé -après une saison passée à Hell-Bourg Les paralysies, les raccourcissements des tendons, les ulcères^ les caries, les suppurations des membranes muqueuses, ont disparu sous leur bienfaisante action. Jusqu'ici, on ne cite aucun cas d'épilepsie ou de danse de Saint-Guy qui ait été guéri par les eaux thermales de Salazie, Cependant j'ai vu des personnes qui m'ont déclaré qu'elles en ont éprouvé du soulagement en ce sens que leurs crises avaient diminué d'intensité et de fréquence après une saison à la source. AU DINER Vigoureux paraît tout rayonnant. Il me lance de temps à autre un regard qui me semble narquois. Je le laisse faire, parce que je devine le tour que va prendre la conversation. Pas menti. A peine étions-nous rendus au second service qu'il me dit : — Votre malade de ce matin n'est pas folle, comme je l'avais pensé. Après avoir mûrement réfléchi sur ses manières d'être, je crois pouvoir, sans me tromper, vous dire qu'elle est sujette — A des attaques d'épilepsie, m'empressé-je de lui répondre, — Qui vous fait présumer cela ? repart Vigoureux, tout étourdi. — Mon diagnostic, mon cher, mon diagnostic. Evidemment, mon ami était volé. Il ne se doutait pas que j'eusse épié sa conversation avec la servante. Il croyait m'apprendre une nouvelle et c'est moi qui la lui donne. Aussi, je ne l'ai jamais vu plus contrarié. N'importe, me dit-il, vous aurez du fil à retordre avec cette dame, et, heureux encore, si vous ne vous créez pas quelque mauvaise affaire. Il faut aviser à sortir de l'impasse au plus tôt- Allez la trouver, demain matin, dites-lui encore une fois que vous n'êtes pas médecin. Prouvez-le lui, comme il vous sera facile de le faire par mon témoignage et celui de bien des visiteurs à la source. Ne la laissez pas sous l'empire d'une erreur aussi grave.

212 UN VOYAGE A LA BEUNION L'ÉBOULIS Il me tardait de voir de près l'endroit où avait eu lieu le grand éboulis de 1875, qui a fait tant de victimes au Grand Sable • M. Joseph Técher, un cultivateur de la Terre Plate, que j'avais rencontré, le jour même de mon arrivée, voulut bien me servir de guide, me déclarant qu'il avait été témoin de cette effroyable catastrophe. Il ne faut que deux heures pour se rendre à l'Éboulis et je remets au surlendemain mes courses plus longues qui nécessitent quelques préparatifs. Partis à 6 heures du matin, nous sommes arrivés à huit heures vingt sur les lieux, ayant pris pour itinéraire le sentier du Bras Maron, qui nous a conduits à la Rivière du Mât que nous avons traversée, tout près de la propriété Olivert à la Plaine d'Affouche, pour gagner ensuite des terrains appartenant à M. Raymond Ozoux, et nous retrouver sur les lieux mêmes de l'épouvantable sinistre, sans qu'aucun incident digne d'être noté nous fût arrivé. Après avoir examiné toute cette localité, j'ai conclu que l'éboulis de 1875 n'a été que l'œuvre du temps et n'a pu être occasionné que par une dégradation lente s'expliquant par l'existence d'une source qui, petit-à-petit, a creusé la terre, dégarni les pierres de base et fait manquer de solidité à la fondation du Piton. Le terrain, tout autour, est bien boisé et le sol paraît fort riche. Malgré cet éboulis qui ne date que de deux ans, ceux des habitants de la localité qui ont échappé à la mort, sont revenus se fixer de nouveau dans les environs. Le seul point de vue que j'aie à signaler, c'est la Plaine du Camp de Pierrot où sont fixés un grand nombre de petits cultivateurs qui font un commerce journalier de volailles, de légumes et de grains avec Hell-Bourg et Salazie. Si je m'abstiens d'écrire -sur mes notes le récit circonstancié et si émouvant de rébouli³, c'est que mon guide qui, de prime abord, m'avait paru un pauvre diable de cultivateur ne connaissant que son tabac et ses haricots, a gagné dans ma confiance, pendant le trajet. Non seulement il parle bien et sait dire, mais il résulte de mes observations qu'il peut écrire et rendre parfaitement ses impressions. Une narration faite, dans la montagne même, par un témoin oculaire de l'éboulis, et surtout par un homme de la nature, serait probablement fort

UN VOYAGE A LA ÉÉIJNION 213 attachante pour mes futurs lecteurs. Je n'hésite pas à la lui demander. Il me promet d'écrire aussitôt rendu à la case. Il était midi lorsque nous sommes rentrés. A une heure, nous avons terminé notre repas et j'avais installé mon guide, plaçant devant lui papier, plume et encre. Voici textuellement l'histoire des faits tels qu'ils se sont déroulés, et tels que M. Técher se rappelle les avoir enregistrés dans une lettre écrite à l'un de ses amis, le lendemain même de Péboulis. 27 Novembre 1876, Mon cher ami. Je t'écris ces quelques lignes sous l'impression que me fût éprouver l'un des désastres les plus affreux que j'aie encore vus; tu dois te souvenir que lors de l'incendie du 6 Août 1869, je t'écrivais que mon cœur était navré du pénible spectacle qui s'offrait à ma vue alors. C'était un affreux Incendie, dévorait cabanes, chaumières et maisons ! C'est bien autre chose, aujourd'hui; c'est un épouvantable éboulement qui, hier Vendredi, à 9 heures et demie du soir, a englouti toutes les familles qui m'avoisinaient. Le Gros Morne des Salazes, du côté du grand Sable, s'est effondré avec un bruit semblable à la détonation d'une forte mine. Le sol a tremblé sous nos pieds et une avalanche de terre, de pierres énormes est venue recouvrir le Grand Sable et ses environs ; toutes les familles du fond sont maintenant ensevelies sous des blocs énormes, et tous ces êtres qui, hier, vivaient, se mouvaient, vieux et jeunes, dorment à jamais sous d'énormes décombres ; il est véritablement impossible de se former une idée bien juste de cette horrible catastrophe; il faut avoir été, comme moi, témoin du fait, pour s'en former une idée. La pluie qui, depuis plusieurs jours, tombait par torrents, venait de cesser, quand, tout-à-coup, j'entends le bruit terrible dont je t'ai parlé plus haut. Encore à demi-mouillé, je sors de la paillette qui me sert de cuisine, et alors un de ces spectacles qu'il n'est pas donné de contempler deux fois dans la vie, s'offre à mes yeux ! Les blocs, descendant du Gros-Morne, roulaient les uns sur les autres, s'entrechoquant avec un bruit semblable au roulement du tonnerre et puis, rencontrant un Morne qui s'élève au pied des Salazes et qui, & ce qu'il paraît, est plus dur que le granit s'élevaient à plus de

su XTN VOYAGE A LA RETJNIOÎf oinquantô pieds et
retombaient en bondissant comme une grêle ^gantesque. Peu à peu le calme
s'est fait et alors nous avons pu nous rendre compte de Tborrible désastre.
Cases^ familles et plantations, tout avait disparu dans le Grand-Sable
naguère si animé ; hier encore, une jeune fille du fond venait nous faire part
de son prochain mariage et aujourd'hui, elle et son fiancé donnent ious
réboulis. 28 novembre. Hier, à 9 heures du matin, j'ai été à Hell-Bourg
prévenir Fautorité. On a télégraphié à St. Denis ; de chez M. Cuzard, j'ai
rencontré plusieurs personnages qui montent avec moi. Je vais te donner
plus tard les renseignements les plus exacts sur tout ce qui lefenu 80
novembre. Le Gouverneur, accompagné* des autorités de St. Denis, est
arriva ; nous sommes montés ; la pluie tombait par torrents, de sorte que le
chef de la Colonie n'a pu rester que quelques minutes sur le théâtre de
l'événement ; d'après les renseignements, soixante dix personnes ont été
victimes ; des ordres ont été donnés pour faire déguerpir les gens des abords
de l'éboulis ; la terreur règne sur tous les esprits ; ^00 francs doivent être
répartis de suite entre les survivants du désastre. Pour compléter l'œuvre,
après le grand éboulis, le Grand Sable est devenu un grand bassin, tellement
grand, que l'on dirait un lao immense d'eau bourbeuse ; le bras des fleurs
jaunes^ le bras du Grand Sable et nombre de petits bras obstrués par la
quantité énorme de décombres se sont réunis et jettent leurs eaux dans
l'immense Réservoir dont je t'ai parlé : tout est à craindre quand viendra
l'époque des pluies de Janvier» Ce que l'on avait prévu est arfvé, mais
avant l'époque présumée. Hier soir, il était environ huit heures, un éboulis
nouveau se jetant dans le bassin l'a forcé àjompres ses digues et alors,
comme une mer de boue, de terre et de vase, le débordement a eu lieu et,
avec lui, une de ces émouvantes péripéties comme on en voit peu. Le bras
des fleurs jaunes, longtemps retenu, a repris son cours I]^pido ooxmne
Téclair, le torrent bondissant semblait une tempête.

The text on this page is estimated to be only 19.58% accurate

Clf TOT AGI A LA RÈTSIOSf ÎU «iifmt me figue tneée : ptrtont les cris de fi«iem» las cvnm de fosîl répétés, JEl*ie7îî la teireiir d^ns Tàiae et pr-^rr^rî là 3rae seieiie et belle snirait son otus sileiirkrax : frappint ccffitnsîe ! A côté de Im nature en forie, la nature Cjdme ! Kûhs ne poQTons mieux terminer ces notes sur Tél^uHs de 1875, qa'en nous rappelant que le 31 Mars 1S7S, un érèneBMAAt du même genre a eu lieu f*re<qii'an même endixnt. Les cïv-oles de la localité déclarent qne cet éboulis a atteint des proportions phu considérables qne celui de 1^75, kqnel avait englonti le TiUa\$e di Petit Sable. Un nonvean pan de la montagne s'est êcrv^nlé pc^nr disparaître dans Tabime. Ces ãiitâ ponrraient très bien justifier ks paroles qui ont été prononcées en 18Sd, à la Cbambie des Députés» par on orateur qui s'opposait à ce qu'on créât on saniarium à Salane et qui, pour appuyer son opposition, disait: Gaxdea* vous d'envoyer les détenus politiques à Salane, où la Riviero du Mât entraine dans ses débotdements des qt^rtien de coïlm^j* Lee avalaisons de 1844, 1847, autant que les éboulis de ISrS et 1878 laissent voir que l'honorable Député de 1835 lisait très bien dans Tayenir. LA RACE CRÉOLE Mais peu importe tout cela. Mes préparatifs sont fisdts pour le Toyage dans les gorges. Cette fois, c'est M. Mandouç, un autre cultivateari appartenant comme M. Técher, à cette belle race do créoles, descendant de Basques et de Madégasses que Ton renouiiro établis partout dans les montagnes de Bourbon, et dont Lamartino a dit dans une réponse à l'envoi d'une belle pièce de vers qui lui avait été dédiée par M. Gabriel Couturier, créole do Bourbon : ** Je n'ai jamais rencontré dans ma vie des créoles sans admirer ou aimer cette grande race qui associe en elle, les vertus de deux ou trois continents." Puisque je suis en train de citation sur la race créole, qu'on me permette d'extraire d'un journal que j'ai parcouru, ce passage que j'aurais voulu avoir écrit, tant j'en apprécie la justesse. Les créoles bourbonnais, dit Voïart, braves et dévoués à la mère-patrie, ont cette vivacité d'esprit, cette générosité de oœur^ cette chaleur d'affection qui attirent» qui entraînent à elles» qui

On trouve en eux l'intelligence qui s'empare de toute idée utile, l'aptitude qui la développe, la persévérance qui la mûrit et la fait fructifier. Mais me voilà loin de mes préparatifs. N'importe : puisque j'ai devant moi mes deux guides Técher et Mandouï le guide de la veille et celui du lendemain, laissez-moi vous dire que lorsque Mahé de Labourdonnais, qui s'y connaissait en hommes, a écrit les lignes qui suivent, il devait avoir devant lui, des créoles de la stature de mes deux guides. Cette race, écrit le fondateur de nos Colonies sœurs, est aussi remarquable par sa stature et ses proportions, que par sa force et sa santé, et sous tous les rapports, elle est égale au moins, sinon supérieure, aux nations de l'Europe les plus renommées, Verhum sat. . Il est convenu que Charles Mandouc viendra me prendre à cinq heures du matin, que Both et Mahann, deux forts malgaches de la localité nous accompagneront pour porter ma valise, mon plaid, quelques provisions de bouche et que nous ferons le voyage de Cilaos par la montagne. Je prends congé de mes amis, je recommande à Vigoureux, ma malade qui ne m'a point donné signe de vie, de toute la journée, et je me retire pour être prêt au rendezvous du lendemain. DÉ PART POUR CILAOS Lundi. Il est cinq heures. Mon guide est à son poste. Nos deux Malgaches le suivent et nous voilà en route. Je pars, sans trop savoir quand je reviendrai. Mandouc me dit que nous pourrions être de retour Jeudi. Je n'en crois rien, mais je vais toujours. Je veux voir Bourbon dans toutes les magnificences dont la nature l'a gratifié. Nous laissons derrière nous le Plateau des bains. Après un quart d'heure de marche, toujours en montant, nous atteignons le Rempart de la Terrç Plate où il existe une population de petits cultivateurs et d'éleveurs. M. Mandouc me fait voir d'ici la maison de Técher, non distante de la sienne. Il me dit qu'il a oublié quelque chose chez lui. U part et revient avec une liasse de papiers

UN VOYAGE A LA REUNION 217

Tu olé B qu'il me prie de serrer dans ma valise. Ce sont, dit-il, mes certificats comme guide. Vous les lirez à votre aise, quand vous serez rendu à Cilaos, Nous longeons la Ravine du Bras Sec pour contourner le Cap Anglais, ainsi nommé parce qu'un touriste Anglais[^] venant de Maurice, a failli y perdre la vie. L'histoire de cet Anglais a quelque chose de piquant dans la bouche de mon guide ; la voici telle quelle, je ne surcharge pas : LE CAP ANGLAIS Le Cap, auprès duquel nous sommes, s'étend sur une pente de 46 degrés sur plus de trois cents pieds de long. Sa surface unie le rend aussi difficile à gravir qu'à descendre. Un gentleman Anglais (1) qui faisait, en compagnie de plusieurs riches habitants de Bourbon, une excursion au sommet des Salazes, paria, chemin faisant, qu'il descendrait le Cap, sans aucune aide et en conservant ses chaussures. Ses compagnons de route acceptèrent le pari pour le retour. Le surlendemain, lorsque la petite caravane se retrouva sur les lieux, il reparle de son pari dont l'enjeu devait être un déjeuner en arrivant à Hell-Bourg. On le dissuade, lui faisant entrevoir les dangers d'une pareille entreprise. Mais on sait à quoi s'en tenir sur l'excentricité de certains Anglais. Plus on voulait le dissuader, plus il s'entêtait à mettre son projet à exécution. On le laissa donc &ire« Il s'avança à l'endroit où la déclivité lui parut moins rapide, s'assit sur le bord, et projetant ses jambes en avant, pendant qu'il tenait son corps en arrière, il se laisse glisser, partant ainsi avec la (1) Ce Gentleman est M. Stair Douglas, notre ancien Secrétaire Colonial, qui avait traité les créoles de Maurice de Mangeurs de Lotus. Pendant son séjour à la Réunion, M. Douglas avait parié qu'il ferait, à pieds, le voyage de Salazie à St. Denis et de St. Denis à Salazie en une journée. Il partit à 5 heures du matin du village et y retourna à 7 heures de l'après-midi avec une lettre du Maire de St. Denis, constatant qu'il s'était présenté en personne à une heure de l'après-midi à l'Hôtel de Ville et qu'il en était reparti immédiatement. La distance de St. Denis à Salazie est de 40 kilomètres ou 10 lieues. Autant pour le retour c'est donc 20 lieues parcourues en 13 heures, ce qui donne environ une lieue et demie par heure. Bien des marcheurs pourraient faire cela s'il ne fallait que franchir une petite distance, mais le tour de force gît, pour M. Douglas, dans le fait qu'il n'a pas dû se reposer pendant 13 heures.

218 UN VOTAGE A LA RÉUNION vitesse d'une locomotive
cliaufiPée à toute vapeur, jusqu'au bas de la rampe. Une seconde avait suffi
pour cette descente vertigineuse. Tous ses compagnons mirent un quart
d'heure pour le rejoindre par le sentier habituel, et, quand on arriva auprès
du malheureux, on le vit encore vivant, mais tout haletant. Dans ce rapide
trajet, le fond de sa culotte et sa peau, à Tendroit où les reins perdent leur
nom, étaient littéralement en lambeaux. Cette partie de son corps était
comme du velours cramoisi. En un mot^ l'Anglais ne pouvait plus marcher,
il a fallu qu'on le portât. N'importe, dit-il, avec ce flegme que l'on connaît
aux fils de la Grande Bietagne : J'ai perdu ma culotte et je me suis écorché
le postérieur, mais j'ai gagné mon pari. O'est de là, me dit Mandouc, qu'est
venue la désignation de '^ Cap Anglais." Je pense que ae non é vero è ben
trovato, et je poursuis ma route. Admirons ensemble cette belle cascade que
nous voyoug a'échapper des flancs des Trois Salazes pour retomber en
bondissant au fond d'un gouffre profondément encaissé. C'est là la source
de cette Bivière du Mât que nous avons longée depuis St. André jusqu'à
S'alazie, le jour de notre arrivée à Hell-Bourg. Nous marchons bon train,
Both et Mahanne chantent ensemble pour s'encourager à la marche.
Mandouc me raconte le plus d'anecdotes qu'il peut et cela va ainsi, jusqu'à
onze heures dix minutes où, après avoir gravi le pic du Rampart, nous
atteignons enfin la Roche à Vidot (2800 mètres) qui doit nécessairement
être notre première halte. C'es^ là que se trouve la Caverne Hussard, tout-à-
fait au détour du Cap» au Vent. CAVERNE HUSSARD Il y a à Bourbon, la
Caverne Hussard, comme il y a le Bois Mussard, la Chapelle Hussard. J'irai
beaucoup trop loin si je voulais écrire la biographie de Hussard. Qu'il
suffise de savoir quo c'est cet intrépide colon qui, à l'époque de l'esclavage,
a réussi à traquer les noirs marrons dans leurs retraites inaccessibles, et que
c'est grâce à lui que Bourbon et notre chère Maurice n'ont pas été plus d'une
fois mis à feu et à sang.» Il était le chef des détachements

UN VOYAGE A LA RÉUNION 210 et c'est dans la Caverne où nous sommes qu'il a accompli un de ses plus hauts faits de courage et de bravoure. Je me contenterai donc de reproduire la légende de cette caverne et pourquoi elle est appelée Caverne Mussard, Le temps de déjeuner, de fumer une pipe et puis ce sera fait. C'est, dit M. Héry, une vraie caverne de brigands, noire, fulgureuse, recelant de ténébreuses cavités, un coupe-goïge enfin, car bien des gorges y ont été coupées. Mussard avait appris que cent marrons, qui y campaient, semaient la désolation et l'épouvante dans le quartier St.-André. Sans s'effrayer du grand nombre de ses adversaires, il prit avec lui quinze hommes résolus, et s'approchant furtivement, sans permettre à ses compagnons de parler en route, ni de fumer, il parvint à investir la Caverne sans qu'on se fût douté de son approche. Il vit à l'entrée de la Caverne un marron, armé de sa sagaïe. Il fit signe à ses gens de rester tapis dans les brousses, puis il dit au marron : — Jette ta sagaïe et rends-toi* — ^ Jette ton fusil, répliqua fièrement le marron qui, le voyant seul, s'élança sur lui. Mussard l'étendit mort d'un coup de feu. Ce fut le signal du massacre. Les marrons sortirent tumultueusement pour hacher en pièces Mussard avant qu'il eut eu le temps de recharger son arme. Mais ils furent mitraillés par la décharge des quinze hommes ; et la lutte s'engagea furieuse ; cinquante marrons furent tués, cinquante furent garottés et la caverne qui avait servi de théâtre au carnage prit le nom du hardi Mussard. DANS LES MONTAGNES Mandouc me rappelle que nous n'avons pas à nous attarder, si nous voulons arriver avant le soir à la Caverne Dufour ou nous devons passer la nuit. Nous nous mettons en route. L'ascension, ici > n'a plus rien d'agréable. Plus nous montons, plus la nature paraît morne et triste. Les arbres ont disparu sous le froid de ces climats. Nous ne voyons que des rochers grisâtres dans les interstices desquels croissent des mousses blanchâtres et des lichens aux fleurs d'un rouge de feu, ou encore des scories ferrugineuses couvertes de rouille. Le trajet devient de plus en plus pénible. J'ai déjà deux

220 UN VOYAGE A LA REUNION foîs songé à renoncer au voyage et à retourner sur mes pas. Une vague inquiétude ^s'empare de moi. Où allons nous P Quand arriverons-nous ? Il y a déjà dix heures que nous marchons, franchissant à chaque instant d'affreuses rampes, des précipices qui ouvrent devant nous d'innombrables abîmes. Allons toujours, crie Mandouc, il n'y a pas de plaisir sans peine, vous serez récompensé tout à l'heure» Je regarde à ma montre, il est trois heures, au moment où nous contournons, après des difficultés inouïes, un pan des Salazes que notre guide nous dit être l'Accore du Grand Plumé, Pour décrire -t-tes régions, il faut la plume magique de M. Héry. Voici ce qu'il en dit, à la suite d'une ascension vers le Piton des Neiges. ACOORE DU GRAND PLUMÉ A une heure, nous atteignons P Aceoi*e du Orand Plumé^ épou« vantage rainure de 700 toises qui plonge du sommet des Salazes au talus où nous sommes. Oh ! l'imposant spectacle ! Quelle grandiose horreur ! Certes, l'Occéan avec ses flots sans limites étonne l'imagination ; mais, si jamais l'immensité s'est pleinement manifestée, c'est ici !... A nos pieds, un escarpement à pic qui surplombe à une épouvantable profondeur, un ténébreux amas des nues condensées... Le frémissement du vertige nous fascine et nous courbe involontairement vers ce vide informe, la plus terrifiante personiûoation du cahos ! Dans trente ans d'ici, ne sera pas effacée la redoutable vision qui a galvanisé tout notre être.... Nous voilà accolés à une immense muraille grise où nos doigts crispés n'ont à saisir que les rugosités du ^oc et les touffes rares du gazon. Pour augmenter notre anxiété, une brume épaisse vient nous envelopper.... Ce linceul de nuées produit sur nous une indéfinissable sensation. Cet instant comptera parmi les plus solennels de notre existence. Nous nous voyons dans la plus effrayante position, suspendus en l'air^ ayant 1200 toises sous les pieds, 500 sur la tête, abîme dessous, abîme dessus, submergés dans un océan de vapeurs qui nous dérobe la vue du ciel et des objets adjacents. Aussi perdus dans le vide que l'aréonaute dans son ballon, ne tenant à la terre et à la vie que par une poignée d'herbes ou par une aspérité de rocaïlles qui, que]quefois fuit sous notre main pour tomber avec une terrifiante sonorité dans

UN VOYAGE A LA RÉUNION 221 les précipices ombreux d'où nous venons d'émerger. Nous continuons cependant à monter, mais nous sommes perplexes, le cœur nous bat. Nous nous tendons silencieusement une main secourable. Nous sommes si convaincus qu'un instant de vertige, un seul pas, mal assuré, nous jetterait broyés dans le gouffre !!! Cett^» épreuve a duré trois mortelles heures. Ces sensations, ces anxiétés, ces souffrances, dites-vous le bien, lecteur, je les ai éprouvées, ressenties, subies, sans exhiler une seule plainte, tant je voulais contempler de nouveau et surtout d'un point plus élevé les splendeurs du panorama que nous avons admiré ensemble, pendant notre ascension des bords de Cilaos à trois quarts chemin du sommet du Piton des Neiges. Halte ! crie Mandouc et admirez maintenant ce qui n'est que le commencement. Il était cinq heures. Le soleil avait disparu entièrement derrière le bloc du Piton. Les nuages commençaient à prendre les teintes grisâtres du crépuscule. Le froid devient plus vif. Nos yeux se portent d'abord sur la croix en bois qui est fixée sur la tertre Scheneider lequel est à mi-pente du colossal Piton. C'est là qu'est la Caverne, dit Mandouc. Dans une heure, nous y serons, si vous voulez prendre courage. Je ne réponds non, et je marche d'un pas accéléré, demandant à Dieu la force d'arriver. CAVERNE DU FORT Il était sept heures moins vingt-cinq minutes, lorsque nous avons atteint l'ouverture de cette caverne qui est vaste, spacieuse, bien close et surtout bien sèche. Elle a environ une soixantaine de pieds de profondeur sur dix à quinze de hauteur. Mandouc et les hommes ont découvert un tas d'herbes et de mousses sèches à l'entrée. Vite, ils font du feu. Nous prenons chacun un verre de rum et nous dinons des provisions que nous avons portées. Je ne tiens pas au froid. Je me hâte de me vêtir de flanelle et de laine, de mettre mon manteau par dessus mes vêtements, de m'envelopper dans mon plaid et de me blottir dans un coin retiré, me repliant sur moi-même. Je grelottais malgré ces précautions, mais la fatigue, les émotions l'emportent et la nature, prenant ses droits souverains, j'avais gagné, dans un océan d'agréables hallucinations, comme le soir où j'avais fu

222 UN VOYAGE A LA REUNION mêle hachis dans le harem do...., cette inconscience du sommeil qui, quoiqu'on en veuille dire, n'est pas la mort, puisque le réveil y succède et que le souvenir resto. Ah ! si je pouvais m'attarder ; que je vous dirai de choses inédites sur le harem^ sur les sultanes aux fins corsages, flexibles comme notre bambou colonial, et dont la taille tient entre le pouce et l'index ouvert de nos deux mains jointes —sur les andalouscs aux pieds mignons et les circassiennes aux longs yeux, des yeux d'amende à fleur de tête, des yeux rêveurs et langoureux comme ceux de la gazelle aux champs ; mais je trahirais des secrets qui ne sont pas les miens — et puis, on m'a dit au moment de la suprême séparation " Silence," et je veux tenir parole, —car les morts seuls ne reviennent pas— et il ne faut pas que mon sommeil de la Caverne Dufour soit suivi d'un vilain réveil. CAVERNE DXJFOUR ENCORE Il est sept heures du matin. J'ai donqwMme devait dormir un homme qui avait fait le tour de force de parcourir 14 lieues de rampes continues dans une journée et dont -les membres endoloris avaient besoin de repos. Mandouc et mes hommes sont aguerris. Depuis plus d'une heure, ils ont fait du feu dans la caverne et préparé du café. Ils m'attendent et me voient m' étirer dans mes couver, tures ; ils éprouvent comme une sorte de satisfaction à m'épier. Ces hommes n'ont de force et de courage que d'autant qu'ils se donnent du mouvement et il leur tarde de se mettre en route. Je ne suis pas de cette opinion. Je veux rester ici. Je veux voir, je veux contempler, je veux admirer, je veux décrire. C'est ma marotte de décrire, car quand je voyage tout seul, c'est mon défaut d'avoir beaucoup d'amis dans mon souvenir. Les notes que je prends ne sont pas pour moi. Si je les prends, c'est pour tous ceux que j'aime et comme tous ceux que j'aime se dénombrent par légions, tant à Bourbon qu'à Maurice, je croirais commettre une spoliation à Tégard de tous, si je manquais de transcrire sur mon carnet de voyage les moindres aventures que je considère être un bien commun à tous. C'est ici dans cette Caverne, éloigné de toutes mes affections, grelottant de froid, n'ayant pour toute compagnie qu'un étranger et doux malgaches, quo je ressens tout ce que Dieu a placé de

UN VOYAGE A LA REUNION 22a noblesse et de sincérité dans mon cœur. J'ai quitté ma oouclie et j'ai jeté un coup d'œil autour de moi. L'horizon est resserré. Je brave le froid et je monte encore. Mon guide qui marche devant moi est arrivé à une bonne distance et me crie d'accélérer le pas* Je me sens encouragé et je monte encore.... Je découvre à quelques toises plus bas de l'endroit où je suis, la pierre où mon vieux guide Dijou et moi, nous avons pu, grâce à "ina lunette d'approche, voir tout Bourbon et en donner une description géographique. Mes yeux s'ouvrent de plus en plus à la lumière du jour et je vois que, d'ici, à 300 mètres plus haut que ma dernière ascension, l'œil mortel peut commander la vue sur l'horizon qui encercle l'Ile de la Réunion. Nous étions rendus au tertre Scheneider, à quelques pas de la Grande Croix en bois que j'avais tant de fois saluée le matin, au réveil, de ma fenêtre de Oilaos* O Orux Ave! TERTRE

SCHENEIDER M. Héry qui a fait le même voyage avant moi dit, arrivé ici : Nouvelle joie ! Maurice a profilé sa silhouette de la manière la plus apparente : on en apercevait tous les caps et tous les pitons ; elle paraissait grande comme Sainte Hélène relevée à six lieues de distance. Enfin le soleil s'est élancé dans les airs ! Aussitôt nous avons couru au point culminant du Piton des Neiges par le rempart de Cilaos. Nos regards ont plongé jusqu'au fond des précipices et nous avons aperçu le site si pittoresque des eaux Thermales de Cilaos et tout rencaissement du Grand Bénard. Enfin nous avons mis un pied triomphateur sur le tertre Scheneider. Le but était atteint, la joie était délirante. Puis a succédé l'extase muette de l'admiration. Autour de nous, un horizon d'une rondeur aussi parfaite que le cercle de Borda, mesurait trois cent cinquante lieues ; la mer partout ; l'immensité partout ! Au dedans du cercle, toutes les parties de l'île éclairées des feux du jour naissant. En un quart de minute^ la plus magique fantasmagorie faisait glisser, sous les regards du spectateur qui pivotait sur lui-même, la Rivière des Pluies à une lieue de Saint Denis, Saint André avec son clocher aigu, une partie

224 UN VOYAGE A LA REUNION de Saint Benoit, le Volcan de Sainte Rose, le Oap Lardet de Saint Pierre, avec ses vaisseaux en rade, Saint Louis avec son féoda château du Gol, rimmense Bénard représentant les quartiers de St. Leu et de St. Paul, enfin la Pointo interminable des Galets qui confine à la Possession. Au centre de l'Observatoire, la Plaine des Oafres cristallisée de la gelée blanche la plus éblouissante, et le verdoyant enclos de Salazie terminé par la plaine nivelée du JBras de Caverne. Quel ^gantesque panorama ! Deux cent treize lieues carrées embrassées d'un seul coup d'œil ! Je n'ajouterai rien à cette description. Je suis dans l'extase. J'inscris mon nom sur ce tertre, à la suite des voyageurs qui m*ont précédés ; je salue la Croix de bois, que je voulais tant voir. Il y a là à mes pieds un bassin dont la surface est un bloc de glaçons, dont Mandouc casse une large tablette qu'il me passe et que je laisse fondre au soleil. Nous prenons une collation et nous descendons les Rampes, pour revisiter Cilaos et ses abruptes remparts. A midi, nous avons contourné la Ravine Grosse Roche et la Ravine Benjouin, remonté les rampes et atteint le plateau de Cilaos. RÉCEPTION A CILAOS A une heure, c'était fête chez M . Laurelte. Je retrouve de nombreux compatriotes qui sont montés à la Source, depuis mon départ. Les anciennes connaissances sont parties, mais leur souvenir est resté dans mon cœur, tout comme les bonnes gens de l'endroit ont conservé le mien. Cette bonne petite Colonie, elle m'entoure, m'interroge, me demande des nouvelles de Vigoureux. Tout cela avec un intérêt tel, que je crus un moment m'être retrouvé au sein de ma famille. C'est ici le cas de le répéter avec Enée : hic amoff hœc patiia cet. C'est là qu'est mon amour, c*c8t là qu'est ma patrie. Je suis bien heureux de tant de bons souvenirs. Je passe ainsi cleuz jours bien agréables aux bains de Cilaos.

UN VOYAGE A LA REUNION 225 LES CERTIFICATS DE
 MON GUIDE La rédaction de mes notes de voyage prend nécessairement
 quelques moments pendant ces quarante huit heures de repos. Je retrouve,
 parmi ces notes, la copie des certificats que Mandouo m'avait remis en
 traversant la Terre Plate le matin du départ de Hell-Bourg. Je crois rendre
 service à cet homme intelligent et dévoué, en reproduisant ces attestations
 dont j'ai vu les originaux et que je puis d'autant certifier genuine, que j'avais
 rencontré M. Jourdain, de la maison Blyth Brothers de Maurice, à Hell-
 Bourg, qu'il m'avait raconté son voyage de Salazie à Cilaos, son accès de
 fièvre dans la Caverne Du Four où il a été forcé de séjourner deux jours,
 soigné par son guide Mandouc. Quant au Capitaine Anderson son souvenir
 est resté gravé dans la mémoire de tous les Bourbonnais^ comme étant celui
 du plus grand marcheur connu dans le monde colonial. Les autres certificats
 sont de personnes tout aussi honorables et dont le passage à Salazie et à
 Cilaos n'a pas été sans profit pour les deux cirques. CERTIFICATS " I
 hereby certify with the greatest pleasure that Charles. Mandouo is an
 excellent guide. He conducted me from Salazie to Cilaos^ via the Piton des
 Neiges and attended me with the greatest care when I was confined to the
 cave during one day with an attack of fever. One day put the full
 confidence in him. V. B. Jourdain. Salazie, 23 May 1877. Charles Mandouo
 came with me from Salazie to Cilaos^^^ ▼ consider him a very good guide,
 he knows the country - n i i. about, and I have not found him made any
 difficult*^ j. i j j i ii journey at once in a day when I asked him. f/M.
 Anderson, ^' ^"* • ^., 92 U Major Lifantry. Cilaos, 23 May 1876. ^ ^

22e UN VOYAGE A LA REUNION Le Major Anderson était parti de Salazie à 6 heures du matin et est arrivé à Cilaos à 4 heures du soir, par la route que nous avons prise. C'est la seule fois qu'un voyageur ait fait ce trajet en une journée. Le troisième certificat est de M. Marsh, notre ex-Secrétaire Colonial ; en Juin 1874, il constate que Charles Mandou Ta conduit de Salazie au Piton des Neiges en compagnie de Mme Marsh et qu'il s'est très bien acquitté de sa tâche comme guide. Le quatrième certificat est de M. Seegrave, Consul Britannique à la Réunion, qui a voyagé jusqu'au Piton des Neiges. Il y a plusieurs autres certificats émanant des autorités de la Réunion, faisant le plus grand éloge de notre guide, à qui nous nous empressons de témoigner notre reconnaissance pour les soins qu'il nous a prodigués et l'assistance qu'il nous a donnée. DE CILAOS A SALAZIE A la fin du cinquième jour de voyage, j'ai fait mes adieux aux amis de Cilaos. Le lendemain, à cinq heures, nous étions en route remontant par le Bras rouge jusqu'à Taïbit, ayant toujours sur notre tête le colossal Piton des Neiges et la longue chaîne des Trois Salazes qui se prolonge jusqu'au Grand Bénard. Deux heures plus tard, nous avons atteint le bord et dominé le fond de la Plaine de Maria et tout le cirque de Cimandef. Descendant d'ici jusqu'à la plaine des Tamarins où se trouve la Croisée qui conduit à Mafatte et une autre qui s'ouvre du côté opposé. C'est cette dernière que nous prenons pour arriver au Piton des Fourches que nous atteignons à dix heures. C'est ici que nous faisons notre première halte pendant une heure. Avant midi nous étions de nouveau en route et à deux heures, nous étions parvenu au Grand Sable, voyant non loin de nous l'Eboulis que nous avons visité quelques jours auparavant. D'ici la route devient plus aisée et après avoir traversé la Plaine d'Affbuches et la Rivière du Mât, nous sommes arrivés à Hell-Bourg à 4 heures vingt cinq minutes. Je ne retrouve dans mes notes aucune autre remarque que celles qui suivent : Ce trajet, qui est une succession perpétuelle de cascades^ de remparts, de précipices et de torrents, offre à l'attention du touriste

UN VOYAGE A LA REUNION 227 le spectacle le plus imposant qui se puisse imaginer de la nature en lutte avec elle même. A part cela, je n'ai rien trouvé dans la Faune et la Flore de cette partie des montagnes qui mérite d'être noté d'une façon particulière. Excepté les trois ou quatre hameaux que nous avons traversés et où nous avons rencontré des cultivateurs de maïs, de haricots, de tabac et des éleveurs d'animaux, rien que le chaos; car en fait d'oiseaux, on n'y voit que des merles, des oiseaux blancs, des tec-tec et des moutardiers à huppe. Pour ce qui a trait aux fougères, nous en avons vu d'or, d'argent et de toutes les formes et de toutes les nuances. Les arbres, tels que le cèdre sauvage, le brane, le bois de fleurs jaunes, le Mapou disparaissant à mesure que l'on gagne les hauteurs, pour ne laisser la place qu'aux Ambavilles> aux lichens, aux mousses et aux mouros. Encore certains remparts sont-ils entièrement dénudés. RETOUR A HELL-BOURG • Mais me voilà de nouveau au milieu de mes amis de Hell-* Bourg, après six jours d'absence. C'était fête à Cilaos, quand j'y suis arrivé, il y a déjà une semaine. C'est plus fête encore ici. Je reçois plusieurs lettres dans la soirée et plusieurs visites du plateau d'en haut. Je raconte tant bien que mal les événements du voyage et je m'endors, non pas sans avoir pris des nouvelles de ma malade qui, depuis hier, avait envoyé à plusieurs reprises s'enquérir de moi, afin de m'annoncer que mon remède avait commencé à agir sur son organisation. Cette nouvelle n'est rien à côté de celle que l'on me communique de la mort de Madame Mac Auliffe, survenue depuis le matin à Hell-Bourg, Je m'endors non seulement fatigué, mais profondément attristé. MADAME MAO AULIFFK C'est aujourd'hui 15 Octobre. J'ai pris un bain de la Source pour me remettre des fatigues du voyage. J'ai gravi les rampes immédiatement après, pour me rendre chez Cuzard. Il est huit heures du matin. Tout le village de Salazie et de Hell-Bourg est é

228 ON VOYAGE A LA REUNION dans la désolation. Lo bon Docteur Mao*Auliffe est sous sa varangue» ayant à ses côtés, le Docteur TroUé, Rédacteur du Travail, arrivé de St-Kerre depuis la veille, pour assister aux derniers moments de sa fille, Madame Mao Auliffe, qui était aimée de toute la petite colonie des hauts. C'est vraiment navrant que lo spectacle de la mort dans certaines circonstances. Deux docteurs, deux médecins réputés pour leur science, l'un le père, l'autre le mari, ne réussissent pas à arracher au trépas, la digne créature qui est l'objet de leur mutuelle adoration. Impitoyable, la mort a opéré son œuvre de destruction, et Madame Mac Âuliffe s'en est allée, là où vont les créatures d'élite, laissant des enfants en bas âge pour la remplacer auprès de celui qu'elle aimait. Ses funérailles ont eu lieu aujourd'hui même. J'y ai assisté ; tous les voyageurs de la Source y assistaient également. Hommes et femmes, nous avons tous tenus à suivre ce cercueil à l'Eglise et à le suivre encore jusqu'au Cimetière. Quel Cimetière, bon Dieu ! Il fait honte à la Mairie de Salazie. C'est le seul point où j'aie réellement trouvé à blâmer fortement pendant tout mon voyage dans les diverses communes. Le sentier qui y conduit est affreux. L'enclos réservé aux morts est un champ abandonné où croissent des herbes de toutes sortes. Pas un coin où l'on puisse dire que lo souvenir des vivants s'attache à ceux qui ne sont plus. Le culte des morts» ce culte qui nous est si cher à Maurice, et dont j'ai retrouvé la suave tradition dans presque tous les cimetières que j'ai visités à la Réunion, semble entièrement inconnu à Hell-Bourg. J'ai exprimé mon opinion assez fortement à cet égard. J'espère que, parmi ceux qui m'ont entendu quelqu'un sortira des rangs et éveillera l'attention des autorités de Salazie sur un fait aussi anormal.

UNE VISITE AU VOLCAN Le lendemain de cette mort si inattendue et tant déplorée, j'étais en route, accompagné par Mandouc et mes deux malgaches. Il ne me restait que fort peu de jours à passer à la Réunion et je ne voulais pas quitter ce pays enchanté, sans faire une excursion jusqu'au Grand Brûlé. Parti à six heures du matin par le chemin de la FlatM de BelotiSy autrement dit de la Fenêire, nous sommes jBirivés à onze heures à la Plaine des Palmistes dont les rivières von^

UN VOTAGH A LA BÉUNTON 229 se perdre à St-Benoit, dans la Grande Rivière des Marsouins, Après une collation, nous sommes repartis à midi pour la Plaine des Cafrcê qui est au dessus des terrains de Saint-Pierre. C'est à six heures de l'après midi, après une marche forcée que nous avons dû réclamer l'hospitalité toute écossaise d'un cultivateur qui nous a ofïert avec un dîner patriarcal, un coucher dont nous avons goûté toutes les ineffables douceurs. Il n'y a pas d'expression pour dire le froid qu'il fait ici. Mais comme la marche et quelques bonnes libations nous avaient échauffé le sang, ce froid, grâce au feu qui pétillait dans l'âtre, The craklÎDg faggot ûie», ne m'a pas beaucoup fait souffrir. De plus ^habitation où je suis est des plus commodes. Elle appartient à l'un des anciens colons, et est une construction toute européenne. Le vieux militaire, fatigué de faire la guerre, a pris sa retraite et est venu, dans ces régions élevées, se créer un séjour qui lui rappelle la patrie absente. Il a, avec lui, sa dame et aussi sa fille qui a la haute direction de tout le domaine et qui sait en faire les honneurs avec la distinction et le charme d'uno personne dont l'instruction est achevée. Je ne m'attendais certes pas à entendre parler l'anglais sur les hauteurs de la Plaine dos Cafres. Il était réservé à la gracieuse châtelaine de ce bienheureux séjour do me rappeler, une fois de plus, que si la langue de mes pères venait à se perdre, dans les vastes possessions britanniques qui parsèment le globe, on la retrouverait encore, dans les gorges élevées do la Plaine des ('afres. A huit heures du matin, toute la petite colonie des cultivateurs et des éleveurs de la Plaine des Cafres avait été avertie de l'arrivée inattendue d'un voyageur de Maurice. Je renonce à décrire la réception qui m'a été faite, au moment où je sortais de ma chambre. Il y avait là des figures que je n'avais jamais vues, des mains que je n'avais jamais serrées, et pourtant jo me sentais comme au milieu d'amis qui m'étaient connus. Ils sont tous là ne voulant pas que je m'éloignasse de leurs habitations sans leur avoir fait l'amitié de prendre un repas chex eux. Je serais resté un mois à la Plaine des Cafres, que pendant un mois, j'aurais été traité oounno au premier jour. A vrai dire^

230 UN VOYAGE A LA REUNION l'existence est royale ici.

Dans un pays où les porcs sont nourris au lai(; de Tache^ et où toutes les plantes TÎ^rières^ surtout les pommes do terres, viennent en abondance ; où les moutons vont par troupeaux et où les hommes sont dégagés de tous les soucis rongeurs qui minent l'humanité dans les centres resserrés de nos villes^ il n'y a pas lieu de craindre que Ton manque de quoi que ce soit. J'ai déjeuné à la Plaine des Cafi*es. J'ai voulu repartir tout de suite après. Mais quoi que j'aie fait^ je n'ai pu m' arracher des pressantes invitations de mes amphytrions Il m'a encore fallu diner et passer la nuit. Ce qui me donne le temps de faire faire à mes lecteurs plus ample connaissance avec la localité. J'extrais pour leur instruction tout un passage d'un Rapport officiel sur la colonisation de la Plaine des Caires. COLONISATION En s*occupant, sur les lieux, démettre à exécution le projet d'arrêté de 1868, la Commission a été frappée du peu d'avancement de la colonisation. L'état des choses est tel après vingt cinq ans d'essai, que l'on est conduit à se demander si l'œuvre conçue en 1861 n'est pas une utopie. La Plaine des Cafres, en effet, n'est encore aujourd'hui, malgré la route carrossable qui la traverse en la reliant d'un côté à Saint- Pierre, de l'autre à la plaine des Palmistes» qu'une vaste solitude d'un aspect sauvage, où la présence de l'homme ne se révèle qu'accidentellement : point de population ; à peine quelques concessionnaires résidant sur les lieux avec un petit nombre de travailleurs ; de rares constructions pour habitations ou éiables. Sur 2,000 hectares de terre concédés, 150 au plus sont cultivés en avoine, en pommes do terres, ou ont été convertis en prairies artificielles de fromental. Il semble que la plupart des concessionnaires n'aient été jaloux que d'une seule chose, de demander et d'obtenir beaucoup de terres, sans en vouloir tirer parti. Le plus net est encore quelques troupeaux de bœu& et de moutons dont la chair a été longtemps rebutée sur les marchés, à cause de l'odeur particulière que lui donnaient les herbages ou les pousses d'arbres servant de nourriture aux bestiaux. Là, point de sites qui attirent l'homme et le retiennent ; point de ces champs qui^ en promettant beaucoup

U^ VOYAGE A LA REUNION 231 au travailleur, aiguillonnent son activité. On n'y rencontre le plus souvent que des surfaces formées de laves et de scories, sur lesquelles croissent des mousses, des bruyères et des lichens, ou des pitons et des versants qui n'offrent pour toute végétation que des brandes, des ambavilles ou des fleurs jaunes. On croit deviner que le colon qui arrive en ces lieux, après avoir contemplé un moment ces mornes, promené sa vue sur cet attristant paysage, senti sur ces hauteurs la brume et le froid qu'il ne connaît pas, ne peut que s'en retourner découragé. A ces causes naturelles qui peuvent expliquer en partie l'insuccès» il faut en ajouter d'autres qui ont été accidentelles : le. la plupart des concessionnaires n'ont pu ou n'ont voulu jusqu'ici risquer les frais exigés par la période de création. Sans doute le sol de la localité est, comme nous venons de le dire, généralement peu favorable ; il est léger, presque point végétal ; mais, traité par la charruej ameubli, puis planté en pommes de terre, orge, seigle, avoine, firomental, il serait peut être susceptible de donner des produits rémunérateurs. Les parties inondées pendant la saison des pluies, si elles étaient protégées par le drainage ou des canaux facilitant l'écoulement des eaux, pourraient être utilisées. 2o L'éloignement des centres de consommation a dû être jusqu'ici un obstacle à l'ardeur des colons. Mais cet obstacle tend tous les jours à disparaître, par suite des voies de communication qui sont aujourd'hui achevées, et qui permettent non-seulement le transport des produits dans les quartiers voisins, mais encore l'exportation à l'île Maurice par le port de Saint- Pierre. Il serait donc possible d'espérer quelques résultats, si les concessionnaires, mieux avisés, consentaient à franchir résolument la période de création, toujours la plus laborieuse, et surtout à en finir avec les contestations de parti-pris qui ont retardé jusqu'ici le moment de fixer définitivement la propriété, pour lui assurer le crédit dont il a besoin. Quoi qu'il en soit, nous estimons que l'œuvre de la colonisation à la plaine des Cafres ne peut prospérer qu'au moyen de grandes concessions, capables d® récompenser les efibrts des colons et d'inspirer quelque confiance aux capitaux ; et, à cet égard, nous croyons fermement que l'on a eu raison de renoncer au régime qui avait prévalu, lors de l'arrêté de 1851. Ce qui donne au surplus de la fortfe à cette opinion, c'est que les rares ooncessionnaires qui ont notoirement le mieux réussi^ sont

232 UN VOYAGE A LA RÉUNION ceux qui ont pu opérer sur de grandes superficies et avec une mise de fonds. L'un d'eux surtout, possesseur de plus de 300 hectares par suite de concessions ou d'acquisitions, est arrivé à créer des prairies artificielles en vue de l'élevage du bétail, à clore son domaine, à édifier des étables et des hangars, à ouvrir à travers sa propriété près de 10 kilomètres de chemin accessible aux charrettes, à défricher et mettre en culture près de 50 hectares de terre, en un mot, à réaliser des produits très appréciables.

UN COUP DE VENT A LA PLAINE DES CAFRES Parmi les diverses notes qui me sont bienveillamment communiquées, je retrouve le récit suivant d'un coup de vent à la Plaine des Cafres. C'était, dit le narrateur, le 16 Janvier 1868. Il était 2 heures de l'après-midi. Le baromètre baissait de manière à me donner la crainte d'une nuit terrible. J'examinai la case qui était composée de deux chambres : l'une servant de magasin, l'autre fort petite, contenant quatre lits dont deux devaient être occupés, chacun par deux de nos jeunes gens. C'était une construction en bois couché, à la manière du pays, avec une couverture de planches et en bardeaux (essentes), un vrai chalet des montagnes, ayant pour unique ouverture une porte tournée vers le soleil couchant. Une roche sortait de terre à l'angle Sud-Ouest et à quelques diamètres de distance de la case. La pluie qui était tombée par ondées chaudes, droites et raides augmentant d'intensité à chaque reprise, venait de cesser. Aucun bruit précurseur d'un ouragan ne se fit entendre avant cinq heures du soir. Alors s'élevèrent de courtes rafales qui devinrent de plus en plus menaçantes. A la nuit tombante, — six heures et demie, — l'atmosphère redevint calme et chargée de brumes qui voilaient l'horizon. A huit heures, le baromètre était si bas, que je m'étonnais de ne pas voir la tempête se déclarer, lorsqu'elle arriva, ronflant et mugissant entre les pitons et faisant craquer les arbres. Puis un silence, un calme plat qui dure quelques secondes, comme si l'ennemi s'arrêtait pour se remettre en haleine avant de nous attaquer. Il reprend sa course, et, cette fois, il accourt si vite qu'il ne s'annonce plus par des menaces lointaines ; il s'abat sur nous brutalement et

UN VOYAGE A LA REUNION 23\$ nous porte un choc semblable à celui d'un corps solide. Le toit craque et se brise, nous nous sentons soulevés et penchés en avant. Notre chien des Alpes donne des marques d'effroi do mauvais augure, il s'agite et gémit. Nos lumières sont éteintes par le vent qui pénètre dans l'intérieur. Heureusement, il a emporté au loin les débris de la charpente ; personne n'est blessé. Il pleut serré^ mais nous pouvons encore nous abriter sous une partie du toit. Les intervalles de calme, de ce calme extraordinaire qui succède aux rafales, nous laissaient à chaque instant l'espoir d'avoir essuyé la dernière bordée de cette furie. Vers dix heures, nous essayâmes de sortir pour voir si les autres cases nous offriraient un refuge meilleur ou pire. Mais il nous fut impossible d'ouvrir. Le vent avait fait marcher la case de manière à ce que la porte vint butter contre la roche. Nous étions calés^ mais prisonniers, avec la chance d'être renversés et brisés, ou celle d'être écrasés par les débris de la toiture. De onze heures à minuit, elle fut enlevée, planche par planche, et chaque fois dispersée au loin. A minuit, la paroi située vers l'est et qui maintenant, pai: suite de l'évolution que nous avons subie, se présentait presque de face à la rage obstinée du Nord- Est, fut enfoncée et trouée. Nous étions à peu près libres de fuir, mais l'obscurité était complète, et à deux pas do nous, autour do la petite éminence que nous occupions^ l'inondation se dressait en vagues semblables à celles de la mer. Les autres cases étaient peut-être entraînées déjà par la bourrasque dans ce déluge, et la sensation du froid était si vivo,, que l'idée de nous égarer dans les ténèbres frappait de terreur. Quelque précaire que fût notre refuge — nous no pouvions plus dire notre abri, — Wn instinct du gîte qui domine toujours la pensée humaine, et le sentiment fraternel de la lutte en commun contre le danger commun, nous engagèrent à rester ensemble jusqu'au dernier moment. Mais le plus grand péril de noire situation ne s'était pas encore dessiné à mes yeux, et bientôt il s'annonce par de douloureux symptômes. Je veux parler du découragement, de cet état nerveux et tout physique de prostration morale qui, sous l'influence de certains agents extérieurs, s'empare quelquefois de préférence des âmes les plus énergiques. Quelques-uns de mes compagnons oom'

234 UN VOYAGE A LA RÉUNION

mencèrent à donner des signes de désespérance, adressant au ciel de délirantes prières, ou appelant leur famille et leurs amis absents pour leur dire adieu. Je craignis un instant pour moi-même la contagion de ce trouble fatal, et je fis un effort pour me rappeler que j'étais le chef de la bande, et par conséquent appelé à ne m'occuper que des autres. Voyant que l'inaction était le seul fléau qu'il me fût possible de conjurer, je résolus d'essayer, à tout hasard, de lutter contre les éléments. Je fis porter et accoster nos quatre lits contre la paroi la plus menacée. Je m'opposai à ce que personne eût recours aux alcools pour se réchauffer ou s'étourdir. J'y veillai à ce que chacun avalât de temps en temps un verre de bouillon concentré dont nous avions une provision convenable. Je fis jeter sur notre petit groupe serré, une grande couverture qu'il fallait retenir de toutes nos forces pour qu'elle ne nous fût pas arrachée par le vent. Enfin, je parvins à installer au milieu de nous une double caisse vide et retournée, au moyen de laquelle un bougeoir garni et des allumettes me permirent, dans l'intervalle des rafales, de nous procurer un instant de lumière pour regarder l'heure et consulter le baromètre qui, sans merci, descendait toujours. Quelle attente ! Et combien de fois, après des angoisses qui nous semblaient avoir duré une heure, nous étions frappés de stupeur en voyant à la montre qu'à peine dix minutes s'étaient écoulées. Sans doute ces fréquentes constatations de notre péril n'étaient pas de nature à nous rassurer ; mais elles tenaient notre attention éveillée sur nous-mêmes. Elles entretenaient le sentiment et l'amour de la vie prêts à nous abandonner. Dans ces rapides intervalles de silence nous respirions ensemble. Et chaque fois, nous pouvions nous croire prêts à sortir du paroxysme de l'ouragan. Mais tout à coup, des craquements formidables nous annonçaient le retour du monstre. Chose remarquable, les plus faibles étaient ceux dont l'énergie se soutenait le mieux, et mon petit Jacques montra, sans se démentir un instant, une présence d'esprit, un courage et un dévouement à toute épreuve. Enfin, à deux heures du matin, le baromètre cessa de descendre et à deux heures et demie, il commença à remonter un peu. Les rafales faiblirent progressivement et l'espérance remonta comme le baromètre

UN VOYAGE A LA REUNTON 236 J'étais brisé de fatigue, je m'allotigeai comme je pus sur un matelas, une véritable éponge dont le poids de mon corps exprimait l'eau et je dormis une heure. Dès que le jour commença à poindre, nous réunîmes nos efforts pour nous ouvrir un passage à travers les débris de la cloison et parvenir jusqu'aux autres cases, que nous n'étions pas sûrs de retrouver, même en ruines. Quelle fut notre surprise, en voyant debout et intacte, la plus voisine, qui était la plus petite, celle que nos domestiques partageaient avec les bouviers ! Elle était fermée, muette et comme inhabitée. Nous y pénétrons et nous trouvons nos gens bien tranquilles autour d'un bon feu qu'ils avaient pu entretenir toute la nuit, sans se douter, qu'à deux pas de là, nous soutenions contre la mort une lutte désespérée. Nous étions tellement transis, que la vue de ce feu bienfaisant faillit nous faire tout oublier. Mais il fallait songer à nos douze travailleurs installés dans la case neuve et nous fîmes, pour aller de suite à leur recherche, un effort que je me rappellerai toujours comme une chose considérable dans ma vie d'aventures. La tempête était presque apaisée, mais elle avait eu son cruel triomphe. De la grande case en bois et en paille, il ne restait que quelques débris épars, ballottés encore par les derniers souffles de l'ouragan. Sept de nos hommes s'étaient réfugiés dans un état d'hébétément sous les débris d'un gros arbre abattu et brisé. Les cinq autres gisaient dans l'eau raides et froids comme des cadavres. Nous nous hâcâmes de les emporter près du feu et de les frictionner de toutes nos forces ravivées par le danger. La scène qui suivit fut véritablement effrayante. Les premiers qui se ranimèrent sortirent de leur léthargie dans un état de démence complète, et, s'échappant de nos bras, voulurent se précipiter dans le feu. Deux autres, — deux Malgaches — en revenant à la vie, eurent un réveil encore plus terrible. Leur face souillée, égarée, furieuse, était terrible à voir, et notre lutte pour les sauver ressemblait à un combat. Mais le dernier de ces malheureux ne se réveilla pas, et plusieurs heures de friction ne purent pas seulement lui enlever la raideur cadavérique. L'asphyxie par l'eau ou la paralysie du sang par le froid avait été complète. A neuf heures du matin, il fallut renoncer à l'espoir d'arracher

23e UN VOYAGE A LA REUNION cette victime au désastre.

Nous la couvrîmes d'un peu de terre, nous abandonnâmes une partie de notre bagage, et les buttes ayant cessé d'être des îles sans issue, nous pûmes descendre dans la plaine où l'écoulement se faisait assez régulièrement par les deux ravines qui sillonnent en sens contraire le nord et le sud du plateau. Nous pûmes franchir, non sans peine, mais sans catastrophe nouvelle, les trois courants du bras de Ponteau, qui ne charriait, ni arbres, ni rochers et dont les flots étaient résiliés clairs, grâce à la compacité du sol. Ainsi marchant dans l'eau, jusqu'aux genoux dans la plaine, jusqu'aux épaules dans les fonds, le plus souvent sans retrouver aucune trace de chemin, rencontrant à chaque pas les énormes tamarins des hauts gisant brisés sur le sol, nous attei* gnîmes après trois heures de marche bien pénible, la métairie la plus voisine. Le temps était magnifique, le ciel d'un bleu pur, et le soleil brillait sur la campagne dévastée. LE PAS DE BELCOMBE — LE FORMICA LÉO Le lendemain, j'étais en route, non pas sans avoir promis à mes hospitaliers amis de retourner, pour 15 jours au moins, l'année prochaine. A onze heures, nous avons passé par la Caverne dite de Lantagnier où nous nous sommes reposés pendant trois quarts d'heure, faisant ample consommation du lait et de pièces froides que nos amis de la Plaine des Cafres avaient gracieusement fait mettre dans les bretelles ou havresacs de nos deux malgaches. Vers midi, nous avons repris le trajet qui conduit au Pas de Belcombe, que nous avons atteint à quatre heures. Il y a ici une Caverne qui, pour ne pas être aussi agréable et aussi jolie que celle de Hussard ou aussi commode que celle dite Du/our au bas du tertre Scheneider, n'en est pas moins fort intéressante pour le touriste qui sent le besoin de prendre du repos. Nous nous y sommes arrêtés pour passer la nuit. Dès six heures du matin, nous nous sommes remis sur pieds pour nous rendre au Formica Léo, le petit cratère qui est situé à environ 6 ou 7 ' kilomètres de là, c'est-à-dire à une heure de marche. J'ai pu voir du haut le fond de ce cratère éteint qui, à son orifice, n'a pas plus de cinquante pieds de circonférence et dont la profondeur me paraît être de 20 à 30 pieds. La forme du Formica Léo, est à peu près

UN VOYAGE A LA REUNION 237

cello de notre Trou aux Cerfs entre Curepîpe et Vacoa. Les parois n'offrent qu'un sable tout grisâtre, tantôt rougeâtre, ayant une odeur de soufre. Partant de là à huit heures, nous sommes arrivés en trois quarts d'heure à la Chapelle du Volcan, qui est une Caverne naturelle, tapissée de roches pétrifiées ayant toutes sortes de formes et que l'on croirait avoir été suspendues au plafond par la main de l'homme. Ce qui me rappelle cette strophe du poète Bourbonnais, d'Etienne Azéma, sur les volcans : J'aime les mille colonnes Du basalte noir et dur, Qui tantôt jaillit en cônes et tantôt se dresse en mur. J'aime les rocs volcaniques Taillés en larges portiques. Les grottes, les basiliques Que le feu sculpte au hasard : Sublimes architectures Dont les formes, les figures, Le disputent aux peintures Les plus brillantes de l'art. Cette Chapelle ne me paraît pas avoir plus de 25 pieds de circonférence. Je calcule son élévation à 15 pieds. Le sol que nous foulons est un fond de sable volcanisé, que surplombent trois ou quatre grosses pierres d'un noir foncé dont la couleur est relevée par le rouge de feu des rochers des parois. Remontant une rampe assez pénible, nous nous sommes rendus de là, après deux heures de marche, au cratère du Grand Volcan, Bory St- Vincent. L'orifice de ce cratère n'est pas moins étendu que le quart de notre Champ-de-Mars. Tout le tour est à pic. Il existe du côté sud, un endroit par où l'on pourrait descendre au fond, en s'appuyant sur les rocs des parois, jusqu'à une plateforme d'environ 150 pieds. Il semble que ce volcan n'ait pas lancé de laves depuis bien des années. Il a le même aspect que celui du Formica Léo, Nous avons mis trois quarts d'heure pour arriver de là au cratère brûlant, c'est-à-dire au

238 UN VOYAGE A LA REUNION Volcan qui fume à continuer et dont les abords sont couverts de crevasses qui lancent de la vapeur d'eau. Le Grand Brûlé a plus de 7 kilomètres de large. L'orifice de ce volcan est moins grand que celui du dernier cratère. Ici, il ne faut pas songer à descendre. Tout est à pic. Et puis, il se dégage de cet orifice une odeur de vapeur et de soufre qui suffoque. Mes lecteurs me sauront gré de leur fournir des notes plus détaillées sur le Volcan. Ces notes sont d'autant plus précieuses qu'elles ont été prises par M. Maillard, ingénieur de premier rang, qui a habité la Réunion pendant plus de vingt ans.

NOTES SUR LE VOLCAN Pour aller au Volcan, deux routes sont praticables. La première, en restant toujours dans l'intérieur du grand enclos, c'est-à-dire en partant du bord de la mer, pour se diriger vers le cratère, en suivant les coulées les plus solides. Dans ce parcours, outre les dangers d'être blessé par l'effondrement des laves, dont les canaux intérieurs ne sont souvent recouverts que d'une croûte friable de 10 à 16 centimètres, on ne trouve ni bois, ni eau, ni plantes pour se faire un abri. La seconde route, plus longue, mais sûre, passe par le chemin de l'intérieur qui traverse l'île par le col principal, appelé la Plaine des Cafres. De ce point, en se dirigeant vers le volcan, on ne rencontre de véritables difficultés que pour descendre le deuxième enclos, et pour gravir les pentes du Volcan, où se renouvellent, mais sur un bien moindre parcours, les dangers qu'offrent les couches de laves friables. Ce deuxième passage est celui que mes compagnons et moi avons préféré, et après deux jours de marche en partant de Saint-Benoît, nous sommes arrivés sur le bord du premier enclos que nous avons descendu sans grande peine, et au pied duquel nous avons couché. Dans cette première partie du voyage, le sol était presque toujours formé de terre végétale, et parfois d'immenses plaques de laves. Le lendemain matin, l'aspect du sol à parcourir avait complètement changé ; nous étions dans la Plaine dite des Sables, qui se compose en totalité de laves brisées par petits fragments. Dans cette plaine de plusieurs lieues d'étendue, se trouvent quelques mamelons de forme demi-circulaire du même sable que la plaine

UN VOYAGE A LA REUNION 1^39 qu'ils dominant. Il semble que la lave^ lors de sa sortie par ces cratères, se soit trouvée en contact avec de grandes masses, qui, par un refroidissement subit, l'ont fait se fendiller en parcelles presque régulières. L'aspect général de la plaine fait supposer que ce sable a été nivelé, soit par les eaux, qui peut-être ont fait éruption au même temps que la lave, soit par les pluies torrentielles qui, à la Réunion, donnent quelquefois 500 millimètres d'eau en vingt quatre heures. Ce nivellement, du reste, date de loin, puisque l'on trouve à la surface de la plaine des fils vitreux, appelés, dans le pays, cheveux du Volcan. En arrivant sur le bord du grand enclos dont le sommet est à 2556 mètres au dessus du niveau de la mer, on retrouve les couches de lave compacte. A l'entrée de la Plaine des Sables, en nous levant de grand matin, nous avons observé un phénomène assez singulier. Le plan général du sol se trouvait exhaussé de 2 à 3 centimètres au dessus des objets que nous avions laissés sur le sable, et, en marchant, nos pieds y entraient aussi à la même profondeur. Examen fait, nous avons reconnu qu'une couche générale de sable, sur un seul grain d'épaisseur, avait été soulevée par des prismes de glace, qui s'étaient formés, la nuit, probablement, aux dépens des évaporations du sol. Nous avons éprouvé d'assez grandes difficultés pour descendre dans le grand enclos par le pas de Belcombe qui a 2252 mètres de hauteur (le seul autre endroit praticable, appelé pas de Bory, est encore plus élevé); aussi ne sommes-nous arrivés au pied de l'escarpement, qu'à neuf heures et demie. Là, bien que le sol se compose de laves toutes récentes, nous avons examiné avec étonnement un petit piton isolé, formé de mêmes fragments entièrement semblables à ceux de la Plaine des Sables. Ce Piton que l'on appelle le Formica-Léo, a environ 80 mètres de diamètre et au plus 15 mètres de hauteur. Son cratère, presque nivelé par les pluies, présente une calotte concave d'environ 20 mètres d'ouverture sur 6 ou 6 de profondeur. Les laves récentes ont diminué la hauteur de ce piton qui aurait déjà disparu, si le grand cratère n'avait pas cessé de couler. Après avoir gravi les pentes du cratère principal, nous sommes arrivés sur le sommet à onze heures un quart ; nous avons passé

UN VOYAGE A LA RÉUNION par d'anciens cratères recouverts en partie de laves récentes. Le diamètre du grand cratère est d'environ 200 mètres, et sa profondeur varie entre 10 et 20 mètres. Bien qu'il soit éteint, des vapeurs se font encore jour à travers les fissures de la lave qui en forme le fond. Cette nappe semble s'être figée avant d'avoir pu déborder. Elle est à peu près horizontale ; aussi les différences de hauteur de la muraille intérieure ne parviennent-elles pas au plan de lave refroidie[^] mais bien des dentelures et ondulations que présente le couronnement circulaire du cratère. Après être restés quelque temps au cratère principal, nous sommes descendus vers le cratère brûlant, avec la presque certitude de le trouver froid, car les vapeurs qui s'en échappaient étaient à peine visibles, mais, si nous avions pu supporter le contact de celles du grand cratère qui, quoique très apparentes, ne sont que légèrement chaudes, ont peu d'odeur de soufre, et semblent se composer en grande partie de vapeurs d'eau, il n'en a pas été de même de celles qui laissent échapper le cratère brûlant. Nous avons été forcés d'en faire le tour et de l'aborder par la partie exposée au vent ; encore, dans les revirements de brise, étions-nous presque suffoqués par les vapeurs sulfureuses. Rien ne peut exprimer le grandiose du phénomène que nous observâmes, lorsque après nous être mis à plat ventre, de manière à ne laisser passer au-dessus de l'abîme que la tête et les épaules> nous vîmes au fond d'un puits d'environ 160 mètres de diamètre et de 200 à 800 mètres de profondeur, une nappe noire au S. E. de laquelle paraissent se mouvoir une masse de matières en fusion, le représentant le bouillonnement d'une marmite. Quand, par moments, ce bouillonnement prenait un peu plus d'intensité, la nappe noire se fendait ou plutôt s'étoilait à partir du point opposé. La matière rouge, comprimée par le poids de la croûte solidifiée, ou poussée par une force intérieure, se faisait jour à travers les fissures sous forme d'un énorme bourrelet, qui bientôt se refroidissait et soudait de nouveau la surface un moment désunie. Parfois, il se formait d'autres brisures secondaires, et si le polygone ainsi détaché était petit, les bourrelets de lave en fusion se rejoignaient et des plaques détachées semblaient s'abîmer dans la masse rouge-cerise qui apparaît alors au-dessus de la croûte noire. Du bouillonnement sortaient

UN VOYAGE A LA KEUNIOX Ul des vjapeurs sulfureuses qui avaient coloré la muraille eu jaune sur une largeur do 30 à 40 mètres. Tel était l'état du Volcan dans un moment fort rare à la Réunion, où pour les habitants du bord de la mer, il paraissait parfaitement éteint. Ordinairement, au contraire^ s'il ne vomit pas de laves, il s'en échappe toujours un nuage de vapeurs et de fumée qui, en temps calme, se présente le jour sous la forme d'une immense colonne blanche et le soir semble une colonne de feu. En 1814, nous trouvant à Sainte Rose, le soir sur sept heures et demie, tous les habitants de la sucrerie, où nous avons reçu rhospitalité,furent mis en émoi par une forte détonation. Nous sortîmes dans la cour et nous vîmes le cratère illuminé par une forte lueur accompagnée d'une émission de flammes^ de fumée et de pieiTes rougies, Puis, deux ou trois minutes après, une masse de matières en fusion se déversa par dessus les bords du cratère ; les lueurs et les flammes cessèrent au même moment. Deux jours après ce commencement d'éruption, la coulée qui était descendue de plusieurs milles s'arrêtait. Une nouvelle coulée se faisait jour sur le flanc du Piton de Crac et arrivait à la mer quinze ou vingt jours après. Dans notre voyage au volcan, nous avons observé près d'un cratère éteint, à la source de la rivière des Remparts, un phénomène assez remarquable. Rien qu'à la •Réunion on ne puisse, à cause de l'action du sol sur l'aiguille aimantée, se servir de la boussole pour déterminer une méridienne, nous l'avons employée quelquefois, comme simple instrument à mesurer les angles. Nous avons relevé celui que formait l'aiguille avec une direction donnée. Quand, plus tard,nous voulûmes vérifier notre observation, nous trouvâmes une erreur sensible. Cette erreur s'étant renouvelée plusieurs fois, nous observâmes l'aiguille avec soin ei nous remarquâmes que, sollicitée probablement par des courants intérieur8,elle faisait des soubresauts brusques, des espèces d'embardees qui allaient do 3 à 4 degrés de chaque côté de la ligne à relever ; puis, après chaque soubresaut, l'aiguille restait fixe et comme collée à sa nouvelle position. Ces changements avaient lieu toutes les trente à soixante secondes, tantôt à droite, tantôt i gauche ; quelquefois par grandes embardees, quelquefois n'atteignant le maximum de déclinaison qu'après trois ou quatre petites stations j enfin d'une manière tout-à-fait irrégulièro.

242 UN VOYAGE A LA RÉUNION Les phénomènes que nous avons décrits dans la note précédente^ nous dispensent de longs détails sur le volcan de la Béunion. Toutefois, nous croyons devoir rapporter ici quelques faits que nous avons trouvés dans différents auteurs ou observés nous-même. La coulée de 1738 fut si forte, que sa réverbération permettait aux habitants de Sainte-Suzanne de lire par la nuit la plus noire. En 1745, une coulée se fit jour dans les hauteurs de Sainte-Rose > entre le chef-lieu et la rivière de l'Est, à 2,500 ou 3,000 mètres du rivage ; elle se divisa en deux branches et arriva à la mer. Bory lui donne pour date 1708, mais les archives d'une famille de la colonie nous ont permis de rectifier cette erreur. En 1774, une autre coulée se fit jour au Tremblet, en dehors de l'enclos, et y retomba un peu au-dessus de la route actuelle ! En 1778 eut lieu une vaste coulée. Elle prolongea la pointe de la Table, et s'avança dans la mer sur une longueur de 5 à 600 mètres. En 1791 le 4 Juillet, à la suite d'un tremblement de terre, il y eut une coulée qui arriva à la mer en neuf jours. Le 17, à la suite d'un bruit extraordinaire, la lave s'arrêta, il s'échappa du volcan une fumée noire, et le soleil parut sanglant. En 1800, la coulée des Citrons-Galets surgit à Saint-Philippe et arriva à la mer. En 1802, 17 janvier, il y eut une éruption de cendres, qui fut suivie, le 22 Mars, d'une coulée partie du sommet des grandes pentes et qui arriva à la mer. En 1812, eut lieu la plus vaste coulée connue. Elle envahit le quart du grand pays brûlé, et arriva à la mer en huit heures. Elle fut suivie d'éruptions de fils et de cendres. En 1827, le 29 février, vers 10 heures du matin, dit une relation, on entendit comme un coup de tonnerre, à la suite duquel le cratère vomit une colonne de feu et de fumée ; dans la nuit suivante, il en sortit trois rivières de laves dont une traversa la route le 9 mars, et arriva à la mer le même jour. Le 1er Avril il y eut une éruption de fumée très intense. En 1869, il y eut aussi une éruption le 8 Mai. Après un grondement de quelques instants, suivi de quatre explosions successives, le cratère brûlant lança des gerbes de feu, et la lave s'en échappa pendant environ vingt-quatre heures. Le 23 Mai, il y eut une nouvelle coulée, qui ne dura que quelques heures.

UN VOYAGE A LA RÉUNION • . 243 Ajoutons à tous ces faits, ce dernier qui vient corroborer ce que nous avons dit ailleurs des affaissenients successifs du volcan. Bory de Saint- Vincent affirme qu'en 1760, quarante et un ans avant son passage à Bourbon, le mamelon central a disparu complètement puis a été remplacé, en 1775 et 1789 par le grand cratère actuel. Nous avons dit ailleurs que le grand cratère est à peu près refroidi et que les laves s'échappent maintenant par le cratère brûlant qui s'est formé un peu au-dessous, et qui vient de s'effronder en 1860. Quand la lave envahit une forêt, toutes les herbes et broussailles sont immédiatement brûlées ; il ne reste debout que les grands arbres, dont l'écorce, les branchages et les feuilles se sèchent en quelques minutes. On voit alors les flammes monter rapidement le long du tronc et brûler en quelques secondes feuilles et branches ; il semble que l'on assiste à un effet de pyrotechnie des mieux réussi à la suite duquel le tronc d'arbre apparaît debout, garni seulement de ses grosses branches. Pendant ce temps, la lave avance coulant toujours en dessous, se refroidissant à la surface. Vingt ou trente minutes après, l'arbre consumé par la base se couche sur la lave, et ne reprend presque jamais feu, il reste ainsi noir et dénudé comme un témoin irrécusable de la belle végétation du grand pays brûlé qu'un beaucoup se figurent entièrement privé de verdure. Nous donnons ici la liste des éruptions dont nous avons pu trouver des traces dans les divers ouvrages consultés et dans la mémoire des plus vieux habitants de la localité. 1733 — Laves. 1745 — Laves arrivant à la mer. 1760 — Cendres. 1766 r— Laves. ' 1774 — Laves. 1775 — Laves arrivant à la mer. 1778 — Laves arrivant à la mer. 1787 — (Juin) Lave arrivant à la mer. 1789 — Laves. 1791 — (Juillet) Laves arrivant à la mer, puis cendrest 1800 — Laves arrivant à la mer. 1801 — (NovenAre) Laves,

244 UN VOYAGE A LA REUNION 1802 — (Janvier) Cendres^
 1802 — (Mars) Laves arrivant à la mer, 1812 — Laves arrivant à la mer
 puis, fils vitreux et cendres, 1821 — Cendres puis Laves arrivant à la mer.
 1824 — Laves. 1830 — (Octobre) Laves arrivant à la mer. 1832 — Laves
 arrivant à la mer par la plaine des Osmondes. 1842 — (Août) Laves. 1843
 — Laves. 1844 — Laves arrivant à la mer. 1845 — Laves. 1846 — Laves.
 1847 — Laves. 1848 — Laves. 1850 — (Octobre) Laves arrivant à la mer.
 1858 — (Novembre) Laves arrivant à la mer. 1859 — (Mai) Laves. 1860 —
 (Février) Laves puis fils vitreux. 1860 — (Mars) Cendres à Sainte-Rose et à
 Saint-Philippe. M. BINAN, GARDE DES FORÊTS J'ai assez vu. Je songe
 maintenant à gagner St. Philippe ou Ste. Rose, pour passer la nuit. Au
 moment où Mandouc m'engage à prendre la direction de Sainte Rose
 où^mo dit-il, nous pourrions arriver vers huit heures du soir, j'aperçois venir
 derrière un Rempart et "gagnant de nos côtés^ un monsieur, maigre, long,
 osseux, ayant une longue barbe blanche et ne paraissant pas malgré cela âgé
 de plus de 50 à 55 ans. Sa démarche est fière, presque majestueuse, tant elle
 eut noble et grave. Je le laisse arriver et, à cinq pas de distance, je lui tire un
 grand coup de chapeau. D répond à mon salut et me dit : Monsieur est le
 journaliste Mauricien qui, il y a deux jours, était à la Plaine des Cafres. Oui,
 c'est moi-même, Monsieur. — Eh ! bien, vous pouvez vous flatter d'être un
 fin marcheur et de savoir mettre le temps à profit, je vous fais mon sincère
 compliment. Moi je suis Binan, Garde Général des Eaux et Forêts, depuis St
 Pierrrf, jusqu'à St.Philippe,

UN VOYAGE A LA RÉUNION 246 L'autre ciiconscription est sous la surveillance de Jurien Valentio dont le quartier général est à St. Paul. — Je connais beaucoup Jurien Valentio, lui dis-je — mais vous, je ne vous connaissais que de nom et, chemin faisant, puisque nous descendons les rampes en compagnie, je vous dirai où et comment j'ai entendu parler devons. Monsieur Binan était évidemment intrigué. C'est alors que je lui dis, qu'assistant aux rogatons d'un mariage à St. Pierre, à l'un de mes précédents voyages, la conversation avant déjeuner, avait roulé sur un M. Binan, garde général des eaux et forêts, réputé pour être le plus grand marcheur de la Colonie entière et qui a eu l'heureux privilège de retrouver dans les gorges de la Plaine des Cafres, une des jeunes filles du Gouverneur Faron, égarée en cueillant des framboises. J'ajoutai que je savais qu'il était possesseur d'une royale collection de bâtons et de cannes et que je serais heureux de me choisir un ou deux bons Mussards si jamais j'allais à St. Pierre. M. Binan ne revenait pas de tout ce que je lui disais. Arrivé au bas des rampes, il m'engagea à le suivre jusqu'à St. Philippe, au lieu d'aller à Ste. Rose, me déclarant que dès le lendemain à neuf heures du matin, je pourrai m'embarquer dans la diligence de St. Pierre à St. Benoît, pour Ste. Bose. La proposition me parut tout-à-fait pratique. Je priai M. Mandouc et mes deux malgaches de prendre la route qu'ils voudraient et d'aller m'attendre, le surlendemain, à six heures, au Pont de l'Escalier, pour entreprendre avec moi une excursion dans les Hampes de la Savane par le lit de la Rivière du Mât, les avertissant qu'après avoir passé la nuit à St. Philippe, je traverserai le lendemain Ste. Rose pour coucher à St. Benoît et les rejoindre à heure fixe. Nous nous séparons et me voilà en route avec M. Binan. Trois heures plus tard, après avoir contourné le rempart du Tremblet, le Brûlé des Citronô, le Brûlé de la Table et le Piton Ango, nous étions rendus à la Ravine An go, chez un vieill^d grand propriétaire de la localité, et que M. -Binan appelle M, Arsène. L'hospitalité, ici, nous est faite aussi large que je pouvais la désirer. L'appétit ne faisait pas défaut. Tout en mangeant, j'ai raconté au vieillard quelques unes de mes courses. Pendant la conversation, je viens à citer, parmi les amis dévoués, que j'ai

246 "UN VOYAGE A LA BEUNION faits à la Réunion, les Messieurs Babet, de St. Pierre. — Quoi, dit le vieillard, vous connaissez mes fils ? Ils vous ont bien accueilli. Je suis bien aise. Il en sera de même chez moi. — J'étais donc, sans le savoir, chez M. Arsène Babet, le plus grand propriétaire de terres de St. Philippe. Son habitation comporte 150,000 gaule ttes, partie en forêts, partie en cannes, girofliers, letchis, oranges, citrons, mandarines greffées. Cet habitant n'a pas d'usine. Il n'a jamais voulu en construire chez lui, préférant de beaucoup ses récoltes de girofles à tous autres revenus. J'ai passé là une nuit excessivement délicieuse. Le lendemain au réveil, j'ai été appelé à visiter en compagnie de l'aimable père de mes deux bons amis de St. Pierre, et de M. Binan, ce domaine dont tous les emménagements m'ont rappelé nos grandes propriétés du Grand Port et de Flacq d'il y a trente cinq ans, alors que l'Industrie sucrière n'avait pas pris chez nous, l'extension qu'elle a prise depuis (1). A neuf heures, j'avais pris congé de mon vénérable amphytrion et du garde des Eaux et Forêts, qui, soit dit en passant, est Pun des plus agréables et des plus spirituels causeurs que j'aie rencontrés à Bourbon. A midi, j'étais à Ste. Rose, après avoir fait un de ces voyages de cahotements que l'on ne saurait décrire, même après avoir subi les mille tortures d'une diligence de Bourbon sur la route du Brûlé entre St. Philippe et Ste. Rose. Ste. ROSE Ste. Rose est séparée de St. Benoit par la Rivière de l'Est et de St. Philippe par les Remparts du Tremblet au sud du Grand Brûlé. Cette commune est à 58 kilomètres de St. Denis et à 20 de St. Benoit. Elle a une très jolie église, possédant un magnifique autel en marbre que l'on dit être l'un des plus beaux de la Colonie. Le canal qui la traverse et qui fournit une eau abondante aux habitants, s'appelle Canal Lory. Au bas du village, il y a un monument élevé par les Anglais au Capitaine Corbett, de V Africaine, mort pendant un «ombat naval livré au Capitaine Bouvet. Tout-à-fait à la lli^ite sud du canton se trouvent les remparts du Bois (1) M« Babet est mort depuis.

UN VOYAGE A LA REUNION 247 Blanc où il y a des forêts magnifiques qui fournissent des bois de construction. C'est à cet endroit que les visiteurs de tout Bourbon accourent pour contempler les coulées du cratère toutes les fois que le volcan vomit ses flots de flammes, de bitume, de laves et de cendres. Après un bon déjeuner pris à l'Hotel, nous sommes repartis pour arriver à 3 heures à St. BENOIT après avoir traversé la Rivière de l'Est, la Ravine des Oranges et la Ravine Sèche. St. Benoit est, sans contredit, l'une des plus agréables communes de la Réunion. Dans tous les cas, elle est la plus étendue de toutes. Traversée dans toute sa longueur par la Grande Rivière des Marsouins qui prend sa source au pied du Piton des Neiges entre les deux groupes de Cilaos et -de Salazie, St. Benoit s'étend de la Rivière du Mât qui le sépare de St. André et de la Rivière de l'Est qui est sa limite du côté de Ste. Rose. La population de St. Benoit est de 2 700 âmes. Le plus grand mouvement règne dans ce village où rien ne manque de tout ce qui est nécessaire au déploiement de l'activité dans le travail. On compte 20 sucreries dans cette localité. St. Benoit est la ville natale de l'illustre ami de Poivre, de ce botaniste[^] célèbre qui a rendu tant de services à son pays en y propageant [des plantes utiles, de Joseph-Henri Hubert qui est mort en 1825. Le contre-amiral Bouvet, le héros du Grand Port, qui est mort en 1860, est aussi créole de St. Benoit. Le gouverneur Hubert-Delisle, dont les colons de la Réunion comparent l'administration à celle de Labourdonnais, est également né à St. Benoit. Les palmiers, les muscadiers, les canneliers, les girofliers, et surtout les mangoustans abondent dans cette localité qui est une véritable corbeille de fleurs et de fruits. TJN

SOUVENIR * J'étais debout devant le charmant Hôtel si bien tenu par M. A. Gratté qui sait faire un si gracieux accueil aux étrangers qui

248 UN VOYAGE A LA REUNION visitent sa commune. Je ruminais le projet d'aller faire visite^ à l'instant même au savant docteur Michel et à son ami le docteur Jacob de Cordemoy, lorsque je vis passer un beau vieillard. Une voix secrète me disait que ce devait être une connaissance. Je m'informai auprès d'un voyageur qui était à portée et qui me répondit : C'est M. Charlette Alexis, le père de M. Emart Alexis le substitut du Procureur Général de St. Denis, l'un des riches propriétaires de notre commune. Le nom me rappela à l'instant qu'à un déjeuner que j'avais pris, lors de mon passage à St. Denis, chez M. Liontel, le deuxième substitut du Procureur Général, M. Fénelon Tandrya, juge d'instruction, m'avait beacoup parlé de M. Emart et de son père et m'avait promis de me faire ifaire la connaissance de l'un et de l'autre. Les circonstances ne nous ont pas permis de nous retrouver pour mettre ce projet i exécution, chose que je regrette d'autant plus, que de long temps probablement, et peut-être jamais, je n'aurais ce précieux avantage. Il en est de même pour le docteur Michel que je n'ai pu aller voir. Une averse étant venue se mettre entre ma décision et sa mise i exécution, je suis resté à l'HoteU Un moment après diner, M. Gratté est venu m'annoncer qu'un courrier, conduit>ant un poney, était arrivé avec une lettre pour moi Je pris la lettre* C'était M. Beauvoir, de Salazie, qui., sur les instructions de Mandouc m'expédiait un Poney pour que je pusse me rendre le lendemain au jour naissant à l'Escalier où j'avais donné rendez* vous, à mon guide. La nuit passée, je grimpai mon docile coursier, et, par un clair de lune admirable, je descendis au petit galop la route de Bras-Banon qui conduit au Pont de la Rivière du Mât à la limite de St. André et jo continuai à gauche sur le chemin qui longe la Kivière, où j'avais déjà passé pour me rendre à Salazie. A six heures, heure militaire, j'étais de l'autre coté du Pont. Mon guide était à son poste. Je livre le Poney à un homme qui l'attendait et jff pars sans plus do retard pour les Rampes de la Savane, qu'avant do rentrer à Hell-Bourg, je voulais explorer en remontant le lit de la Rivière du Mât qui continuait à rouler son eau chargée de cendres provenant de l'Éboulis de 18W.

UN VOYAGE A LA REUNION 249 LES RAMPES DE LA

SAVANE J'ai passé deux jours à remonter la Rivière. J'ai éprouvé toutes sortes d'émotions dans cette course aventureuse. Mes notes sont chargées de détails que je pourrais fournir, les uns précieux, les autres émouvants, d'autres encore remplis de péripéties. Cette excursion compte parmi les plus accidentées que j'aie faites à la Réunion. Je m'abstiens de rien consigner ici à cet égard, parceque Mandouc a mis entre mes mains les feuillets d'une histoire qui sera lue avec beaucoup plus d'intérêt que tout ce que je pourrais écrire et dont les descriptions sont d'une rigoureuse exactitude. HISTOIRE DE FRAGÈRE C'était en 1848. Nous étions partis de Terre Plate, Fragère, son fils, son neveu et moi. C'était au mois de mars, saison dangereuse. La chaleur était étouffante, le temps lourd et le ciel chargé. Nous allâmes camper au Grand Sable en tête de la Savane. Le lendemain, en nous levant, nous vîmes des nuages cuivrés qui enveloppaient le Piton des Neiges. Retournons, dis-je à Fragère, le temps menace. — Bah ! repliqua-t-il, nous sommes en route, continuons; Et ainsi fut fait. A peine commençons-nous à gravir le premier étage du massif, que la pluie se mit à tomber et à gonfler les ravines. Nous passâmes la première ayant de l'eau jusqu'à la ceinture ; nous traversâmes la seconde en ayant jusqu'aux épaules. Auguste Fragère, le plus jeune des enfants perdit pied, je le saisis par les cheveux au moment où il dérivait. Ce fût au tour du père de me dire : Retournons en arrière, et rallions le camp du Grand Sable. Il n'est plus temps, lui dis-je ; nous ne pourrions plus descendre ; il faut monter à la Roche-à-Vidot, ou nous sommes perdus ; sortons vite de l'ébouls, autrement les roches (elles commençaient à crouler autour de nous) nous écraseront. J'avais d'ailleurs le pressentiment, que l'avalaison submergerait notre campement du Grand Sable ; on verra si j'avais tort. Nous montons donc inondés de pluie^ transis de froid, menacés par les roches qui, à droite et à gauche, descendaient en cascades le long

250 UN VOYAGEJA LA REUNION de l'escarpement. Eafin, exténués do fatigue et de faim, nous nous traînons après dix heures de marche jusqu'à la Eoche-à-Vidot. Il était presque nuit. Je me dépêche de mettre du riz au feu, d'amasser la provision de bois pour la nuit et je bouche avec une saisie un des coins de l'entrée de la caverne, pour amortir la violence du vent, car j'attendais la tempête. Tout était trempé sur moi, excepté un lambeau de linge usé que j'avais par précaution caché dans mon tandeif (petit sac do peau). A peine la marmite commençait à bouillir que la première rafale souffla avec furie, emportant la saisie, renversant la marmite et éteignant le feu. Nous restâmes à jeun, plongés dans l'obscurité et la pluie qui, fouettant du Nord, inondait notre gîte. J'entrevis alors toute l'horreur de notre situation ; je plaçai Fragère et Baptiste, l'aîné des enfants, au fond le plus reculé de la grotte, je pris avec moi le plus jeune et, pour lui conserver un reste de chaleur ainsi qu'à moi, je plaçai sur nous deux ma couverture, et je m'assis sur une large roche plate élevée de trois pieds au-dessus du sol de la caverne. Le temps empirait, de flamboyants éclairs déchiraient la nue. Les détonations de la foudre les suivaient, renflées par les échos des montagnes environnantes. A chaque coup de tonnerre, d'énormes pans de rochers ébranlés par la commotion, se détachaient des Salazes et croulaient avec un fracas qui dominait le tumulte des vents et les éclats de la foudre ; ^ nous étions assourdis et l'épouvante nous gagnait. Tout-à-coup, vers minuit, j'entends , Fragère pousser un cri de détresse ; je laisse Auguste enveloppé de la couverture, et je vole au secours du père : je le trouve dans l'eau jusqu'au cou. Un torrent impétueux venait de sourdre au fond de la caverne dont il avait cave le sol à la profondeur de quatre pieds. Le malheureux, glacé par l'eau toujours si froide à cette hauteur '8,400 pieds), quand il sentit ma main dans la sienne, me dit d'une voix éteinte : " Je vais mourir ; je te recommande les enfantg, ramène les à ma pauvre femme que je ne reverrai plus." Les mots s'échappaient presque inarticulés] de sa bouche défaillante. Il ne pouvait plus mouvoir ses membres engourdis. Je le pris à bras le corps et je le portai sur une espèce de lit de camp, taillé naturellement dans le roc, au niveau le jjlus élevé de la grotte ; je plaçai près de lui son fils Baptiste et je m'efforçai de le tranquilliser quand un autre cri me rappela près d'Auguste. L*6uragan venait^d'enlever la couverture,

UN VOYAGE A LA RÉUNION 261 notre dernier abri. Le pauvre petit grelottait. Je me serrai près de lui, puis je le plaçai dans l'espèce de niche pratiquée à la hauteur de ma tête pour ramasser les provisions. Il y était à peine blotti qu'un second torrent effondra Tandroît où j'étais et vint me plonger jusqu'aux genoux dans l'eau. La bourrasque allait en augmentant. Les ténèbres de la nuit que la brume épaisse obscurcissait encore, le rugissement de la tempête, les bondissements des rocs dans les gouffres au-dessus desquels j'étais suspendu, tout cela me mettait la mort dans l'âme. J'étais à bout de forces et presque de courage. Quelle nuit, grand Dieu!... Et je restai dans ce supplice depuis minuit jusqu'à sept heures du matin, car ce ne fût qu'à cette heure, que la clarté du jour put percer le banc de brumes entassées autour de nous. Mon premier soin fût de regarder autour de moi, je n'entendais aucun bruit humain dans la caverne. Je portai la main sur Auguste. Son corps avait conservé de la chaleur. Mieux abrité que nous dans l'espèce d'armoire où je l'avais niché, il avait encore de la force ; je le laissai pour aller à son père et à son cousin ; je voulus me soulever. O désespoir ! je ne pouvais plus : une de mes jambes, qui était restée plongée dans l'eau courante depuis plusieurs heures, tandis que l'autre était repliée sous moi, s'était paralysée. C'était pour moi l'angoisse la plus navrante que cette fatale découverte. Voilà à deux pas de moi deux hommes mourants, l'un des deux mort déjà peut-être, et ne pouvoir aller à eux, et être condamné à mourir moi-même perclus et désespéré, si je ne parvenais à m'arracher du lieu où la paralysie me clouait ! Un frisson plus glacial que ceux qui faisaient trembler mon pauvre corps mouillé, me figea le sang. Mais un instant après, l'horreur de la destruction que je voyais s'approcher dans toute sa laideur retrempa mon énergie. ** Non, je ne laisserai pas mes os dans cette caverne où la terre même manquerait pour les recouvrir, ra'écriai-je ; j'irai jusqu'à mes compagnons de souffrance sur les mains puisque mes pieds s'y refusent, dussé-je mordre les aspérités du roc avec les dents." Et je rampai sur le ventre à l'aide de mes poignets gonflés par le froid. J'arrivai péniblement jusqu'à Fragère. Il était roide comme un bois, froid comme la glace. Je l'appelai : point de réponse. Je le secouai aussi rudement que le pouvaient mes mains affaiblies. II

252 UX VOYAGE A LA REUNION souleva lauguisamment ses paupières, me regarda tristement, et hocha la tête pour me dire : C'est fini, et il referma les yeux. Je me traînai alors auprès de son fils Baptiste. Le malheureux enfant dans l'eau jusqu'au cou, était plus perclus que moi. Aucun de ses membres ne bougeait. Il remuait les lèvres pour essayer de parler et ne pouvait articuler un mot, seulement ses yeux me suppliaient et semblaient me dire : *' Ne m'abandonne pas." Je devenais fou de désespoir, ma tete s'en allait. Oh ! du fou, du feu ! mon Dieu, et nous serons tous sauvés, m'écriai-je en essayant de lever au ciel mes bras alourdis. Dieu entendit le cri de mon cœur, car il vint à mon aide. . . " Et mon tandefl' donc, exclamai-je, frappé d'un ressouvenir soudain. Si mon linge pouvait être resté sec." Je le saisis comme le naufragé saisisrait un brin de jonc pour s'accrocher à la vie, je l'ouvris . . . Oh ! comme mon cœur battait ! le linge était resté sec et la Providence avait veillé pendant la tourmente sur ces quatre pauvres créatures éprouvées. Je battis le briquet jusqu'à fatiguer mes bras. Je mis à enflammer uno étincelle, combien de temps ? trois heures et demie. Pendant ce temps, le vent était tombé; enfin la fumée sortit du tandeflF, c'était la vie de quatre personnes que cctto légère vapeur. J'allumai du feu. Je traînai autour de mon brasier Fragère et les enfants ; je repêchai la marmite encore remplie de riz à moitié cuit, au fond du bassin que les eaux avaient creusé dans la caverne. Je me hâtai de préparer uno nourriture qui devait nous rendre la force. Fragère et les enfants, ranimés par la chaleur du feu, revenaient à la vie, la circulation du sang se rétablissait, leurs membres se dénouaient. Peu à peu ma jambe à moi aussi reprenait son élasticité. Oh ! quel délicieux repas nous fîmes avec cette marmite de riz affadé par la pluie et détrempé d'eau bourbeuse ! Nous avions retrouvé nos forces. Malgré la pluie qui tombait encore, nous nous empressâmes do descendre. Nous employâmes presque toute la journée à nous glisser le long du talus si abrupto des Salazes, traqués à chaque instant par les énormes loches qui se ruaient sur nos têtes. Enfin, vers cinq heures du soir, nous arrivâmes à notre campement du Grand-Sable. Nous le cherchâmes des yeux . . . plus rien ... un vaste engravement de gros gravier mêlé de galets avait tout recouvert . . . notre ajoupa et une demi-lieue de forêt avait disparu. Eh bien, dis-je à Fragère, mieux vaut encore être montés aux Salazes et avoir souffert tout c©

UN VOYAGE A LA REUNION 263 que nous avons enduré que d'être descendus ici pour y périr noyés et engloutis sous les sables. Fragère en convint et nous continuâmes notre route. Un quart d'heure après, en longeant un des côtés de la Kivière du Mât, nous entendîmes des voix humaines. Nous ne sommes plus abandonnés, m'écriai-je ; et je me trouvai face à face avec six hommes dont un était mon frère. Ils portaient sur leurs épaules des pics et des pioches. Devinez pourquoi ? Pour nous enterrer , car ils ne doutaient plus de notre mort. Dès que le vent avait cessé, ils s'étaient dirigés vers la montagne à la recherche de nos corps pour nous rendre au moins les devoirs de la sépulture sur les lieux, dans le cas où ils n'auraient pu nous transporter au village. Avec quelle cordialité nous leur serrâmes la main ! avec quelle joie ils nous retrouvèrent vivants. Leur caravane rebroussa chemin en triomphe. A une demi-lieue de là, au soleil couchant, nous aperçûmes, de l'autre côté de la rivière, la femme de Fragère au bord de l'eau. Elle s'était traînée jusque-là en quête de son mari. Quand on lui cria qu'il vivait, qu'il était avec nous, elle lui tendit les mains avec une expression de tendresse impossible à dépeindre, ho paralysé de la veille, à cet appel du cœur, retrouva miraculeusement sa force. Il se précipita dans la rivière écumante, roula pendant cinq minutes à la dérive des ondes courroucées— et parvint enfin à l'autre bord, où il se jeta dans les bras de sa femme qui déjà avait pleuré son trépas. Pour nous, nous allâmes plus bas chercher un gué, et continuant notre route à la clarté de la lune nous arrivâmes enfin à minuit et demi au village de Salazie

RETOUR A HELL-BOURG Depuis hier soir, je suis de retour à Hell-Bourg. Il ne m'a pas fallu moins d'une semaine pour faire le trajet du Plateau des Bains à la Plaine des Cafres, et de cette fertile contrée au Volcan, du Volcan à St. Philippe et de là à St. Rose, à St. Benoit, à l'Escalier, aux rampes de la Savane jusqu'à la Fenêtre pour rentrer par Hell-Bourg. Ce que j'ai vu de précipices et de remparts, de pics et de gorges, de plaines et de montagnes on ces huit jours, est quelque chose d'inouï. J'ai la tête toute pleine de ces grandioses perspectives et j'en éprouve comme une sorte de vertige. J'étais

264 ON VOYAGE A LA EEUNIOK bien dans mon lit^ mais il me semblait à tout instant que je tombais dans un précipice ou que j'étais lancé dans l'espace à des distances prodigieuses par une détonation du Brûlé dont j'étais en train de considérer le fond. L'histoire de Fragère me revenait à l'esprit. En un mot, cette nuit a été un réel cauchemar. Depuis le réveil je suis remis de mes frayeurs. Mes amis sont près de moi. Ceux du plateau d'en haut sont arrivés. La compagnie est nombreuse. On fait cercle autour de moi. Jamais récits n'ont été plus attentivement entendus quo ceux que j'ai faits ce matin, de mes dernières excursions. Enée, lui-même, racontant les infortunes de son voyage, n'a point été aussi religieusement écouté. Mais il y a un terme à tout. J'avais besoin de m'orienter et je remets la suite à un prochain numéro. La compagnie se sépare. Vigoureux m'annonce que la Malle peut arriver Jeudi, bien que ce ne soit pas le Dupleîx qui est attendu cette fois. Il veut être deux jours à l'avance à Saint-Denis. Il a écrit pour ordonner la voiture de M, Mainguy pour Lundi matin. Nous sommes à Samedi. Je n'ai donc plus que deux jours pleins à donner à Salazie et à Hell-Bourg. Je me promets de les employer le plus avantageusement possible pour compléter mes notes de voyage. M. SALAFA Au moment où je regagne ma chambre, j'aperçois M. Salafa père qui descend les rampes du coté de M. Daniel. Il a tout l'air d'un homme qui médite un grand projet. Je le considère plus attentivement et il me vient comme une sorte de pressentiment. Je me dis que notre bravo hôtelier de Curepipe n'est pas homme à se mettre en campagne de si Jbon matin, s'il n'est pas guidé par quelque grande pensée. Je m'imagine tout de suite que M, Salafa veut se rendre acquéreur de l'emplacement do .M. Daniel et prendre la direction entière de l'établissement des Bains. Cette idée me sourit à tel point, qu'à peine le digne vieillard était-il rendu à quelques pas de moi, je lui crie : Arrivez, mon vieux, je parie connaître la pensée qui vous préoccupe. — Ah ça, ce serait fort, si vous pouviez me le dire, répond M. Salafa. — Pas difficile du tout, je réplique ; vous êtes à combiner des plans pour organiser un hôtel des Bains

UN VOYAGE A LA REUNION 266 digne de ce nom. — Vous êtes sorcier, repart mon inierloeaieurt je songeais justement à cet établissement^ au parti qu'une adminis*" tration intelligente pourrait en retirer .et surtout au confortque les voyageurs, les touristes et principalement les malades pourraient y trouver. La conversation dura quelques minutes;, et M. Salafa prît congé de moi, me laissant sous l'impression que^ tôt ou tard, il se rendrait acquéreur des droits de M. Daniel et s'établirait définitivement aux sources de Hell-Bourg. C'est mon vœu le plus cher que ce projet puisse se réaliser et j'ai la conviction que la Communauté Mauricienne, tout entière, ratifiera ce, vœu, tant on apprécie dhee nous l'habileté, le bon goût^ l'esprit d'ordre et le savoir faire de M. Salafa. MA MALADE Au déjeuner, la conversation n'a pas tari de part et d^autre, et cela se comprend. Vigoureux m'apprend que ma malade est partie depuis la veille au matin, pour Saint Denis ; qu'elle avait été Ueii chagrine de ne pas me voir, pour me remercier du bien que mon médicament lui avait fait. Vigoureux m'annonce de plus, qu'il avait pris sur lui de fabriquer des petits paquets pareils à ceux que j'avais déjà envoyés à la dame, et do les lui remettre pour qu'elle n'eût paa à interrompre son traitement. Je n'ai pas besoin de dire combien cette nouvelle m'a fait plaisir et avec quel bonheur j'apprendrai plus tard que j'ai contribué à guérir un de mes semblables d'uAe maladie qui avait été réputée incurable. Pour en finir avec cette intéressante malade, je dois informer le lecteur qu'un mois après mon retour à Maurice, j'ai reçu d'elle la charmante lettre que voici : Saint Denis^ Rue •••«•« 20 Novembre 1877« Cher Monsieur, Vous recevrez par le qui quitte notre rade œjotir^ un ballotin de café pesant 25 livres et deux carottes de bon tabaodes hauts que ma femme désire vous expédier en souvenir (jLos

2BS UN VOYAGE A LA REUNION

bons soins que vous lui avez donnés à Hell-Bonrg. Elle est aujourd'hui entièrement rétablie et c'est à vous, à votre remède que je dois ce bonheur. Il faut vous dire que c'est par le fait d'une erreur que la pauvre s'est adressée à vous. On lui avait beaucoup parlé d'un Docteur Charles Régnaud de votre pays, qu'elle avait vu passer sur la route de St. François ; elle s'est inquiétée de retrouver ce médecin et on lui avait dit que M. Régnaud était monté aux Sources. Lorsqu'elle vous a vu, elle a trouvé un faux air de ressemblance avec le Docteur qu'elle n'avait fait qu'entrevoir une fois. Quand elle vous a entendu parler des bains, de leur efficacité et surtout des maladies qu'ils guérissent, elle s'est dit, que pour sûr, elle avait retrouvé le médecin cherché ; mais ce qui l'a entièrement convaincue, c'est la façon habile dont vous avez opéré l'abcès de votre domestique. Tout doute ayant disparu pour elle, elle a juré, dès ce moment, de ne pas vous laisser de cesse qu'elle n'eût obtenu une consultation. Je ne doute pas que le Dr. Régnaud ne l'eût soulagée — mais j'ai la certitude que toutes les drogues de la pharmacie ne lui auraient pas fait le bien qu'elle a retiré de votre goémon du Grand Port. Aussi nous ne vous tenons pas quitte. Nous entendons bien que vous reveniez à St.-Denis le plus prochainement possible, et que vous abandonniez entièrement l'Hôtel, pour accepter, aussi franchement que nous vous l'offrons, l'hospitalité de deux amis qui, pour ne pas être de longue date, n'en sont pas moins sincères. Ainsi nous vous attendons. A vous bien, Anthony • * • Je demande bien pardon à mon honorable compatriote Régnaud de lui avoir enlevé une si intéressante clientèle ; mais on avouera avec moi que cela ne serait pas ainsi si le hasard n'avait pas fait des siennes. Inutile de dire que ma réponse à M. Anthony * * * a été toute de cœur et que je suis trop homme du monde pour omettre de cultiver l'amitié du couple charmant à qui j'ai dû de faire, pendant trois mois, à mes amis de Port Louis, les honneurs du meilleur café et du plus délicieux tabac de l'Ile- Sœur.

UN VOYAGE A LA RÉUNION 267 LAVIGNAC ET SA SERRE

Ainsi quo je l'ai dit plus haut Je n'ai pas de temps à perdre' â je veux rallier mes notes avant de quitter la Réunion. J'ai passé toutj la journée de Samedi et de Dimanehe à cette besogne et je suis heureux de pouvoir ajouter quelques dernières pages intéres« santés à mes récits de voyage^ en réunissant en un seul chapitre tout ce que j'ai pu apprécier de la Flore Bourbonnaise. Mon vieux camarade Lavignac^ qui est encore ici^ m'a longnement entretenu de ses rêves d'ambition. Je l'ai vu^ gravissant les montagnes^ s'en aller vers des régions élevées, revenir pour reprendre le lendemain des chemins plus abominables. J'ai du admirer chez lui, cette force native de l'homme qui ose parce qu'il sait, et qui sait parce qu'il a appris. Bien des gens, dans notre pays, considèrent cet homme comme un ignorant^ un maniaque, un fou. Ils ont bien tort. M, Lavignac est un savant dans le genre de ces naturalistes du grand siècle, qui, comme Poivre et tant d'autres, cachent, sous la plus grande modestie, des connaissances profondes en botanique. Ses courses dans les montagnes de Bourbon auront des résultats fort heureux pour Maurice où, si l'on veut bien lui accorder les moyens d'action nécessaires, il introduira plus d'une plaûte utile. J'ai visité sa petite serre et j'ai constaté avec plaisir qu'il a su réunir plusieurs plantes qui viennent admirablement et qui constitueront une nouvelle richesse à notre pays. Les Orangesrouges de Malte que l'on trouve au Champ Borne, les Attes rouges si succulentes, de Saint Pierre,(elles sont sans pépins) les Lit-ohis à petits grains, sont là dans cette seiTe. Lavignac me mbntre un pêcher et me dit : A ce triste pêcher qui ne donne que les fruits véreux que vous voyez, j'imposerai la production de délicieuses pêches grosses connie les plus belles oranges ; à ce même pêcher cagneux, j'ordonnerai un aspect pimpant et la production do délicieuses prunes reines-claude, des guignes à jus noir et sucré, dont les enfants de Maurice se feront des moustaches, des cerises bigarraux feimes et brillantes que les jeunes filles mettront par paires à leurâ jolies petites oreilles en guise d'anneaux, tout comme en France. Et mes reines-claude donc : j'ai la verte, la dorée, la

268 ON VOYAGE A LA RÉUNION moyenne noire et la grosse Victoria violette qui est aussi belle qu'elle est savoureuse. Mais ce n'est pas là toute la pépinière de Lavignac* Il a des poiriers de Saint-Pierre, des abricotiers de Saint Paul, les Noisetiers de la Plaine des Cafres, des provins de raisins de toutes les espèces, l'Olivier du Levant pris à Orère. Je m'arrête et je me demande s'il n'est pas réservé à cet agronome aussi tenace que convaincu d'enrichir notre pays d'assez de vignes et d'oliviers, pour qu'avant vingt ans, nous puissions nous même fabriquer notre vin et notre huile d'olives. Bira qui voudra de cette pensée,— mais je suis de ceux qui n'ont jamais cessé de rêver un brillant avenir pour mon pays et d'espérer que mes compatriotes arriveront à surmonter tous les obstacles qui se dressent devant eux, par leurs efforts incessants et leur énergie persévérante*

FLORE DE BOURBON J'ai fort peu parlé des arbres, des fleurs et des fruits de Bourbon, dans le cours de mes excursions. C'est là une omission volontaire, parce que je tenais à rallier dans une seule page les notes diverses que j'ai prises dans toutes mes courses. La Flore bourbonnaise est bien plus variée que la nôtre et en général les espèces, quant à ce qui a trait aux arbres fruitiers, sont bien supérieures à celles de notre Colonie. Nous n'avons plus de fruits, et non seulement la Réunion a conservé les siens, mais encore, les espèces ont été améliorées. Je transcris mes notes au hasard et telles qu'elles se présentent : FLEURS j'en m'abstiens de consacrer un chapitre aux fleurs de Bourbon. Elles sont les mêmes que celles que nous cultivons et viennent à l'Ile Sœur aussi bien que chez nous. Les Camélias méritent cependant une mention toute particulière. Le Brûlé et St. François, deux localités qui dominent St. Denis, produisent les plus beaux Camélias simples et doubles que j'aie encore vus. M. Roper, conseiller Municipal à St. Denis M. Joseph Valentini propriétaire à

1 UN VOYAGE ▲ LA REUNION - - m St. François en ont des quantités considérables et qui sont de très belle venue. La dentelaire du Cap^ joli arbuste à fleur bleu Oi est aussi un arbrisseau que j'ai vu dans les jardins de St Denis et de St. Pierre et que je n'avais point rencontré à Maurice. ARBRES FRUITIERS, A Ê PIGES ET AUTRES ' Le Manguier. Magîfera indica. Cet arbre, qui est originaire ' do rinde, vient admirablement dans les deux Colonies. Tout-à-fait négligé à Maurice, il est, à la Réunion^ l'objet des plus grands soins. Il croît à une très grande hauteur et donne de l'ombre dans toutes les saisons. J'oserai dire que c'est un arbre majestueux. Son fruit varie selon les espèces. Il y en a de grosses, il y en a de moyennes, il y en a de petites. Mais toutes sont goûtées à la Réunion. Leur noyau ovoïde, recouvert d'une chair fibreuse très savoureuse, n*a pas, ici, l'arrière-goût de térébenthine qui entête dans les mangues de Maurice. De plus, leur parfum est plus suave.- Ici, tout comme chez nous, les demoiselles raffolent des chatenys de mangues vertes, et l'on retrouve sur les tables, sous la forme du rougaille bour* bonnais, notre salade pimentée de mangues vertes hachées, aussi bien que la compote de famille. Quant à la mangue mûre, principalement la mangue Auguste^ c'est le fruit par excellence de la • Réunion. Je ne puis jamais parler de mangues sans me rappeler Pun .des plus agréables souvenirs de mon existence. J'étais en Novembre 1869, le lendemain de l'inauguration du Canal de Suez^ à bord du V Impératrice Eugénie des Messageries, alors Impériales, en route de Suez, en compagnie de la délégation du Jockey-Club de Paris et de quelques journalistes français. J'avais à mes côtés, à diner, • Mlle. Elizabeth Werthmann, fille d'un riche banquier d'Amérique, mariée depuis à M. Ville. Nous causions de tout, et, comme elle et moi, nous étions les seuls à table qui parlions anglais, la conversation était devenue, au dessert, des plus animées entre nous deux» i Nous avions devant nous tous les meilleurs fruits du midi de l'Europe et de l'Egypte. Elle me parle de quelques fruits de son pays. Je lui dis que nos litchis, nos figes et nos mangues étaient dignes de figurer parmi les meilleurs fruits des trois continents.

260 UN VOYAGE A LA REUNION J'accepte vos litchis et vos attes que je ne connais pas, me dit-elle, mais ne parlez pas des mangues. Je les connais^ il y en a chez nous, elles ont un arrière goût de térébenthine. A coup sûr si Vllé. Werthmann avait goûté de la mangue Auguste, elle serait revenue de son opinion. C'est cette même demoiselle qui, pour se désennuyer pendant la journée que nous avons passée à bord de V Impératrice Eugénie, s'amusait à pêcher à la ligne le long de la lice. Nous attachions l'appât au bout de son hameçon et chaque petit poisson qu'elle retirait de l'eau était, par elle, avec ses petites mains finement gantées, impitoyablement tué sur le bord du bâtiment. — Mais, mademoiselle, c'est barbare ce que vous faites là, ai-je fini par lui dire au troisième poisson. — Oh ! que non, Monsieur, c'est tout le contraire, je la tue pour V empêcher de souffrir, la pauvre petite bête: Mais assez causer et passons à un autre arbre. Les meilleures espèces de mangue de Bourbon sont : l'Auguste, le Goa, PEtang, la Charlotte, la Divine, le Pignon d'Inde, la Yirginio, la Mangue Josephi et la Mangue Emilie ; elles valent nos meilleures Figette, Dauphinée,. CoUard et Adèle. Le Bananier. Musa paradisiaca. Le bananier de Bourbon, tout comme celui de Maurice, est le plus gracieux roseau qui se puisse voir. Il croît à merveille ici et conserve pour son fruit la réputation que lui a faite Bernardin de Saint Pierre, lorsqu'il a dit que la banane peut à la fois servir de pain, de gelée, de beurre, de crème et de confiture. Les bananes de Bourbon sont fines et goûtées. Elles mûrissent au pied et leur chair ferme, solide, sucrée, savoureuse, parfumée, onctueuse et farineuse, nous confirme dans cette opinion que c'est le premier fruit du monde. Si j'en avais le temps et le loisir, je ferais une dissertation pour prouver que le figuier du Jardin d'Eden n'était autre qu'un bananier au port élégant, à la tige élevée et aux feuilles satinées et vertes. Je ne voudrais pour soutenir cette thèse que me reposer sur le dire des Bourbonnais qui ne vous offrent jamais une banane, mais bien une figue. Les variétés les plus estimées ici, sont : la Mignonne et la Gingeli, puis la figue Gabou. Le Litchi. Euphoria Litchi, est un arbre très grand, remarquable par l'élégance de son feuillage. Il a))partient à la famille des LoBganiers, Euphoria Longana, et produit ici des grappes abon

UN VOYAGE A LA BBX7NI0N 261 dantes d'un rouge écarlate.

Je n'ai fait aucune différence entre les Litchis de Bourbon et ceux de Maurice^ mais on assure pourtant que ceux qui Tiennent de St. André et de St. Benoit sont plus goûtés que les autres. Plusieurs anciens agronomes avec qui j'ai eu roocation de m'entretenir de cet arbre et do son fruit, m'ont assuré qu'il y a un choix à faire dans chaq-ie grappe. Ils prétendent que le litchi qui affecte la forme d'un cœur est plus goûté que les autres, parceque la graine y est toujours moins grosse et que, par ce fait^ la chair étant plus volumineuse est plus douce et plus sucrée. Mes compatriotes de Maurice pourront tirer parti de ce renseignement. L'attier. Anona Squamosa. J'aime par excellence les attes» de Saint Pierre, qui n'ont pas do pépins. C'est une crème sucrée et parfumée, qui me rappelle^es vers de Pamy : Sur ce coteau, Tattc pierreuse Livre à mon appétit une crème flatteuse. Mais Parny parlait de l'Atte de Saint Paul, de l'afté qui^ comme celle de Maurice, a l'intérieur garni de graines noires, allongées et rangées par couches transversales. Il importo peu du reste, YAtie, à Bourbon, a un goût fin et suave qui permet de la placer au premier rang parmi les fruits des tropiques. Il ne faut pas que j'omette de mentionner le Cœur-dk-Bcbuf, Anona Eeliculata et le Corossol, Anona Muricata, qui sont l'un et l'autre de l'espèce de VAlle et que' j'ai retrouvés à Bourbon dans les mêmes qualités qu'à Maurice, c'est-à-dire à l'état sauvage et très peu cultivés. On en rencontre quelques pieds dans les jardins, mais c'est l'exception et non la règle le Goyavier comporte deux espèces. Le .Goyavier blanco (Psidium pyriferum) et le goyavier rouge (Psidium pomiferum). Je ii'ai pas rencontré dans les montagnes et les forêts de la Réunion une aussi grande quantité de goyaviers qu'à Maurice. J'augure de là que ce fruit, qui est si commun chez nous et dont nous faisons de la gelée et des compottes si délicieuses» n'est pas aussi abondant ici.

262 ry VOYAGE A LA REUNIOX La goyave me rappelle toujours ce jeu de mon enfance, Anglaîsi Français, criait un camarade en tenant une goyave non entamée dans sa main fermée. Je répondais. Anglais, — il mordait dans la goyave et si l'intérieur du fruit était blanc, j'avais perdu, j'étais oondanmé à le voir manger la goyave sans en prendre ma part. Si, au contraire l'intérieur de la goyave était rouge^ j'avais gagné le pari et c'est moi qui mangeais seul la goyave. Les goyaves dont l'intérieur est rouge, sont les Anglais, — celles dont l'intérieur est blanc sont les Français. Je ne sais si les enfants d'aujourd'hui s'amuse encore à ce jeu là, mais la génération à laquelle j'appartiens ne manquera pas de donner un souvenir aimable à cette agréable rênûniscence.

Le Mangoustan, Oarcinia Mangostana, est originaire de l'Inde et a toutes les allures d'un bel arbre. Le mangoustan est considéré comme le roi des fruits de la Réunion, Il est particulièrement cultivé dans les deux communes de Saint Benoit et de Sainte Suzanne. L'Avocatier. Laurua persea (Linnée) Persea gratmima (Sprongel) est encoie l'un des meilleurs fruits de la Réunion. Les Avocatiers que j'ai vus ici sont de plus belle venue que chez nous. Ils ont parfois 60 pieds de hauteur. Cet arbre précieux est un présent fait par l'ancienne île de France qui l'avait reçu du Brésil, à l'ancienne île Bourbon. Pendant qu'il a dégénéré chez nous, il a infiniment gagné chez nos voisins qui nous en expédient en très grande quantité par les Paquebots, pendant la saison d'Octobre à Décembre. L'Avocat est comme une sorte de bourre végétal. On le mange généralement^ à Bourbon, écfasé avec du sucre et du mm ou de l'anisette, mais les dames, tout comme chez nous, le préfèrent avec du jus de citron et du sel. J'ai vu un ou deux Européens faire leur repas rien qu'^ avec du pain, un Avocat assaisonné de sel et de poivre et arrosé de jus de citron. Je dois observer, en passant, que l'Avocat est un fruit très lourd et de digestion difficile, et que la prudence commande de n'en jamais manger autrement qu'avec les assaisonnements dont j'ai parlé plus haut. Le Vangassayer. Citrus Bigaradîa Vangasaay. (Bojer) est de la famille du CHms que Linnée a divisé en deux espèces : Le Citruê Medica ou Cédrat du Midi, comprenant le Citronnier et le Limcmier» et le Ciirm Aurentum ou Oranger, comprenant la Biga-»

UN VOYAGE A LA REUNION 268 rade et la Bergamotte. On pourrait ajouter à cette nomenclature les Mandarines, les Pamplemousses et le Combava, Citrus histrix. lia Vangassaye de Bourbon est originaire de Madagascar et ne le cède en rien aux meilleurs fruits, pour le goût et le parfum. Ceux que j'ai goûtés à ÎSaint Philippe sur la propriété de M. Arsène Babet m'ont paru les meilleurs do tout le pays. Il y a ici une autre qualité de Vangassaye qu'on appelle Vangassaye du Cap, mais cette dernière est bien inférieure à l'autre, en ce sens qu'il a tout le goût aigrelet dos Vangassayes de Maurice. Les Oranges, les Citrons et les Limons jouissent ici do la même supériorité relative que les Vangassayes et il n'y a rien de surprenant à cela, puisque tous les arbres fruitiers sont, à Bourbon, l'objet de soins et d'attentions qu'on a cessé de leur donner à Maurice. L'Ananas. Bromelia Ananas, qui, dans le langage des fleurs est l'emblème de la perfection, vient à merveille à Bourbon. Je n'y ai vu que deux qualités : l'Ananas de la Reine qui ressemble beaucoup, tant par la forme que pour le goût à notre Ananas Victoria, et l'Ananas Maingard qui est d'une espèce inférieure comme goût, mais qui n'en est pas moins un fruit de belle prestance. Un poète dp Bourbon, Esménard, rendant justice à l'Ananas dit : * L'Ananas parfumé, dont les vives odeurs Rappelent tous nos fruits et remplacent nos fleurs, S'élevait à la fois sur ce brillant rivage. Alvar en admirait la richesse sauvage. • Je ne puis terminer mieux cette nomenclature, qu'en reproduisant la première page d'une lettre écrite en 1775 par Parny, fixé à Bourbon, à son ami Bertin, qui était resté en Europe : Tu veux donc, mon ami, que je te fasse connaître ta patrie P Tu veux que je te parle de ce pays ignoré que tu chéris encore parce que tu n'y es plus ? Je vais tâcher de te satisfaire en peu de mots. L'air ici est très sain, la plupart des maladies y sont totalement inconnues, la vie est douce, uniforme et par conséquent fort ennuyeuse ; la nourriture est peu variée ; nous n'avons qu'un petit nombre de fruits, mais ils sont excellents.

206 UN VOYAGE A LA REUNION l'He-de-Franœ fut envoyée à Bourbon, où dès cette époque, la culture du Muscadier, du Giroflier, du Cannelier prirent une grande extension. Mais, pour un motif ou un autre, cette intéressante culture a été négligée, depuis bien des années, et quoique Bourbon possède certainement une quantité bien plus considérable d'arbres à épices que Maurice, on ne saurait dire que ces arbres y sont, à cette heure, l'objet de plus d'attention que chez nous. Et pourtant le sol et le climat Bourbonnais, dans certaines zones du pays est essentiellement propice à ces arbres qui, partout où on les a plantés autrefois, sont encore de belle venue et produisent très bien. Rien n'est plus joli et plus coquet que les fruits du Muscadier, appendus à une branche aux feuilles allongées d'un vert foncé et luisant, ces fruits sont de la grosseur d'une pêche, ils sont enveloppés d'un péricarpe couleur de chair, lequel se sépare discrètement dans toute sa longueur, pour laisser entrevoir une noix d'un noir d'ébène veiné de lignes d'un rouge écarlate. — Nous engageons ceux de nos compatriotes qui voudraient avoir de curieux et intéressants renseignements sur les arbres à épices des deux-îles et principalement du Muscadier, de consulter les Archives de la Société d'Agriculture de Maurice, année 1877. Ils y trouveront un intéressant mémoire écrit par M. Joseph Hubert qui jouit à juste titre de la réputation d'avoir été l'un des plus habiles agronomes de Bourbon. Cette nomenclature est déjà longue. Mais pour la rendre aussi complète que possible, il me faut mentionner ici : 1o. Le Cacoyer. {Theobroma cacao) qui vient très bien à Bourbon et dont l'Industrie tire un très bon parti : Le chocolat d'Archambeau est bien mieux préparé, bien plus riche en principes nutritifs que les meilleurs chocolats qui nous viennent d'Europe. Il coûte aussi moins cher. 2o. La Vanille. (Vanilla planifolia) est cultivée sur une grande échelle «à la Réunion. La culture intelligente de cette orchidée a été, en d'autres temps, une source de fortune pour beaucoup de propriétaires et bien que les prix aient sensiblement baissé, depuis ces dernières années, elle ne continue pas moins à rendre des bénéfices considérables. 3o. Les Palmiers. J'ai retrouvé quatre espèces de Palmiers à la Réunion* 1o Palmiste blanco {Areca Alba) dont le chou est le

UN VOYAGE A LA REUNION 26t plus fin de tous les légumes ; le Palmiste rouge, (*areca rubra*), et le Palmiste épineux, (*areca crinata*) qui sont également bons à manger et dont on fait d'excellents achards, — puis le Palmiste® poison (*areca lutescens*) que Ton rencontre dans les ravins et dont le chou est amer et empoisonne. Je ferai aussi mention du Palmier DE CAYE'si!iE, (*cutérpe cavihœo*) qui est certes Farbre le plus majestueux des climats tropicaux. LES ARBRES DES FORÊTS Bourbon est encore plus riche que Maurice sous le rapport des bois de construction. Les lois forestières sont bien mieux observées chez nos voisins que chez nous. Si j'ajoute à cela, qu'en bien des endroits l'extraction est difficile et parfois impossible même, pendant que d'autre part la Colonie sœur n'a pas encore eu le malheur de compter avec le vandalisme et la hache des Indiens, cette supériorité s'explique très bien, — Néanmoins, il m'a paru que les anciennes essences de ces bois avec lesquels on construisait des édifices qui ont survécu au temps, des bâtiments qui ont sillonné nos mers à l'époque de la Compagnie des Indes, n'existent qu'à l'état nominal à Bourbon, tout comme à Maurice. Avec le Filaos, qui pourri!; à rair(*Casurinalatoriflora*), la Gaulette, qui est un très bon bois; le Goyavier marron, qui grandit beaucoup, le Blanc à grandes et à petites feuilles, qui se pique facilement, le Jam-rosa qui gauchit ; le bois Jaune (*Ochroea horbonica*) qui travaille peu ; — le Judas, *Cossignia borbonica* qui est très dur, mais très rare, — on trouve encore^ comme reste des anciennes splendeurs des forêts de Bourbon, respectées par les Planteurs de cannes : La natte à petites feuilles. • . • • *Imbricaria petnolaris*. Do. à grandes feuilles • • • • Do. maxima* La première résiste aux intempéries ; quant à la seconde, elle sert à l'ébénisterie, tout comme chez nous autrefois, lorsque nous avions des forêts. Le noir des hauts, (ébène). *Diospiros Melanida** L^Oliye blanc *Olealanea*.

The text on this page is estimated to be only 8.78% accurate

TABLE DES UATIÈKES Liskt Geoffroy (Jean Baptiste) ,,. 12S
La Tripla EspÉrancB "" Lûict Gniffroy. 130 Départ do St. Pierre ■■■ St.
Louia St.Lcu St.OiUes 132 St. riiul 133 Ln Possession à St. Donin 131
Prioc de Bourbon l'H Capitulation ,,,....• •.... 13.> St Denis 139 Jl.ilié de
LabouidonnaU MO Le service dcseatu ii St-Donis,, Réfleiona ,,,....,
Administration ,,, Le Champ -de- Hors ,,, Une promenade , Le théâtre",
'!...' *"" !. !"!!! !. La Presse Promenade i St. Dénia Jardin et Muséum Le
ï.ycie St. Chnrlca et les tauboois ' DBCXIBME PAKTfB QtTABTIEBS DV
TEITT Sto. Marie 168 81e. Siiziuuie 169 St. André 170 St. Benoit 171
IUvi6rcdu Mât .. 171 Dwcription 172 L'EscaUer 173 - Deux légendeH
...■• 173 Le plateau Wicken].... 175 Salazie 176 Arrangements 177 Do
Salaulo à Hell-Bourg 178 Xa Muni à Foules d'Eau 179 HeU-Bourg 180
ChexCuzard Ibl Xc Mitrq-uis de ^t. AnUire 182 Tdltuirp 184 Ia Source
llici'nmia 186 Les Douches 186 Une visite 187 Lavigiuiiv 188 Ciaard 188
Lfouold Piton !90 UntTiûl .Ifroabilé 191 Quclnii- délaila 192 LelendL.i.min
193 ThËodoro C<i2ciLn , 194 LoRond-Point 195 Hinloira dts Sùiuiv'es 198
Produit d'un litre d'eau 198 Les Eourcea autrefois 199 MedicusSura SOO
■Quelle oat cette Dama P 202 Une soupe à In minute S03 Tableau 205 lift
servante • 206 Les eaux de Solazie 207 AuDîner Î08
LogoëmoBduGnindPort 210 L'ÉbouUa ?)? I^ mce crrolo .••••• Déport pour
Cilaoe • Lo Cap Anglais,,,! Caverne MuBaard ! Dans les monta)^i^ !
Aocoro du Grand Plnmé 2 CavemoDufour 2 Caverne Dufonr encoro 2
Toitre Sohoneider 2 Eécoption il Cilnos 2 f'riifi"nt5 2 Tl.. r,h,,^h Sni™o 2
l;,i..m- ,\ iMI-Iii.TirR 2 ^l.jilKii.. Il <■: .Vulitto 2 Une visite au volcan 2
Colonisation 2 UncoupdevcntillaPlainedesCafreâ 2 Le pas de Boleombo,
Le Formica Xiéo 2 Notes sur le volcan î M. Itinan, garde des Fonits 2
Sto. Rose 2 St. Benoit 2 Cnsouvenir 2 Les Ramncs do la Savane 2 Histoire
de Fragèro 2 Betour & Uoll -Bourg i M.Sakfa 2 Ma malade 2 Lavignac et
sa serre * 2 Fiori.. Je U[jin-bon 2 -FiMUs 2 Ailiros fniitiiTS, i épioes et
autres. 2 Le Manguier 2 LoBananier ^ I« Litchi 2 L'Attier 2 Le Goyavier 2
Le Mangoustan 2 L'Avocatier > 2 Le Vangasmyer 2 L'Ananas 2 Le Café 2
LeMuKwlier ... 2 LeCscoyer 2 La Vanille ^ LesPalmieia 2

The text on this page is estimated to be only 16.86% accurate

TABLE DES MATIÈRES 2S3 rAOU Les arbres dos forêts ...•••
267 Plantes y ivi'i^res ■ « •• 268 Nomenclature scientifique 269 Fruits de
Bourbon 269 Léprurru'S d(i Bourbon 270 LeGibier 270 Les Oiseaux
•#■.....• 271 Départ de Hell-Boupgr 272 La Presse •..••••.•...•
277 li' Embarquement • 208 Le Voyage 278 Le 24 Octobre 1877 279 FIN
DE LA. TABLE

99 99 jy tf UKJ * > 9f S9 „ G 25 99 99 99 „ 9 25 » >» 99 „ 12 50
>» raoroissement, peut donner jusqu'à 20 et même jusqu'à 25 l:

Généralement, la production dépend plus de la culture que de '. L'arbre pousse à une hauteur de 20 pieds et davantage, en avons même vu qui avait plus de 30 pieds. Certains vateurs retranchent le sommet des arbres, tandis que d'autres laissent pousser en toute liberté. La récolte se fait plus aisée sur les sujets dont la tête a été coupée, et on a remarqué qu'il se produit on est alors plus abondant. Il y a des arbres ayant 4 l'âge qui sont encore dans toute leur vigueur et qui fléchissent sous le poids de leurs innombrables grains.

L'établissement L. Van Houtte, à Gand (Belgique), empressé de propager, sur une grande échelle, cette précieuse nouveauté ; il en a déjà expédié dans diverses régions où s'occupe de la culture du café, et il est en position d'en fournir immédiatement à ses commettants on plantes saines et vigoureuses* aux conditions suivantes : 1000 plantes à raison de frs. 5 00 pièce. 500 100 50 25 Adresser les demandes à L. Van Houtte, Horticulteur à Gand, (Belgique).

L'emballage, parfaitement conditionné, se fait en caisse Ward et n'est facturé que frs. 10, par 100 plantes, c'est à dire le prix coûtant : Toute demande devra être accompagnée d'une valeur sur grande ville d'Europe, ou renfermer des références sérieuses. EXPLICATION DES FIGURES No. 1.

Plante telle que nous la fournirons, à partir du 1^{er} Avril prochain. No. 2. Branche d'une plante en plein rapport, représentée à l'aisselle des feuilles inférieures un groupe de fruits déjà presque mûrs, un bouquet de fleurs complètement épanouies, haut encore, un groupe de fleurs en boutons ; et enfin au sommet, les rudiments des boutons. La figure No. 3 représente un fruit double, un fruit simple et un fruit coupé* Les feuilles, les fleurs et les fruits sont de grandeur nature

The text on this page is estimated to be only 4.50% accurate

)" t

HOOVER INSTITUTION

The text on this page is estimated to be only 22.74% accurate

DT 468 .R36 L43 Un voyage a la Raimlon AJT4221 Hoover
Institution Ut>rary iiiiiiiiiiiliiii 3 6105 081 470 465

